

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

Dédié à Monſeigneur le Comte DE PROVENCE.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien Profeſſeur de Pharmacie de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Académie royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, & de la Société royale d'Agriculture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, ſed temporis filia. *Bagl.*

JANVIER 1774.

TOME XLI.



A PARIS,

Chez DIDOT, le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Auguſtins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

JANVIER 1774.

EXTRAIT.

Tableau chronologique des Ouvrages & des principales découvertes d'anatomie & de chirurgie par ordre des matieres, pour servir de Table & de Supplément à l'Histoire de ces deux sciences, avec un index de tous les Auteurs qui y sont cités ; par M. PORTAL, Lecteur du Roi, & Professeur de médecine au College royal de France, Professeur d'anatomie de Monseigneur le Dauphin, Membre de l'Académie royale des Sciences, Tome VI. Paris, chez Didot le jeune, 1773, *in*-8°, 2 *vol.*

EN faisant, dans les Journaux de Novembre & de Décembre 1770, Tome XXXIII, l'analyse de l'Histoire de

l'anatomie & de la chirurgie, publiée par M. Portal, j'eus ſoin d'avertir que cet Auteur, pour rendre ſon ouvrage plus utile, ſe propoſoit de publier une Table chronologique des découvertes qui ont été faites juſqu'à nos jours dans l'une & l'autre de ces ſciences. Cette Table vient enfin de paroître; j'eſpere que le Lecteur me ſaura quelque gré de lui faire connoître plus particuliérement cette production qui me paroît très-propre à accélérer les progrès de l'anatomie, en mettant tous ceux qui la cultivent à portée de s'aſſurer de la maniere la plus ſimple & la plus commode de l'état des connoiſſances qu'on a ſur chacune de ſes différentes branches. Elle eſt diſtribuée en deux parties qui forment deux volumes. On trouve dans le premier le Tableau chronologique des travaux des Anatomiſtes; le ſecond comprend celui des ouvrages de chirurgie, un ſecond Supplément à l'Hiſtoire de l'anatomie & de la chirurgie, une Table des Auteurs dont on a donné l'Hiſtoire, ou qui ſont cités dans l'ouvrage de M. Portal; enfin une Table des Auteurs cités dans les deux parties du ſixieme volume, & dont il n'avoit point été fait mention dans l'Hiſtoire de l'anatomie & de la chirurgie, ou auxquels on a attribué des ouvrages qui avoient été omis.

Le Tableau chronologique de l'anatomie

eſt diſtribué en douze chapitres qui comprenent les ouvrages généraux ſur l'anatomie, les ouvrages qui traitent de l'oſtéologie, ceux qui ont la myologie pour objet; les figures d'anatomie, les injections & la transfuſion; les ouvrages ſur le cœur & les vaiſſeaux, ceux dont le cerveau fait le ſujet; les traités des nerfs, ceux des ſens, ceux qui traitent de la poitrine, ceux où l'on trouve décrits les différens viſceres du bas-ventre, enfin ceux où l'on décrit le fœtus.

Dans chacun de ces chapitres, M. Portal indique d'abord les Auteurs qui ont donné des traités généraux de la matiere qui en fait l'objet, enſuite il fait connoître en autant d'articles ſéparés tous les traités particuliers qui exiſtent ſur ſes différentes branches; chaque article eſt terminé par des remarques où il expoſe les découvertes particulieres qui ſont dues à chaque Auteur, d'où réſulte un Tableau des connoiſſances actuelles ſur chacun de ces objets particuliers. En parlant de chaque Auteur, il donne le titre de ſon ouvrage, il en indique la meilleure édition, & renvoie au volume de ſon Hiſtoire où il en a parlé. Il indique également la page & le volume de cette même Hiſtoire, où il eſt fait mention de chaque découverte, dont il donne le précis. Par ce moyen, après avoir donné dans

ſes cinq premiers volumes l'Hiſtoire particuliere des Auteurs & de leurs travaux, il expoſe dans ces deux derniers l'Hiſtoire de l'art, ſéparée de celle des Artiſtes, d'où il réſulte un corps précieux de doctrine & d'inſtruction, tiré des divers matériaux diſpoſés dans les volumes précédens.

Le Tableau des découvertes & des ouvrages de chirurgie n'eſt diviſé qu'en trois chapitres. Le premier comprend les ouvrages ſur l'Hiſtoire de la chirurgie, les Pieces concernant les conteſtations qui ſe ſont élevées entre les Médecins & les Chirurgiens, les Dictionnaires de chirurgie, les Traités généraux de chirurgie, les Obſervations de chirurgie, les Inſtrumens de chirurgie, la Juriſprudence de la chirurgie, les Traités généraux & particuliers ſur l'Art des Accouchemens, & tout ce qui y eſt relatif; enfin les Traités généraux & particuliers des Maladies chirurgicales qui attaquent indiſtinctement toutes les parties du corps. Le chapitre deux comprend les Traités généraux & particuliers des Maladies chirurgicales qui attaquent la tête & ſes différentes parties, le tronc & les différens organes qu'il renferme; enfin le chapitre trois a pour objet les ouvrages de chirurgie faits ſur les maladies des extrêmités. Dans cette partie, l'Auteur s'eſt contenté de donner un Catalogue des ouvrages, ſans détailler, comme

dans le Tableau de l'anatomie, les découvertes successives qui ont été faites dans cet art ; mais, à chaque article, il renvoie fort exactement aux volumes précédens, où il a parlé de chaque Auteur, & indique l'année de l'édition de leurs ouvrages.

Quelque soins que M. Portal se fût donné en composant son Histoire de l'anatomie & de la chirurgie pour qu'il ne lui échappât aucun ouvrage relatif à ces sciences, de nouvelles recherches lui en ont cependant fait trouver cinq ou six cens qui paroissent avoir été inconnus aux Bibliographes de la médecine, de la chirurgie, &c. Il les a découverts en consultant les Histoires particulieres des Royaumes, des Provinces, des Villes, des Universités ; en consultant plus de six cens Catalogues de livres, soit dans la Bibliotheque du Roi, soit dans celle de M. le Marquis d'Aubaïs.

Pour faire connoître la maniere dont M. Portal expose le Tableau des différentes découvertes sur chaque objet particulier d'anatomie, je vais transcrire ici ce qu'on trouve dans son ouvrage sur les glandes en général. Après avoir donné le titre de vingt-neuf traités, dissertations ou theses sur cet article, » il fait remarquer que les » anciens n'ont eu qu'une idée très-vague, » & souvent peu conforme à la nature de » la structure des glandes ; qu'Hippocrate

» paroît ſeulement avoir entrevu des glan-
» des du méſentere, qu'il dit être dans l'é-
» piploon, comme l'obſerve M. de Haller;
» qu'Hippocrate a auſſi connu les glandes
» placées dans les jointures des articula-
» tions; « & il cite ſon livre de, *Locis in homine.*

Il ajoute: » Celſe dit que dans le goſier
» ſont ſituées des glandes qui ſe gonflent
» quelquefois avec douleur; mais juſques-là
» les Auteurs ſe ſont ſouvent ſervi du nom
» de glandes pour déſigner les chairs en
» général.

» Marinus, ſuivant Galien, eſt le pre-
» mier qui ait eu quelques notions ſur les
» glandes; il diſoit que les unes ſervent à
» contenir les vaiſſeaux, & les autres à
» l'excrétion d'un liquide, &c. L'opinion
» de cet Anatomiſte a été adoptée par Ga-
» lien, Oribaſe, Catti, Veſale, &c. Ce
» dernier Auteur admettoit pluſieurs eſpeces
» de glandes dont la ſtructure varie; il y
» en a de plus fermes, de plus rouges, de
» plus groſſes les unes que les autres.

» Sylvius de le Boé eſt le premier qui
» ait diviſé les glandes en conglobées &
» en conglomérées, diviſion qui a été
» adoptée par preſque tous les Anatomiſtes;
» Sylvius eſt encore un des premiers qui
» ait recouru à la fermentation pour ex-
» pliquer les ſécrétions.

» Warton a le premier avancé que les » glandes étoient composées de veines, de » nerfs, d'arteres & de vaisseaux lymphatiques : cet Auteur a exposé fort au long » les usages des glandes; il a parlé aussi des » diverses altérations des glandes. M. Portal » renvoie à l'article de cet Anatomiste.

» Charleton a donné une idée vague de » la structure des glandes, & a indiqué les » nerfs & les vaisseaux sanguins qui entrent » dans leur composition.

» Toutes les glandes, suivant Malpighi, » sont arrosées d'un grand nombre de vaisseaux : elles sont placées à l'extrêmité des » arteres & des veines ; leurs canaux excréteurs ne sont que des filamens blanchâtres qui ont une cavité : ces fibres blanchâtres produisent dans le cerveau différens cordons médullaires qu'on y observe, &c. Malpighi a admis des glandes » dans tous les visceres : le cerveau, le foie, » la rate & les reins, &c. en sont pourvus. » Cet Anatomiste a donné des glandes conglobées une longue description que M. » Portal a rapportée (p. 141 du Tome III); » il ne croyoit pas qu'elles fussent un simple amas de vaisseaux sanguins, mais il » pensoit qu'au milieu il y avoit un follicule membraneux pourvu des fibres musculaires, &c., &c.

» Stenon a travaillé avec succès a déve-

» lopper la ſtructure des glandes, princi-
» palement celle des glandes de la bou-
» che, &c. Il a été un des premiers qui ait
» admis la diſtinction que Sylvius avoit
» faite des glandes conglobées & conglo-
» mérées, &c. Graaf a fait diverſes injec-
» tions dans les canaux excréteurs des glan-
» des ; il croyoit que les conglobées ont
» une cavité au milieu de leur ſubſtance,
» ce qu'il n'a pu obſerver dans les glandes
» conglomérées.

» Wepfer a parlé avec aſſez d'exactitude
» des glandes; il eſt le premier qui en ait
» entrevu dans le foie, &c. Loſs admet
» des glandes conglobées, des conglomé-
» rées, d'autres qu'il nomme *congregatas*
» *& conglutinatas*; il place les glandes lym-
» phatiques parmi les conglomérées; il dit
» que toutes ces eſpeces de glandes ſont
» formées d'un amas de vaiſſeaux, joints
» entr'eux par une certaine quantité de
» matiere viſqueuſe, &c. Cole dit avoir
» obſervé dans les glandes une quantité
» prodigieuſe de nerfs, &c. Grew a décrit
» les glandes conglomérées; il dit qu'elles
» ſont formées de fibres & de vaiſſeaux
» ſanguins, &c.

» Ruyſch a nié qu'il y ait des glandes
» dans le corps humain, telles que Mal-
» pighi les avoit décrites : on peut, dit-il,
» auſſi-bien expliquer les ſécrétions en re-

» gardant les glandes comme un composé
» de vaisseaux, qu'en y admettant un folli-
» cule, &c.

» Plusieurs Auteurs ont embrassé l'opinion
» de Ruysch, tels sont Berger, Albinus, &c.
» Harder est entré dans quelques détails
» sur la structure des glandes lymphati-
» ques, &c.

» Lancisi regardoit les glandes comme
» de petits cœurs qui se contractent & se
» dilatent alternativement; il a attribué di-
» vers usages aux glandes, &c. Bidloo a
» parlé des glandes conglobées & des vais-
» seaux lymphatiques qui les pénetrent.
» Mylius a donné un Catalogue des glan-
» des conglobées, & a décrit leur struc-
» ture; il y admet des fibres musculeu-
» ses, dont les unes sont propres à les di-
» later, & les autres à les resserrer; il pré-
» tend qu'au milieu de chaque glande se
» trouve un follicule de vaisseaux lympha-
» tiques, &c.

» Nuck a donné une ample description
» des glandes, & en a indiqué le nombre;
» il a découvert sur les glandes conglobées
» une membrane externe lâche qui couvre
» plusieurs petites glandes, dont chaque
» glande conglobée est composée; les grains
» glanduleux sont pourvus chacun d'une
» membrane particuliere, &c.

» Bedevole a dit, après Ruysch & Chi-

» rac, que les glandes ne ſont qu'un com-
» poſé de vaiſſeaux ſanguins, &c. M. Por-
» tal cite également Wainwright & Mor-
» gen, renvoyant aux articles de ſon Hiſ-
» toire où il a parlé de ces deux Ana-
» tomiſtes. Clopton Havers a admis des
» glandes dans preſque toutes les parties
» du corps, &c. Cowper a fait quelques
» remarques curieuſes ſur les glandes, &c.

» Boerhaave a adopté l'opinion de Mal-
» pighi ſur la ſtructure des glandes; il parle
» des glandes composées qui ne ſont for-
» mées que de glandes ſimples; il a fait
» une ſavante énumération des glandes du
» corps humain.

» Santorini a traité des glandes & leur a
» accordé un mouvement périſtaltique, &c.
» M. Morgagni a admis dans les glandes
» l'exiſtence du follicule & des vaiſſeaux
» ſanguins; l'un n'exclut point l'autre: il
» dit qu'on s'eſt plus occupé à démontrer
» dans les glandes des vaiſſeaux que Malpi-
» ghi n'a point niés, qu'à prouver que les
» véſicules qu'il a admiſes n'exiſtoient point.
» Morgagni ne croit pas que les extrêmi-
» tés vaſculaires puiſſent ſe diſtendre & for-
» mer le follicule, &c.

» Terraneus a donné une deſcription des
» glandes, mais particuliérement des glan-
» des de l'uretre, &c. Heiſter a tâché de
» concilier l'opinion de Malpighi & de

» Ruysch sur la structure des glandes ; il
» croit qu'elles ont un follicule auquel abou-
» tissent un grand nombre de vaisseaux, &c.
» Cheselden a adopté une opinion bien
» différente de celle de Mylius ; il n'a pu
» découvrir dans les glandes rien de mus-
» culeux. Mauchard prétend que les des-
» criptions que les Auteurs ont données des
» glandes ne sont point exactes, c'est ce
» qui l'a engagé à en donner une nouvelle ;
» il suit de fort près l'opinion d'Heister.

» Les glandes, suivant Michelotti, sont
» placées aux extrêmités des arteres dont
» elles font partie ; elles ont un follicule,
» lequel est entouré de ramifications vas-
» culeuses, & c'est ce qui lui fait soupçon-
» ner que la structure des glandes est vas-
» culeuse, &c. Mazini croit qu'il y a des
» glandes qui ont la figure angulaire, d'au-
» tres ovalaires, &c. ; & il leur attribue des
» usages différens. Morgan regarde les
» glandes comme un composé de vais-
» seaux, &c. A. F. Hoffman a dit que les
» glandes ont différens sphincters qui per-
» mettent ou qui défendent l'entrée au li-
» quide, suivant sa nature.

» Nanni ne veut pas qu'on divise les
» glandes en conglobées & en congloмé-
» rées, parce qu'il leur trouve la même
» structure, &c. Lobb croit que la glande

» conglobée eſt formée d'un vaiſſeau tor-
» tueux qui tire ſon origine des vaiſſeaux
» ſanguins, & duquel partent les vaiſſeaux
» lymphatiques, &c. M. Ferrein n'adopte
» pas l'opinion de Boerhaave, qui croyoit
» qu'on pouvoit réunir le ſyſtême de Mal-
» pighi & de Ruyſch ſur la ſtructure des
» glandes. M. Ferrein croyoit que les viſ-
» ceres qu'on nomme glanduleux ſont un
» aſſemblage de tuyaux blancs cilindri-
» ques différemment repliés; il dit les avoir
» démontrés dans les reins, dans le foie, &c.
Ludwing a ſéparé les glandes ſimples des
» glandes conglobées que Boerhaave avoit
» réunies ſous une ſeule eſpece, &c. M. de
» Bordeu a examiné avec attention la vé-
» ritable poſition des glandes; il a vu
» qu'elles ne ſont nullement comprimées
» par les muſcles voiſins comme Boerhaave
» l'avoit avancé, mais qu'elles ſéparent par
» une eſpece de ſenſibilité une liqueur
» quelconque, &c. « M. Portal termine
cet expoſé des connoiſſances anatomiques
ſur les glandes, en renvoyant pour la deſ-
cription de ces organes à l'Expoſition Ana-
tomique de M. Winlow, & aux Elémens
de Phyſiologie de M. de Haller.

En voilà aſſez pour donner aux Lecteurs
une idée de cette nouvelle production de
M. Portal, & combien il étoit néceſſaire,

pour compléter l'hiſtoire de l'anatomie, de réunir ainſi ſous un ſeul point de vue l'enſemble des connoiſſances que nous fourniſſent ſur chacune de ſes branches les différens Auteurs qui s'en ſont occupés.

EXTRAIT.

Anatomie des Parties de la Génération de l'homme & de la femme, repréſentées avec leurs couleurs naturelles, ſelon le nouvel art, jointe à l'angéologie de tout le corps humain, & à ce qui concerne la groſſeſſe & les accouchemens; par M. GAUTIER D'AGOTY, pere, Anatomiſte penſionné du Roi. A Paris, chez Brunet, Demonville, *pere, Libraires, & chez l'Auteur, rue des Martyrs Montmartre. 1773, in-fol.*

Il y a long-tems que le Public connoît la maniere dont M. Gautier d'Agoty rend les différentes préparations anatomiques néceſſaires pour connoître la ſtructure de nos parties : les couleurs qui deſſinent ſes planches ſont plus propres que des hachures & de ſimples traits à faire diſtinguer la forme & la poſition de chaque organe qu'il repréſente. Le nouvel œuvre qu'il vient de mettre au jour eſt compoſé de huit planches, qui peuvent s'aſſembler en quatre.

La premiere & la ſeconde repréſentent

une angéologie complete, c'est-à-dire qu'elles présentent les vaisseaux artériels & veineux qui se distribuent aux parties extérieures de la tête, aux visceres de la poitrine & du bas-ventre, & aux extrêmités, tant supérieures qu'inférieures : on y voit aussi quelques-uns des principaux visceres des deux cavités du tronc & les parties de la génération de l'homme ; outre cela, on trouve dans la planche premiere une figure particuliere pour les veines cutanées du bras ; dans la planche deuxieme, une figure particuliere du bassin de l'homme, où l'on voit les principaux vaisseaux du bas-ventre & les parties de la génération. Une autre figure présente un rein ouvert ; une autre la vessie & le canal de l'uretre ouverts ; une autre un embryon représenté nageant dans un verre d'eau ; une sixieme, les vésicules séminales, la prostate & les muscles de la verge ; une autre enfin fait voir la distribution des vaisseaux artériels de la vessie, & l'uretre dégagée des corps caverneux, pour en faire voir la direction relativement à la vessie.

Les planches trois & quatre, qui sont faites pour s'assembler ensemble, représentent une femme, à laquelle on a enlevé la peau pour faire voir les principaux muscles, quelques vaisseaux superficiels des extrêmités supérieures & inférieures, la

ſtructure des mamelles, & on a ouvert le bas-ventre pour qu'on pût appercevoir les principaux viſceres de cette cavité, & la matrice dans le commencement de la groſ-ſeſſe. On apperçoit dans une figure particuliere une verge tronçonnée & les muſcles de l'anus. Le baſſin de la femme eſt repréſenté dans une autre figure, & on y voit la matrice dilatée.

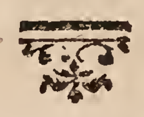
Les planches cinq & ſix préſentent deux figures de femme. La premiere qu'on voit de côté eſt debout; on l'a repréſentée ſans peau pour faire voir les muſcles. La matrice eſt ouverte, & on y voit un fœtus dans la ſituation qu'il garde pendant la plus grande partie de la groſſeſſe. La ſeconde a le ventre & la matrice ouverts pour faire voir la poſition du fœtus lorſque ſa tête franchit le détroit du baſſin. On trouve dans la ſixieme planche une figure particuliere des parties extérieures de la génération d'une fille vierge; dans une autre, la figure de la matrice vue poſtérieurement, & une coupe du baſſin dans une autre; enfin la matrice d'une jeune fille vue de côté.

Les planches ſept & huit renferment également deux grandes figures; la premiere a la tête renverſée pour faire voir les muſcles du col & la carotide, la plevre

paroît à découvert, ainsi que les arteres mammaires, les muscles du bas-ventre & les arteres épigastriques. La vulve paroît dilatée, & on apperçoit la tête du fœtus qui est prête à déboucher & qui appuie sur la fourchete.

La seconde a la matrice ouverte après l'accouchement, pour faire voir le placenta en situation; le cordon ombilical sortant par la vulve, tient encore au fœtus dont on a représenté le bas-ventre & la poitrine ouverts, pour faire voir de quelle maniere le sang y circule. Cette circulation est représentée d'une maniere plus particuliere dans les figures quatre & cinq de la planche huitieme. La figure deux présente la partie postérieure d'une matrice détachée dont le vagin est ouvert, pour faire voir son orifice après l'accouchement.

Outre l'explication de ses planches, M. Gautier y a joint des descriptions succinctes des différentes parties qu'elles représentent, & une exposition abrégée de la fonction de chaque viscere en particulier; il s'est étendu sur-tout sur le mécanisme de l'accouchement; ce qui ne peut que rendre son travail beaucoup plus utile aux Eleves en anatomie & en chirurgie.



EXTRAIT.

Expoſition anatomique des Maux vénériens ſur les Parties de l'homme & de la femme, & les remedes les plus uſités dans ces ſortes de maladies; par le même, aux mêmes adreſſes.

On trouve dans cette expoſition une hiſtoire ſuccincte de l'origine du mal vénérien, que M. Gautier fait remonter à la plus haute antiquité; des recherches ſur la nature du virus vénérien, la deſcription des ſymptômes ou accidens de la vérole; enfin l'expoſition des différentes méthodes uſitées à Montpellier & à Paris, pour le traitement de cette maladie & de ſes divers accidens. Nous ne croyons pas devoir entrer dans aucun détail ſur ces différens objets traités trop ſuccinctement pour que l'art puiſſe en retirer aucun avantage. Il n'en eſt pas de même de la repréſentation de différens accidens vénériens que M. Gautier a eu l'art d'expoſer aux yeux dans quatre planches en couleur.

La premiere n'eſt compoſée que de deux figures. On voit dans la premiere une verge dont le gland eſt couvert de chancres & de porreaux, imitant aſſez bien un chou-fleur. Le prépuce qu'un phymoſis avoit

obligé de débrider, eſt renverſé, & forme un paraphymoſis; cette même verge, outre cela, eſt rongée par des chancres: on apperçoit ſur le ſcrotum des dartres. Chaque aîne préſente un poulain; celui de la gauche eſt en ſuppuration, celui de la droite eſt ouvert. La figure ſeconde repréſente une verge ouverte par ſa partie inférieure pour faire voir les carnoſités qui ſe forment dans le canal de l'uretre.

La ſeconde planche préſente encore deux figures; dans la premiere on voit un gland rongé & excavé par des chancres, au point de rendre l'extirpation indiſpenſable; le ſcrotum eſt couvert de puſtules, le teſticule eſt gonflé par le reflux de la matiere d'une gonorrhée. La figure ſeconde repréſente la verge ouverte par ſa partie ſupérieure, pour faire voir l'écoulement qui ſort du verumontanum, & les chancres qui ſe forment quelquefois dans l'intérieur du canal.

La figure premiere de la planche troiſieme repréſente les parties extérieures de la génération d'une femme: on y voit les grandes levres chargées de verrues qui forment le chapelet; les nymphes ſont garnies de chancres; le tour de l'anus eſt rempli de crêtes de coq, de condylomes & de fics. La ſeconde figure de la même planche repréſente la matrice & le vagin

ouverts. La troisieme représente le gland de la verge où l'on apperçoit une crystalline, des porreaux qui entourent le couronnement ; enfin un paraphymosis.

La planche quatre comprend également trois figures. La premiere représente le même sujet que dans la figure premiere de la planche précédente ; mais vu postérieurement. On voit dans la troisieme une verge avec un phymosis, une crystalline sur le gland & un écoulement : la seconde représente le développement des organes de la génération de l'homme.

OBSERVATION

Sur une Démence, occasionnée par la répercussion subite d'une gale invétérée ; par M. Landais, Médecin aux Essarts en bas Poitou.

Il n'est point de Médecin qui ne connoisse les dangers de guérir certaines maladies, sans, au préalable, avoir corrigé les vices du sang & des humeurs qui les produisent : il n'en est point qui n'ait été témoin plus d'une fois des effets funestes d'une pratique contraire ; mais la classe de ceux qui s'arrogent le droit de guérir est grande ; le nombre des Médecins est petit. De tout tems la médecine a été partagée entre une

foule d'empiriques & de charlatans, d'ignorans de toute espece, dont l'imprudence & la témérité sont toujours en raison composée du non-savoir & de l'impéritie. Le pays que j'habite est plein de cette sorte de gens. On y voit avec indignation des femmes, des rustres remplis d'effronterie & de grossiéreté, s'annoncer pour enfans d'Esculape, se dire inspirés du Dieu de la médecine, & en débiter hautement les oracles avec une indécence punissable. On les voit, au mépris de toutes les loix, se jouer de ce qu'il y a de plus sacré, trafiquer impunément de nos vies, *animas nostras negotiari.* L'affreuse prostitution que font journellement de la médecine de pareils brigands, l'auroit jettée depuis long-tems dans le déshonneur & l'avilissement, si cet art plein de noblesse & de dignité ne se soutenoit par son excellence même. Tout l'opprobre rejaillit sur l'Artiste : plût à Dieu que, de même, ses fautes ne retombassent que sur lui seul ! mais c'est toujours un peuple simple & crédule qui en est constamment & la dupe & la victime.

Un jeune homme pauvre, de dix-huit à vingt ans, d'une assez bonne constitution, vint me trouver il y a quinze mois, & me pria de lui faire passer la gale. Je l'examinai : je le trouvai en effet couvert de pustules galeuses, croûteuses & suppuran-

tes. Je lui demandai le tems qu'il portoit cette maladie, & la maniere dont il l'avoit contractée ; je jugeai par ses réponses qu'il y avoit deux ans au moins qu'il en étoit infecté, & que la misere, la mauvaise nourriture & la mal-propreté y avoient donné naissance, n'ayant pu citer aucune époque qui pût raisonnablement faire soupçonner qu'il l'eût prise par contagion. Je voulus lui prescrire ce qui me parut le plus convenable à son état, une tisane dépurative, la saignée, la purgation, &c.; &, comme je ne lui parlois point de topique, d'onguent, il me quitta assez peu satisfait, & alla sur l'heure même s'adresser à un de ces distributeurs de secrets, qui ont toujours pour chaque mal, ou plutôt pour tous les maux une recette toute prête, infaillible, immanquable. Il en fut reçu avec complaisance, & servi selon son goût. Le médicastre donna un onguent qui opéra à souhait. Le malade se frotta, & en peu de jours la demangeaison cessa, les croûtes sécherent, tomberent, & notre homme parut radicalement guéri. Malheureusement ce beau succès ne dura pas long-tems, & bientôt l'humeur galeuse répercutée, par une funeste métastase, se déposa sur le cerveau, & produisit les plus grands ravages. Une pesanteur accablante à la tête se fit sentir pendant deux jours, & fut l'avant-coureur d'une

fievre violente que le délire ſuivit bientôt. Le malade étoit furieux & ſe plaignoit, ou plutôt hurloit d'une maniere effrayante. On ne manqua pas d'attribuer ces ſymptômes à quelque ſortilege, à quelque maléfice. On croit encore aux ſorciers, & des gens, d'ailleurs ſenſés, ſont aſſez foibles, aſſez dupes des vieux préjugés, pour ſe repaître avec le peuple d'une erreur ſi ridicule. Tout étonne le vulgaire, tout eſt pour lui extraordinaire, ſurnaturel :

. . . . &
Quorum operum cauſas nullâ ratione videre
Poſſunt, hæc fieri divino numine rentur.
LUCR.

Il ne me fut pas difficile de remonter à la ſource du mal. La cauſe de tant de déſordres étoit palpable ; je me hâtai de mettre en œuvre ce que je crus le plus propre à y remédier. Trois ſaignées copieuſes du bras & du pied faites bruſquement, ramenerent un peu le calme, qui ſe maintint par l'effet abondant de quatre grains d'émétique, que je jugeai doublement indiqué, & que je réitérai dès le lendemain avec avantage ; enfin l'écoulement ſoutenu d'un large véſicatoire à la nuque, aidé d'une ample boiſſon nitrée, procurerent au malade de la tranquillité. La fievre tomba, mais le délire ſe ſoutint toujours, non pas avec force, comme

comme il étoit d'abord : ce ne fut plus qu'un délire léger, une aliénation de la raiſon, une vraie démence. Je voulus rappeller à ſes couloirs l'humeur dévoyée, & détourner du cerveau la matiere étrangere qui en engorgeoit les vaiſſeaux, comprimoit le principe des nerfs deſtinés à l'exécution des fonctions animales, & en pervertiſſoit les opérations. J'inſiſtai ſur les moyens qui me parurent les plus propres à ramener la gale, & à lui r'ouvrir les iſſues qu'on lui avoit bouchées trop bruſquement, les fomentations ſur les endroits qu'elle affecte de préférence, les phénigmes, le ſoufre à l'intérieur, le diaphorétique minéral, l'æthiops minéral, &c. Ce fut inutilement, rien ne parut au dehors, & mon malade déraiſonnoit toujours. J'aurois voulu le faire cohabiter avec un galeux, l'occaſion ne s'en préſenta point ; l'indocilité du malade d'une part, & ſon indigence de l'autre, me firent abandonner pluſieurs tentatives que j'aurois déſiré de faire. S'opiniâtrant à ne rien prendre de ce qu'on lui préſentoit, il ne ſuivit plus que ſes caprices, & mena un très-mauvais régime ; cependant il s'occupoit de mille choſes puériles, chantoit, rioit, pleuroit ſans ſujet, & ſes diſcours, ſans ordre & ſans liaiſon, ne laiſſoient appercevoir que des diſparates choquantes. Comme il étoit altéré & qu'il buvoit ſouvent, pourvu que

ce fût de l'eau froide ; j'essayai par cette voie une sorte d'évacuation que je n'avois pu procurer qu'imparfaitement par les purgatifs ordinaires. J'émétisai son eau, & j'eus soin qu'il ne bût que de celle que je lui faisois préparer. Il s'établit un dévoiement qui se soutint constamment pendant quinze jours que dura ce stratagême. J'eus la satisfaction de voir le malade revenir à lui peu-à-peu : il recouvra enfin la raison & sa santé, se conforma avec régularité à tout ce que je jugeai à propos de lui prescrire, & , après plus de trois mois, à compter du moment de son attaque jusqu'au terme où nous finîmes tout remede, il reprit son travail & le continue aujourd'hui comme il faisoit précédemment, aussi sain de corps & d'esprit que le comportent son tempérament & son éducation.

..... *Mentem sanari, corpus ut ægrum*
Cernimus, & flecti medicinâ posse videmus.

LUCR.

OBSERVATION

Sur une Répercussion pédiculaire métamorphosée ou changée en éruption psorique ou galeuse par M. ROCHARD, Médecin de l'Université de Douay, ancien Chirurgien-Major, &c.

C'est en vain que les Physiciens veulent assigner à la nature une marche uniforme, quelque profondes que soient leurs con-

noiſſances, il eſt des labyrinthes deſquels il nous eſt impoſſible de ſortir, & l'expérience des autres eſt un fil dont le tiſſu eſt trop fin pour nous tirer du dédale au milieu duquel elle nous enferme : pour un ſecret que nous lui arrachons, il en eſt mille qui ſont pour jamais renfermés dans le ſanctuaire de ſon temple. Bononio eſt un des premiers qui ait dit qu'il étoit des eſpeces de gales cauſées par des animalcules que le microſcope démontre : la découverte de ces animaux a été regardée comme fabuleuſe (*a*); elle favoriſe, & prouve le phénomene ou la métamorphoſe détaillée ci-

(*a*) Je demandai à une perſonne qui étoit malade de la gale, de me dire l'endroit où elle ſentoit les demangeaiſons les plus grandes & les plus aiguës, & elle me montra un grand nombre de puſtules qui n'étoient point ouvertes : j'en piquai une avec la pointe d'une petite aiguille, & j'en fis ſortir une eau très-claire, dont je pris un très-petit globule blanc que l'on diſcernoit à peine; je découvris, en l'examinant avec un microſcope, qu'il contenoit un petit animal vivant, ſemblable à une tortue, d'une couleur blanche, tant ſoit peu noire ſur le dos, avec des poils longs & déliés : il étoit fort agile, avoit ſix pieds, la tête pointue & deux petites cornes au bout du muſeau.

N'étant point encore ſatisfait de cette découverte, je fis la même recherche ſur pluſieurs perſonnes galeuſes, d'âges, de complexions & de

après dans cette obſervation. A l'occaſion d'une fiſtule complete (que j'ai guérie par le plomb) j'ai vu quelque choſe qui me ſemble favoriſer le ſyſtême des animalcules, & qui eſt auſſi curieuſe que l'autre eſt intéreſſante : il eſt des perſonnes attachées aux anciennes méthodes, & qui par

ſexes différens, & dans différentes ſaiſons de l'année, & je trouvai dans toutes les mêmes animaux dans la plupart des puſtules aqueuſes ; car il me fut impoſſible d'en découvrir de tems à autre dans quelques-unes.

Et quoiqu'il ſoit très-difficile de diſtinguer ces animaux ſur la ſurface de la peau, à cauſe de leur petiteſſe & de leur couleur, qui eſt la même, néanmoins j'en ai quelquefois découvert aux jointures des doigts, dans les petits creux de l'épiderme, où ils commencent d'enfoncer leurs muſeaux ; & cauſent en rongeant & en s'agitant des demangeaiſons très-incommodes, juſqu'à ce qu'ils ſoient parvenus ſous l'épiderme, & alors il eſt aiſé de s'appercevoir du chemin qu'ils font en mordant & en rongeant ; car chacun d'eux font quelquefois pluſieurs puſtules : j'en ai ſouvent trouvé deux ou trois enſemble, &, pour la plupart, très-près les uns des autres.

J'examinai ſi ces animaux ne laiſſoient point d'œufs, & enfin je découvris dans la partie la plus enfoncée un petit œuf blanc qu'on pouvoit à peine diſtinguer, preſque tranſparent & oblong, ſemblable à la ſemence d'une pomme de pin : je trouvai dans la ſuite pluſieurs de ces œufs, & je ne doute point que ce ne ſoit d'eux que s'engendrent ces animaux.

entêtement croiroient ſe déshonorer s'ils adoptoient les nouvelles découvertes, quelqu'utiles qu'elles ſoient : une nouveauté eſt un titre d'excluſion pour elles. Sans m'arrêter aux inconvéniens qui réſultent d'une pareille conduite, je crois qu'il eſt d'un honnête citoyen qui exerce un art auſſi utile que le nôtre, de préférer les derniers moyens de guériſon quand ils ſont plus ſûrs, & d'encourager une méthode & de nouvelles découvertes par des obſervations qui enhardiſſent à les mettre en pratique, & par cet aveu public de rendre hommage à ceux qui les ont produites, digne récompenſe de leurs travaux.

Le nommé Jean-Baptiſte Guérin, du village de Mareuil-les-Maux, entra au mois de Janvier dernier à l'Hôtel-Dieu de cette ville; ce jeune homme, âgé de dix-ſept ans ou environ, d'un tempérament délicat, avoit la peau fort blanche, étoit pareſſeux, lâche, ce qui ſans doute le rendoit peu attentif aux ſoins qu'exigent la propreté. Il étoit couvert de poux (*a*) de la tête aux pieds, que l'humanité & le zele des Religieuſes de cette maiſon firent diſparoître en le frottant d'une liqueur compoſée de vinaigre, de poivre & autres médicamens

(*a*) Dans l'eſpace de vingt-quatre heures, un poux devient non-ſeulement triſaïeul, mais encore grand-pere du triſaïeul.

actifs ; quelques jours après cette espece de purification, ce jeune homme sentit une demangeaison violente qui fut suivie d'une éruption très-prompte de pustules miliaires dont le corps étoit couvert, entre ses doigts, aux poignets, aux jarrets, enfin toute l'habitude en étoit couverte. Je n'eus garde de le traiter dans cet instant, ni d'y apporter d'autres remedes que des délayans, d'autant que dans ce tems je travaillois à la guérison d'une fistule complete, dont le sinus s'étendoit depuis la pointe de la fesse jusqu'à près de deux pouces dans le rectum au-dessus du sphincter ; cette gale qui survint dans ce tems, dût favoriser la cure de la fistule, qui s'opéra peu de tems après ; je le laissai plus d'un mois, après la guérison de la fistule, sans me servir de topique ou pommade pour le frotter ; après quoi je le fis avec des jus de plantes indiquées, qui, avec des fondans absorbans & des purgatifs répétés fréquemment, acheverent cette cure. Les frictions du vinaigre n'auroient-elles pas fait rentrer ou répercuté les œufs des poux sous l'épiderme, ou refoulé l'humeur progressive pédiculaire prête à sortir à la surface de la peau ? & les pustules galeuses n'auroient-elles pas été le produit des petits poux éclos dans les œufs ? ou le sang qui s'épuroit par la métamorphose ou l'excrétion de cette vermine, quoique

contrariée par une autre excrétion ou vermineuſe, ou animalculaire, n'y a-t-il pas ſuppléé ſous la forme pſorique, dans les puſtules deſquelles *Bononeo* pr étend avoir découvert des animalcules ?

Il n'eſt pas difficile, après cette découverte, d'expliquer la cauſe de la gale beaucoup mieux qu'on ne l'a fait juſqu'à préſent: il paroîtroit probable que cette maladie contagieuſe ne provient que de la morſure continuelle que ces animalcules font dans la peau, & qui, donnant paſſage à une partie de la féroſité, occaſionne de petites veſſies dans leſquelles ces inſectes continuans à travailler, ils obligerent le malade à ſe gratter, & à augmenter par-là le mal, en déchirant non-ſeulement les petites puſtules, mais encore la peau & quelques petits vaiſſeaux ſanguins; ce qui occaſionne la gale, les croûtes & les autres ſymptômes déſagréables dont cette maladie eſt accompagnée.

On voit par-là d'où vient que la gale ſe communique ſi aiſément, car ces animaux peuvent paſſer d'un corps à un autre avec beaucoup de facilité, par le ſimple attouchement: comme leur mouvement eſt extrêmement rapide, & qu'ils ſe gliſſent auſſi bien ſous la ſurface de tous les corps, que ſous l'épiderme, ils ſont très-propres à s'attacher à tout ce qui les touche, & il ſuffit qu'il y en ait un petit nombre de

logé, pour se multiplier en peu de tems au moyen des œufs qu'ils déposent.

OBSERVATION

Sur une Pierre de la matrice; par M. BOUVET, Cadet; Maître en Chirurgie à Sirod en Franche-Comté.

La nature est bizarre dans ses productions, aussi donne-t-elle souvent lieu à des phénomenes qui surprennent les Observateurs les plus habiles. Le fait suivant en est la preuve, & peut, sans être unique en ce genre, piquer la curiosité des Physiciens les mieux instruits.

Madeleine Verjus, de la paroisse de Sirod, d'un tempérament sanguin, d'une excellente constitution & d'un caractere enjoué, étoit parvenue à l'âge de cinquante ans sans avoir bien su ce que c'étoit que maladies; mais en 1769 elle se trouva tout-à-coup saisie de douleurs considérables au vagin, de difficulté d'uriner, de maux de reins, & d'une tension qui occupoit tout l'hypogastre. A ces accidens se joignirent bientôt des frissons irréguliers, beaucoup de fievre, une constipation opiniâtre, mal de tête violent, le dégoût, l'amertume de la bouche, & par intervalles des envies de vomir.

Appellé pour la ſoulager, je me mis ſur le champ en devoir de combattre la fievre & de mitiger les douleurs.

En conſéquence j'eus recours aux ſaignées du bras, que je répétai autant de fois que le pouls & la gravité des ſymptômes l'indiquerent ; je nétoyai les premieres voies, je me dépêchai d'employer les adouciſſans & les mucilagineux en boiſſon : je m'en ſervis même en lavemens & en fomentations ; j'ajoutai les bains. Cette méthode fut inſuffiſante, je n'obtins pas le moindre ſoulagement. Cependant la difficulté de rendre les urines devenoit de plus en plus forte ; celles-ci ne couloient que goutte à goutte, & brûloient les parties qui en étoient arroſées ; cette conſidération, & celle d'entendre dire conſtamment qu'il y avoit au bas-ventre un poids incommode qui s'oppoſoit à leur paſſage, m'inſpira le déſir d'introduire une ſonde dans la veſſie. J'y travaillai ſans néanmoins en retirer le plus petit avantage. Je ne pus donc qu'inſiſter ſur les délayans, les diurétiques légers, les anti-ſpaſmodiques & les calmans ; au bout de quelques jours de cet uſage, en queſtionnant ma malade ſur ſon état, elle me dit que pour uriner il lui falloit toujours faire des efforts terribles, & qu'alors elle s'appercevoit que le poids qu'elle ſentoit ci-devant dans l'abdomen s'avançoit juſ-

que ſur les grandes levres, ce qui la ſoulageoit en favoriſant l'écoulement des urines; elle m'obſerva en même tems que lorſque les efforts ceſſoient, ce même poids rentroit ſubitement d'où il étoit parti, & renouvelloit ſes douleurs.

Cet expoſé ne me permit plus de douter qu'il n'y eût un corps étranger quelconque dans la matrice ou la veſſie du ſujet. Il me vint d'abord dans l'idée que ce pouvoit être un polype utérin; en conſéquence, j'invitai M. Brun, l'un de mes confreres, à voir la malade avec moi; &, comme, d'après un mur examen, il eut le même ſoupçon que moi, voici de quelle maniere nous dévoilâmes le myſtere.

Après avoir bien humecté les parties & les avoir bien lubréfiées, au moyen des injections, des fumigations, des lotions & des fomentations émollientes, nous plaçâmes notre malade ſur une couverture en double, étendue ſur le plancher. Nous l'engageâmes à imiter les efforts qui ſont ordinaires dans l'accouchement; notre intention par ce moyen étoit d'occaſionner la chute du corps étranger, & d'avoir plus d'aiſance à le ſaiſir avec les doigts ou la main. Tout arriva comme nous l'avions prévu; mon Confrere avoit la charge de ſe ſaiſir du prétendu polype, & moi de l'entourer d'une ligature que j'avois préparée; déjà M. Brun

avoit gliſſé ſa main bien avant dans le vagin, avoit ſenti un corps dur, & l'avoit repouſſé pluſieurs fois, lorſque redoublant d'adreſſe & de courage, il le pinça, & me fit ſigne d'opérer. Je portois donc mon fil quand M. Brun, par la crainte de laiſſer échapper ce qu'il tenoit, voulut le ſerrer davantage; pour le coup, il ſe détacha une pierre qu'il jugea être renfermée dans un kyſte ſoutenu par un pédicule fort allongé qu'il croit naître, ſans déſigner proprement l'endroit, de l'orifice de l'utérus.

Notre ſurpriſe fut vive, & notre ſatisfaction fut complete. Nous nous attendions à une ſuppuration fournie par la dilacération des membranes qui étoient reſtées; nous comptions même voir tomber quelque portion du kyſte & du ligament en queſtion; point du tout, nous avons été trompés en cela comme dans notre pronoſtic: notre malade dès ce moment a été guérie: elle n'a éprouvé par après aucun des ſymptômes mentionnés ci-deſſus. Elle en a été quitte pour quelques jours de diéte; depuis ce tems-là, elle jouit d'une parfaite ſanté.

P. S. Cette pierre peſoit, lors de ſon extraction, trois gros & douze grains; ſon bout, que j'ai écaillé par curioſité, étoit mouſſe & pointu: c'eſt préciſément par celui-là qu'elle ſe préſentoit, ce qui lui a fourni l'ai-

ſance néceſſaire de rompre & de percer le kyſte à meſure qu'il étoit comprimé par les doigts de l'Opérateur.

LETTRE

*De M. d'*OLIGNON*, Maître en chirurgie à Croiſſi-ſur-Serre, à M.* DUFOT*, Médecin-Penſionnaire du Roi, & Démonſtrateur de l'Art des accouhemens, à Soiſſons.*

Je ne puis mieux m'adreſſer qu'à vous, Monſieur, pour déſabuſer les trop crédules, dupes de l'impudente effronterie d'une fille du comté de Marle, généralité de Soiſſons. Cette malheureuſe prétend être accouchée avant-hier de quatre grenouilles, qui ſont autant de diables; elle a trouvé créance dans ſon village, & cette abſurdité paſſe pour une vérité démontrée chez des perſonnes bien faites pour être raiſonnables. C'eſt bien actuellement que vous direz, Monſieur, *qu'il eſt de la nature des gens de la campagne d'être dupes, & qu'ils aiment à l'être*... Voici le fait, *quod vidi teſtor*. Cent autres l'ont vu, l'ont cru, & le croient encore.

Catherine Berna, dite Cambronne, du village d'Erlon, près la ville de Marle, âgée d'environ trente ans, d'un tempérament vigoureux, aimoit Nicolas Simon, qui ne l'aimoit pas. Il y a ſix mois qu'elle

avoua publiquement qu'il lui étoit arrivé un accident avec Nicolas Simon..... Vous savez, Monsieur, la valeur de cet *accident*... La déclaration en a été faite au Juge du lieu, & maître Nicolas Simon y est déclaré le suborneur.

Simon se défend juridiquement, & ne veut point épouser Catherine. Simon est bientôt accusé d'être sorcier, & sorcier en diable. Des témoins déposent pardevant M. le Juge que Nicolas Simon avoit nié cet *accident* pour être de ses œuvres, mais qu'il avoit avoué que l'accident de Catherine étoit du fait du diable, & que pour preuve de cela, Catherine Berna accoucheroit au terme dit dans sa déclaration, non d'un garçon, ni d'une fille, mais bien de quatre démons sous la figure de grenouilles.

Des comperes & commeres ont aussi déposé qu'ils avoient entendu croasser dans le ventre de Catherine des grenouilles; c'est tout ce qu'ils ont oui: or vous, Monsieur, entendez le reste.

Au terme de neuf mois de la prétendue grossesse déclarée juridiquement, l'ensorcelée, par *accident* diabolique, s'est mise au lit; elle a poussé des cris, & fait des hurlemens si terribles, que les voisins & voisines & tout le village sont accourus. Le Maire & Syndic du lieu, la Sage-femme, des Chirurgiens ont aussi bientôt rempli la

maiſon de Catherine. J'étois préſent à tout, & j'étois le ſeul mécréant.

La poſſédée, après mille contorſions, grimaces, gambades & virevoltes requiſes en fait de diableries, a dit ces mots d'une voix effroyable.... » Je ſuis enſorcelée, & » enſorcelée par Nicolas Simon; je vais » accoucher des démons qu'il m'a mis au » corps; ils auront, comme il l'a dit, la » figure de grenouilles. «

Le ſieur Begé, Maire du village, auſſi crédule, non moins épouvanté, mais plus aviſé que les autres, a ordonné & ordonne que Catherine Berna accoucheroit à la vue de tous les aſſiſtans, ſans qu'aucun vêtement, drap ou linge pût nous empêcher d'être témoins oculaires de la ſortie prochaine de ces démons.

Les grimaces, les contorſions, les gambades ont annoncé la venue du diable. Catherine a hurlé comme hurlent les poſſédés. Tous les aſſiſtans ſont ſaiſis de frayeur. On a aſpergé d'eau bénite la poſſédée, ainſi qu'il ſe pratique en pareille ſcene comico-diabolique. La Sage-femme s'étant ſignée pluſieurs fois, eſt allée à l'opération; elle a tiré du vagin de la bonne Catherine, qui étoit pannée, d'abord une grenouille, puis une autre grenouille: auſſitôt ces diables amphibies ont été inondés d'eau-bénite: ainſi que leur trop humaine mere qui a repris ſes ſens; mais nouvelles

cabrioles, nouveaux hurlemens, comme de raiſon, en telles œuvres.

La matrône eſt revenue à l'opération, & après bien des recherches, elle a retiré hors de leur enfer deux autres diables grenouilles : même cérémonie ſur ces nouveaux démons, nouvelles ablutions d'eau-bénite ſur Catherine ; mais cette énergumene a tellement effrayé la timide aſſiſtance par ſes cris affreux, que tous les aſſiſtans ſe ſont ſauvés précipitamment hors de la chambre. Je ſuis reſté ſeul en compagnie avec les quatre diables & leur effroyable mere.... Bientôt j'ai vu nos curieux revenir pas à pas, avançant & reculant..... Enfin ils ſont rentrés.

La coquine de Catherine a eu beau ſupplier la matrône de la dépoſſéder des autres diables qu'elle ſentoit cabrioler dans ſa matrice, ſes prieres & ſes larmes ont été inutiles : elle a encore, la pauvre Catherine, le diable au corps.

J'ai examiné ces grenouilles ; elles ſont grenouilles comme celles que nous mangeons. J'ai viſité bien attentivement cette mere de démons. L'ouverture du vagin & la vulve ſont très-diſtendues. Le muſeau de la matrice n'eſt nullement ouvert ; il eſt petit, ſerré, & dans l'état de virginité. Aucune goutte de ſang n'a été répandue dans ce diabolique accouchement.

Hier matin on a apporté toutes les pieces du procès, & le procès-verbal de cet inoui accouchement à MM. les Juges de Marle. Nicolas Simon y étant duement atteint & convaincu d'être un vrai Simon le magicien, à l'encontre de Catherine Berna, Me Simon a pris la fuite.

Je ſuis le ſeul qui lutte ici contre l'imbécillité de ces gens aveuglés & trompés par une coquine amoureuſe d'un beau garçon qui ne l'aime pas. On m'exorciſera bientôt ſi vous n'arrivez pour déſendiabler cette malheureuſe, & détromper ces inſenſés. Voûs aimez à faire le bien, & c'en eſt un bien grand que de faire ouvrir les yeux ſur les faits de diablerie. Ils ont déjà tant d'autres moyens pour être frippons, quand ils ſont ignorans & méchans.

Agréez l'aſſurance du reſpectueux attachement avec lequel je ſuis, Monſieur, &c.

LETTRE

De M. A. FIGUET, *Gradué & Maître en chirurgie de la ville de Lyon, à M.* ROUSTAGNENT, *Maître-ès-Arts, & Chirurgien principal de l'hôpital général de la Charité de Paris, ſur l'Arrachement d'une Matrice.*

La nommée Philippe, femme de Marc Monſſier, Soldat du Guet de cette ville, ſe

maria à l'âge de vingt-neuf ans. Neuf mois six jours après son mariage, elle accoucha heureusement d'une fille qu'elle alaita jusqu'à l'âge de six mois qu'elle la perdit ; deux mois après la mort de son enfant elle devint enceinte ; sa grossesse & son accouchement furent des plus heureux.

Jouissant d'une assez bonne santé, de plus ayant toute la tendresse d'une mere, elle voulut nourrir l'enfant qu'elle venoit de mettre au monde, malgré tout ce qu'on pût lui dire pour l'en détourner. Le chagrin de la mort de son premier ne fit qu'augmenter en elle le désir de conserver le second ; &, pour remplir son objet, elle ne voulut pas le confier en des mains étrangeres: aussi eut-elle la douce & agréable satisfaction de voir que son enfant profitoit & croissoit chaque jour. Cet enfant, qui est un garçon, a maintenant quatorze ans ; il a joui & jouit d'une bonne santé.

Ayant sevré son enfant, ses regles reparurent, revinrent périodiquement & sans la fatiguer. Elle jouit de cette santé pendant près de trois ans ; mais une émotion vint troubler cet ordre & cette disposition si favorahle. Cette émotion lui causa une perte considérable qui a duré plusieurs années, pendant lequel tems elle a semblé, par trois différentes fois, vouloir cesser: deux mois, trois mois après, elle recom-

mençoit avec tant d'abondance, que la femme croyoit que c'étoient des fausses-couches : cependant on n'a jamais rien trouvé dans les caillots de sang qui eut figure d'un enfant, ni même forme organique. Au moyen de quelques remedes elle guérit de ces pertes, qui l'avoient considérablement épuisée. Ses regles reparurent & lui revenoient exactement tous les mois, comme si jamais elles n'eussent été dérangées. Elles continuerent ainsi pendant cinq mois, au bout du quel tems (*a*) elles lui manquerent sans aucune cause accidentelle, ce qui lui fit croire qu'elle étoit devenue enceinte ; & ce qui la fortifioit dans cette croyance, étoient des lassitudes, des maux de reins, des dégoûts, &c. qu'elle éprouvoit. A la vérité ces symptômes étoient, à ce qu'elle a dit, très-légers.

Comme ses précédentes grossesses avoient été sans accident, que ses deux accouchemens avoient été très-heureux, & qu'elle ne sentoit que de bien légeres incommodités, elle vivoit dans la plus grande sécurité sur l'avenir. Elle demeurera ainsi tranquille sur son sort pendant près de cinq mois, au bout desquels il lui prit subitement des douleurs de reins, même assez vives &

(*a*) Au mois de Mai 1768, il y avoit dix ans qu'elle étoit accouchée de son dernier enfant, & elle étoit alors âgée de quarante ans.

ſoutenues, qui ſe faiſoient plus particuliérement ſentir du côté gauche (*a*). Comme les douleurs ne diminuoient point, qu'au contraire elles augmentoient, elle envoya chercher une Sage-femme qui l'avoit déjà accouchée les deux premieres fois : à ſon arrivée, la malade lui dit qu'elle ſentoit quelque choſe qui vouloir ſortir, que les douleurs étant continuelles, elle craignoit une fauſſe-couche, quoiqu'elle ne pût ſe rappeller avoir rien fait qui eût occaſionné cet accident. La Sage-femme la touche & aſſure qu'elle alloit accoucher. Elle l'exhorte à prendre courage, lui diſant que bientôt elle ſeroit délivrée, puiſque l'enfant commençoit à ſe préſenter : c'étoit le ſamedi au matin, 30 Septembre 1768.

L'accoucheuſe demeura juſqu'au ſoir, aſſurant toujours la malade d'une prompte délivrance, l'invitant de prendre du courage & de la patience ; pendant tout ce tems la malade éprouvoit les plus vives douleurs, qui étoient encore augmentées par la mauvaiſe manœuvre de la Sage-femme. Lorſque les douleurs la tenoient, elle les ſentoit plus vivement du côté gauche, & il lui ſembloit que ce côté-là ſe déchiroit. Sur les cinq heures du ſoir on

(*a*) Auſſi-tôt que les douleurs commencerent, la femme eut des envies d'uriner ſans le pouvoir, ce qui a duré juſqu'après l'extraction.

fit monter un Accoucheur, qui, après avoir touché la femme, fut du ſentiment de la Sage-femme, & aſſura également que dans peu elle accoucheroit : on ſe dépêche de tout préparer, diſant que l'enfant eſt au paſſage, qu'il ne faut plus qu'une douleur & un peu d'aide pour l'amener ; quoique les douleurs fuſſent fortes & longues, rien n'avançoit : on encourage la pauvre malade, lui aſſurant que la tête de l'enfant ſe préſente, que tout va bien, & qu'elle touche au dernier moment de ſes ſouffrances.

Pendant qu'on l'amuſoit de ces eſpérances flatteuſes, les douleurs, les tiraillemens augmentoient ; le tems s'écouloit & les forces ſe perdoient : ainſi ſe paſſa la nuit du Samedi au Dimanche. Quoiqu'on lui eut fait prendre quelque choſe pour la ſoutenir, la longueur des ſouffrances l'avoit jettée dans un abattement extrême. Le jour étant venu, on conſeilla à cette pauvre infortunée de prendre patience, & d'attendre que ſes forces fuſſent revenues, parce que ſa foibleſſe empêchoit, diſoit-on, qu'on ne pût la délivrer ; mais que tout alloit bien, & qu'on la reviendroit voir : elle demeura cependant tout le jour ſans revoir perſonne. Peut-on croire qu'ayant amuſé inutilement cette femme, voyant que leurs manœuvres avoient été infructueuſes, ne ſachant de quel côté ſe retourner, trom-

pés dans leur pronoſtic, ils n'oſerent reparoître, craignant de la trouver morte.

Une dame fut prier, le mardi au ſoir, M. Garnier, Docteur en médecine, de vouloir bien venir chez la nommée Monſſier, qui étoit dans un état pitoyable. Ce Médecin, dont le zele charitable eſt reconnu, s'y tranſporta auſſi-tôt; la voyant dans une foibleſſe extrême, il lui ordonna une potion cordiale qui rappella un peu ſes forces affoiblies. Ce même jour 3 Octobre, après la viſite du Médecin, un nouvel Accoucheur fut appellé pour la venir ſecourir; celui-ci, non moins ignorant que ſes prédéceſſeurs, mais plus téméraire, dit qu'il n'y avoit pas de tems à perdre, que l'enfant ne pouvoit ſortir ſans ſecours, & que dans la minute elle ſeroit délivrée: la femme étant très-mal, on avoit déjà fait venir le Vicaire de Saint-George pour lui adminiſter les Sacremens.

La néceſſité de délivrer (*a*) cette femme étant donc bien reconnue par l'Accoucheur, il ſe diſpoſa à mettre la main à l'œuvre; pour cet effet,

La malade fut miſe en travers, & ſur le bord du lit, les genoux écartés, les jambes fléchies & ſoutenues par deux femmes, une de chaque côté. Le nommé Gyraud, beau-frere de la Monſſier, ſervoit de troi-

(*a*) Il vouloit certainement dire de l'accoucher.

ſieme aide, la ſoutenant & la retenant par derriere. La femme ainſi ſituée il introduiſit ſon inſtrument : quel inſtrument ! un crochet. Parvenu dans le vagin, il accroche le prétendu enfant; l'ayant ſaiſi, il le tire avec force, il l'ébranle avec violence au point que les aides ne purent contre-balancer ſes efforts, qui furent ſi redoublés & ſi violens, que la griffe de ſon inſtrument ſe caſſa. Il en introduiſit un ſecond, qui, plus ſolide que le premier, répondit à la force de l'Opérateur, & coopéra à la réuſſite de l'entrepriſe, qui étoit d'avoir abſolument l'enfant. Je me tais ſur tout ce qu'on m'a dit s'être paſſé pendant cette cruelle opération, & je finis par dire qu'il arracha un corps étranger avec la matrice.

L'opération finie, il y eut une hémorrhagie des plus abondantes, mais ſa durée ne fut pas longue; le mercredi au matin elle s'arrêta preſqu'entiérement, il n'y avoit qu'un très-léger écoulement. A chaque inſtant la malade s'évanouiſſoit, auſſi lui adminiſtra-t-on dans le moment (*a*) les derniers Sacremens; elle eut cependant aſſez de préſence d'eſprit pour dire, lorſqu'elle ſe ſentit délivrée, qu'elle en remercioit Dieu, & que ce ſeroit une grande grace ſi ſon enfant pouvoit recevoir le baptême.

Quelle ſurpriſe lorſque les aſſiſtans eurent

(*a*) Il étoit neuf heures du ſoir.

vu que le prétendu enfant n'étoit qu'une maſſe de chair informe : ils ne purent ſavoir ce que c'étoit, & l'Accoucheur lui-même ne la connoiſſoit pas : quand on lui demanda ce que c'étoit, il répondit qu'il n'avoit jamais fait un accouchement comme celui-là, que la femme étoit en grand danger, &c., &c. Il ſe retira & emporta le ſanglant trophée de ſa fatale victoire. Le mercredi il envoya la nommée Bergeot, voiſine de la malade, pour ſavoir ſi cette malheureuſe victime étoit morte. Lorſqu'il eut appris qu'elle vivoit encore, il fut la voir. Après quelques demandes particulieres ſur ſon état, il lui dit qu'elle devoit ſe trouver fort heureuſe de ce qu'il l'avoit débarraſſée d'une choſe extraordinaire, & qu'après Dieu, elle lui devoit la vie. Quelle étoit cette choſe extraordinaire ? *Non res præclara, ſed monſtroſa.*

M. Garnier ayant laiſſé la malade dans un état dangereux, fut la revoir le lendemain au matin, ſe propoſant de faire appeller un Chirurgien expérimenté pour ſavoir ce qui pouvoit tant faire ſouffrir cette femme ; mais il la trouva dans le plus déplorable état. Son ame humaine & ſenſible frémit au récit de ce qui s'étoit paſſé la veille. Hélas le mal étoit fait, l'Accoucheur avoit devancé la viſite du Médecin.

Le même jour mercredi, ſur les trois

heures après midi, l'Accoucheur apporta lui-même à l'Hôtel-Dieu, où j'étois alors Eleve, cette piece qu'il regardoit comme une merveille ; il la montra telle qu'il l'avoit arrachée la veille. Nous l'examinâmes, & au premier coup d'œil elle nous parut seulement être une masse charnue, recouverte dans sa partie supérieure d'une espece de poche membraneuse, déchirée irréguliérement, ayant plusieurs lambeaux ; elle formoit inférieurement une tumeur de la grosseur du poing environ & d'une dureté assez considérable.

Comme cette piece me fut confiée, je l'examinai avec attention, & je n'eus pas de peine à reconnoître ce qu'elle étoit : en voici la description.

La matrice dans son entier, du volume qu'elle a naturellement, vuide & dans le meilleur état possible ; les ligamens larges & ronds, déchirés près de leur attache à la matrice ; les lambeaux du côté gauche plus longs que ceux du côté droit ; le vagin déchiré circulairement & à franges, retourné supérieurement, & formant la poche dans laquelle la matrice étoit cachée : inférieurement, & un peu à gauche du museau de la matrice, pendoit une tumeur d'une figure pyriforme, dont le pédicule étoit de la grosseur du pouce, le corps comme un gros œuf d'oie, d'une dureté singuliere, &

déchiré

déchiré dans près de deux pouces de son étendue de haut en bas, & un pouce & demi de profondeur à sa partie latérale gauche, l'attache du pédicule au côté gauche du museau de la matrice avoit déjeté celui-ci du côté droit; l'orifice externe du col de la matrice étoit situé obliquement, au point qu'il étoit à peine sensible, & comme oblitéré: aussi eus-je beaucoup de difficulté à y introduire un stylet. J'incisai le col & le corps de la matrice, qui n'offrirent rien de remarquable (*a*).

Ayant donc bien reconnu ce que c'étoit que ce prétendu monstre, car on l'appelloit ainsi, je le fis voir à M. Dufieu, Chirurgien-Major & à mes Collegues, & sur-tout à l'Accoucheur qui l'avoit si pompeusement apporté. Je lui demandai si la personne étoit vivante ou morte dans le tems qu'il lui arracha la matrice; il nous dit, avec un air de satisfaction, qu'elle vivoit encore; mais qu'à la vérité elle étoit bien malade. Nous ne pûmes lui cacher notre indignation; il s'en apperçut facilement, aussi prit-il le parti de s'en aller & d'emporter avec lui le témoin de son impéritie. J'aurois désiré garder cette piece pour la singularité d'un fait qui est à ma connoissance, & qui sera, je l'espere, l'unique de son espece. Je ne

(*a*) Je notai tout cela dans le tems.

désirois pas moins de voir la victime de l'impéritie, pour m'assurer par moi-même de la vérité.

Je vous invitai, Monsieur, d'aller voir cette pauvre martyre : nous passâmes chez l'Accoucheur pour revoir la piece, il nous témoigna combien il étoit fâché de ne pouvoir nous la montrer ; l'ayant oubliée sur sa table, le chat la lui avoit gâtée, mais aussi nous montra-t il l'instrument dont il s'étoit servi pour l'opération.

Nous le priâmes de vouloir bien nous mener chez sa malade. Pour l'y engager, nous lui dîmes que si elle pouvoit guérir, ce seroit le sujet d'une observation intéressante, dans laquelle il ne seroit point oublié : aussi me crois-je obligé de tenir ma parole. Malgré nos instances, il fit quelques difficultés de nous accorder notre demande ; cependant il se laissa gagner, & nous y fûmes tous les trois ensemble.

Remettez-vous, Monsieur, dans quelle situation désespérée nous trouvâmes cette femme ; je ne vous dirai rien de sa foiblessé, &c., &c ; mais je vous rappellerai que l'ayant touchée, nous trouvâmes les grandes levres & la vulve boursouflées, d'une grande sensibilité ; qu'ayant porté le doigt dans le vagin, nous ne reconnûmes qu'un grand vuide sans fond. La malade nous permit de faire ces recherches, que

nous bornâmes-là, attendu que, ne voulant pas la fatiguer davantage, nous étions aſſez convaincus du fait, tant par le rapport de l'Accoucheur & des aſſiſtans, que par notre viſite. Nous nous retirâmes, gémiſſant ſur le ſort malheureux de cette femme.

Son état m'intéreſſoit trop pour que je ne déſiraſſe pas ſavoir ce qu'elle deviendroit : auſſi peu de jours après me tranſportai-je chez elle pour la voir, ce qui me fut impoſſible, on avoit défendu de la laiſſer voir à perſonne. Enfin, elle paſſa pour morte ; elle demeura néanmoins quinze jours dans ſon lit : au bout de ce tems ſon Accoucheur la fit tranſporter chez lui, où elle en a demeuré autant. Il ne m'a pas été poſſible de ſavoir quelle a été la conduite qu'on a tenue pendant ce mois. Indépendamment des attentions qu'exigeoit cette femme dans ſa foibleſſe, il falloit encore des ſoins relatifs à la déchirure du vagin ; il auroit été eſſentiel de ſavoir ce qui a été mis en uſage pour le traitement de cette maladie : les accidens qu'elle a éprouvés pendant ce tems ont été des douleurs, des coliques, des tranchées, ardeur d'urine, conſtipation, &c.

Après avoir demeuré quinze jours chez l'Accoucheur, il la fit reconduire chez elle, où elle a demeuré juſqu'à ce jour, éprouvant encore les mêmes accidens énoncés

ci-dessus. M. Garnier la vit, & lui ordonna des lavemens, des boissons rafraîchissantes, &c. Au moyen de ces légers remedes, aidés d'un bon régime, les accidens diminuerent & se dissiperent en peu de tems.

Depuis l'opération, il lui est resté une incontinence d'urine si considérable & si incommode, qu'elle la rend aussi-tôt qu'elle est parvenue à la vessie. Cette femme est toujours mouillée, & ne sauroit s'asseoir à plat sur quoi que ce soit ; elle ne peut demeurer assise que de côté, ou sur un siege percé, ou debout : dans cette derniere position les urines tombent goutte à goutte ; sa situation est des plus tristes.

Aussi-tôt que la malade eut un peu repris ses forces, elle éprouvoit périodiquement des douleurs de reins pareilles à celles qu'elle ressentoit lorsque ses regles vouloient paroître. Ces douleurs la tenoient une couple de jours, & puis se dissipoient : elles sont ainsi revenues pendant deux ans environ, & elles se sont insensiblement dissipées : ces douleurs la prenoient par un grand mal aux reins, un tiraillement de chaque côté des hanches & par une espece de barre, on passera le terme, qui lui ceignoit le ventre vers la région hypogastrique : dans ce tems il lui sembloit que toutes les parties contenues dans cette région alloient se détacher.

Elle éprouve maintenant, mois par mois, sur-tout quand le vent du midi souffle & que le temps est humide, des grimpemens au bas des reins, du côté gauche & au pli de l'aîne du même côté; lorsque ces grimpemens la tiennent il lui semble que ce sont de araignées qui la piquent. Il faut observer que c'est du côté où étoit la tumeur, & que les ligamens, de ce côté de la matrice, ont le plus souffert; elle croit encore éprouver par intervalle les mêmes sentimens de plaisir & de volupté qu'elle ressentoit lorsqu'elle en avoit les organes, assurant qu'elle reçoit les mêmes impressions que si en effet elle avoit commerce avec un homme. Ces impressions sont bien promptes, & passent comme un éclair.

J'ai été dans le cas de voir & de visiter cette femme le 27 Mars 1773: voici ce que j'ai observé; le haut & l'intérieur des cuisses sont rouges & enflammées, un peu scoriées & d'une grande sensibilité, toujours mouillées par les urines qui coulent continuellement; les grandes levres allongées & pendantes; la vulve d'une couleur blafarde, légérement tuméfiée; mais très-sensible: le méat urinaire dans sa situation, mais plus ouvert qu'il ne doit être naturellement. Les grandes levres écartées, on apperçoit une excavation d'un pouce & demi de profondeur, ressemblant à un panier de jeu

de quadrille qui feroit partagé en deux parties inégales. Le côté gauche un peu plus enfoncé que le côté droit, féparés l'un de l'autre par une éminence dentelée & applatie en forme de crête de coq: cette éminence eft formée par la réunion des bords déchirés du vagin. La réunion en eft très-ferme & folide.

Cette pauvre femme fouffrant continuellement, ne pouvant travailler par fon incontinence d'urine, fans faculté, mérite bien qu'on s'intéreffe à fon fort, digne de compaffion.

P. S. Quand je vifitai ladite Philippe Monffier, au mois de Mars de la préfente année, les urines ne fortoient que par le méat urinaire. Ayant eu occafion de la revoir & vifiter pour un relâchement de la membrane intérieure du rectum, je m'apperçus que les urines couloient par la partie inférieure de la vulve: j'examinai cette partie, & je trouvai qu'il y avoit un petit trou fiftuleux & imperceptible, au haut de l'enfoncement, du côté gauche: lorfque je faifois mettre la femme à plat & fur le dos, que je preffois le bas-ventre, les urines fortoient par la fiftule; mais, lorfqu'elle étoit debout, elles fortoient par le méat urinaire.

J'introduifis par la fiftule un très-petit ftylet qui entra environ de deux pouces de

profondeur, & qui, par sa direction, m'a fait croire que c'est la partie latérale gauche & postérieure du corps de la vessie qui est percée.

Le trou fistuleux de la vessie est supérieur à la terminaison des ureteres à cet organe, ce qui fait que, selon la position de la malade, les urines passent ou par le méat urinaire ou par la fistule; par celle-ci, si la femme est couchée; par celui-là, si elle est debout.

La femme étant debout, l'orifice de l'uretre est inférieur à ceux des ureteres, mais étant couchée, le fond de la vessie, surtout à sa partie postérieure, leur est inférieur. Comme les urines, par leur propre poids, se portent toujours à la partie la plus déclive, il est facile de comprendre pourquoi elles sortent, tantôt par la fistule, tantôt par l'uretere, la vessie & son col étant dans un état de paralysie.

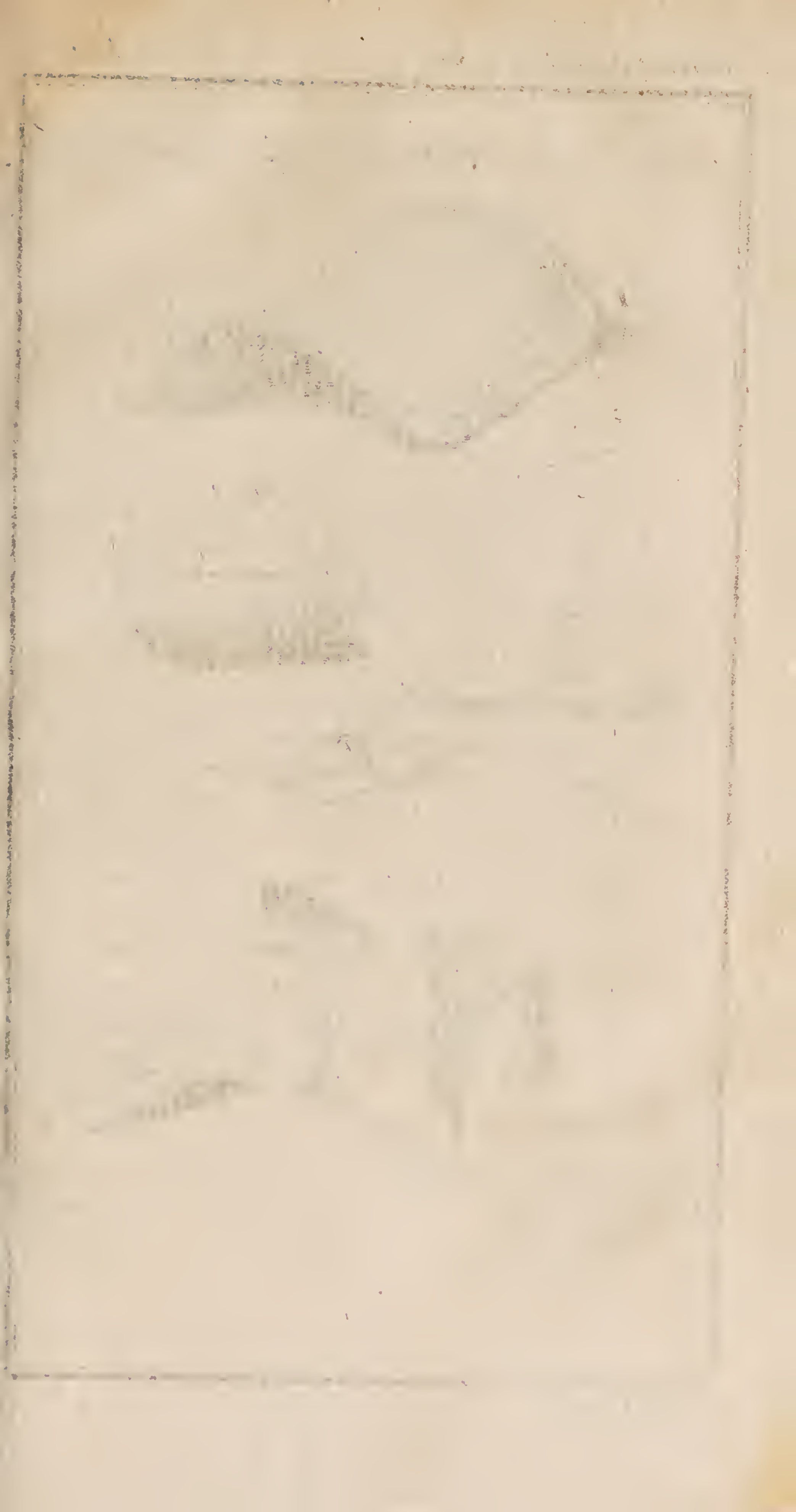
L'on ne voit que trop d'observations de matrice déchirée, crevée dans certains accouchemens laborieux; ce qui peut venir ou de la nature des douleurs, jointes à la texture délicate & mince de la matrice, ou de l'obstacle invincible que l'enfant trouve à sortir, soit par sa mauvaise position, soit par la vicieuse conformation des détroits, ou de la mauvaise manœuvre de la personne qui accouche.

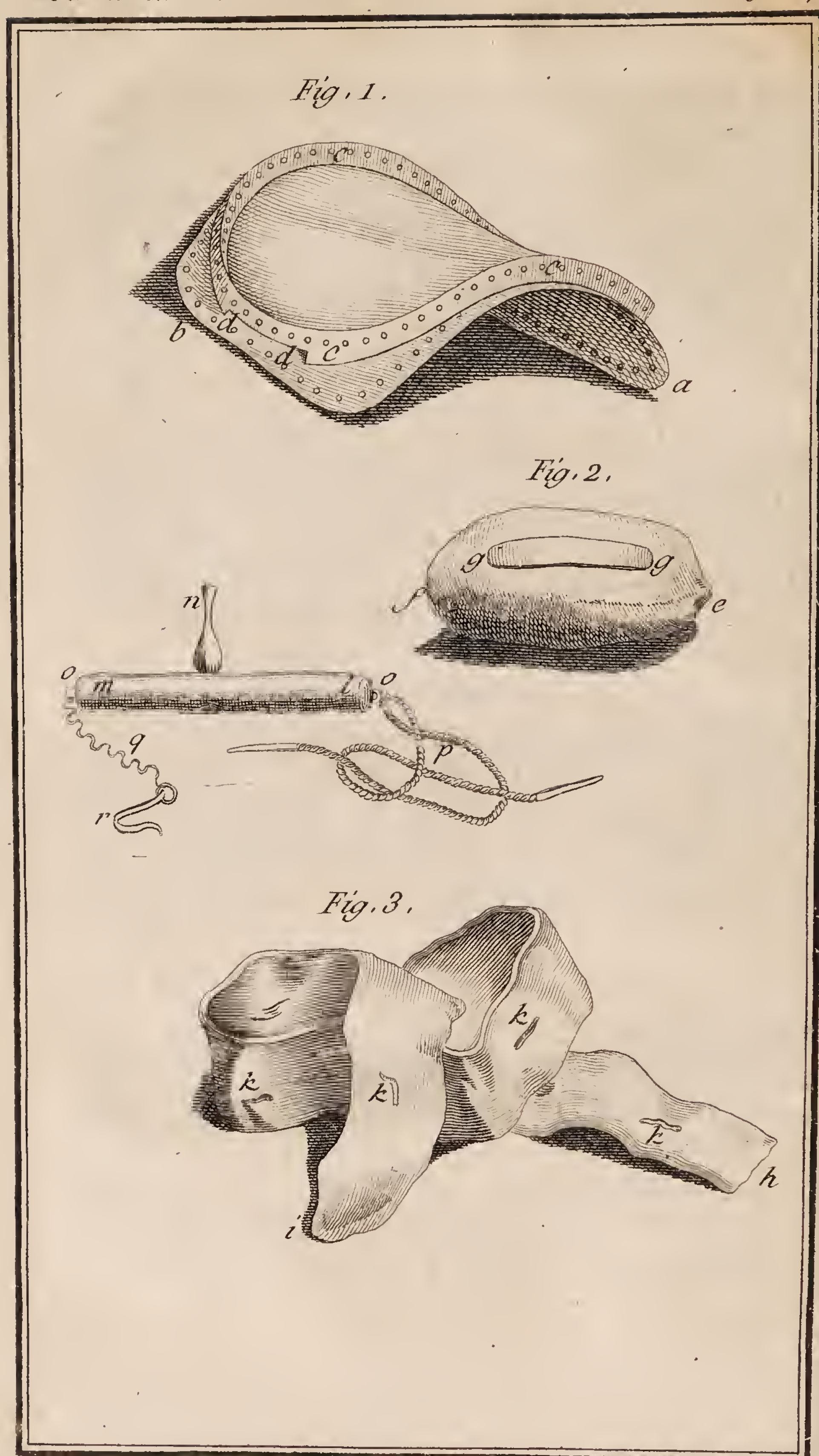
Les Auteurs qui ont écrit ſur cette matiere nous en fourniſſent quantité d'exemples : quoique j'en aie parcouru un certain nombre, je n'ai trouvé dans leurs écrits aucun fait ſemblable à celui que je communique ; il y en a ſeulement deux qui paroiſſent en approcher, l'un par la mépriſe des Sages-femmes, l'autre par celle d'un Accoucheur.

Le premier ſe trouve dans les Ephémérides des curieux de la nature Décur. II. Ann. II. Obſerv. 186, page 413. On peut les conſulter ; ſon étendue nous permet ſeulement de le citer dans cette Lettre.

M. ***, un des Auteurs de l'Encyclopédie, rapporte » avoir connu un C... qui, en » accouchant une dame, emporta la matri- » ce, & la faiſoit voir comme une piece » curieuſe, bien éloigné de penſer que ce » fût effectivement elle : il finit pas dire que » cet accident coûta cependant la vie à la » malade. «

Il ſera facile de voir la différence qu'il y a entre ces deux obſervations & celle que je vous communique. Les femmes qui d'ailleurs en ſont le ſujet, ſont mortes des ſuites de l'impéritie, & la nommée Philippe vit encore, quoiqu'elle mene une vie infirme & miſérable, comme on en conviendra aiſément par le détail que j'ai donné de ſa ſituation.





Sellier Sculp.

DESCRIPTION

D'un Tourniquet nouveau ; par M. LASSAUZÉE, Cirurgien-Eleve de l'Hôpital de la Charité.

Le tourniquet que nous présentons au public est un composé du garot de Morel, Chirurgien Françontois, qui, le premier, en fit la découverte au siege de Besançon, en 1674, & de celui de M. Petit, auquel la chirurgie françoise est redevable d'une multitude de découvertes des plus intéressantes, & qui le mettent, à juste titre, au rang des hommes illustres de ce siecle. Il a la simplicité du premier, les avantages du dernier, & se trouve exempt des inconvéniens annexés tant à l'un qu'à l'autre. La connoissance que l'on a de ces deux instrumens nous dispense d'en donner la description; il nous suffira seulement de dire deux mots sur le mécanisme par lequel ils agissent, les effets qu'ils produisent sur les parties auxquelles ils sont appliqués, & nous finirons par faire le parallele des uns & des autres.

Les inconvéniens du garot de Morel sont aussi connus que l'instrument même ; il comprime circulairement les parties sur lesquelles il est appliqué, conséquemment;

s'oppoſe en partie à la rétraction des muſcles dans les amputations, ſur-tout dans celles de la cuiſſe; il fait des pincemens à la peau, produit des crampes, des contuſions, la gangrene, ſi ſon application eſt long-tems continuée. Il faut un aide intelligent pour aſſujettir le garot, &c.; ce ſont tous ces défauts, & l'invention ingénieuſe du tourniquet de M. Petit qui en ont fait abandonner l'uſage, ſur-tout lorſqu'on eſt à portée d'avoir ce dernier. M. Petit le fit conſtruire en bois, mais cette matiere ſujete à ſe caſſer, à ſe gonfler dans les tems humides, à ſe deſſécher dans des tems ſecs, rendoit ſon application ſouvent difficile & même impoſſible : cependant il ſeroit préférable à celui de cuivre par l'étendue de ſes plaques. Celui-ci a été conſtruit afin d'éviter les inconvéniens de celui de bois; mais l'un & l'autre ont des défauts eſſentiels dépendans de leurs conſtructions particulieres, & de leurs manieres d'agir ſur les parties auxquelles ils ſont appliqués.

Les plaques, tant mobiles que fixes du tourniquet de cuivre, n'ont pas aſſez d'étendue, ce qui fait que les membres ſur leſquels elles ſont appliquées, ſont comprimés circulairement, comme celui ſur lequel le garot eſt appliqué; 2° les pas de la vis, de même que ceux de ſon écrou, qui ſervent à écarter les plaques l'une de l'autre, ſe

caſſent, ou s'uſent en plus ou moins de tems par la rouille, le vert-de-gris, ou par quelques corps étrangers introduits entre la vis & l'écrou, ce qui permet le rapprochement des deux plaques l'une contre l'autre, ſans que l'on ſoit obligé de retourner la vis; c'eſt accident eſt arrivé à l'Hôpital de la Charité de Paris, à un homme ſur qui on avoit appliqué le tourniquet pour arrêter une hémorrhagie ſurvenue cinq à ſix jours après l'amputation d'une cuiſſe.

C'eſt cette obſervation qui m'a fait naître l'idée de celui que j'ai l'honneur de préſenter; c'eſt une plaque de cuivre (fig. 1, A B) de cinq pouces & demi de longueur ſur quatre pouces, & cinq à ſix lignes de largeur (*a*), arrondie par ſes quatre angles, convexe d'un côté & concave de l'autre, pour s'accommoder à la convexité des parties ſur leſquelles elle eſt appliquée. Sur la convexité de cette plaque eſt ſoudé un cercle (C C C) de quatre pouces ou à-peu-près de circonférence, de la hauteur de trois à quatre lignes, percé tout autour de trous peu éloignés les uns des autres, & à égale diſtance, ſervant à fixer le garot par le moyen du

(*a*) On ne peut point déterminer au juſte la grandeur de cette plaque; ce ſera la groſſeur des parties & le tems que l'on voudra l'y laiſſer appliquée qui feront varier ſon étendue; mais il vaut mieux la faire plus grande que trop petite.

crochet & de l'aiguillette. Ce cercle a deux échancrures (D D) pratiquées sur le bord qui est soudé à la plaque & dans le milieu qui répond au petit diametre, destinées à laisser passer un ruban de fil. Cette plaque est aussi percée, tout près de ses bords, de trous pour attacher un matelas mollet sur sa concavité.

La seconde partie de cet instrument est une pelote (E F, fig. 2,) à-peu-près quarrée, plus ou moins grande, convexe, concave, &c. suivant l'indication que l'on se propose de remplir, plus dure que molle, dont l'usage est de comprimer les vaisseaux dilatés, blessés ou coupés. Sur une des faces de cette pelote sont attachées deux petites bandelettes de chamois en forme de tenon (G G) pour passer & fixer le ruban sur elle.

Un ruban de fil (fig. 3, H I) fait au boisseau, large d'un pouce & quelques lignes, long d'une demi-aune ou environ, percé dans son milieu & sur toute la longueur de petites boutonnieres (K K K K) distantes les unes des autres d'un pouce & demi, propres à recevoir un petit pivot fixé dans le milieu d'un petit cilindre de bois, en fait la troisieme partie.

Enfin la quatrieme partie (fig. 4) est un petit morceau de bois de buis plein, long de trois pouces & demi à quatre pouces, de

la grosseur d'un doigt ordinaire (L M), ayant un pivot (N) fixé dans son milieu, deux pitons à vis (O), pareillement fixés à chacune de ses extrêmités, & servant à donner attache, l'un à une aiguillètte, (P) & l'autre à une petite chaîne (Q), munie d'un crochet (R) à son extrêmité flottante, & destinées à fixer avec sûreté le garot après le cercle.

La maniere d'appliquer ce tourniquet est facile à concevoir, d'après ce qui vient d'être dit; il faut que la plaque soit à l'opposite de la pelote, qui doit être appliquée sur le vaisseau que l'on a dessein de comprimer; le ruban étant passé sous les deux petites bandelettes de chamois qui se trouvent sur une des faces de la pelote, & à travers les fentes en forme d'échancrures, qui se remarquent sous le cercle soudé sur la plaque, l'on engage le pivot fixé au milieu du garot dans deux petites boutonnieres, une de chaque extrêmité du ruban, ensuite l'on tourne le garot, le ruban se tortille dessous, c'est-à-dire entre lui & la convexité de la plaque; l'on serre à volonté, & on le fixe de même, au moyen du crochet & de l'aiguillette aux troux pratiqués à la circonférence du cercle.

Ce tourniquet a des avantages sur tous ceux dont on se sert aujourd'hui. Il est plus simple & plus sûr que celui de M. Petit,

par les raiſons rapportées ci-deſſus. La plaque éſt plus étendue que celle qui forme celui de cet illuſtre Chirurgien, conſéquemment elle éloigne le ruban des parties latérales des membres ſur leſquels elle eſt appliquée, & empêche que la compreſſion circulaire n'ait lieu. Cette plaque eſt auſſi plus concave pour s'accommoder à la convexité des parties, & eſt garnie d'un matelas mollet, plus ou moins épais, & qui tend à garantir, en abſorbant pour ainſi dire tout l'effet de la preſſion qui ſe paſſe ſur la plaque ſous laquelle il eſt : au lieu que dans celui de M. Petit, les plaques ſont très-courtes, preſque droites ; le matelas eſt convexe du côté qui porte ſur la partie & très-dur, ce qui produit des contuſions, des eſcarres gangréneux, ſi ſon application eſt permanente.

La preſſion que fait la vis ſur la plaque fixe du tourniquet de M. Petit, dans le tems que l'on éloigne celle qui eſt mobile, de celle qui eſt fixe, eſt comme une ligne qui tend à traverſer le membre de part en part, & cette preſſion eſt d'autant plus forte que la plaque ſera plus petite, plus droite, & ſon matelas plus convexe & plus dur.

La preſſion que forme notre tourniquet eſt latérale, tend à rendre la plaque plus convexe, & l'effet de la preſſion diſtribué en plus grande partie dans ſon étendue & dans

ſon matelas mollet & un peu élaſtique, qui eſt entr'elle & la partie. Ce dernier avantage de ne comprimer, pour ainſi dire, que ſur un ſeul point, qui eſt celui ſous lequel eſt appliquée la pelote, n'exiſte dans aucune des machines comprimantes, imaginées juſqu'à préſent; par conſéquent il ſera préférable à celui de M. Petit, & conviendra dans tous les cas, & particuliérement dans ceux où la compreſſion doit être longtems continuée, comme, par exemple, dans les amputations où l'on n'a pas voulu ou pu ſe ſervir de la ligature, dans l'ouverture de quelques vaiſſeaux plus ou moins conſidérables & hors des ſecours chirurgicaux, tel que dans l'ouverture d'une des arteres tibiales, tant antérieures que poſtérieures, péronieres, &c. dans leur paſſage ſous les jumeaux, plantaire, grêle, &c.

Ce tourniquet pourra être auſſi d'un très-grand ſecours dans les anévriſmes qui arrivent aux extrêmités, ſoit vrais, ſoit faux, ayant la précaution, ſi c'eſt au pli du bras ou ſur le jarret, de faire pratiquer un enfoncement ou une ouverture dans le milieu de la plaque, pour loger le coude ou la rotule: dans ces deux cas, le ruban doit être fendu, ſuivant la largeur, à ſes deux extrêmités, & il faut ſe ſervir de deux garots. Il faut auſſi que la pelote ſoit convexe, concave, &c. & garnie d'une petite plaque de

cuivre, ſemblable à celle de la petite pelote de celui de M. Petit, & cela afin de rendre la compreſſion plus égale & plus sûre.

L'on ſe ſervira auſſi, avec beaucoup de ſuccès, de notre tourniquet, après l'opération de l'anévriſme faux, lorſqu'on ne ſe ſert point de la ligature, & dans celui qui eſt vrai, ſoit pour empêcher l'augmentation de la tumeur anévriſmale, ſa crevaſſe, &c. ſoit pour préparer le malade à l'opération. Il faut obſerver que dans cette eſpece d'anévriſme le point de compreſſion ne doit point être appliqué ſur la tumeur, parce que le tube artériel étant dilaté dans tous les points, la compreſſion ne feroit qu'applatir la tumeur; ſa partie antérieure s'approcheroit de la poſtérieure, & les latérales s'écarteroient, ſe déchireroient, &c. Il faut donc que le point de compreſſion porte immédiatement au-deſſus de la tumeur, afin de diminuer la vélocité de la colonne de ſang qui ſe portoit dans la tumeur, de la déterminer à ſe porter par les arteres collatérales, les dilater par degrés, & à un tel point qu'il puiſſe y paſſer aſſèz de ſang pour nourrir & vivifier la partie après l'opération.

Enfin ce tourniquet eſt moins diſpendieux que celui de M. Petit, & les gens de l'art qui l'examineront ſans partialité feront,

à ce que nous espérons, de notre avis, & nous les supplions de croire que notre unique objet est la perfection, l'avancement de l'art de guérir, & celui de nous rendre utiles à nos semblables.

DISSERTATION

Sur l'Opération de la Fistule à l'anus, pratiquée avec le fil de plomb ; par M. MAJAULT, Docteur, Professeur en médecine, & Chirurgien-Major de l'Hôpital militaire de Douay.

Les premiers Maîtres de l'art de guérir ont imaginé, pour la cure des maladies extérieures, des moyens qu'ils ont nommés opérations ; chaque maladie avoit la sienne, & aucune partie n'en étoit exempte.

Ceux qui leur ont succédé, les ont rendues moins nombreuses & moins cruelles. Cet objet intéressant a fixé l'attention des Praticiens de toutes les nations qui ont contribué chacun pour leur part aux précieuses découvertes qui rendront le siecle présent recommandable à la postérité.

L'opération qui fait le sujet de cette dissertation, a essuyé un sort contraire. Les modernes ont substitué aux méthodes simples & aisées des anciens une opération sanglante, douloureuse, suivie quelquefois

d'accidens, & toujouss d'un pansement long & pénible pour la malade & le Chirurgien. Ces motifs ont engagé M. Foubert d'imaginer une méthode qui ne differe de celle des anciens que par le moyen qu'il emploie, qui est pour beaucoup dans la cure de cette maladie : c'est la fistule à l'anus opérée pour la ligature, pratiquée avec un fil de plomb (*a*). Les accidens & les douleurs qu'on évite, & les succès constans doivent lui donner la préférence sur l'opération sanglante, avec d'autant plus de raison qu'elle n'assujettit qu'à un régime commode, & qu'elle ne prive pas les malades, ni de la société, ni d'un exercice modéré.

Avant d'exposer la nouvelle méthode, il est nécessaire de donner les divisions des fistules, & de faire connoître le systême de l'Auteur sur leur formation.

De tous les tems on a reconnu trois especes de fistules ; quand l'intestin étoit percé sans ouverture à l'extérieur, on la

(*a*) Cette découverte est due à M. Foubert; car la ligature que pratiquoient les anciens se faisoit avec du fil, de la soie ou du crin ; cette ligature n'avoit d'autre effet que de couper par gradation ce qui étoit compris dans l'anse: le fil de plomb remplit le même objet ; il est en outre fondant, résolutif & dessicatif : on augmente ses propriétés en développant, par le moyen du vin chaud, les parties qu'il contient.

nommoit borgne interne ; quand l'ouverture étoit à l'extérieur, borgne externe ; & complete, quand l'intérieur & l'extérieur étoient percés.

M. Foubert n'en connoît que de deux especes, l'une interne, & l'autre complete ; en conséquence, il prétend que dans les tumeurs qui se font appercevoir à la marge de l'anus, qui sont suivies de fistule ; il prétend, dis-je, que les fibres de l'intestin sont divisées avant que la tumeur paroisse ; voilà l'interne : quand la tumeur est ouverte ou naturellement, ou par l'instrument, ou le caustique, elle est complete. On peut, dit-il, se convaincre de ce que j'avance, en portant le doigt dans le rectum ; on trouve toujours, plus ou moins sensiblement, une crevasse à l'intestin, qui a plus ou moins d'étendue, dont les bords sont plus ou moins durs, selon l'ancienneté de la maladie. Il assure que ce n'est que d'après les recherches les plus scrupuleuses qu'il s'est persuadé de cette vérité, & qu'il a fondé le succès de son opération.

M. Foubert imagine que les fibres du rectum s'écartant par une cause quelconque, permettent un passage libre aux humidités stercorales, qui, en s'accumulant, détruisent en différens sens le tissu cellulaire, & s'épanchent jusqu'à ce qu'elles aient atteint

la peau qui les arrête pour le moment : delà naiſſent ces dépôts qu'il faut ouvrir promptement pour éviter un plus grand délabrement. Si cette crevaſſe ou l'écartement des fibres droites du rectum a aſſez d'étendue pour permettre la libre ſortie de cette matiere, elle s'échappe par l'inteſtin, la fiſtule reſte incurable juſqu'à ce qu'on la rende complete, ou par l'application d'un morceau de pierre à cautere, ou une ſimple ponction avec la lancete ou le biſtouri dans le centre de la tumeur. Cela établi, il faut y introduire le ſtylet pour rencontrer l'ouverture interne (toujours sûr que l'inteſtin eſt percé) ce qui ne ſe fait pas ſans trouver des obſtacles qu'il faut bien ſe garder de rompre, dit M. Foubert. A cet effet il preſcrit des injections qu'il fait dans le trajet fiſtuleux, & qu'il continue conſtamment juſqu'à ce que la liqueur injectée ſorte par le rectum; pour-lors, sûr de la méthode, on procede à l'opération.

Je ne combattrai pas le ſyſtême de M. Foubert ſur la formation de la fiſtule, & ſur l'exiſtence conſtante de la crevaſſe ou diviſion des fibres du rectum (ce qui ne fait rien pour l'opération) quoique tout ce que j'ai pu faire à ce ſujet ne me l'ait fait appercevoir que dans certaines occaſions : auſſi me ſuis-je bien gardé d'employer les injections que l'Auteur preſcrit comme indiſpen-

ſablement néceſſaires pour rencontrer l'ouverture interne; je ſuis perſuadé que les injections, ſur-tout continuées long-tems, détruiſent le tiſſu cellulaire, dénuent & amincisſent l'inteſtin, ſéparent ſes fibres, & procurent à la longue une iſſue qui n'exiſtoit pas avant ce moyen, ce qui a pu en impoſer au célebre Chirurgien qui a renouvellé cette méthode. Mes obſervations & mes recherches m'autoriſent à regarder comme inutiles & préjudiciables celles qu'on fait par les injections. L'opération jugée néceſſaire, l'Auteur y procede de cette maniere : il prend une aiguille ou une ſonde d'argent de cinq pouces de long, mouſſe par ſon extrêmité la plus grêle, & de l'autre en forme de lardoire (*a*); c'eſt dans cette extrêmité qu'on engage un fil de plomb bien pur & bien net, d'une ligne & demie de circonférence. L'extrêmité grêle eſt ſouple pour qu'on puiſſe, lorſqu'elle eſt

(*a*) J'ai remarqué que le plomb n'étoit pas fermement aſſujetti dans la lardoire imaginée par M. Foubert; il m'eſt arrivé pluſieurs fois de retirer l'aiguille ſeule, & laiſſer le plomb dans le trajet fiſtuleux : pour éviter cet inconvénient, j'ai fait faire une aiguille, dont l'extrêmité qui reçoit le fil de plomb reſſemble à celle d'un porte-pierre infernale; j'y engage le plomb, & l'y aſſujettis par une petite olive très-plate qui ne bleſſe pas, & ne peut former aucun obſtacle quand on perce l'inteſtin; ce moyen m'a toujours réuſſi.

arrivée dans le rectum, la retirer sans rien forcer; on passe cette sonde ainsi armée, de l'ouverture extérieure à l'intérieure, ayant auparavant introduit le doigt trempé d'huile d'amandes douces dans le rectum; on saisit l'extrêmité de la sonde, & en la repliant on la retire par l'intestin; on embrasse par cette manœuvre tout ce qui se trouve entre les deux ouvertures. On dégage le plomb de la sonde, on le tord de façon à procurer une légere douleur au malade; on laisse un bon pouce de plomb ainsi tors, on le matelasse pour qu'il ne blesse pas les environs. Les pansemens consistent dans un peu de vin chaud, avec lequel on humecte le tout; à mesure que le plomb coupe, on voit gagner la cicatrice: on tord de tems en tems, on continue jusqu'à ce que le plomp tombe; il reste une petite plaie que l'on guérit avec le vin chaud. J'ai suivi exactement cette méthode, quant au manuel de l'opération; mais, comme je ne crois pas que l'intestin soit toujours percé, je n'ai jamais fait les injections que je regarde comme très-nuisibles. En conséquence, dans les opérations que j'ai faites, j'ai toujours, sans rien forcer dans le trajet, percé l'intestin avec l'aiguille au-dessus de l'ouverture interne, quand je la trouvois; & quand je ne la rencontrois pas, je perçois l'intestin assez haut pour m'assurer que

toute la maladie étoit comprise dans la ligature. Mes opérations, dans lesquelles il s'en est trouvé de pénibles, ont été couronnées de succès.

M. Foubert dit qu'il reste quelquefois plus ou moins profondément, après la cicatrisation extérieure de la fistule, un suintement entretenu par un petit ulcere qui exige un traitement particulier. J'ai observé comme lui cet ulcere à la suite de deux opérations de fistules completes, qui font le sujet des cinquieme & neuvieme observations ; j'avois passé le stylet d'une ouverture à l'autre, & m'étois conduit comme l'Auteur le prescrit. Ces deux faits m'ont persuadé que, ne pinçant dans la ligature que la partie inférieure de l'ouverture interne, j'en laissois la plus grande partie, dont les bords calleux, abreuvés depuis longtems d'humeur infecte, entretenus dans cet état par le passage continuel des excrémens, pouvoient faire naître une seconde fistule, ou au moins laisseroient un ulcere qui exigeroit un second & prompt traitement ; mais toutes les fois que j'ai percé plus haut que l'ouverture interne, la cicatrice a été générale & la cure radicale.

On voit par ce détail que, par la méthode de M. Foubert, il doit toujours rester une division à l'intestin plus ou moins étendue, dont les bords souvent calleux ne

peuvent ſe réunir ; ce qui n'arrive pas dans celle que je propoſe, dont les obſervations que je vais rapporter aſſurent la bonté.

Ire. OBSERVATION. Le nommé Join, Cavalier au Régiment de Noailles, compagnie de Clédier, eſt entré à l'hôpital militaire de Douay le 11 Juillet 1765, pour y être traité de la maladie vénérienne. Il eut, cinq ſemaines avant de venir à l'hôpital, un dépôt à la marge de l'anus du côté droit, qui s'étoit ouvert ſans le ſecours de l'art. Le ſéjour de la ſuppuration avoit mis l'inteſtin à nu, & il en étoit réſulté une fiſtule qui avoit deux pouces de profondeur : quoique le malade fut dans le maraſme, je le traitai de ſa maladie primitive, en obſervant de le mettre au lait & aux farineux pour toute nourriture: ces moyens réuſſirent, & je le jugeai en état d'être opéré le 10 Septembre de la même année. Comme je ne reconnus pas la fiſtule complete, malgré les recherches les plus ſcrupuleuſes, je perçai l'inteſtin au-deſſus de la calloſité ; je fis l'anſe avec le fil de plomb de la maniere que j'ai dit plus haut, & ſerrai aſſez pour faire ſentir une légere douleur ; les panſemens ont été faits avec le vin chaud, je ſerrai tous les trois ou quatre jours, & continuai juſqu'au premier Octobre que le plomb tomba ; il reſtoit un petit ulcere qui fut entiérement cicatriſé le dix du même mois. IIe OBS.

II. Obs. Le nommé Gaillard, dit Saint-George, ouvrier de la brigade de Beaufire, compagnie d'Emerikc, est entré à l'hôpital militaire de Douai le 14 Septembre 1765 ; il avoit une disposition prochaine à la phthisie, produite sans doute par une fistule qu'il portoit depuis quinze mois, qui s'étendoit depuis le coccix jusqu'à la profondeur de deux pouces dans le rectum : elle étoit calleuse dans toute son étendue. Je ne reconnus pas plus qu'à la précédente d'ouverture interne ; je le mis à un régime adoucissant, après l'avoir purgé deux fois. Je l'opérai le 20 du même mois, & perçai, comme à l'autre, au-dessus de la maladie : je me conduisis pour les torsions comme au précédent. Les choses étoient dans le meilleur état possible, lorsqu'une indisposition m'empêcha pour quelques jours de suivre ce malade. Pendant mon absence on serra la ligature un peu trop fort, il survint de l'inflammation, qui fut suivie d'une suppuration assez abondante, qui hâta la chute du plomb, qui arriva le 6 Octobre suivant. On ne parvint à la cicatrisation de l'ulcere qu'en appliquant des trochisques de minium à plusieurs reprises ; la cure fut longue, & ne fut parfaite que deux mois après la chute du plomb.

III. Obs. Le nommé l'Assurance, Grenadier de France, compagnie de Foucault,

eſt entré à l'hôpital militaire de Douay dans les derniers jours de Janvier 1766, pour y être traité d'une maladie qu'il avoit à la marge de l'anus. Il avoit eu trois ans auparavant un dépôt conſidérable, qui s'étoit ouvert naturellement par deux iſſues à deux pouces du ſphincter, il en réſulta deux fiſtules très-calleuſes dans leur trajet, aboutiſſant toutes deux au même fond : je ne reconnus point d'ouverture interne. Je l'opérai le 2 Fevrier de la même année ; je paſſai le ſtylet par l'ouverture la plus éloignée. Je le portai le long du canal calleux, qui s'étendoit à trois pouces au moins de profondeur : je perçai l'inteſtin au-deſſus, & j'eus toute la peine poſſible à ramener le bout de la ſonde, que je tirai pourtant : je tâchai de comprendre dans l'anſe une partie des calloſités de la ſeconde ; je mis quatre ou cinq jours d'intervalle d'une torſion à l'autre ; j'obſervai que le ſuintement léger fondoit ſenſiblement les calloſités de l'une & de l'autre : la ligature tomba le 2 Avril, la cicatrice fut parfaite, & les deux fiſtules guéries le 20 du même mois.

IV. OBS. Le nommé Leblond, Cavalier au régiment de Berri, compagnie du Lieutenant-Colonel, eſt entré à l'hôpital militaire de Douay le 25 Mai 1766, pour y être traité de la vérole, dont les ſymptômes principaux étoient des puſtules au ſcrotum & à la marge de l'anus ; on reconnut

dans cette partie du côté droit deux fistules assez profondes & éloignées l'une de l'autre, suite d'un dépôt qui avoit suppuré deux mois auparavant. Le 14 Août même année j'opérai la premiere fistule à la méthode décrite, en perçant l'intestin; le plomb tomba le 10 Octobre. Le 14 du même mois j'opérai la seconde comme la précédente, la ligature tomba le 29 Novembre; tout ce qui fut coupé de l'intestin par le plomb se cicatrisa de suite: le petit ulcere de la premiere fut guéri en peu de tems, mais celui de la seconde n'eut pas une terminaison si heureuse; la suppuration qui en sortoit fusa sous l'épiderme, & forma en dehors un canal assez long, qu'on a détruit avec les trochisques de *minium* appliqués à plusieurs reprises. Le traitement fut long; le malade ne guérit que dans les premiers jours de Janvier 1767, & sortit de l'hôpital le 25 du même mois.

V. OBS. M. Roche, Officier au régiment de Roth, Irlandois, est entré à l'hôpital militaire de Douay le 19 Juin 1767; il portoit depuis cinq ans une fistule complete qui s'étendoit le long de l'intestin, & pouvoit avoir deux pouces d'une ouverture à l'autre. Le 22 du même mois j'en fis la ligature en passant le plomb d'un orifice à l'autre. Le plomb tomba le 13 Août, le petit ulcere extérieur se cicatrisa en peu de tems. J'observai intérieurement une légere suppuration qui pro-

venoit de l'ouverture interne que je n'avois pas comprise dans l'anse ; un trochisque de *minium* que j'appliquai pour détruire la callosité détermina la cure, qui fut parfaite dans les premiers jours de Septembre. Le malade sortit guéri le 14 du même mois.

VI. OBS. Le nommé Charles le Cerf, ouvrier employé aux travaux du Roi de cette ville, fut blessé le 1er Octobre 1766 ; un mois après il lui survint un dépôt à la marge de l'anus, qui fut ouvert & suivi d'une fistule, que j'opérai le 20 Décembre 1766. Je perçai l'intestin, & me conduisis comme aux précédens ; le plomb tomba le 20 Janvier 1766 : la guérison fut terminée le 30 du même mois. Cet homme ne resta que dix jours chez lui, le reste de la cure se fit en allant au travail.

VII. OBS. Je fus mandé dans le même tems pour voir un Avocat au Parlement de cette ville, qui avoit depuis long-tems un dévoiement colliquatif, & qui portoit, depuis cinq à six ans, une fistule borgne externe. Pour assurer la tranquillité du malade je me rendis aux sollicitations de sa famille ; je l'opérai par notre méthode, &, malgré la continuation du dévoiement, j'obtins la cicatrisation des parties coupées par le plomb. Je les mettois à l'abri des impressions des matrieres stercorales par l'application d'un emplâtre de styrax, qu'on renouvelloit chaque fois que le malade alloit

à la selle. La cure de cette fistule fut parfaite en moins d'un mois ; mais le dévoiement ne put s'arrêter, & le malade mourut cinq à six mois après. Cette observation assure la supériorité de cette méthode sur l'opération que personne n'auroit osé tenter en pareil cas.

VIII. Obs. Le nommé Charles-François Warlop, natif de Varneton, jurisdiction d'Ypres en Flandre, Soldat au régiment de Roscommont, compagnie de Ségrat, est entré à l'hôpital militaire de Douay le 8 Février 1767, ayant une fistule complete à l'anus, de la profondeur d'un pouce & demi ; après la préparation ordinaire, je l'opérai le 16 du même mois, le plomb tomba le 28 du mois de Mars ; il resta un petit ulcere que rien ne pût cicatriser, à raison d'un vice scorbutique qui se développa. Les alkalis volatils sous la forme de syrop, le lait & les farineux furent administrés avec succès. Ce malade sortit guéri de la fistule & du scorbut le 13 Juillet 1767.

IX. Obs. Le nommé Pinard, porteur de charbon de cette ville, étoit attaqué depuis un an d'une fistule complete, de laquelle je l'opérai avec la ligature le 10 Janvier 1768. Le 20 Fevrier même année le plomb tomba & laissa un petit ulcere interne que j'attribuai, comme chez celui qui fait le sujet de la cinquieme observation, à ce que je

n'avois pas compris l'ouverture interne dans l'anse. J'appliquai à plusieurs reprises un trochisque de *minium* qui détermina la cicatrisation parfaite, qui arriva le 20 Avril même année. Cet ulcere a été plus long à guérir, parce que le malade n'a cessé de travailler pendant que je le traitois.

X. OBS. M. Duez, Fermier d'Hennin-Lietard, d'une mauvaise constitution, fut, pendant près d'un an, tourmenté d'hémorrhoïdes qui s'enflammerent; il s'ensuivit un dépôt qui s'ouvrit seul, & forma à la longue une fistule complete assez profonde; après les purgatifs, & quelques jours de régime, je l'opérai le 3 Mars 1768, en perçant au-dessus de l'ouverture interne de la fistule. Je ne pus suivre cette opération, qui fut confiée à un Chirurgien de la campagne, qui ne ménagea pas les torsions dans le principe : la section fut si prompte que les parties coupées n'eurent pas le tems de se réunir. Le plomb tomba un mois après; j'espérois pouvoir déterger & faire cicatriser l'ulcere par le moyen des injections avec l'eau végéto-minérale. Je reconnus, quinze jours après, la maladie dans le même état, à peu de chose près. Je repassai un nouveau plomb, & je conduisis moi-même la cure, qui fut parfaite en moins d'un mois; on continua l'usage de l'extrait de Saturne: le malade a observé le régime le plus exact

pendant ſon traitement, & ſa ſanté s'eſt parfaitement rétablie.

XI. OBS. Dom Thomas, Religieux des Bénédictins Anglois de cette ville, portoit depuis ſix ans une fiſtule, de laquelle on n'avoit pu le guérir à Londres : il revint dans ſon couvent pour ſe faire opérer. Je fus mandé comme conſultant avec M. Rigaudeaux, Chirurgien-Aide-Major de l'Hôpital, & Chirurgien ordinaire de la maiſon; je trouvai une fiſtule complete, calleuſe dans tout le trajet, dont l'ouverture externe étoit éloignée de deux pouces, & s'étendoit encore d'un pouce dans le rectum. Le 7 Septembre 1769 je paſſai un fil de plomb, en prenant au-deſſus de l'ouverture interne. M. Rigaudeaux continua à voir le malade, & le conduiſit comme ceux qu'il m'a vu opérer à l'hôpital. Nous eûmes la ſatisfaction de voir fondre les callosités, & tomber le plomb le 17 Décembre même année, ce qui fait trois mois & dix jours après l'opération. Le petit ulcere reſtant fut parfaitement cicatriſé huit jours après.

XII. OBS. Je fus mandé à Condé, pour y voir M. Bernard, Major de la place, qui avoit depuis long-tems une fiſtule, pour la guériſon de laquelle on avoit tenté ſans ſuccès pluſieurs opérations. Je trouvai à l'extérieur une ouverture, éloignée de l'anus d'un pouce & demi; quant à l'inteſtin, la

maladie s'étendoit si loin, que je ne pus en sentir le fond, à cause d'un resserrement considérable, produit par un bourelet hémorrhoïdal; nous conseillâmes, MM. Eustache, pere & fils, Médecins de l'hôpital militaire, M. Lebrun, Chirurgien-Major dudit hôpital, & moi, des bains de vapeur de décoction émolliente, pour dégorger les hémorrhoïdes & relâcher le sphincter; on fit usage, dans les mêmes vues, d'une pommade faite avec l'huile des quatre semences froides & le blanc de baleine, & on remit à un autre tems l'opération. J'y retournai le 8 Mars 1770, je trouvai un peu moins de difficulté pour introduire le doigt dans le rectum, en conséquence je passai avec beaucoup de peine (vu l'étendue de la fistule) un fil de plomb, que je serrai à l'ordinaire. Je conseillai à M. Lebrun de ne faire les torsions que tous les huit jours, à cause de la quantité d'hémorrhoïdes. Peu de tems après l'opération, M. Bernard fut pris d'un rhumatisme qui le fatigua beaucoup; il ne voulut pas permettre qu'on fît la moindre torsion; les hémorrhoïdes devinrent douloureuses, ce qui les éloigna encore; enfin, malgré nos instances, on ne put faire qu'à des distances fort éloignées les plus légeres torsions; à la fin il n'en voulut plus; il se borna aux lotions, tantôt avec le vin tiede, & tantôt avec l'eau végéto-minérale, &

abandonna à la nature la chute du plomb, qui arriva le 7 Mai 1772, ce qui fait deux ans & deux mois après l'opération. M. Bernard m'a fait l'honneur de m'écrire, le 12 Juin de la même année, pour m'annoncer sa parfaite guérison, & m'en réitérer ses remerciemens.

XIIIe Obs. M. Parent, Fermier à Cantin, eut un dépôt énorme à la marge de l'anus. Malgré l'ouverture faite selon l'art & les pansemens les plus méthodiques, il en résulta une fistule incomplete, qui avoit au moins deux pouces d'étendue. Je l'opérai avec le plomb; conduit comme les précédens, la terminaison fut aussi heureuse.

XIVe Obs. M. Dernoncour, Fermier près de Marchiennes, avoit une fistule fort ancienne & incomplete, j'employai les mêmes moyens avec le même succès.

Je pourrois ajouter à ces observations une grande quantité d'opérations faites depuis à l'hôpital, en présence de M. Dagés, Chirugien-Major de Bourbonnois, qui, d'après moi, a opéré à Besançon, avec succès MM. Marchand, de Picardie, & Durosoir, du régiment de Royal-Navarre, cavalerie, & d'autres encore opérés par MM. Rigaudeaux & Houssoy, Maîtres en chirurgie. Ces faits multipliés assurent la supériorité de cette méthode.

OBSERVATION

D'une Blessure à la Tête, faite par une fleche, dont le dard est resté dans le cerveau pendant onze ans; par M. MAJAULT, Docteur-Professeur en médecine en l'Université de Douay, & Chirurgien-Major de l'hôpital militaire de la même ville.

Antoine Monchau, natif de Pont-à-Vendin sur Lille, reçut, le 16 Août 1756, une fleche à la partie latérale moyenne de la tête, un peu au-dessus de l'oreille gauche. Le coup fut porté avec tant de violence, que le dard de la fleche perça dans cet endroit la partie écailleuse du temporal, traversa la dure-mere & resta implanté dans le crâne & le cerveau. Le Chirurgien mandé pour voir le blessé, cassa la fleche en la tirant, & y laissa le dard, comme je viens de le dire; il fit sans sucès de légeres tentatives pour extraire le corps étranger; il pansa simplement & constamment la plaie, qui resta fistuleuse pendant deux ans: on obtint au bout de ce tems une cicatrice ferme & solide, qui en eût imposé aux plus grands Maîtres, sur l'existence du corps étranger dans le cerveau, si le Chirurgien & le blessé ne l'eussent assuré particuliérement. Ce dernier éprouvoit d'instans à

autres des éblouissemens & des absences, qui le plongeoient dans un état d'imbécillité; dans d'autres momens il tomboit dans des convulsions qui faisoient craindre pour sa vie, & en tout tems il ressentoit une douleur de tête qu'il avoit peine à exprimer. Tous ces fâcheux accidens ne l'empêcherent pas, pendant l'espace de neuf ans, (à dater de la cicatrisation de l'ulcere) de faire ses affaires, & notamment d'aller presque tous les jours à la chasse, malgré tous les maux qu'il éprouvoit dans ces différens exercices. Ennuyé cependant d'en voir les récidives si fréquentes, il se décida à prendre des conseils; il vint me consulter le 20 Août 1767. Après l'exposé fidele du blessé, suivi d'un scrupuleux examen de la partie, & appuyé de l'observation d'une pareille maladie, guérie par mon pere en 1716, rapportée par M. Brisseau, à la suite de l'Anatomie chirurgicale de Palfin, je me flattai de pouvoir lui procurer du soulagement, soit que ses douleurs dépendissent de la cicatrice, ou de la présence du corps étranger. En effet, elles pouvoient être occasionnées ou par le tiraillement du péricrâne, qui communique dans cet endroit avec la dure-mere par la suture écailleuse, & entretenues dans cet état de tiraillement par les brides d'une cicatrice en rayon, qui sembloit faire corps

avec l'os, ou par la préſence du corps étranger dans le cerveau : pour remplir la premiere indication, il falloit inciſer en différens ſens la cicatrice juſqu'à l'os ; ſi cette opération ne procuroit pas de ſoulagement, elle étoit néceſſaire pour ſatisfaire à la ſeconde indication, qui étoit d'employer les moyens d'extraire le corps étranger.

Toutes ces conſidérations mûrement examinées dans une conſultation pour laquelle j'avois mandé MM. Delannoy & Mellez, Docteurs & Profeſſeurs en Médecine, Rigaudeaux & Poullez, Maîtres en chirurgie, qui avoient vu le malade en différens tems, on réſolut d'inciſer ſur l'ancienne cicatrice, & de mettre l'os à découvert. En conſéquence, le 30 Août 1767, je fis une inciſion cruciale ; je levai toutes les brides pour mettre la partie de l'os à découvert ; je n'apperçus en tout qu'un trou preſque imperceptible, que je crus d'abord faire partie de la future écailleuſe. Pour ſatisfaire à la premiere indication curative, je m'en tins à cette opération ; la plaie nouvellement faite fut panſée avec des balſamiques ſpiritueux, dont on continua l'uſage pendant quelques jours. Comme il ne réſulta de cette opération aucun ſoulagement, je portai un ſtylet pour m'aſſurer de la profondeur de la petite ouverture dont j'ai parlé plus haut ; le ſtylet entra ſans réſiſtance

aſſez profondément, ce qui me fit craindre une maladie beaucoup plus grave qu'on n'auroit pu le croire. Je propoſai, pour ſatisfaire à la ſeconde indication (vu la difficulté d'appliquer une couronne de trépan, à raiſon du peu d'épaiſſeur de l'os dans cet endroit) d'en enlever une aſſez grande portion pour découvrir toute la maladie; à cet effet j'agrandis la plaie, & mis une aſſez grande ſurface d'os à découvert: je m'apperçus que le tour de la fiſtule oſſeuſe étoit prodigieuſement aminci, & je crus que la rugine ſuffiroit pour enlever autant d'os que je l'eſtimerois néceſſaire, ce que je fis avec toute l'aiſance poſſible. En peu de tems je découvris la dure-mere de la largeur d'une grande couronne de trépan; cette membrane ſe trouva très-épaiſſe, ſenſible, & réſiſtante à l'inſtrument: j'y reconnus le trou par lequel étoit entré le dard; j'inciſai crucialement cette membrane, & je fis des recherches pour trouver le corps étranger, ſans pouvoir le rencontrer. Je panſai la plaie avec un ſindon trempé dans un mêlange de miel roſat & de baume de Fioraventi; je couvris l'os de charpie ſeche, & les levres de la plaie avec des plumaſſeaux chargés d'un digeſtif ſimple, le tout recouvert de compreſſes trempées dans une décoction vulnéraire. A la levée du premier appareil il ſortit du cerveau

une assez grande quantité de suppuration fétide & noire, ce qui ne laissa plus de doute sur la présence du corps étranger : je fis ce jour-là sans succès, & avec toutes les précautions possibles pour ne pas fatiguer le cerveau, de nouvelles tentatives pour le tirer ; je pansai la plaie du cerveau avec une tente mollete, liée & soutenue par un fil, & imbibée du mêlange de miel rosat & de baume de Fioraventi, le sindon à l'ordinaire, & le reste de l'appareil comme la veille : on s'apperçut dans le courant de la journée que tout le côté droit étoit sans mouvement. Je continuai chaque jour les mêmes recherches & le même pansement, sans plus de succès. Il survint de la fievre, du délire, & le malade tomba dans une affection soporeuse, dont il parut ne sortir qu'un instant, le 27 Septembre au soir, lorsque je lui montrai le dard que je venois d'extraire du fond du cerveau. L'extraction fut suivie d'une grande quantité de matiere fétide & noire que les battemens du cerveau chassoient. La lueur d'espérance que donna la sortie du corps étranger ne fut que momentanée, & s'évanouit, pour ainsi dire, dès sa naissance ; car le malade tomba dans un affaissement qui fut suivi de la mort, qui arriva le premier Octobre 1767.

L'ouverture du crâne frappa les assistans.

La partie du lobe moyen du cerveau, située dans la fosse temporale du côté affecté, étoit presque détruite par la suppuration. Ce vuide formoit une poche qui se portoit à côté & au bas de l'échancrure de la selle turque, partie sur laquelle le dard étoit couché. La partie écailleuse du temporal qui regarde le cerveau, étoit très-concave & fort amincie, ce qui pouvoit être attribué aux battemens réitérés de la dure-mere pendant le séjour du corps étranger.

Ne doit-on pas mettre au rang des phénomenes l'existence d'un corps étranger de cette nature dans une partie aussi délicate, & pendant un aussi long-tems ? Pouvoit-on imaginer que le malade eût pu survivre à tant de maux ? Et peut-on blâmer le zele qu'on a eu en employant les ressources de l'art pour procurer à ce malheureux un soulagement qu'il ne pouvoit attendre que de l'opération que nous avons tentée, ou de la mort ? N'est-ce pas dans cette circonstance qu'on devoit se rappeller les paroles de Celse : *melius est anceps experiri remedium quàm nullum* ?



Observations Météorologiques. Novembre 1773.

Jours du mois.	Thermometre. A 7 h. du matin.	A 2 h. & d. du soir.	A 11 h. du soir.	Barometre. Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	5	9½	6⅔	27 10	27 11¼	28
2	4½	8¾	6½	28	28 ¼	28
3	7	10	9½	27 10½	27 9	27 8
4	7	10	8½	27 9	27 9½	27 9¾
5	6½	10	7⅓	27 10	27 11	28
6	6¾	10	8¾	27 11	27 10¼	27 10
7	10	11¾	9½	27 8½	27 7	27 6¼
8	7½	10	9	27 6	27 5	27 4½
9	9	11½	8¾	27 4	27 5	27 5½
10	5½	9¼	7¼	27 6½	27 7	27 6½
11	5½	10	8½	27 6½	27 4	27 2
12	7½	9½	6½	27 ½	27 ¾	27 3½
13	6¼	9¼	6	27 4½	27 6¾	27 8¾
14	4¼	9½	6¼	27 11	27 11½	28
15	5½	7¼	5	27 10	27 6	27 7¾
16	3½	7	3½	27 9	27 10½	27 11¾
17	1	5¼	3	28 ½	28 1	28 1
18	2	6¼	5¼	28 1¼	28 1	28 1
19	3½	6	4	28 1¼	28 1	28 ¾
20	3¾	5¼	4½	28 ½	28 ¼	28
21	3½	5	3½	27 11½	27 10½	27 10¼
22	2	5	4	27 10	27 9½	27 9
23	2½	5	4	27 9	27 9	27 9
24	3	4	1½	27 7¼	27 6½	27 7¾
25	1	3¼	1	27 7	27 8	27 9
26	0	3¾	2½	28	28 1	28 2½
27	1	4¾	4¼	28 3¾	28 4	28 4¾
28	2	6¾	5¾	28 4¾	28 4¾	28 4¾
29	5	6	5	28 4¾	28 4½	28 4
30	3	6¾	2	284 5¼	28 6	28 6¼

ETAT DU CIEL.

Jours du m.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	O. b. nuages.	N-O. nua. pl.	Nuages.
2	O. b. nuages.	S-S-O. nuag.	Couvert.
3	S-S-O. pluie.	S-S-O. pl. v.	Nuages.
4	O. b. nuages.	O. nua. pluie.	Couvert.
5	O. nua. pluie.	N-O. nuages.	Nuages.
6	S. pluie.	S-S O pl. cou.	Couvert.
7	S. couvert.	S-S-O. n. pl.	Couvert.
8	S-S-O. nuag.	S-S-O. n. pl. vent.	Pluie.
9	S. nuages.	S. couv. vent.	Couvert.
10	S-O. b. nuag	S-O. nua. pl.	Pluie.
11	S O. nuages.	S-O. c. pl. v.	Pluie. Vent.
12	S. b. gr. vent.	S-O. nuages.	Nuages.
13	O-S-O. nuag.	O. nua. pluie.	Beau.
14	O. pl. n. vent.	O. nuag. pluie.	Nuages.
15	S. pluie.	S. pluie, vent.	Nuages.
16	O-S-O. n. pl.	N-O. nuages.	Beau.
17	O. n. brouill.	O-N-O. nua.	Beau.
18	S. n. brouill.	S. nuag. pluie.	Couvert.
19	E. brouillard.	E. couvert.	Couvert.
20	N. pluie.	N. couvert.	Couvert.
21	N. brouillard.	N. brouillard.	Couvert.
22	N. lég. brouil. nuages.	N. nuages.	Couvert.
23	N O. couvert.	N-O. couvert.	Pluie.
24	S. nuag. couv.	O. pet. pl. n.	Nuages.
25	S-O. n. brouil.	S-O. c. nuag.	Nuages.
26	N. nua. neige, brouillard.	N. couvert.	Nuages.
27	N-O. brouill.	N-O. pl. br.	Brouillard.
28	S-O. brouill.	S-O. couvert.	Couvert.
29	O. brouillard.	O. couvert.	Couvert.
30	O. nua. beau.	N. nuages.	Nuages.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre, pendant ce mois, a été de 11 $\frac{3}{4}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur a été 0 ou ce terme même. La différence entre ces deux points est de 11 $\frac{3}{4}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 6 $\frac{1}{4}$ lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces $\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est d'un pouce 5 $\frac{3}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du N.
1 fois de l'Est.
7 fois du S.
5 fois du S-S-O.
5 fois du S-O.
2 fois de l'O-S-O.
9 fois de l'O.
1 fois de l'O-N-O.
5 fois du N-O.

Il a fait 8 jours beau.
22 jours des nuages.
17 jours couvert.
10 jours du brouillard.
18 jours de la pluie.
1 jour de la neige.
7 jours du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Novembre 1773.

Les toux opiniâtres qu'on avoit observées pendant le mois dernier ont continué tout ce mois-ci. Plusieurs personnes, qui avoient la poitrine délicate, en ont été affectées au point de cracher le sang.

Il a régné auſſi un grand nombre de fievre intermittentes & remittentes, qui ont conſervé le même caractere qu'elles avoient pris le mois dernier. On a obſervé en outre quelques fievres putrides du plus mauvais caractere; les malades paroiſſoient d'abord dans un état d'affaiſſement alarmant; leur reſpiration étoit pénible, laborieuſe & entre-coupée de profonds ſoupirs; les déjections étoient crues & très-fétides; le pouls étoit concentré & comme effacé, la peau froide & couverte d'une ſueur gluante: il ſurvenoit des ſyncopes fréquentes; enfin le délire ſe mettoit de la partie, & le malade mouroit comme aſſommé. On en a vu qui ont péri de cette maniere le troiſieme & le quatrieme jour, d'autres ont été juſqu'au ſept. On a trouvé dans ceux dont on a pu ouvrir le cadavre, les principaux viſceres de la poitrine & du bas-ventre dans un état de gangrene.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille au mois d'Octobre 1773, par M. BOUCHER, *Médecin.*

Les vents du ſud, qui ont ſoufflé preſque tout le mois, ont entretenu la douce température de l'atmoſphere dont nous avions joui le mois précédent. La liqueur du thermometre a été obſervée pluſieurs jours, à la fin du mois, à la hauteur de 14, & même 15 degrés au-deſſus du terme de la congélation.

Le tems a été auſſi favorable qu'il pouvoit l'être au gré du Laboureur pour la préparation des terres aux nouvelles ſemailles & pour la plan-

tation des colſats. Les pluies ſurvenues à la fin du mois ont mis le ſceau à ſes vœux pour la fécondation des terres enſemencées.

La hauteur du mercure dans le barometre a varié, mais il a preſque toujours été obſervé au-deſſous du terme de 28 pouces. Le 4 il eſt deſcendu au terme de 27 pouces 3 $\frac{1}{2}$ lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 15 degrés au-deſſus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 3$\frac{1}{2}$ degrés au-deſſus de ce terme. La différence entre ces deux termes eſt de 11 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 1 ligne, & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 3 $\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes eſt de 9$\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a ſoufflé 2 fois de l'Eſt.
2 fois du Sud vers l'Eſt.
21 fois du Sud.
9 fois du Sud vers l'Oueſt.
2 fois de l'Oueſt.
2 fois du Nord vers l'Oueſt.

Il y a eu 20 jours de tems couvert ou nuageux.
16 jours de pluie.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité au commencement & à la fin du mois.

MALADIES qui ont régné à Lille dans le mois d'Octobre 1773.

La fievre continue putride, quoique moins répandue que ci-devant, étoit toujours en vigueur, ſur-tout parmi les indigens; elle étoit très-vermineuſe dans les enfans & les jeunes gens. Dans les adultes la fievre étoit plus inflam-

matoire que putride, & elle portoit principalement à la tête, dont la douleur vive & permanente, la rougeur des yeux, les élancemens dans l'intérieur du crâne, &c. étoient les signes. Ces symptômes, joints à l'état du sang tiré des veines, ne laissoient aucun doute sur le caractere de la maladie, Dans plusieurs sujets elle a pris le type de la fievre hémitritée ou double-tierce continue.

Malgré la douce température de l'air, il y a eu beaucoup de rhumes & des fluxions de poitrine, qui néanmoins ont été presque bornés à la classe des citoyens peu attentifs à se précautionner contre l'invasion de ces maladies.

LIVRE NOUVEAU.

Traité des Maladies chirurgicales & des Opérations qui leur conviennent, ouvrage posthume de M. *J. L. Petit*, de l'Académie royale des Sciences, & de la Société royale de Londres, ancien Directeur de l'Académie royale de Chirurgie, Censeur & Professeur royal aux Ecoles, &c., &c., mis au jour par M. *Lesne*, ancien Prévôt du College & Conseiller du Comité de l'Académie royale de Chirurgie. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1774, in 8°, 3 vol., avec 90 planches, prix 16 liv. 4 s. broché

COURS ÉLÉMENTAIRE DE CHYMIE,

Aux Ecoles de la Faculté de Médecine de Paris.

Je commencerai ce Cours le Samedi 8 Janvier 1774, à onze heures précises du matin, & le

continuerai les Mardi, Jeudi & Samedi de chaque semaine, à la même heure,

Dans l'amphithéatre des Ecoles de la Faculté de Médecine, rue de la Bucherie, vis-à-vis le petit Pont de l'Hôtel-Dieu.

CONCOURS

A la Faculté de Médecine de Paris.

La Faculté de Médecine de Paris s'étant engagée par l'acceptation du legs qui lui a été fait par feu M. *de Dieſt*, l'un de ses Membres, à recevoir gratuitement un Bachelier en Médecine, & à lui faire subir sans frais toutes les épreuves auxquelles sont soumis ceux qui aspirent à être admis dans son corps, à la charge néanmoins de préférer, à mérite égal, les personnes des familles de MM. *de Dieſt* & *Helvétius*, s'il s'en trouvoit quelqu'une qui se destinât à la médecine, avertit les Candidats en médecine, François ou Etrangers naturalisés, qui voudront être admis au Concours, qu'ils aient à se présenter dans ses Ecoles supérieures le Lundi 21 Février 1774, & à y apporter, 1° leur extrait-baptistaire, par lequel il conste qu'ils ont vingt-deux ans révolus; 2° des certificats de gens connus & de probité, qui attestent qu'ils sont de bonnes mœurs, que leur conduite a été irréprochable depuis qu'ils ont commencé leurs études jusqu'au moment présent, & qu'ils professent la Religion Catholique, Apostolique & Romaine; 3° des attestations d'étude en médecine, & des Lettres de Maître-ès-Arts en l'Université de Paris, ou de Docteurs en médecine dans une Université quelconque.

Ceux qui auront rempli ces conditions seront tenus de subir, en présence de la Faculté assemblée, quatre jours d'épreuve : les trois premiers, ils répondront aux questions qu'on pourra leur faire sur l'Anatomie, la Physiologie, l'Hygiene, la Matiere médicale, la Chymie médicinale, la Pathologie générale & particuliere, ainsi que sur les signes & la curation des maladies, & sur la diete & la chirurgie ; le quatrieme jour ils tireront au sort des questions de médecine, qu'ils discuteront par écrit ; & leurs Mémoires lus, ils se feront réciproquement des objections, qu'ils seront tenus de résoudre.

La Faculté, dans une assemblée, qui se tiendra à cet effet deux jours après, déclarera celui qu'elle aura jugé le plus digne du prix.



TABLE.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Monſeigneur le Comte
DE PROVENCE.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien Profeſſeur de Pharmacie de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Académie royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, & de la Société royale d'Agriculture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, ſed temporis filia. *Bagl.*

FÉVRIER 1774.

TOME XLI.



A PARIS,

Chez DIDOT, le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Auguſtins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

FÉVRIER 1774.

Recueil d'Observations de Médecine des Hôpitaux militaires, fait & rédigé par M. Richard de Hautesierck, Ecuyer, Chevalier de l'Ordre de Saint-Michel, ancien premier Médecin des camps & armées du Roi, Inspecteur-Général des Hôpitaux militaires de France, ayant la correspondance de ces mêmes hôpitaux, & des autres du royaume où l'on reçoit des soldats malades; Médecin Consultant du Roi, & ordinaire des grandes & petites Ecuries; de l'Université de Médecine de Montpellier, & des Académies de Gottingue & de Bésiers. Tome II, Paris, de l'Imprimerie royale, 1772, in-4°.

PREMIER EXTRAIT.

LE premier volume de ce Recueil précieux parut en 1766; je me contentai de l'annoncer alors, me réservant de le

fait connoître plus particuliérement dans la ſuite ; mais l'abondance des matieres qu'on ne ceſſe de m'adreſſer, ne m'avoit pas permis juſqu'ici de m'en occuper comme je l'aurois déſiré. Je ſaiſis l'occaſion du nouveau volume qui paroît depuis quelque tems, pour réparer cette omiſſion, & pour donner à mes lecteurs une idée d'un des établiſſemens les plus utiles qui aient été faits dans ce ſiecle.

Il y avoit long-tems que la ſageſſe de nos Rois, & les vues éclairées de leurs Miniſtres, avoient pourvu d'une maniere efficace à la ſanté & à la conſervation des défenſeurs du trône, par l'établiſſement des Hôpitaux militaires dans toutes les villes où il y a une garniſon un peu nombreuſe, & par l'attention avec laquelle on choiſiſſoit les Miniſtres de ſanté auxquels on les confioit. Dans la ſuite, pour aſſurer l'exécution des réglemens les plus ſages, & ſurveiller les Miniſtres de ſanté, on établit des Inſpecteurs choiſis parmi les Médecins & les Chirurgiens les plus éclairés de la capitale, ſur-tout parmi ceux qui avoient été employés dans les Hôpitaux militaires à la ſuite des armées dans les tems de guerre.

Il ne manquoit à cette inſtitution, pour la rendre auſſi utile qu'elle pouvoit l'être, que d'établir un commerce de lumieres entre les Médecins des Hôpitaux militaires,

propre à perfectionner leurs connoiſſances, & à accélérer les progrès, non-ſeulement de la médecine militaire, mais encore de la médecine en général. C'eſt ce à quoi il a été pourvu par un réglement par lequel il a été enjoint à tous les Médecins & Chirurgiens de ces Hôpitaux d'adreſſer au Miniſtre qui a le département de la guerre, des Mémoires ſur la nature de l'air, des eaux, du ſol, & des autres circonſtances des lieux où ſont ſitués les Hôpitaux, qui peuvent influer ſur la ſanté des Soldats ; & tous les mois des Obſervations ſur les maladies régnantes, ſur les épidémies, ſur les cas particuliers & nouveaux qui ſe préſenteront dans leur pratique, en marquant le rapport que toutes ces maladies pourront avoir avec l'état de l'atmoſphere. Ces différens Mémoires ont été remis juſqu'ici entre les mains de M. Richard, qui a choiſi les plus ſolides & les plus utiles pour les donner à l'impreſſion.

Le premier volume qui parut, comme je l'ai déjà dit, en 1766, comprend, outre une préface où ſont expoſées les vues que les Médecins & Chirurgiens des Hôpitaux militaires doivent ſe propoſer dans la rédaction de leurs Mémoires, un plan de la correſpondance à laquelle ils ſont aſſujettis.

Le Recueil d'obſervations comprend ſix Mémoires ſur l'air, les eaux, les lieux de

six contrées du Royaume prises dans des points très-éloignés, telles que Montpellier, Châlons-sur-Saône, Toulon, Lille, Bitche & Strasbourg. Parmi les maladies épidémiques qui y sont décrites, on y trouve l'histoire d'une maladie qui a régné à Buxy & dans quelques villages voisins, dans l'année 1763, par M. de Loisy; celle d'une petite-vérole qui a régné à Châlons-sur-Saône, par le même; des Observations sur des rhumes & des fievres catarrhales qui ont régné dans l'hôpital militaire de Toulon, pendant les mois de Janvier & de Fevrier 1763, par M. de la Berthonye; l'histoire d'une épidémie qui a attaqué la volaille pendant le mois de Mai 1763, du même; des Observations de M. Desmilleville sur différentes especes de pleurésies qui ont régné, pendant les mois de Janvier & Fevrier 1763, dans l'Hôpital de Lille; enfin, l'histoire d'une rougeole épidémique qui a régné à Bordeaux dans l'année 1765. Ce volume contient outre cela un grand nombre d'observations particulieres très-intéraſſantes, & plusieurs ouvertures de cadavres, capables de jetter du jour sur la nature de différentes maladies. Il est terminé par le Recueil de formules que M. Richard avoit composées pour les Hôpitaux de l'armée, dont il étoit le premier Médecin.

Ces différens morceaux sont entre-mêlés

dans ce premier volume. M. Richard a cru devoir dispoſer ceux qui compoſent le ſecond dans un ordre plus méthodique. Il a raſſemblé dans un premier chapitre les Mémoires topographiques médicinaux, qui ſont au nombre de quatre. Le premier eſt un Mémoire ſur le ſol, les habitans & les maladies de la province d'Alſace, par M. Renaudin; le ſecond, ſur la ſituation, l'air & les eaux de la ville de Perpignan & de la province de Rouſſillon, par M. Bonafos; le troiſieme, ſur le ſol, l'air & les eaux de Calais & du Calaiſis, par M. Daignan; le quatrieme enfin eſt une hiſtoire médico-topographique de la ville de Montelimart en Dauphiné, par M. Menuret

Le ſecond chapitre ne contient que les Obſervations météorologiques faites à Arras, par M. de Larſé.

Le troiſieme eſt compoſé de cinq Mémoires ſur des maladies épidémiques. La premiere avoit affligé, en 1764, le bourg d'Angerville, près d'Etampes; elle a été décrite par M. Boncerf. La ſeconde étoit une fievre putride vermineuſe qui affligeoit le peuple d'Arbois en Franche-Comté, par M. Bonnevault. La troiſieme avoit été obſervée à l'Hôpital de Montelimart, par M. Menuret. La quatrieme avoit régné à Châlons-ſur-Saône, & avoit été obſervée par M. de Loiſy. La cinquieme enfin régnoit

depuis cinq ans dans le pays Laonnois, par M. Dufot.

Le quatrieme chapitre contient un Recueil d'obſervations précieuſes ſur des criſes & des métaſtaſes particulieres.

Le cinquieme comprend l'hiſtoire de pluſieurs maladies ſurvenues à la ſuite de dartres & de gale répercutées.

Le ſixieme, l'hiſtoire de différentes maladies du foie.

Le ſeptieme eſt conſacré aux hydropiſies ; & on y rapporte les effets qu'ont produit les pilules toniques de M. Bacher, & leur compoſition.

Le huitieme a pour objet quelques maladies convulſives & vermineuſes.

Le neuvieme, quelques maladies de l'œſophage, de l'eſtomac & du canal inteſtinal.

Le dixieme traite de la véritable & sûre adminiſtration du quinquina dans les fievres intermittentes, & de ſa qualité anti-ſeptique.

Le onzieme eſt conſacré aux maladies chirurgicales.

Le douzieme eſt compoſé des obſervations anatomiques qu'on a faites à l'ouverture des cadavres de perſonnes mortes de différentes maladies.

Le treizieme & dernier contient l'analyſe des eaux de Bagneres & de Luchon.

Le volume eſt terminé par la recette

des fameuſes dragées anti-vénériennes du ſieur Keyſer.

Je voudrois pouvoir donner un précis de chacun des morceaux qui compoſent ce recueil intéreſſant ; mais leur multitude, & les bornes étroites dans leſquelles je ſuis obligé de me renfermer, ne me permettent que de choiſir dans chaque ordre des matieres qui y ſont traitées, un exemple dont je vais tâcher de préſenter une idée ſuffiſante pour que les Lecteurs puiſſent juger des avantages qu'un établiſſement ſi utile eſt capable de procurer, & des progrès qu'il peut faire faire à la médecine.

Si, comme Hippocrate l'a obſervé depuis plus de deux mille ans, la nature du ſol, ſon expoſition, les eaux dont il eſt arroſé, l'air qui y circule ſans ceſſe, influent ſur le caractere, les mœurs, le tempérament & la ſanté des hommes qui l'habitent ; le premier ſoin d'un Médecin, lorſqu'il eſt deſtiné à exercer la médecine dans un pays, doit être de bien reconnoître l'influence de toutes ces cauſes ſur la ſanté des hommes qui ſont confiés à ſes ſoins. Auſſi, comme je l'ai déjà obſervé, un des premiers objets dont le Miniſtre a voulu que les Médecins des Hôpitaux militaires s'occupaſſent, a été la deſcription topographique des lieux de leurs départemens. J'ai déjà donné plus haut le catalogue des

morceaux de cette eſpèce, qu'on trouve dans les deux volumes du Recueil de M. Richard.

Parmi ces différens morceaux, j'ai cru devoir choiſir celui de M. Renaudin, qui a pour objet l'Alſace. Il eſt diviſé en deux parties. La premiere, qui ſe trouve dans le premier volume, eſt purement théorique : ce ſont de bonnes diſſertations phyſiques ſur les eaux, l'air, les vents & les principaux météores aqueux & aëriens, qu'on n'a inſérées dans le Recueil qu'afin de procurer aux Médecins & aux Chirurgiens des Hôpitaux, pour leſquels cet ouvrage eſt principalement deſtiné, des connoiſſances utiles à la pratique de la médecine, répandues dans un grand nombre de volumes qu'ils ne pourroient ſe procurer qu'à grands frais, & avec beaucoup d'embarras ; ce qui me diſpenſe de m'y arrêter plus long-tems.

La ſeconde partie, qui a été inſérée dans le ſeconde volume, n'eſt qu'une application des principes contenus dans la premiere à la province d'Alſace, dont il donne d'abord la poſition, l'étendue & les limites : enſuite il décrit les montagnes qu'on y rencontre ou qui l'avoiſinent, les minéraux qu'on y trouve ; les rivieres & les ruiſſeaux qui la parcourent ; les poiſſons que ces rivieres nourriſſent ; les forêts qui couvrent ſes campagnes, les arbres qui les

composent ; les plantes qu'on y trouve ; les animaux, soit quadrupedes, soit volatils, qui les habitent ; la situation de ses différens cantons, leur position à l'égard du Soleil, & leurs différens degrés de pente : delà il passe à l'exposition des différentes cultures en vigueur dans cette Province, & des productions qu'on leur doit ; & après une courte récapitulation, d'où il déduit l'influence que le Soleil & les vents doivent avoir, non-seulement sur les productions du sol, mais encore sur les habitans, il passe aux mœurs & à la maniere de vivre de ces mêmes habitans, qu'il distribue en trois classes. La premiere comprend les Nobles & les Magistrats, les bons Bourgeois, les Artistes : les Artisans composent la seconde, & la troisieme est formée par les paysans.

Les Nobles & les Magistrats, qui composent la premiere classe, ont les mêmes mœurs, & vivent de la même maniere que dans les meilleures Villes du Royaume. Parmi ceux qui forment la seconde, les Négocians & les Marchands du premier ordre sont économes, laborieux, attachés à leur commerce & à leurs intérêts, sérieux & froids avec ceux qu'ils ne connoissent pas ; mais se laissant aller avec leurs amis à une gaieté douce & tranquille ; susceptibles de sombres chagrins, qui leur occasionnent des

maladies longues, n'éprouvant d'ailleurs que des paſſions modérées. Ils ſont ſédentaires pendant l'hiver, & renfermés dans leur famille; mais ils ſe promenent beaucoup l'été, & prennent l'air de la campagne. Ils ſe nourriſſent bien, & ont adopté depuis long-tems une partie de la cuiſine françoiſe : quelquefois ils uſent de mets particuliers à la Province. Ils font plus uſage de vins blancs que de vins rouges.

Les Artiſtes ſont ingénieux, induſtrieux, inventifs, attachés à leur travail, conſtans & ſédentaires, ne ſortant guere que les Dimanches pour ſe promener hors des villes. Les plus riches d'entr'eux ſont aſſez ſobres & frugals, ſe nourriſſant de bon pain, de viande de boucherie, de porc frais, ou fumé & ſalé; de volaille, de poiſſon, & ſur-tout de beaucoup de légumes frais & fermentés, tels que les choux qu'on appelle *ſauerkraut*; de pommes de terre, de pluſieurs ſortes de pâtes ſeulement bouillies dans l'eau, & arroſées de beurre, &c. Il regne une grande propreté dans leurs maiſons, & font peu d'uſage du cuivre dans leurs cuiſines.

Ceux qui exercent des profeſſions inférieures, que leur état ne force pas à ſortir de leurs maiſons, ſont très-ſédentaires, n'uſent que d'alimens médiocres, mangeant un pain compoſé de plus de farine de ſeigle

que de froment ; peu de viande, mais beaucoup de légumes de toute eſpece, avec leſquels ils font cuire du bœuf, du mouton, & le plus ſouvent du porc frais ou fumé. Ils compoſent ſouvent des ſoupes maigres à la farine, ou avec le beurre ou la crême : ils ſont dans l'uſage de manger à leur ſouper, pendant les trois quarts de l'année, des ſalades ſouvent aſſaiſonnées avec du lard fondu & du vinaigre, ou des ſalades de pommes de terre & de choux rouges, coupés menu. Tous font une conſommation journaliere de fromage & de fruits en automne. L'intérieur de leurs maiſons eſt plus ou moins propre, eu égard au nombre d'ouvriers, & ſouvent d'enfans réunis dans le même logement.

Les payſans ſont forts, robuſtes, exercés, propres à la guerre, mieux conſtitués que les gens de la ville, ſoutenant mieux les intempéries de l'air, les fatigues & les travaux. Leurs alimens les plus ordinaires ſont le pain de ſeigle, ou un pain compoſé de deux tiers ou moitié de farine de ſeigle, & un tiers ou moitié de farine d'orge ou de bled de Turquie : quelquefois les plus pauvres ne mangent qu'un pain fait de farine de bled de Turquie ou de pommes de terre. Ils joignent à ce pain des légumes de toute eſpece, apprêtées avec de la graiſſe ou du lard, différentes pâtes bouillies dans l'eau

& assaisonnées de beurre, beaucoup de fromage pendant toute l'année ; & de fruits en automne. Ils préparent des bouillies avec des gruaux, le millet la farine; des soupes avec le lait ou le lait caillé, la crême, le beurre, l'huile de noix. Il n'y a que les paysans plus aisés qui mangent souvent des viandes de boucherie, des chevres, des oies, du poisson. La plupart composent pour leur boisson une espece de cidre avec des pommes, des poires, des prunelles, & autres fruits sauvages. Les paysans des vignobles boivent de petits vins blancs préparés, en faisant fermenter le marc des raisins avec de l'eau, & le pressurant ensuite.

Il résulte de ce qu'on vient de lire, que les Alsaciens se nourrissent plus de végétaux que d'animaux ; ce qui, joint à l'humidité & à la température du climat qu'ils habitent, produit en eux, sour-tout dans la plaine, une espece de tempérament qui approche plus du sanguin que de tout autre. Le tempérament des habitans de la montagne de la haute Alsace, du Sundgau, approche davantage du sanguin-bilieux ; celui qui prédomine vers les bords du Rin & la basse Alsace tient plus du sanguin-pituiteux. Cette variété de tempérament se trouve plus réunie, plus mêlangée dans les villes, où il est plus souvent joint au tempérament mélancolique. Je ne suivrai pas l'Auteur dans les détails

ultérieurs où il entre ſur la conſtitution des habitans de cette Province.

Le rachitis, la bouffiſſure & les engorgemens du ventre ſont aſſez ordinaires parmi les enfans qui habitent le voiſinage du Rhin; ils ſont plus communs parmi les enfans des villes, plus délicats & moins robuſtes, que l'on met en nourriſſe dans les villages. Les enfans de cette Province ſont peu ſujets au calcul de la veſſie.

Comme la poſition particuliere des différentes parties de l'Alſace influe ſur les tempéramens des peuples qui les habitent, qu'elle peut déterminer différentes maladies, & produire dans celles qui ſont eſſentiellement les mêmes des modifications particulieres, qui doivent préſenter des vues de pratique & des moyens de guériſon différens, M. Renaudin a cru devoir examiner en particulier l'influence de chacune des trois poſitions générales qu'on obſerve dans cette Province.

La partie de la haute Alſace, environnée de montagnes, préſente les mêmes diſpoſitions phyſiques que les montagnes mêmes; l'air y eſt également vif, ſec & actif; l'eau des fontaines limpide, légere, ſavonneuſe. Les vents & l'air y étant ordinairement plus froids doivent communiquer aux fibres plus de ſéchereſſe & de rigidité, rendre les humeurs plus compactes & plus ténaces;

mais les eaux temperent ces effets en maintenant les humeurs dans un état de fluidité, & en conservant la souplesse dans toutes les parties. Il naît de ces actions combinées une complexion vigoureuse, plus propre aux travaux, moins susceptible d'être altérée par l'action du climat, mais plus disposée à la ténacité inflammatoire. On remarque parmi les habitans de cette partie de la Province des maladies plus aiguës, qui exigent des saignées, des délayans, des remedes acides & nitreux.

Le plus grand nombre des paysans des montagnes & des collines sont vigoureux, &, par leur état, assujettis à des travaux pénibles pendant tout l'été, auxquels d'autres succedent pendant l'hiver. Ils ont la facilité de se procurer de petits vins, dont ils abusent quelquefois; ce qui les prédispose aux maladies inflammatoires, qu'ils déterminent souvent par l'imprudence avec laquelle, lorsqu'ils sont bien échauffés, ils boivent de l'eau froide, ou s'exposent en chemise aux vents frais, sur-tout du soir; & pendant l'hiver en se tenant dans des chambres très-échauffées par des poëles, d'où ils sortent en sueur, & s'exposent sans précautions à l'air froid du dehors.

La position intermédiaire des plaines participe plus à la qualité humide des rives du Rhin qu'à la sécheresse des montagnes : le

ſol limoneux & argileux retient les eaux, qui deviennent bourbeuſes, & répandent des exhalaiſons humides & putrides; les vents y agitent moins l'air que dans les montagnes, & même que ſur les bords du Rhin. Ces circonſtances donnent naiſſance à des indiſpoſitions moins inflammatoires, mais plus putrides; elles ſe développent & augmentent par la quantité de mares d'eau que l'on rencontre dans la plupart des rues des villages. L'eau des puits en général eſt viſqueuſe & d'un mauvais goût, par le limon qui s'y amaſſe & les immondices que les enfans y jettent, & qu'on en retire rarement. A ces cauſes de putridité s'en joignent un grand nombre d'autres; la malpropreté des écuries, la multitude des beſtiaux qu'on entaſſe dans de petits emplacemens qui communiquent preſque toujours avec les logemens des payſans; la mal-propreté de ces logemens, où le plus ſouvent toute une famille, plus ou moins nombreuſe, ſe raſſemble dans la même chambre échauffée pendant l'hiver par la chaleur trop forte des poëles, & preſque inacceſſible à l'air, par les précautions pernicieuſes qu'on prend pour la tenir fermée; la mauvaiſe habitude où ſont les payſans de coucher ſur des lits de plume, & de ſe couvrir de pareils lits de plume très-peſans, qui les épuiſent de ſueur pendant l'hiver

comme l'été : ces lits de plume retiennent en outre la sueur qui s'y corrompt, & infectent l'air qu'ils respirent. On peut ajouter à ces causes le peu d'exercice pendant l'hiver, & la privation de l'air pur des campagnes auquel ils sont accoutumés. Toutes ces causes réunies produisent de mauvaises digestions ; d'où résulte un amas de levains visqueux fermentans dans les premieres voies, l'engorgement des couloirs, l'épaississement des humeurs, & une disposition putride que l'on ne remarque presque jamais dans les villages que l'hiver.

Quoiqu'il s'évapore de la surface des eaux du Rhin une humidité abondante, qui se communique à l'air pendant toute l'année, cette humidité ne manifeste cependant guere ses effets que pendant les mois d'Août & de Septembre : l'atmosphere alors se trouve chargée d'une évaporation d'autant plus forte, que les chaleurs ont été plus continuées pendant les mois précédens ; les nuits devenant froides à mesure que la saison avance, quoique les jours soient encore chauds, elles condensent les vapeurs aqueuses & les précipitent sous la forme de rosée d'une puanteur marécageuse, & contribuent à la suppression de la transpiration. Cette cause, jointe à plusieurs autres, rend les fievres intermittentes vraiment endémiques dans toute l'étendue des rives du

Rhin ; les lieux voiſins du fleuve ont d'ailleurs l'avantage d'être ſalubres pendant l'hiver, le printems & l'été ; ils ſont communément exempts des maladies répandues dans les autres parties de l'Alſace : ce qu'on doit attribuer au mouvement des eaux du Rhin, qui renouvelle ſans ceſſe l'air des environs, &c.

Les remedes qui réuſſiſſent le mieux dans cette partie de la Province, ſont moins les ſaignées que les émétiques & les purgatifs, même les purgatifs réſineux ; mais préparés & adoucis ; les inciſifs, les fondans, tels que les ſels neutres, les ſels alkalis fixes & volatils, les anti-ſcorbutiques, les ſtomachiques, les toniques. Le régime doit être ſec, fortifiant, un peu épicé & ſalé ; le bon vin rouge, les boiſſons ſpiritueuſes & le café conviennent à cette conſtitution ; le mouvement, l'exercice, l'air de la montagne rétabliront le ton des ſolides & la fluidité des humeurs : il faut y joindre l'attention, aux approches de l'automne, de s'habiller plus chaudement, de ſe retirer avant le Soleil couché dans des appartemens ſecs, & de n'en ſortir le matin qu'un peu tard ; d'éviter les alimens froids, crus, indigeſtes, &c.

Non content d'avoir indiqué les cauſes locales & particulieres qui produiſent, dans les différentes parties de la Province, diffé-

rentes maladies, M. Renaudin a cru devoir ſuivre les effets des variations de l'atmoſphere dans les différentes ſaiſons. Il expoſe donc le rapport que l'on obſerve en Alſace entre les maladies & les ſaiſons ; il y joint le traitement qui leur convient le mieux. Dans l'impoſſibilité de le ſuivre dans ces détails, je me contenterai de rapporter les concluſions générales qu'il tire de ſes obſervations.

1° Il remarque que l'hiver & l'été ont chacun un caractere dominant, duquel réſultent des maladies qui y ſont relatives ; que le froid paroît agir plus immédiatement ſur la lymphe, &, par ſon épaiſſiſſement, produire les engorgemens inflammatoires, que la chaleur a plus d'action ſur la partie globuleuſe du ſang & ſur la bile.

2° Qu'un froid fixe & une chaleur longtems continuée, non-ſeulement produiſent les maladies de l'hiver & de l'été, mais influent encore ſur celles du printems & de l'automne.

3° Que lorſque l'hiver & l'été ſont variables, les maladies ſont moins aiguës & moins mortelles; elles approchent davantage de celles du printems & de l'automne ; & les maladies de ces deux dernieres ſaiſons ont un caractere plus diſtinct.

4° Que les fievres intermittentes, qui ſont endémiques le long du Rhin, dans toute la

Province, & les autres maladies qui dépendent du relâchement des ſolides, ſont plus nombreuſes en automne, quand l'hiver précédent a été humide & tempéré, & qu'au contraire elles le ſont d'autant moins que l'hiver a été plus froid & plus ſec : on remarque alors plus de fievres quartes, peu de fievres tierces.

5° Que ſouvent on obſerve que les maladies ne dépendent point des conſtitutions actuelles ou précédentes des tems, & ſont produites par des cauſes étrangeres.

6° Que les alimens & les boiſſons concourent fréquemment, par leurs mauvaiſes qualités, à la production de différentes maladies.

7° Que les différens ſols, bas ou élévés, ſecs ou humides, & les divers aſpects du Soleil contribuent, certaines années, aux maladies populaires : elles regnent quelquefois dans pluſieurs Communautés pendant une ſaiſon entiere, ſans ſe manifeſter dans les lieux voiſins & même intermédiaires.

8° Que les principes qui s'exhalent abondamment des différentes ſubſtances & ſont ſoutenues dans l'air, étant ſuſceptibles d'une infinité de combinaiſons, doivent produire des réſultats également variés, capables d'affecter diverſement les animaux qui y ſont expoſés.

9° Que la diverſité des tempéramens,

l'âge, le ſexe, la maniere de vivre, les circonſtances de la vie modifient les cauſes de maladie, de façon qu'elles les rendent quelquefois plus actives, & que d'autres fois elles énervent & détournent leur action.

10° Qu'il peut ſe faire un concours de pluſieurs de ces cauſes, qui changent tellement les diſpoſitions, que telle conſtitution feroit naître qu'elles en produiſent de bien différentes, auxquelles on n'avoit pas lieu de s'attendre, & que ſouvent on connoît très-peu.

11° Que ces cauſes agiſſant ſeules, ou pluſieurs enſemble, avec plus ou moins de force, dans les différentes ſaiſons & ſur différens individus, éprouvent des combinaiſons qui modifient diverſement les nuances & les aſpects des maladies identiques ; ce qui oblige les Médecins d'en varier le traitement d'une ſaiſon à l'autre.

12° Qu'enfin on impute quelquefois à des cauſes éloignées & extraordinaires des maladies qui, bénignes dans leurs principes, ne contractent un caractere dangereux que par les fautes du régime & du traitement.

Tels ſont les ojets dont M. Renaudin s'eſt occupé dans ſon expoſition du ſol, de l'air & des eaux de l'Alſace ; telles ſont les vues qu'il y propoſe. J'eſpere que le peu

que j'en rapporte justifiera le choix que j'ai fait de ce morceau, pour donner un exemple des Mémoires de ce genre qu'on trouve dans le Recueil de M. Richard. Je me réserve à donner quelques exemples des autres matieres qui y sont traitées dans un second Extrait qu'on trouvera dans le Journal suivant.

LETTRE

De M. BALME, Médecin au Puy en-Velay, à M. PIETSCH, Médecin à Altkirch en Alsace, avec un Mémoire sur les maladies chroniques.

MONSIEUR,

Toute assertion en médecine devient gratuite, ou tout au moins suspecte, dès qu'elle n'est point autorisée ou déduite de l'observation & de l'expérience. Mon Mémoire sur l'utilité des vomitifs dans les maladies aiguës étoit appuyé de la saine pratique des anciens & des heureux succès des modernes (*a*) ; il ne lui manquoit qu'une autorité directe, ou un témoignage authentique, & non suspect. J'ai trouvé tous ces avantages dans la lettre que vous m'avez

(*a*) Voyez Journal de médecine, mois d'Août & Septembre 1769.

fait l'honneur de m'adresser (*a*). Vos observations, faites d'après l'heureuse pratique de M. Quarini, Médecin des Armées de Sa Majesté l'Impératrice-Reine, ne laissent plus rien à désirer pour preuve de l'utilité des vomitifs dans les maladies aiguës. Les continuelles oppositions de M. de Haën à l'usage de ces remedes, ne peuvent avoir aucun effet; &, quelle que soit ou puisse être son autorité en médecine, je ne puis me persuader qu'il se trouve des partisans d'une opinion aussi fausse, j'ose dire aussi dangereuse (*b*).

Il me paroît que vous n'avez pas redouté la censure d'un Chirurgien de Pélissane, lorsqu'en appuyant mes doutes sur le préjugé qui exclut les vomitifs dans les maladies des femmes grosses, vous avez avancé que vous n'avez pas même pris la grossesse pour une contre-indication à donner le vomitif, lorsque de véritables indications se présentoient dans les maladies auxquelles cet état peut être exposé (*c*).

Vous devez sans doute avoir eu connoissance de la Lettre que M. Bonnaud, Chirurgien de Pélissane, a adressée à M. Roux,

(*a*) Voyez Journal de médecine, mois de Décembre 1772.

(*b*) Voyez de Haën : *Ratio medendi, pars 12, cap. 4, & pars 13, cap. 1.*

(*c*) Voyez la Lettre de M. Pietsch, déjà citée.

Docteur-

Docteur-Régent (*a*), dans laquelle il rapporte quelques observations pour prouver que les vomitifs sont dangereux & nuisibles dans la grossesse ; & que j'ai eu tort de conclure, d'après une observation particuliere, que les vomitifs pouvoient & devoient être ordonnés hardiment dans toutes les maladies des femmes grosses.

Barbarus hîc ego sum, quia non intelligor illis...

Cependant j'ai dit, page 242, part. II, que » le cas que je rapporte peut nous faire » soupçonner conséquemment qu'il peut se » trouver des occasions, dans les maladies » des femmes grosses, où ces remedes peu- » vent être employés avec fruit.... « Et plus bas j'ai ajouté, pour prévenir, ce semble, toute tracasserie : » mais c'est dans un cas » particulier, dans une occasion nécessaire, » qu'on réclame l'usage des vomitifs. Aura-

(*a*) Voyez Journal de Médecine, Avril 1770, Supplément 2. Voyez aussi les Observations & les Réflexions de M. Emmanuel, Maître Chirurgien à Boissy, Journal de Médecine, Fevrier 1773. Les Observations de M. Emmanuel, au nombre de huit, opposées aux quatorze Observations de M. Bonnaud, démontrent d'une maniere solide que le sentiment & la pratique de M. Pietsch, ainsi que ce que j'ai avancé dans mon Mémoire sur l'utilité des vomitifs dans quelques maladies des femmes grosses, ne sont point des assertions un peu hardies & des dogmes nouveaux, ainsi que le dit M. Bonnaud dans sa Lettre déjà citée.

» t-on tort d'aider quelquefois la nature, qui
» s'explique si souvent avec succès par cette
» voie ?.... «

Quid mihi celsus agit ? Monitus, multùmque monendus,
Privatas ut quærat opes, & tangere vitet,
Scripta Palatinus quæcumque recepit Apollo.
(HOR. *Lib.* I, *Ep.* 3.)

Le dessein de cette lettre n'est pas de m'entretenir avec vous, Monsieur, sur le bon effet des vomitifs; j'ai en vue de vous communiquer quelques réflexions sur les maladies chroniques, & sur leur traitement. Je les soumets à vos lumieres & à celles de tous les Médecins : vous jugez par-là de l'exclusion absolue que je donne aux avis de tous ceux qui ne peuveut être rien moins que des Juges, ou des Censeurs suspects, inhabiles & récusables....

.... Si quid novisti rectius istis,
Candidus imperti ; si non, his utere mecum.

J'ai l'honneur d'être, &c.

MÉMOIRE

Sur les Maladies chroniques.

PREMIERE PARTIE.

L'exposition des divers systêmes qui se sont établis & détruits tour-à-tour dans la

médecine, depuis sa premiere époque jusqu'au moment que j'écris, n'occuperoit pas la plus petite place dans le code des erreurs ou des égaremens de l'esprit humain, si quelque Savant hardi & exempt de préjugés osoit entreprendre cet ouvrage, à l'avantage des sciences & au profit de ses contemporains : on verroit l'orgueil & l'amour-propre donner naissance à la plupart de ces systêmes ; l'indolence & la bonne-foi en soutenir quelqu'un ; l'envie ou la jalousie les créer, les protéger, les détruire, & l'ignorance les accueillir & les adopter tous successivement. Jettons un coup d'œil rapide sur ces sortes de délires des Médecins.

On a attribué d'abord les causes des maladies au doux, à l'amer, à l'acide & à l'âcre ; le froid, le chaud, le sec & l'humide leur ont succédé ; le sang, la bile, la pituite & la mélancolie sont venus après ; le resserrement & le relâchement prévalurent ensuite ; la fermentation & la coagulation prirent leur place ; les vents, les vers, les esprits furent encore accusés ; l'empirisme aveugle distribuoit sans honte & sans relâche ses recettes & ses secrets, & le pyrrhonisme entêté voyoit chaque jour augmenter le nombre de ses prosélytes.

Les travaux de quelques célebres Anatomistes, ensemble la découverte de la cir-

culation du ſang, remuerent toutes les têtes; on ne vit dans notre corps qu'une machine hydraulique, dans nos maladies que dérangemens purement mécaniques; la chymie un peu perfectionnée acheva d'étourdir: on ne remarqua plus que les phénomenes de la fermentation & de l'effervefcence; aux humeurs acides il fallut des alkalis, aux alkalis on donna des acides, &c.

Boerhaave, génie étendu & profond, eſprit meublé de toutes les connoiſſances phyſiques, ne put être ſatisfait des opinions accréditées de ſon tems: il reconnut le fort & le foible de tous les ſyſtêmes créés juſqu'à lui. Cet homme célebre devoit à ſon tour produire néceſſairement une révolution en médecine: auſſi ſon ſyſtême, fruit de ſes veilles & de ſon imagination, raſſembla, comme ſous un ſeul point de vue, l'eſſentiel de tous les ſyſtêmes antérieurs & accrédités. Un ſtyle ſerré & concis, une élocution claire & perſuaſive, des talens particuliers de toute eſpece, des diſciples ſoumis & nombreux, la confiance abſolue de ſes concitoyens, une pratique heureuſe & conſidérable, ſur-tout parmi les grands, mirent le dernier ſceau à ſa célébrité. Le Médecin attaché aux opinions anciennes reconnut, dans ce ſéduiſant ſyſtême, les intempéries dont il craignoit la deſtruction:

le Phyſicien moderne y trouva pleine & entiere ſatisfaction; elle fut un peu moindre pour le Praticien: le Théoricien fut au comble de ſes vœux; le Médecin ſtudieux y trouva quelques ſujets de recherches: le Médecin indolent ne vit que des preuves en faveur de ſa routine; l'ignorant empirique apperçut une condeſcendance en faveur de ſes ſecrets, & *le vrai Médecin Hippocratique* ne vit que le renouvellement de la révolution occaſionnée par Galien.

Le Médecin n'eſt que le miniſtre & l'interprete de la nature; ſi-tôt qu'il la perd de vue, ou qu'il empiete ſur ſes droits, il s'égare, il eſt dans l'erreur: auſſi le ſyſtême de Boerhaave, quelle que fût ſa célébrité & ſon air ſéduiſant & captieux, ne put étouffer ni donner aucune entrave à l'eſprit ſyſtématique. Boerhaave fut comme Galien; en voulant tout expliquer, & en favoriſant toutes les opinions, il donna naiſſance à de nouvelles. Pour quelques-uns, les maladies n'eurent d'autres cauſes que les saburres; pour d'autres, la pléthore; pour ceux-là, les ſels acides; pour ceux-ci, les ſels alkalis: pluſieurs ne regarderent que l'acrimonie & l'épaiſſiſſement des humeurs: certains attribuerent tout au ſpaſme & à l'atonie; quelques-uns, à la circulation viciée; quelques autres, au dérangement des eſprits animaux: quelques-uns encore n'en-

visagerent que la dégénération des liquides; quelques autres, le dérangement des solides. Les différens virus sont venus ensuite: on ne vit & on ne voulut voir qu'écrouelles, que scorbut, que vérole, que miasmes de différentes especes. Que sai-je encore? On vit tout, excepté la *nature;* on observa tout, excepté *ses effets;* on mesura tout, on calcula tout, au lieu de noter *ses mouvemens;* & d'erreurs en erreurs on a tout fait pour ne rien faire. *Medicina non ingenii humani partus est, sed temporis filia.* (Baglivi.)

Quelle que fût la diversité d'opinions sur les causes des maladies, on peut avancer cependant que les Médecins s'accorderent presque tous à diviser les maladies en *aiguës* & en *chroniques:* quelques-uns ont bien voulu s'écarter de cette distinction; mais comme elle étoit prise dans la *nature*, qu'on en voyoit la vérité au lit du malade, elle a subsisté, comme elle subsistera toujours.

D'après une légere connoissance dans l'histoire de la médecine, on se rappelle aisément combien il y a eu de disputes sur le caractere des *maladies aiguës*, & sur leur traitement: on peut les réduire à deux sectes principales. Les uns prétendoient que le Médecin devoit tout faire, & se charger seul de la guérison de la maladie, par l'em-

ploi de tous les ſecours que ſon art lui offre, en ne reconnoiſſant aucun *agent* dans le corps humain qui pût l'aider ou le diriger, &c. Les autres ont démontré l'impuiſſance des ſeuls ſecours de l'art : ils ont établi & reconnu un *principe actif* dans le corps humain, capable lui ſeul de terminer les maladies aiguës ; ils ont exigé que ce principe actif fût écouté, obſervé, & favoriſé par les ſecours de l'art, &c. De la premiere ſecte, il en reſte peu, mais il en reſte pourtant encore ; pour la ſeconde, elle s'eſt accrue conſidérablement, elle fait chaque jour des proſélytes, & elle aura dans peu l'empire abſolu, parce qu'elle eſt la ſeule vraie, la ſeule utile.

Le caractere, les cauſes & le traitement des *maladies chroniques*, n'ont pas ſubi un examen auſſi rigoureux de la part des Artiſtes. Les diſcuſſions ſur cette matiere importante n'ont pas été fort multipliées ; elles ont été encore moins vives : on pourroit même avancer que cette claſſe des maladies a appartenu long-tems aux empiriques, puiſque nous ſavons qu'aucun Ecrivain, avant Thémiſon, ne s'étoit chargé de mettre un ordre ou d'établir des moyens curatifs pour les maladies chroniques (*a*). Ce n'eſt même que depuis fort peu de tems

(a) *Cælius Aurel. Præfat. in Lib. V. Morb. chronic.*

que les esprits paroissent s'être tournés vers cet objet, quoiqu'encore imparfaitement. Quelques Auteurs, à l'exemple de Trallien, se content de bien noter les signes qui caractérisent chaque maladie en particulier de cette classe, & s'empressent surtout d'assigner une longue liste des différens remedes qui leur ont réussi. D'autres, après avoir longuement disserté sur les causes, assignent les remedes qu'ils jugent convenables, d'après l'opinion qu'il se sont formée. Quelques-uns, lassés de reconnoître & d'observer l'inutilité & le nuisible de quelques remedes accrédités, ont employé des remedes directement contraires aux précédens, ainsi que Dessault, qui, courroucé contre l'usage des *adoucissans* & *relâchans* dans la phthisie, les bannit à perpétuité, & leur substitua *les toniques*, entiérement opposés.

Quelques Médecins se sont entiérement dévoués à un genre de maladies chroniques; ils ont employé toute espece de soins & de peines pour approfondir leur sujet, qui leur paroissoit neuf, & avec raison: mais leur imagination n'est pas restée sans activité & sans produire des fantômes; la plupart se sont laissé aller au préjugé de croire que tous les autres genres de maladies chroniques ne dépendoient & ne dérivoient que de celui qu'ils traitoient : ils

en ont fait le point principal, duquel on devoit néceſſairement partir pour connoître & pour établir ſolidement des moyens curatifs pour tous les autres genres de cette claſſe; ce ſont des ictériques qui ſoutiennent que tous les objets ont une empreinte jaune.

On voit d'autres Médecins ſe contenter d'obſerver de près le caractere de la maladie, & chercher enſuite dans les combinaiſons infinies que l'analogie peut ſuggérer, le moyen curatif, où le remede déjà employé ou entiérement hors d'uſage avant eux, pour ce genre de maladie; on les voit encore recevoir & adopter les remedes que le pur empiriſme leur donne.

Les autres Artiſtes ſont dans le cas de ſuivre les routes battues; je veux dire que le caractere de la maladie ne les occupe pas principalement: mais, étant généralement d'accord que les maladies chroniques dépendent des cauſes communes, les uns ſont occupés à dépurer le ſang, d'autres briſent la lymphe; ceux-ci fortifient les ſolides, ceux-là les relâchent; d'autres font des ſels neutres ou des mêlanges moins compoſés, corrigeant le doux par l'âcre, l'âcre par le doux; & les derniers enfin, ne voyant par-tout qu'obſtructions, délayent, atténuent, briſent, inciſent, & chaſſent les humeurs auxquelles ils attribuent

la formation de ces obſtructions qui les inquietent ſi fort : c'eſt à quoi ſe réduiſent à-peu-près les procédés de la plupart des Médecins dans le traitement des maladies chroniques.

Je prévois déjà une foule d'objections qui paroiſſent d'abord plus difficiles à réſoudre les unes que les autres. Poſſédez-vous, me dira-t-on, des regles auſſi ſûres pour les maladies chroniques, comme nous les avons pour les maladies aiguës ? Voyez-vous *la nature* d'auſſi près dans les autres, comme dans celles-ci ? Etes-vous à même d'obſerver ſes *mouvemens* & leurs *effets* dans une maladie longue & lente, comme dans une maladie couverte & vive ? Avez-vous trouvé de nouveaux ſignes ? Avez-vous découvert de nouvelles cauſes ? Pouvez-vous aſſigner la marche & la terminaiſon d'une maladie chronique, comme d'une maladie aiguë ? Nous annoncez-vous encore la découverte de quelque nouveau remede, véritable ſpécifique, panacée univerſelle, &c. ? J'aurois preſque la force & la hardieſſe d'avancer que tout cela eſt trouvé, & ne roule que ſur deux points, *l'étude* & *l'obſervation*. J'ajouterai encore que nous avons un avantage de plus dans le traitement des maladies chroniques ; cet avantage précieux eſt *le tems*, qui nous manque dans les maladies aiguës. C'eſt donc

notre faute, c'eſt nous ſeuls qui ſommes coupables ; aveu bien humiliant, mais que je crois fondé & néceſſaire.

Hippocrate, le pere de la médecine & le modele unique de tous les Médecins, ne parvint à ce dégré de ſublimité de ſcience & d'honneur, que par l'étude pénible qu'il fit de *la nature*, par ſon attention ſcrupuleuſe à connoître ſes mouvemens, par ſon exactitude infatigable à en obſerver les effets, à les noter, à les comparer, à les aſſimiler, & à en faire un corps de doctrine inépuiſable par ſes richeſſes, inaltérable par aucun moyen quelconque que puiſſe inventer l'eſprit humain dans tout ſes travers. C'étoit véritablement à lui à dire : *exegi monumentum œre perennius.*

Mais, il faut l'avouer avant qu'on nous prévienne, cet homme célebre ne paroît jamais plus grand, plus profond, j'oſe dire plus ſublime, que dans ce qui concerne les *maladies aiguës* ; c'eſt dans cette partie qu'il a déployé tout ſon ſavoir, toute ſa pénétration, tout ſon génie, & qu'il nous a fait part de toutes ſes richeſſes. Pour ce qui regarde les *maladies chroniques*, on voit le même génie, la même pénétration, le grand obſervateur, le même homme ; mais moins de faits, moins d'obſervations, moins de cette expérience conſommée, &

conséquemment moins de secours préservatifs, moins de moyens curatifs. Cependant quels traits de lumiere ne pouvons-nous pas retirer de ses ouvrages pour le sujet que nous traitons ? Tout ce que nous savons sur les maladies aiguës lui appartient: nous pourrions démontrer que si nous possédons quelques bonnes connoissances pour le traitement des maladies chroniques, & pour leur caractere & leurs causes, c'est encore à lui que nous en sommes redevables.

Quelqu'un pourroit-il accuser ce grand homme d'avoir négligé par sa faute cette partie si essentielle de l'art ? *O Médecins !* il me semble entendre ce divin vieillard, & en nous reprochant notre inaction & notre *manie systématique*, nous dire : » lisez » mes ouvrages, voyez mes travaux. Dans » quel état pitoyable ai-je trouvé l'art de » guérir ? Combien m'en a-t-il coûté pour » le former ? Combien de préjugés à vaincre, combien d'erreurs à dissiper, combien d'ennemis à combattre ? Combien » de tems employé au lit des malades, à » l'étude, à la réflexion, à la méditation ? » Combien de maladies à connoître & à » caractériser, combien de remedes à trouver ? J'ai presque épuisé le sujet des maladies aiguës; j'ai découvert & travaillé » celui des maladies chroniques; attendez-

» vous de moi encore le ſecret de l'art de » guérir ? Je vous l'ai donné ; ne le cher- » chez point dans votre imagination, ni » chez l'empirique : la nature vous l'indi- » que dans chaque maladie ; ne vous écar- » tez jamais d'elle ; découvrez la à travers » l'obſcurité dont elle s'enveloppe, par ſes » mouvemens & par les effets qui en ré- » ſultent : ils ſont plus apparens dans les » maladies aiguës, ils le ſont moins dans » les maladies chroniques ; mais la nature » eſt la même ; elle ſeule guérit les maladies, » quelque claſſe, quelque genre, quelque » eſpece qu'on veuille leur aſſigner (*a*). «

En réfléchiſſant ſur tout ce que nous venons de dire des différentes époques de la médecine, il ſeroit preſque naturel de conclure que, depuis Hippocrate, il n'y a eu aucun Artiſte à qui l'art doive des obligations réelles, & qui ait bien mérité de ceux qui ont ſuccédé. C'eſt ici le lieu de rendre hommage à la vérité, & d'augmenter, s'il eſt poſſible, le tribut de louanges dû aux grands Médecins qui ont paru ſucceſſivement dans tous les ſiecles. Je me diſ-

(a) *Natura morborum curatrix.... Naturæ ſunt morborum medicatrices... Natura ipſa ſibi per ſe, non ex conſilio, motiones ad actiones obeundas invenit.... A nullo quidem edocta natura, citràque diſciplinam, ea quæ conveniunt efficit.* (HIPPOCRATES, Lib. VI, de Morbor. vulg.)

penſerai de les rappeller ici : leurs noms aſſez connus, & leurs ouvrages toujours conſultés & applaudis par tous les bons Praticiens, démontrent invinciblement le bien qu'ils ont fait, & celui que leurs ſucceſſeurs ne ceſſent d'en retirer chaque jour. Mais ce qu'il faut ſpécialement remarquer, c'eſt que tous ces grands Médecins, tous ces Artiſtes ſi juſtement célebres, n'ont dû leurs ſuccès, leur grandeur, leur réputation durable, qu'à leur application & à leur conſtance à ſuivre les leçons & les traces du grand ſcrutateur de la nature, l'oracle de Cos, le divin Hippocrate.

Je ne puis me diſpenſer de faire remarquer ici l'injuſtice de la plupart des Médecins au ſujet de Stahl & de ſa doctrine. Cet homme illuſtre à tant de titres, & un des Médecins les plus dignes de nos éloges, réuniſſoit les connoiſſances les plus étendues & les plus profondes de ſon art. Il ne tint point à lui que les Médecins ne rentraſſent dans la bonne voie, & ne ſe laiſſaſſent point ſubjuguer par des dogmes nouveaux : ſes ouvrages nous préſentent l'étude la plus pénible & la plus appliquée à connoître les mouvemens de *la nature*, l'attention la plus ſcrupuleuſe à ſaiſir les effets les plus ſimples comme les plus compliqués, les vues curatives les plus grandes, les plus lumineuſes, déduites & autoriſées

par l'expérience & par des obſervations bien faites ; en un mot, c'eſt le vrai diſciple d'Hippocrate, c'eſt un autre grand interprete de *la nature.* Il eſt vrai qu'il ne ſuivit pas la route commune : comme Sydenham, il ne voulut pas répéter les obſervations d'Hippocrate ; comme Fréd. Hoffman, ſon contemporain un peu jaloux, il ne voulut pas tout expliquer ; comme Boerhaave, il ne voulut pas réduire l'art de guérir en ſyſtême : content des obſervations bien faites de ſes prédéceſſeurs, Auteur vraiment original, il partit du point où les autres s'étoient arrêtés & s'étoient réunis, & s'avança à grands pas dans la carriere pénible des découvertes. Son grand ouvrage *Theoria Medica vera*, eſt une preuve convaincante de ce que j'avance : c'eſt un fond inépuiſable de recherches & d'obſervations précieuſes pour tous les Artiſtes ; mais l'étude en eſt pénible. Il en auroit trop coûté à ceux qui ſont venus après, de ſuivre & d'imiter ce génie vaſte & profond ; il leur a été infiniment plus facile d'embraſſer quelqu'un de ces ſyſtêmes ingénieux dont nous avons parlé, & de laiſſer de côté la doctrine féconde & lumineuſe de ce grand homme, dont on croit avoir aſſez fait l'éloge, en lui donnant le nom de grand Chymiſte. Mais ſes ouvrages ſubſiſtent, & on commence, ſur-tout depuis quelque-tems, à s'appercevoir dans

plusieurs bons ouvrages modernes, que le *Stahlianisme* n'est point le fruit d'une imagination vaine & fausse, mais bien le résultat des observations & des réflexions d'un Praticien sublime & consommé, &c. (*a*)

(*a*) Ce qui peut justifier ce que j'avance, est le Dictionnaire de M. Eloi, ainsi que les autres ouvrages de ce genre, qui contiennent l'éloge des grands hommes, dans lesquels on ne trouve jamais que l'énumération des ouvrages chymiques de Stahl, & une notice fort succincte de ses découvertes en chymie.... Mais ce que j'ai trouvé de plus extraordinaire, est une these soutenue à Montpellier en 1764, ayant pour titre : *de Morbis ætatum.* Elle me fut envoyée par un ami, parce qu'on applaudissoit d'une façon extraordinaire à l'ordre & au nombre de connoissances qui y étoient renfermées. Je ne diminuerai point le nombre des admirateurs, je me contenterai de dire qu'il n'est point décent ni honnête de n'avoir point cité Stahl, dans une these qui lui appartient en entier : le scrupule a obligé cependant de citer deux de ses disciples, & cela après bien d'autres Auteurs qui n'y avoient aucune part.

Fin de la premiere Partie.

MEMOIRE

Sur une Maladie contagieuse épidémique, qui a régné dans la paroisse de Ramoulu, diocese de Sens, Election de Pithiviers, Généralité d'Orléans, depuis le mois de

Juillet 1773 jusqu'au 5 Janvier suivant ; par M. DU PAS, Maître en chirurgie à Pitkiviers, Lieutenant de M. le premier Chirurgien du Roi, & Chirurgien de l'Hôtel-Dieu de la même ville.

La pauvreté & le manque de secours rendent les maladies épidémiques qui se répandent dans les campagnes très-fâcheuses ; mais la calamité augmente lorsque ces maladies se montrent contagieuses.

La maladie qui a régné à Ramoulu étoit épidémique, puisque, dans cette paroisse, où il y deux cents communians, j'ai traité cent dix-huit malades depuis le 17 Avril que j'ai été appellé : elle étoit très-dangereuse, puisque dans une paroisse voisine où elle s'est étendue, & qui a manqué de secours, presque tous les malades sont morts : j'ajoute qu'elle étoit contagieuse, parce qu'elle se communiquoit à ceux qui soignoient les malades : hommes, femmes, adultes, enfans, aucun n'en étoit exempt ; de sorte que les parens & amis des paroisses voisines refusoient de venir donner des secours aux malades de Ramoulu ; on l'évitoit presque comme un lieu pestiféré.

Voilà la triste situation où se trouvoit la paroisse de Ramoulu, lorsque M. l'Intendant d'Orléans donna des ordres pour qu'on fournît aux malades du riz, de la viande,

du pain, & les remedes que je jugerois néceſſaires ; car je fus chargé de traiter les malades de cette paroiſſe.

Je m'y tranſportai le 17 Avril dernier, & je fus conduit chez les malades par M. le Prieur, Paſteur zélé & charitable, qui avoit fait beaucoup d'aumônes avant que les ſecours ordonnés par M. l'Intendant fuſſent arrivés : il ſe chargea même de faire adminiſtrer aux malades les remedes que je conſeillois. Malheureuſement ce zélé Paſteur fut attaqué de la même maladie, qui le mit dans le plus grand danger ; ce qui occaſionna une conſternation générale dans cette paroiſſe, & me priva d'un ſecours qui m'étoit d'une grande utilité.

Je me propoſe de rapporter les principaux ſymptômes de cette fâcheuſe maladie ; mais je vais auparavant dire quelque choſe d'une maladie accidentelle, & en quelque façon indépendante de la principale, à laquelle il étoit important de porter une ſinguliere attention.

Je remarquai dans mes premieres viſites que beaucoup de malades avoient les reins & les feſſes gangrénés, & que pluſieurs périſſoient plutôt par la gangrene que par la maladie principale. Il étoit aiſé de connoître ce qui occaſionnoit cette gangrene qui faiſoit des progrès très-rapides.

Outre que toutes les humeurs tendoient

à la putridité, comme je le prouverai dans la ſuite, ces malades, trop foibles pour ſortir de leur lit, étoient couchés ſur des lits de plume ou de paille d'avoine, avec très-peu de linge, fort gros & très-rude, en ſorte qu'ils croupiſſoient dans les excrémens infectés qu'ils rendoient involontairement.

En arrivant à Ramoulu, je trouvai une fille âgée de vingt-cinq ans, dont le pere étoit mort de la maladie épidémique, laiſſant une femme avec dix enfans. Cette pauvre fille, attaquée de la gangrene, avoit les os des îles totalement découverts, & les muſcles deſſéchés : j'eſſayai inutilement de la ſecourir ; elle mourut le cinquieme jour, à compter de celui où je l'avois vue pour la premiere fois.

Une autre fille, âgée de vingt-deux ans, d'un fort tempérament, étoit, quand je la vis pour la premiere fois, au vingt-cinquieme jour de ſa maladie : elle avoit la peau des feſſes entiérement emportée, comme ſi on l'eût enlevée avec un ſcalpel ; il s'exhaloit de ſon lit une puanteur inſupportable ; & cette miſérable étoit obligée de ſe tenir à genoux dans ſon lit, ſe ſoutenant ſur ſes poings, & appuyant ſon front ſur ſon traverſin. J'en pris tous les ſoins poſſibles, & j'ai eu la ſatisfaction de la conduire à une parfaite guériſon. Mais, comme j'avois

vu des malades qui périssoient de la gangrene, lorsque les accidens de la maladie principale paroissoient diminuer, je portai toute mon attention à prévenir les moindres excoriations, qui dégénéroient bientôt en gangrene : mais, manquant de linge, mes secours étoient presque inutiles; ce qui me détermina à faire ôter le lit de plume & de paille d'avoine, pour y substituer tout simplement de la paille fraîche, qu'on couvroit d'un drap : les évacuations de toute espece s'imbiboient dans la paille, que je faisois changer tous les deux jours. Ce moyen, tout simple qu'il est, & auquel je n'eus recours que faute de pouvoir leur procurer d'autres secours, a réussi audelà de mes espérances; de sorte que depuis cette époque je n'ai pas perdu un malade de la gangrene.

Je vais maintenant rapporter les principaux symptômes de la maladie. Elle s'annonçoit ordinairement par une toux violente, des douleurs spontanées dans tous les membres, qui devenoient engourdis & comme tendans à la paralysie : des douleurs de tête des plus vives; les yeux étoient tantôt fixés, tantôt égarés, & dans la suite de la maladie plusieurs perdoient entiérement l'usage de la vue : ensuite les uns tomboient dans un affaissement stupide, d'autres devenoient furieux : il survenoit

des alternatives de chaud & de froid : le pouls n'avoit rien de régulier ; on ſentoit des ſoubreſauts dans les tendons, même des mouvemens convulſifs dans les membres, & des grincemens de dens.

Les urines très-puantes couloient involontairement, & quand on en conſervoit dans un vaſe, il ne ſe formoit point de ſédiment.

La langue étoit ſeche & noire, le palais rouge & enflammé, le viſage pâle, le ventre tendu & météoriſé. Dans le cours de la maladie, il ſurvenoit à preſque tous une diarrhée ſéreuſe, & les déjections étoient d'une puanteur inſupportable.

Vers le ſeize de la maladie, tems où pluſieurs mouroient, il ſurvenoit aux uns des tremblemens dans tous les membres, & à d'autres des éruptions pourpreuſes. Cette maladie s'étendoit ordinairement juſqu'à vingt, vingt-cinq ou trente jours.

Comme tous ceux qu'on avoit ſaignés avant mon arrivée étoient morts, je me ſuis abſtenu de tirer du ſang.

D'après l'expoſé que je viens de faire des principaux ſymptômes de la maladie, on jugera ſans doute que j'aurois dû faire uſage des véſicatoires, comme ils me paroiſſoient indiqués : je les ai appliqués aux jambes de deux malades ; mais les humeurs étoient tellement diſpoſées à la gangrene,

qu'elle s'y eſt établie, & que, pour arrêter ſes progrès, j'ai été obligé de faire de grandes ſcarifications qui ont été long-tems à guérir.

Je pris le parti de donner pour boiſſon à mes malades, aux uns du petit-lait, & aux autres de l'eau rendue légérement acide avec du vinaigre ou quelques gouttes d'eſprit de vitriol.

Mais il falloit ſoutenir les évacuations, & pour cela je m'étois propoſé de leur donner de l'eau de caſſe, aiguiſée avec du ſel de Glauber & quelques grains d'émétique : mais les uns refuſoient entiérement de la prendre ; d'autres, s'étant fait violence pour l'avaler, la vomiſſoient auſſi-tôt, & aucuns ne vouloient en prendre une ſeconde fois ; d'où je conclus qu'il falloit renoncer aux minoratifs ordinaires. Cependant, comme je croyois qu'il étoit de la plus grande importance de ſoutenir les évacuations, je pris le parti de leur faire prendre plus ou moins d'émétique, ſuivant la circonſtance, en le diſſolvant dans une émulſion ou une eſpece d'orgeade qui le rendoit agréable, avec un peu de ſucre & d'eau de fleur d'orange : tous mes malades, adultes & enfans, trouvoient cette potion agréable ; &, bien loin de la refuſer, ils demandoient continuellement la potion blanche. Profitant du moyen que j'avois trouvé de leur faire avaler ſans répugnance

un remede que je croyois abſolument néceſſaire, je mettois, ſuivant les circonſtances, quelquefois fort peu d'émétique, ſeulement ce qu'il en falloit pour entretenir les évacuations ; d'autres fois j'en augmentois aſſez la doſe pour exciter un peu de vomiſſement.

Comme mes ſuccès m'attiroient la confiance des malades, & qu'ils ſe montroient plus dociles, lorſque les mouvemens convulſifs devenoient plus conſidérables, je ſubſtituois aux émulſions des potions huileuſes émétiſées.

Lorſqu'il paroiſſoit des taches pourprées, je leur donnois par cuillerées une potion compoſée de cinq ou ſix grains de kermès minéral dans deux onces d'huile d'amandes douces, & pareille quantité de ſyrop de capillaire, pour, ſans interrompre les évacuations, occaſionner une légere tranſpiration, ayant grande attention que les malades ne fuſſent point chargés de hardes, comme ont coutume de faire preſque tous les gens de la campagne.

Dans des cas d'affaiſſement, j'eſſayois de ſoutenir les forces des malades par quelques potions cordiales, dans leſquelles je mettois un peu de camphre ; d'autres fois je leur donnois comme anti-ſeptique, & pour réſiſter à la gangrene, une forte infuſion de quinquina édulcoré avec du miel.

Lorſque les grands accidens paroiſſoient calmés, je les purgeois avec les remedes ordinaires : ils s'y prêtoient plus volontiers qu'au commencement de la maladie ; &, pour les engager à ne les pas refuſer, je les menaçois de ne leur plus donner les ſecours que leur procuroit M. l'Intendant.

Quand ils entroient en convaleſcence ils demandoient à manger ; mais, comme j'en avois vu pluſieurs retomber pour avoir imprudemment mangé de la viande, même une trop grande quantité de ſoupe, je leur faiſois prendre, pour diſpoſer leur eſtomac à faire de bonnes digeſtions, de tems en tems quelques taſſes d'une infuſion de germandrée & de quinquina, que je rendois moins déſagréable en y mêlant un peu de miel.

Au bout de quatre ou cinq jours, je leur permettois de manger du riz dans leur bouillon, & enſuite de la ſoupe, leur recommandant à tous expreſſément de ne ſe point abandonner à leur appétit, & leur faiſant obſerver ceux de leurs parens qui étoient retombés pour avoir trop chargé leur eſtomac ou bu du vin.

Il étoit tems que les ſecours que leur a procurés M. l'Intendant arrivaſſent ; car, dans le commencement, il y en a eu trois qui ſont morts manquant de tout, & n'ayant pas même de pain pour ſuſtenter leur famille.

Dans

Dans quelques paroisses voisines, où cette même maladie a régné, & auxquelles on n'a donné aucun secours, presque tous ceux qui en ont été pris sont morts.

A l'égard de la paroisse de Ramoulu, la confiance & la reconnoissance que m'ont témoignée les habitans, m'a engagé à me livrer entiérement à leur porter tous les secours qui dépendoient de moi; &, faisant le meilleur usage qu'il m'étoit possible des charités que leur procuroit M. l'Intendant, j'ai eu la satisfaction, par un traitement tout simple, de réchapper presque tous mes malades, puisque, de cent dix-huit que j'ai traités successivement, il n'en est mort que quatre de la gangrene aux lombes, un d'intempérance, une femme qui avoit ses regles, & une autre de soixante-dix ans.

Cependant j'ai traité cinq femmes grosses depuis quatre jusqu'à sept mois: une seule est accouchée à six mois; l'enfant a été baptisé à l'Eglise, & la mere est bien guérie.

MÉMOIRE

Sur une Dégénération assez familiere aux pannicules du maïs, ou bled d'Inde; par M. PUJOL, Médecin des hôpitaux de Castres.

Plus on étudie la nature, & plus on

admire les moyens qu'elle ſait employer pour la reproduction des êtres organiſés ; cette fécondité eſt ſur-tout remarquable dans le regne végétal. Une plante, au premier aſpect, ne ſemble qu'un compoſé de pluſieurs organes très-différens entr'eux par la ſtructure, la couleur, la poſition & la conſiſtance : on ſeroit tenté de n'accorder à des inſtrumens ſi variés que des opérations individuelles, relatives à leur configuration particuliere, & dont le concours peut tout au plus devenir néceſſaire à la nutrition, à l'accroiſſement & à la fructification.

Cependant le même germe de vie qui anime tous les membres de l'individu, les rend tous propres à le reproduire : un eſprit séminal circule pour ainſi dire dans tous les points ; & l'art du Naturaliſte parvient aiſément à développer la faculté génératrice répandue dans toutes les parties du végétal.

La graine poſſede éminemment cette faculté : les linéamens de la plante future ſont déjà tous tracés dans le germe de la fleur ; & ce germe, pour devenir fécond, n'a beſoin que d'être vivifié par la pouſſiere des étamines, qui lui parvient à travers le piſtile. Mais l'uſage des étamines a paru borné juſqu'ici à cette fonction intéreſſante, & je ne ſache aucun Botaniſte qui ait ja-

mais obſervé le jeu de la nature par lequel la partie ſexuelle mâle & ſtérile de la fleur, ſe métamorphoſe quelquefois en partie génitale femelle & féconde, & acquiert toutes les propriétés eſſentielles à ſon nouveau ſexe. Cette métamorphoſe ſinguliere, que j'ai eu occaſion de remarquer dans les étamines du maïs, eſt une nouvelle preuve des reſſources infinies de la nature pour entretenir la perpétuité des eſpeces.

Le maïs eſt, comme l'on ſait, une plante arondinacée, dont les pannicules terminales ſont compoſées de ſept ou huit épis effilés, & longs chacun de près d'un pied. Ces épis ſont garnis dans toute leur longueur de petites fleurs mâles, placées alternativement & ſoutenues par un pédicule : le calice eſt compoſé de pluſieurs feuilles minces, étroites, & figurées en fer de lance : du centre du calice partent quatre filamens grêles, qui ſoutiennent chacun une anthere oblongue, bilobe, & fournie de beaucoup de pouſſiere.

Les fleurs femelles viennent ſur le même pied & naiſſent aux nœuds de la tige : ce ſont des épis iſolés, moëlleux & étoffés, revêtus de pluſieurs graines fortes & membraneuſes. L'épi eſt chargé dans toute ſa longueur de huit ou dix rangées de grains enchâſſés chacun dans un calice très-adhérent, parenchimateux & fort peu ſaillant;

Du milieu de chaque grain s'éleve un ſtil long & délié, ſemblable à un cheveu; ces cheveux, couchés le long de l'épi, vont tous aboutir à une ouverture pratiquée au ſommet, pour y recevoir la pouſſiere féconde des pannicules.

Cette plante, très-cultivée dans ce pays & d'un très-grand produit, eſt ſujete, lorſqu'elle eſt bien nourrie, à beaucoup de monſtruoſités. Celle qui m'a le plus frappé, & que j'ai vue pluſieurs fois, eſt, comme je l'ai dit, la dégénération des épis mâles en épis femelles. J'ai ramaſſé & je conſerve pluſieurs pannicules dont quelques épis ſe trouvent chargés de beaux grains de maïs : ces grains ſont rangés ſymmétriquement & en file; leur nombril eſt muni d'un long piſtile en forme de cheveu; ils ſont enchâſſés dans des calices formés exactement comme les calices des fleurs femelles, c'eſt-à-dire courts, adhérens & parenchimateux : dans ces endroits, l'épi de la pannicule s'eſt épaiſſi, & a pris de la conſiſtance & de la moëlle; en un mot, ces portions d'épi ſont en tout ſemblables à l'épi femelle; tandis qu'en deſſus & en deſſous de la monſtruoſité l'épi mâle n'a rien d'extraordinaire, ni dans ſa groſſeur, ni dans la diſpoſition & la configuration de ſes fleurs. J'ai, entr'autres, une pannicule dont près de la moitié ſupérieure d'un épi

a ſubi la transformation parfaite. Cette partie eſt longue de plus de trois pouces, ſon diametre eſt d'environ un pouce : les grains en ſont bien formés, bien colorés, & garnis chacun de leur cheveu, qui y eſt encore adhérent. Je ne doute pas que ce grain ne ſoit fécond ; il me reſte pourtant à en faire l'épreuve.

Pour bien ſentir toute la ſingularité de cette métamorphoſe, il faut faire attention aux conſidérations ſuivantes. Un épi maigre & exténué ſe bourſouffle, acquiert de l'épaiſſeur & de la moëlle, & devient la matrice où une ſemence groſſe & farineuſe trouve une ſubſiſtance facile. La fleur mâle perd ſon pédicule ; les feuilles aiguës & délicates du calice ſe joignent, ſe raccourciſſent, prennent du corps, & forment un berceau commode à un nouvel embrion. Enfin quatre antheres poudreuſes, preſſées l'une vers l'autre par un ſouffle de reproduction, ſe réuniſſent ; &, confondues dans des embraſſemens myſtérieux, elles donnent l'être à cet embrion bizarre, auquel elles ſemblent fournir un long piſtile, aux dépens de leurs filamens.

On ne trouve pas ces transformations monſtrueuſes dans les champs ordinaires ; ce n'eſt que dans les terreins gras & humides, & ſur les pieds chargés, pour ainſi dire, d'embonpoint. Ce n'eſt donc pas dans

la graine & dans les rudimens primordiaux du germe, qu'étoit déjà tracé ce luxe vicieux de la fructification; si cela étoit, toute terre seroit propre à le développer : la surabondance & l'aberration de la matiere organique contribue sans doute beaucoup à la production de ce phénomene. Quoi qu'il en soit, on ne tentera pas d'en assigner les causes précises; il faudroit plutôt expliquer pourquoi l'on voit si souvent dans nos parterres les étamines des fleurs, & quelquefois les embrions eux-mêmes, se métamorphoser en pétales brillans, & les plantes dépenser ainsi en vaines parures le fond précieux de leur fécondité.

OBSERVATIONS,

EN FORME DE LETTRE,

Sur quelques Accouchemens; par M. LAUGIER, Docteur en médecine & chirurgie de la Faculté de Montpellier, Médecin à Corp en Dauphiné.

MONSIEUR,

Les secours que nous nous empressons de donner à ceux qui se trouvent affligés de maladies, c'est un sentiment de compassion qui nous l'inspire, & que la ré-

compenſe ſuit toujours de près, par la ſatisfaction que nous en reſſentons, ſur-tout lorſque nous avons le bonheur de réuſſir. Le devoir qu'impoſent les loix ſacrées de l'humanité, & que chacun devroit trouver gravées dans le fond de ſon cœur, eſt commun pour tous les hommes : mais tout Médecin, par état, doit de plus compte au public de ſes travaux heureux & malheureux, toutes les fois qu'ils peuvent lui être de quelque utilité. Or, en médecine, il eſt peu d'obſervations dont on ne puiſſe tirer quelque avantage ; celles mêmes qui ſembloient d'abord ne devoir intéreſſer que la curioſité, on les a vues très-ſouvent répandre tôt ou tard un rayon lumineux ſur de nouveaux ſentiers qui ont conduit heureuſement à des découvertes de la plus grande importance pour la pratique, ouvrir la porte à des vérités nouvelles, & la fermer à des erreurs funeſtes. Votre Journal, Monſieur, eſt le dépôt précieux d'une infinité de ces faits rares & intéreſſans, & dont la plupart auroient été à jamais ignorés : auſſi ſon utilité eſt ſi généralement reconnue, que tous les gens de l'art qui s'intéreſſent au bien de l'humanité & aux progrès de leur profeſſion, s'empreſſent de vous fournir des matériaux.

L'art des accouchemens, dont il paroît

que les Médecins avoient été, dans les premiers tems, en possession, fait aujourd'hui la partie de la chirurgie j'ose dire la plus essentielle & la moins connue dans les campagnes : il seroit cependant de la derniere conséquence que tout Médecin & tout Chirurgien la cultivât de son mieux, tant parce qu'il n'est pas toujours à portée de demander, dans l'occasion, le secours d'un Chirurgien-Accoucheur, que parce que souvent il n'en a pas le tems. Cet art, dis-je, est un de ceux qui fournissent le plus de cas d'autant plus embarrassans, qu'ils sont peu communs ou méconnus, & sur-tout lorsqu'ils sont nouveaux, soit absolument, soit respectivement. Les observations que j'ai l'honneur de vous adresser, Monsieur, sont de cette nature.

OBS. I. Me trouvant à Saint-Eusebe, village du Champsaur, je fus appellé dans une maison pour y délivrer une femme accouchée depuis une heure & demie. Les eaux s'étoient écoulées long-tems avant la sortie de l'enfant; & la Sage-femme, pour retirer le placenta, en avoit rompu le cordon. Je ne trouvai aucun corps dans la cavité de la matrice; & n'ayant pas, dans le moment, présent à l'esprit le châtonnement de l'arriere-faix dans le corps propre de ce viscere, observé par Simson, Peu,

Denys, Levret, &c. que Heiſter, d'après Meyſeidius, attribue à une contraction ſpaſtique de l'utérus, & M. Levret à un ſimple reſſerrement de ce même viſcere, excepté dans l'endroit où le placenta eſt greffé, & qui eſt occaſionné par la ſortie des eaux qui précède de long-tems celle de l'enfant ; je me retirois, aſſurant que l'accouchée étoit délivrée : mais tant celle-ci que les autres femmes qui l'entouroient ſoutinrent qu'elle ne l'étoit pas, & me prierent d'avoir la charité de ne pas l'abandonner. J'introduiſis de nouveau la main dans la matrice ; &, parcourant attentivement ſon fond, je rencontrai, vers l'embouchure de la trompe droite, une ouverture à y recevoir le bout du doigt indice, & dans laquelle ſe trouvoit le reſte du cordon. Je ne crus pas, comme Denys (*a*), la matrice perforée, & toucher du doigt les boyaux ; mais j'avois imaginé que cet orifice étoit celui de la trompe, dans laquelle le placenta étoit enſerré. Je dilatai par degrés cet orifice, juſqu'à ce que je puſſe ſaiſir avec trois doigts le placenta, que je vins à bout d'amener, au bout d'un quart-d'heure de tems.

OBS. II. Une femme de la Salle en Beaumont, mere d'un ſeul enfant, qui n'a-

(*a*) Van Swieten, *Comment. in* Boerhaave, §. 1321.

voit pu voir le jour que lorſque ſa tête eut pris la figure d'un fuſeau applati, après des douleurs expulſives de cinq jours, étoit encore en travail, depuis quatre, d'un ſecond enfant, dont elle ne ſentoit plus aucun mouvement dès avant les douleurs : elle me fit requérir pour la ſecourir. Les eaux n'avoient pas percé ; & l'orifice de la matrice ſe trouvant néanmoins ſuffiſamment dilaté, j'y introduiſis avec ménagement, d'abord les doigts, & ſucceſſivement partie de la main, dans l'objet ſinguliérement de m'aſſurer de la conformation du baſſin. L'os pubis étoit applati, & même légérement enfoncé, & la partie ſupérieure de l'os ſacrum faiſoit une ſaillie conſidérable en dedans ; en ſorte que l'eſpace intermédiaire admettoit avec peine un doigt, & que la capacité du baſſin ſe trouvoit extrêmement rétrécie dans ſon milieu, & partagée en deux cavités, dans la gauche deſquelles l'enfant étoit amoncelé & comme pelotonné. Je déchirai d'abord les membranes, pour procurer la ſortie des eaux, qui exhalerent une odeur putride & cadavéreuſe. Cette odeur, & la couleur olivâtre des pieds & jambes de l'enfant que j'avois amenés au-dehors, enſemble le décollement de l'épiderme, ne me laiſſerent aucun doute ſur la mort de ce dernier. Afin d'opérer avec plus de facilité, je couvris les parties avec un linge fin,

& les attirai peu à peu à moi, jusques-là que les cuisses se trouvoient à moitié sorties. Pour lors je sentis une résistance considérable. Cependant, après avoir saisi les cuisses, le plus haut que je pus, avec une main, & tenant les jambes avec l'autre, je vins à bout, en tirant, à la faveur de quelques mouvemens ménagés à droite & à gauche, de faire franchir la vulve aux fesses, & de retourner en même-tems l'enfant. J'essayai de continuer sa traction; mais je trouvai une résistance considérable, qui ne fut pas moindre lorsque je voulus refouler le corps de l'enfant; &, quoique celui-ci ne se trouvât pas sorti jusqu'au cou, je cherchai pourtant à dégager les bras. Je ne réussis que pour le droit: ma main, que je voulus plusieurs fois introduire à plat, ne put jamais aller assez loin pour atteindre des doigts la bouche de l'enfant, & faciliter sa sortie. Je saisis son corps par les lombes; & après plusieurs tentatives exécutées avec ménagement par des mouvemens en différens sens & à différentes reprises, pour terminer l'accouchement, il arriva néanmoins que la tête s'en sépara à la troisieme vertebre, & resta dans la matrice.

Je portai deux doigts dans la bouche pour la retirer, & la mâchoire se sépara à la symphise du menton. Je tentai ensuite, mais en vain, de détacher les vertebres, afin de

l'arracher par le trou occipital. Un crochet que j'avois enfoncé efficacement dans un des orbites, & qui ne quitta jamais prise, malgré tous les efforts que je fis, fut encore un moyen inefficace pour lui faire franchir le détroit. La disproportion de ce dernier au volume de la tête étoit si considérable, que j'ai lieu de croire que je n'aurois pas été plus heureux avec le forceps courbe, dont à la vérité je n'étois pas alors pourvu. Un Chirurgien-Accoucheur qui survint & moi, résolûmes de faire une incision à cette tête le long de la suture sagitale, afin d'en extraire le cerveau & d'en diminuer le volume; mais toutes les peines que nous nous donnâmes l'un après l'autre pour y réussir, furent inutiles, par la difficulté qu'apportoit à cette opération la situation de ce corps dans la partie tout-à-fait latérale du bassin; en sorte que les forces de la patiente se trouvant considérablement affoiblies, tant par les souffrances de quatre jours & même de cinq, que par la fatigue de toutes ces manœuvres, nous nous vîmes forcés à l'abandonner à son malheureux sort, & elle mourut quinze heures après.

OBS. III. Je fus appellé au Gleizil, en Champsaur, pour accoucher une femme. Un des bras de l'enfant étoit hors la vulve depuis trente-six heures, étranglé à l'aisselle par l'orifice de la matrice, extrêmement

tuméfié, pâteux & livide. Le désordre étoit dû singuliérement à la manœuvre imprudente de quelques femmes qui s'étoient lassées alternativement pour terminer l'accouchement, en attirant brutalement l'enfant par le bras. Je réussis, quoique non sans peine, à procurer à l'orifice de la matrice une dilatation suffisante pour y introduire les doigts, & successivement la main : je saisis les pieds de l'enfant ; le bras rentra à proportion que je les amenai en dehors, & je terminai heureusement l'accouchement ; mais l'enfant étoit mort. Après avoir délivré l'accouchée, un corps rénitent & assez volumineux se fit sentir sous la main gauche, que j'avois portée sur le bas ventre de cette femme, dans l'objet de m'assurer du moment favorable pour cette opération, & que j'avois tenu appliquée un moment après. Incertain si c'étoit une mole ou un autre enfant resté dans la cavité de la matrice, attendu qu'il y a des exemples de jumeaux dont les placenta se trouvent distincts & séparés ; je portai de nouveau la main dans la matrice, & la dirigeai vers l'endroit où la main gauche m'indiquoit le corps ; je rencontrai l'embouchure de la trompe droite, dont l'orifice se trouvoit suffisamment dilatée pour y introduire un doigt, au moyen duquel je m'assurai de la présence d'une mole nichée dans la cavité de

la trompe : en promenant mon doigt tout autour, je la trouvai fort rénitente, lisse, quoique un peu inégale ; & elle me parut avoir près de deux pouces de diametre. Malgré tout ce que je pus dire à cette femme pour la persuader, je ne pus obtenir d'elle de me permettre de faire l'extraction de ce lithopædia, fondée sur ce que ce corps, à une pesanteur près, ne lui avoit jamais causé aucune incommodité ; & elle me raconta qu'il y avoit environ trois ans qu'étant mere de trois enfans, elle avoit eu les mêmes symptômes qu'elle avoit éprouvés dans les cinq premiers mois de ses grossesses, avec cette différence seulement que la grosseur de son ventre lui avoit paru être un peu plus du côté droit, où, après le quatrieme mois, elle avoit senti bien distinctement, & pendant plus de trois semaines, le mouvement d'un enfant ; que le mouvement étant cessé, le volume de son ventre avoit ensuite diminué de moitié ; qu'elle ne s'étoit pas apperçue que cette tumeur eût fait d'autres progrès, & que c'étoit le second enfant dont elle étoit accouchée depuis.

RÉFLEXIONS. Cette Observation nous fournit un exemple non équivoque d'un fœtus niché dans la trompe, reconnu du vivant du sujet, & dont la présence n'a pas été un obstacle à deux autres conceptions, ni au développement des enfans :

elle eſt intéreſſante, ſi je ne me trompe, par les deux dernieres circonſtances, attendu que les Auteurs gardent à cet égard le plus grand ſilence, par la raiſon, ſans doute, qu'ils ne nous ont parlé des groſſeſſes des trompes, que parce que l'ouverture des cadavres les leur avoit manifeſtées, ſans les avoir même ſoupçonnées avant. Je paſſe à l'hiſtoire d'une autre groſſeſſe des trompes, encore plus ſinguliere & tout-à-fait neuve, tant par ſes ſuites que par ſa terminaiſon.

OBS. IV. Ma femme, âgée de trente ans & d'une taille aſſez médiocre, devint enceinte, pour la quatrieme fois, ſur la fin du mois de Septembre 1771. Son ventre, dans cette derniere groſſeſſe, s'éleva plus ſenſiblement du côté droit, & ſe trouva, ſur le dernier tems, preſque entiérement porté dans l'île droite. Au cinquieme mois révolu, tems où les mouvemens de l'enfant commencerent ſeulement à ſe faire ſentir, il ſe déclara dans cette même région une douleur qui ſe propageoit juſques ſous les fauſſes-côtes de ce même côté; douleur fort incommode, & que les ſoubreſauts de l'enfant, la moindre contorſion du corps de la mere, ou les altérations de la reſpiration, tels que la toux, les éternumens, le rire, &c. rendoient très-aiguë. Le 17 Juin 1772, des douleurs qui partoient

des lombes & ſe perdoient vers le pubis, nous avertirent du travail prochain. Le 18 les douleurs ſe rapprocherent un peu les unes des autres : l'orifice de la matrice étoit ouvert à recevoir le bout du doigt indice, quoique ſes parois fuſſent très-peu amincies ; & ce jour-là il ſurvint une perte de ſang qui continua, de même que les douleurs, juſqu'au lendemain au ſoir 19. Les 20, 21 & 22 ſe paſſerent ſans perte, & les douleurs furent peu ſenſibles. Les douleurs, qui ne furent jamais expulſives, recommencerent le 23 avec la perte ; & le 24 au ſoir cette derniere fut ſi conſidérable, que je me vis forcé de terminer l'accouchement.

Après une dilatation graduée de l'orifice de la matrice, j'introduiſis les cinq doigts de la main droite dans la cavité de ce viſcere, où je ne trouvai qu'un pied de l'enfant nageant dans un grand volume d'eau, retenu par les membranes : il étoit deſcendu de la trompe droite juſqu'au genou ; ce dont je m'aſſurai enſuite plus particuliérement, lorſque j'eus procuré la ſortie des eaux, & que j'eus porté plus avant la main, que je ne pus néanmoins pas introduire en entier, par rapport à l'étroiteſſe de la cavité de l'utérus. Ayant donné mon premier ſoin à diſſimuler l'embarras où je me trouvois, j'eſſayai de dilater ſuffiſamment l'em-

bouchure de la trompe, pour pouvoir arracher l'autre pied & l'amener dans la cavité de la matrice ; mais je ne pus y réussir, & ne vis d'autre parti que d'attirer au-dehors le pied & la jambe de l'enfant, que je pouvois saisir. Lorque j'eus sorti cette derniere jusqu'à la cuisse, je glissai sur celle-ci ma main à plat, pour aller chercher l'autre qui se trouvoit ployée sur le ventre de l'enfant ; je la suivis du doigt, jusqu'à ce que je fusse parvenu au-delà du genou, sur la jambe, que je ramenai à la fin, après un travail de cinq ou six minutes. Le corps de l'enfant ètant sorti jusqu'aux fesses, je lui fis faire le demi-tour latéral, & néanmoins je trouvai ensuite une grande résistance à continuer mon opération. Soupçonnànt avec raison que la tête de l'enfant, enveloppée de la trompe, & par elle gênée, n'auroit pas eu assez de liberté pour suivre le mouvement que j'avois donné au corps, & qu'elle seroit arrêtée au pubis de la mere, je refoulai le corps dans le vagin ; &, après avoir glissé la main à plat, je vins à bout d'amener les bras l'un après l'autre. Je glissai une seconde fois la main sur le ventre de l'enfant, & reconnus effectivement que la face étoit tournée en-dessus, & que la trompe, dont l'embouchure étoit renversée sur le col de l'utérus, en enveloppoit la tête. Ayant fait remonter avec

les doigts, ſur cette derniere, cette capſule, autant qu'il me fut poſſible, j'appuyai ſur la partie latérale de la mâchoire, que je pouſſai latéralement pour faire tourner la face de l'enfant vers le côté droit; poſition dans laquelle je le ſoutins juſqu'à ce que j'euſſe terminé l'accouchement avec l'autre main. Le ſang qui continuoit à s'écouler abondamment, me détermina à délivrer inceſſamment la mere; mais, craignant que le placenta ne réſiſtât à ſon extraction, je portai la main dans la matrice, je ſaiſis le cordon à l'embouchure de la trompe; &, après quelques légeres ſecouſſes en différens ſens, je l'amenai au-dehors, ſans beaucoup de difficulté. Cet accouchement n'eut aucune ſuite fâcheuſe; l'enfant n'étoit point défait; il étoit même aſſez nourri, & d'un volume raiſonnable: on l'ondoya, & il mourut une heure après.

RÉFLEXIONS. Un enfant arrêté & nourri dans la trompe juſqu'au terme du part, qu'on retire vivant par les voies naturelles, ſans faire perdre la vie à la mere, c'eſt un fait auquel les faſtes de la médecine ne nous ont encore préſenté rien de pareil. Il mourut, il eſt vrai, une heure après, comme il vient d'être remarqué, mais cette mort précipitée, je crois être fondé à l'attribuer à la torſion qu'éprouva le cou, lorſque je donnai au corps le demi-tour latéral, &

que la tête enveloppée par la partie inférieure de la trompe, & par elle gênée, ne put ſuivre. Je ne doute pas même qu'avec plus de précaution je ne fuſſe parvenu à éviter cet inconvénient; mais dans la circonſtance où je me trouvois, étois-je bien en état de prévoir celui-ci pour y parer? Hélas! j'étois pere.... j'étois mari....la nouveauté du fait auroit été ſeule capable d'engourdir en moi les facultés & morales & phyſiques.

Qu'on ne diſe pas que je me ſuis fait illuſion; que la matrice étoit partagée en deux cavités, comme des Auteurs prétendent en avoir vu, & que c'étoit dans l'une de ces deux cavités que l'enfant ſe trouvoit renfermé, ou bien, avec Mauriceau (*a*), dans une hernie, c'eſt-à-dire une expenſion herniaire du corps propre de la matrice. 1° Cette double cavité, quelque réelle qu'elle ait été pour avoir été obſervée dans quelques ſujets, ne ſauroit ſervir d'argument dans le cas préſent, attendu qu'ayant toujours eu l'attention de purger, avec la main, la cavité de la matrice, après la ſortie de l'arriere-faix, dans les trois accouchemens qui avoient précédé celui dont il eſt ici queſtion, cette altération de la capacité de ce viſcere ne m'auroit certainement pas échappé, ſi elle avoit exiſté. 2° Il

(*a*) Liv. I, chap. 5.

eſt connu de tout le monde, que Mauriceau (*a*) s'eſt fatigué en vains raiſonnemens pour rejetter les groſſeſſes des trompes. D'ailleurs, le délivre étant extrait, je parvins, après une dilatation graduée de l'orifice de la trompe, qui me parut tendineuſe, à introduire la main dans la poche où l'enfant avoit été nourri; elle étoit comme étranglée, cette poche, dans ſa partie ſupérieure, d'une figure ovale, & ne reſſemblant pas mal à la derniere corne ou cellule de la matrice d'une lapine. Ses parois étoient très-liſſes, excepté dans ſa partie ſupérieure & un peu latérale externe, qui préſentoit des inégalités, & où vraiſemblablement le placenta s'étoit greffé : ſa capacité étoit à peu près double de celle qu'avoit la matrice, & retenoit encore quelques petits caillots de ſang, que je retirai.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(a) *Ibidem.*

OBSERVATION

Sur l'extraction de pluſieurs Pierres de la veſſie d'un enfant; par M. CHEMERY, ancien Chirurgien des camps & armées du Roi, & Maître en chirurgie à Sainte-Ménehould.

Dans le mois de Mai 1770, je fus ap-

pellé à Vienne-la-Ville, village ſitué à deux lieues de cette ville, pour y voir le fils du nommé Charles Bertrand, Manouvrier, âgé de neuf à dix ans, lequel, depuis environ cinq ans, reſſentoit des douleurs preſque continuelles dans la région de la veſſie, accompagnées de tems à autre de rétention d'urine qui duroit plus ou moins de tems; en ſorte que, lorſque je le vis, je le trouvai dans un état affreux, fatigué d'une fievre hectique, & y ayant au moins vingt-quatre heure qu'il n'avoit rendu une ſeule goutte d'urine.

J'interrogeai les parens : ils me dirent qu'ils avoient conſulté pluſieurs Médecins qui avoient preſcrit différens remedes dont le malade avoit fait uſage, mais ſans ſuccès. J'examinai cet enfant; après quoi je n'eus aucun lieu de douter que tous les accidens qu'il éprouvoit ne fuſſent occaſionnés par la préſence d'une pierre dans la veſſie. Pour m'en convaincre, je le ſondai à l'inſtant : j'en trouvai effectivement une ſi groſſe, & occupant ſi exactement le col de la veſſie, qu'il ne m'eût pas été poſſible, quand je l'euſſe voulu, de faire paſſer l'algalie au-delà, ni de la faire vaciller.

Le malade étoit dans un état déſeſpérant, mais, perſuadé qu'il vaut mieux employer un remede incertain que d'abandonner un

malheureux à une mort certaine, son état critique ne me découragea pas : le désir de le soulager l'emporta sur toute autre considération ; &, au risque même de ma réputation, qu'un succès peu favorable eût ternie à coup sûr, je me déterminai à opérer. J'annonçai en conséquence aux parens le besoin pressant de l'opération ; & sans aucune préparation (le tems n'en admettoit pas) je la fis sur le champ.

J'introduisis le doigt indice de la main gauche dans l'anus, pour maintenir la pierre dans la place qu'elle occupoit : je fis une incision au périnée, & dans ce cas la pierre que je cherchois me servit de conducteur ; mais à peine eus-je coupé les tégumens, que je vis sortir avec jet une quantité très-considérable de matiere purulente. Je fus extrêmement étonné de cet événement, auquel je ne m'attendois assurément pas. Après l'évacuation de cette matiere, je portai le doigt dans la plaie, & je sentis la pierre, que j'avois reconnue. L'irritation qu'elle avoit causée, par son poids & ses inégalités, aux membranes du col de la vessie, s'étant communiquée au tissu cellulaire qui avoisine ce viscere, avoit enflammé l'un & l'autre, & causé ce dépôt. Le tissu cellulaire étoit détruit en partie ; la pierre étoit restée engagée, par l'une de ses extrê-

mités, dans le détroit des os iſchion, d'où j'eus aſſez de peine de la tirer avec une tenette. Cette pierre peſoit près de deux onces. La veſſie me parut très-affectée; & la douleur continuant, je ſaignai cet enfant auſſi-tôt après l'opération. Je fis faire uſage de fomentations émollientes ſur le ventre : je panſai la plaie ſuivant les regles de l'art, parce que le tiſſu cellulaire détruit avoit laiſſé un vuide qu'il falloit réparer en procurant la régénération des chairs. Huit à dix jours après l'opération, la fievre & la douleur ceſſerent abſolument; & à ce terme, la veſſie s'étant exfoliée d'une portion de membrane que je trouvai dans la plaie, & cette plaie commençant à ſe déterger, je l'abandonnai alors entiérement à la nature. Cet enfant, à qui je mis ſeulement une jarretiere au-deſſus des genoux, pour les maintenir ſerrés, alla tous les jours de mieux en mieux, reprit de l'embonpoint : ſes urines reprirent auſſi leur cours ordinaire; en ſorte que trois ſemaines après l'opération il ſe trouva radicalement guéri.

Il eſt certain que nulle marque extérieure n'annonçoit de dépôt au périnée, & que la peau étoit dans ſon état naturel; cependant je ne doute pas que, ſi la pierre eût été d'un volume égal à l'extrêmité engagée, qu'elle ne ſe fût fait une iſſue elle-

même, avant que les parens de cet enfant eussent pensé à demander mon secours.

Environ un an après cette opération, je fus appellé de nouveau pour voir cet enfant, que je trouvai fort maigre. Il avoit une petite fievre lente, ressentoit encore des douleurs très-vives, & presque continuelles, dans la région de la vessie, & ne rendoit l'urine que goutte à goutte. Je ne doutai pas que ce désordre ne fût causé par un nouveau calcul : je voulus le sonder pour m'en assurer ; mais il s'y refusa constamment, & ses parens ne voulurent pas non plus y consentir. Je ne pus donc que lui prescrire une tisane appropriée à son état & quelques légers purgatifs à prendre dans les jours où la douleur suspendue lui laissoit quelques intervalles de repos.

Au bout de six semaines je fus prié de retourner voir cet enfant : alors son état étoit encore bien changé ; je le trouvai dans une maigreur presque incroyable, & dévoré par une fievre ardente qui ne lui donnoit pas de relâche. La plaie du périnée, par laquelle j'avois extrait la premiere pierre, s'étant en partie rouverte, donnoit issue aux urines, qui ne passoient plus alors par le canal de l'uretre. J'apperçus dans cette plaïe une petite pierre qui y étoit engagée de la grosseur d'une feve, laquelle, mal-
gré

gré toute la précaution que je pris pour l'extraire, se trouva d'une si foible consistance, qu'elle se brisa, & que je ne pus la tirer qu'en trois portions. Après sa sortie, je portai le doigt dans la vessie; je fus effrayé de la quantité considérable de petites pierres que j'y trouvai. J'agrandis cette plaie à l'aide du bistouri pour inciser les tégumens, & simplement du doigt indice pour l'intérieur, qui se divisa avec une facilité singuliere : je tirai encore trois pierres entieres, l'une comme une feve, & les deux autres comme des pois, & beaucoup de portions d'autres pierres qui se briserent encore; en sorte que le tout réuni pesoit six gros. Je fis faire, comme après la premiere opération, des fomentations très-émollientes sur le ventre, des injections déterfives dans la plaie, que j'abandonnai totalement à la nature. Le malade évacua beaucoup de sable par la plaie, avec les urines, qui ne reprirent leur cours ordinaire que deux mois après cette seconde opération. A ce terme cet enfant se trouva guéri radicalement, & depuis ce tems j'ai eu plusieurs occasions de le voir; je l'ai trouvé toujours bien portant, fort & vigoureux, & n'ayant aucun symptôme de nouveau calcul.



OBSERVATION

Sur une Fracture compliquée de la partie supérieure du bras droit ; par M. BOURIENNE, Chirurgien-Major des armées du Roi, des Hôpitaux militaires de Corse & de Saint-Omer, &c.

Le nommé Joseph Mary, de Corté en Corse, fut blessé d'un coup de fusil à la partie supérieure du bras droit. Il fut conduit, deux heures après son accident, à l'hôpital militaire de Calvi : c'étoit le 15 Mai 1765. Il fut examiné dès l'instant de son arrivée : l'os étoit fracassé en plusieurs pieces près le col de l'humérus. Les dilatations furent faites pour mettre toute l'étendue de la fracture à découvert : elles doivent être plus ou moins profondes, relativement au dégât : c'est des incisions, pour l'ordinaire, d'où dépend le succès ; par elles on met les parties à l'aise, on prévient le séjour du pus, les inflammations strangulantes & la fievre d'irritation ; d'ailleurs on a l'aisance d'extraire les esquilles qui ne ne tiennent plus, & d'attendre la séparation de celles qui doivent tomber pendant le traitement. Le bras du blessé fut mis dans une position convenable ; l'intérieur des

plaies fut panſée à ſec ; pluſieurs compreſſes & le bandage à deux chefs continrent la fracture ; pluſieurs ſaignées furent faites les premiers jours ; une diete ſévere, des lavemens, &c. furent les moyens employés pour prévenir les accidens. Au ſecond panſement, on obtint quatre eſquilles très-conſidérables ; on en a rapproché d'autres, afin de pouvoir conſerver la continuité de l'os. Malgré les tentatives qu'on a faites pour conſerver pluſieurs pieces d'os, on n'a pu y parvenir : dans différens panſemens, on a retiré neuf pieces d'os qui avoient deux pouces de longueur ; de ſorte qu'il y a eu une déperdition de ſubſtance totale d'une pareille étendue. Une légere extenſion ſervit à rendre l'extrêmité de la même longueur que l'autre ; les os furent panſés avec des plumaſſeaux imbus de baume de Fioraventi, l'appareil comme ci-deſſus. Le bleſſé étant un banni de l'île, il fut enlevé de l'hôpital, pour être mis chez le Conſul Anglois. Alors un Chirurgien de la ville en eut ſoin pendant quatre jours ; le cinquieme il entra à l'hôpital : dans ce tems, la ſuppuration étoit très-abondante, & d'une mauvaiſe qualité ; les panſemens n'ayant point été méthodiques, les plaies & toute l'extrêmité ſe trouverent en mauvais état ; il s'étoit fait des fuſées de ma-

tiere sous le muscle biceps & brachial interne ; la partie supérieure de ces muscles étoit renversée du côté de l'avant-bras. Les lambeaux ayant été remis en place, l'os a été pansé comme ci-dessus, & les plaies avec un digestif animé, le tout arrosé avec l'eau-de-vie camphrée & ammoniacée. Les pansemens ont été fréquens dans les premiers tems, relativement à la grande suppuration, ayant attention de ne point déranger l'extrêmité ; le blessé étoit sans fievre, & réduit à une grande foiblesse, prenant peu d'alimens ; car on ne peut pas mettre les Corses à une diete sévere, d'ailleurs ils sont très-sobres. En examinant avec attention ce qui se passoit du côté de l'os, on voyoit qu'il se formoit un épanchement d'un suc blanc qui acquéroit de la consistance chaque jour, & sembloit se confondre avec les chairs adjacentes. Il est bon d'observer que le sujet n'avoit que vingt-cinq ans. Les pansemens ont continué d'être faits avec soin : la suppuration est devenue moindre & d'une bonne qualité ; au bout de deux mois l'os étoit déjà solide. Les chairs croissoient trop promptement, ce qui a déterminé à les réprimer. Le troisieme mois la cicatrice étoit fort avancée, de façon à faire espérer une guérison solide le quatrieme mois ; mais le blessé fut enlevé de

l'hôpital, par ordre, pour être mis au cachot, où il fût pânsé tous les jours. Comme il étoit criminel, il chercha les moyens de fuir, & sauta par une fenêtre de dix pieds de haut. Ce malheureux détruisit dans une minute ce que la nature & l'art avoient fait dans quatre mois : la fracture fut renouvellée, une des plaies se rouvrit ; par la suite il sortit une esquille. Le repos, la situation & les pansemens méthodiques ont réparé en six semaines ce qu'avoit détruit la chute ; les cicatrices sont solides ; le blessé fait les mouvemens du bras difficilement, ceux de l'avant-bras sont très-gênés : il y a apparence qu'avec le tems il pourra s'en servir.

Le grand fracas des os, les parties molles mutilées, ont souvent déterminé les plus grands Chirurgiens à l'amputation. Nous ne manquons pas d'observations qui nous rassurent sur les événemens : des succès nous prouvent que c'est toujours une tentative louable que de travailler à la conservation des membres, & qu'il ne faut jamais se presser d'en venir à l'amputation : on a vu, dans ce siecle, les plus grands Praticiens d'une opinion contraire sur cette matiere. En effet, peut-on raisonnablement prescrire des régles dont on ne puisse s'écarter. Les préceptes, dans ce cas, pourroient être en défaut & abusifs, étant mal saisis par des

perſonnes nouvellement initiées dans l'art de guérir : on ne peut donc trop accumuler les obſervations, afin de faire connoître qu'on ne peut être trop circonſpect ſur une matiere auſſi importante.

OBSERVATION

Sur un accouchement laborieux, cauſé par un ulcere vérolique, accompagné de duretés conſidérables, avec pertes depuis deux jours, le placenta ſe préſentant le premier ; par M. MANGIN, Chirurgien de M. le Duc de la Vauguyon.

Au mois d'Août 1772 je fus appellé pour ſecourir une femme âgée de vingt-huit ans, groſſe & à terme de ſon premier enfant, autant épuiſée par la maladie vénérienne, que par une perte qui l'avoit réduite à un état de foibleſſe qui faiſoit craindre pour ſes jours & la vie de ſon enfant.

Lorſque je vis la malade je fus effrayé de l'état d'anéantiſſement dans lequel elle étoit : ſa voix chancelante, ſon pouls petit, & ſes forces épuiſées, n'étoient ſoutenues que par quelques cuillerées de vin d'Alicante qu'on lui faiſoit prendre, ce qui réveilloit un peu les douleurs.

Tous ces accidens n'étoient point les

ſeuls qui pouvoient me donner de l'inquiétude : elle augmenta davantage lorſqu'ayant porté mon doigt dans le vagin, pour reconnoître l'état de l'orifice, dont la dilatation permettoit à peine l'introduction du doigt, je ſentis un corps mollaſſe, qui, en le ſoulevant, augmentoit la perte ; ce qui me fit connoître que c'étoit une portion du placenta qui ſe préſentoit le premier, & étoit attaché à la circonférence de l'orifice interne de la matrice, avec décollement du côté droit, d'où provenoit la perte. Ayant vuidé les caillots amaſſés dans le vagin, je tâchai de terminer promptement l'accouchement, pour ſauver la vie de la mere & celle de l'enfant s'il étoit poſſible ; mais le plus grand obſtacle étoit du côté de l'orifice, qui étoit dur & calleux, ne pouvant prêter aux efforts de la nature, ni aux moyens dont on ſe ſert pour procurer la dilatation. Je ne pouvois point faire uſage des émolliens, un trop long délai auroit néceſſairement fait périr la mere & l'enfant.

J'aurois bien déſiré me munir d'un bon conſeil : mais j'aimai mieux profiter du tems, qui me parut auſſi précieux que le danger étoit preſſant, & ſuivre la ſage réflexion de Celſe, qui dit : *in evidenti mortis periculo, ſatiùs eſt remedium adhibere incertum, quàm nullum.*

A cet effet, je portai entre mes deux doigts un biſtouri dans le vagin, avec lequel j'inciſai le bourelet ſquirrheux qui faiſoit l'obſtacle, non pas dans l'intention de procurer la dilatation de l'orifice, mais plutôt une dilacération au col de la matrice, qui ſuppléât aux dilatations que la nature produit dans les cas ordinaires.

Je n'ignorois point, en faiſant cette opération, les ſuites fâcheuſes qu'elle pouvoit avoir, telles que des ſuppurations dangereuſes & difficiles à guérir, ou au moins une cicatrice qui pourroit nuire aux accouchemens futurs : enfin tous ces accidens ne m'arrêterent point, tant j'étois perſuadé qu'ils n'étoient point comparables à une mort certaine de la mere & de l'enfant.

La perte qui exiſtoit lorſque je fis l'inciſion, m'empêcha de m'appercevoir s'il en étoit ſorti du ſang : je penſe que l'hémorrhagie doit être médiocre, & ne doit point empêcher de pratiquer l'opération, lorſque l'indication en ſera bien marquée ; nous ſavons que les parties calleuſes fourniſſent très-peu de ſang ; enfin nous avons des moyens pour l'arrêter.

Le ſavant M. Louis, à qui la chirurgie eſt redevable de tant de découvertes, en a parlé dans un excellent Mémoire ſur les concrétions calculeuſes de la matrice.

Je n'ai point eu à me repentir de ma ré-

ſolution, car à l'aide de cette inciſion j'introduiſis, non ſans difficulté, ma main bien graiſſée dans la matrice : j'achevai de décoller le placenta ; &, ayant déchiré les membranes, je fus chercher les pieds, que j'amenai l'un après l'autre, & je terminai l'accouchement. L'enfant, ſur la vie duquel il n'y avoit point à compter, donna encore aſſez de ſignes de vie pour recevoir le baptême, ayant eu la précaution de l'ondoyer avant, & mourut quelques momens après. Il ſembloit que la mere, qui ſe voyoit expoſée à tant de dangers, devoit y ſuccomber ; car les complications de ce fâcheux état ne laiſſoient guere d'eſpérance.

Les premiers jours de la couche la perte continua avec moins de force ; mais elle éprouva des foibleſſes, auxquelles elle n'auroit point réſiſté, ſi le quatrieme jour cette effuſion n'eût pas cédé aux remedes & au régime. Enfin le dixieme, quoique d'une foibleſſe extrême, elle étoit dans un état qui ne laiſſoit point de doute ſur ſon rétabliſſement, quoiqu'elle ait éprouvé pendant un mois des douleurs aſſez vives au col de la matrice, où l'inciſion avoit été faite, leſquelles étoient cauſées, autant par l'impreſſion de la matiere des vuidanges, que par la ſuppuration de l'ulcere ; car, à meſure qu'elles ceſſoient, les douleurs diminuoient auſſi.

Je m'appliquai pendant ce tems à rétablir les forces de la malade par de bons consommés, pour lui administrer le mercure à petites doses, afin d'éviter la salivation. J'éprouvai d'abord quelques petits accidens de la part de ce remede : quoique les premieres frictions n'aient été que d'un demi-gros, à deux jours de distance, il porta à la bouche, & je fus obligé d'en interrompre l'usage pendant huit jours. J'y revins ensuite, en éloignant les frictions de quatre jours en quatre jours. Avec ces attentions, le mercure produisit sensiblement les effets qu'on attend de ce spécifique ; les douleurs vagues qui tourmentoient la malade se dissiperent ; les duretés du col de la matrice diminuerent aussi ; l'ulcere enfin se cicatrisa, au moyen des injections faites dans le vagin avec les eaux de Bareges, coupées avec l'eau d'orge & l'eau vulnéraire : la malade fut mise à l'usage du lait, & jouit d'une bonne santé.

Cette observation conduit nécessairement à prouver que la callosité & le rétrécissement du col de la matrice, après des anciens ulceres ou dilatations arrivées dans le tems de l'accouchement, ont paru à des Auteurs des causes déterminantes de l'opération Césarienne (*a*).

[*a*] Voyez les Recherches sur l'Opération Césarienne, par M. Simon.

S'ils ont conseillé cette opération, on doit sans difficulté donner la préférence à l'incision du col de la matrice ; c'est ce que Moriceau conseille de faire (*a*), car il dit : si quelque cicatrice ne peut se ramollir, ou que ce soit une ruption faite par violent accouchement qui se seroit agglutinée, on en fera la séparation avec un instrument propre ; ce qu'on fera au lieu que requerra la chose pour le mieux, prenant garde que ce ne soit pas vers la partie supérieure, à cause de la vessie. «

Quoique M. de la Mothe soit d'un avis contraire, en donnant pour précepte, que la dureté & la callosité d'une vieille cicatrice n'est point un obstacle invincible à l'accouchement ; mais que l'art peut bien abréger, dans beaucoup de cas pressans, le travail de la nature.

Aussi voyons-nous que Fabrice de Hilden, ayant été appellé pour voir une femme qui étoit depuis six jours en travail, la trouva à l'extrêmité, & elle mourut la nuit suivante. A l'ouverture du corps, on vit la matrice déchirée, & la tête de l'enfant qui avoit passé par l'ouverture dans la cavité de l'abdomen : la difficulté de l'accouchement venoit d'un squirrhe à l'orifice de la matrice.

(*a*) Deuxieme Livre de ses Accouchemens, page 264.

Joignons à cette obſervation celle qu'un illuſtre Accoucheur de nos jours nous a communiquée.

Une femme âgée de vingt-cinq ans, qui étoit déjà accouchée pluſieurs fois aſſez facilement, avoit depuis long-tems un écoulement ſanieux, cauſé par une ulcere carcinomateux au col de la matrice. Cette femme devint groſſe, & accoucha au terme de huit mois ; mais elle fut ſix jours en travail, parce qu'il ne pouvoit y avoir de dilatation à l'orifice de la matrice : elle accoucha d'un enfant mort, & ne ſurvécut pas long-tems à cet accouchement. L'Auteur de cette obſervation n'ayant point été appellé à tems, il ne lui fut pas poſſible de rien entreprendre pour hâter l'accouchement de cette malheureuſe femme.

Enfin, pour appuyer cette pratique, je rapporterai cette derniere obſervation du Docteur Simſon (*a*), qui nous apprend qu'après avoir attendu inutilement la dilatation du col de la matrice dans un accouchement qui duroit depuis trois jours, il reconnut une adhérence des parois de la matrice ; ce qui le détermina à faire une inciſion qui avoit, dit-il, au moins un demi-pouce de profondeur : il ne put cependant, par ce moyen, obtenir une dilatation ſuffiſante, quoique la tête ſe préſentât ; il fut

(*a*) Eſſais d'Edimbourg, page 384, Tome III.

obligé de faire plusieurs autres incisions à la circonférence qui formoit un anneau cartilagineux. Il assure que dans le tems qu'il fit ces incisions il ne sortit pas une goutte de sang, & que le malade ne sentit aucune douleur, sinon celle que lui causa la dilatation du vagin faite avec un *speculum*. La malade mourut vingt quatre heures après l'accouchement; mais l'Auteur assure que la cause de cette mort a été une douleur de côté, & une fievre aiguë produite principalement parce que cette femme avoit bu une grande quantité de liqueurs de toutes especes.



Observations Météorologiques. Décembre 1773.

Jours du mois.	Thermometre. A 7 h. du matin.	A 2 h. & d. du soir.	A 11 h. du soir.	Barometre. Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	4	6½	6	28 5½	28 5	28 4
2	6	7¼	6¾	28 3¾	28 3¾	28 3¾
3	6	7¾	6½	28 3	28 3	28 2¾
4	6	7¾	7	28 2	28 7	27 11¾
5	5½	7	5½	27 10	27 9	27 7½
6	5	7	2	27 6¾	27 6¾	27 7
7	4	3	4	27 7	27 6½	27 7
8	3	7	3	27 8½	27 8¾	27 9
9	3	6	3	27 9½	27 9½	27 9½
10	1	4	2½	27 9¾	27 10¾	27 11½
11	2	3½	1½	27 11½	27 11½	27 11
12	2	5	2½	27 11	27 10¼	27 10
13	2½	5	4½	27 10	27 10	27 10
14	3½	5	3¼	27 10	27 10½	27 11¾
15	1	6¾	5½	27 11½	27 11	27 10½
16	6	7	7	27 10	27 9½	27 8
17	7	9½	6	27 7	27 8½	27 8½
18	5	8	5	27 8½	27 8½	27 7
19	6	9¼	9	27 6	27 5	27 3
20	7½	9½	6	27 7½	27 8	27 8
21	6½	9	7½	27 7½	27 7	27 6½
22	8	11	8½	27 5¾	27 5	27 4½
23	8	8	7	27 6	27 6½	27 7½
24	5	6	4¾	27 9	27 9	27 8¾
25	4¼	5	4¾	27 9¾	27 10	27 10½
26	4	5½	4¼	27 11½	28	28 ½
27	3½	5½	1½	28 2¼	28 2¼	28 2
28	3	6½	6	28 1¼	28 ½	28
29	5½	7½	8	27 11	27 8¾	27 7
30	6	6½	2½	27 7	27 6½	27 6
31	0	1½	0¼	27 6½	27 7½	27 8

ETAT DU CIEL.

Jours du m.	La Matinée.	L'après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	O-S O. brouil. pluie.	O. couvert.	Couvert.
2	O-S-O. brouil.	O-S-O. broui. pluie.	Couvert.
3	O. pluie.	O. brouill. c.	Couvert.
4	S-O. couv. v.	S-O. couvert.	Couv. v. pl.
5	S-O. pluie.	S-S-O. brouil.	Nuages.
6	O. pluie.	O. couvert.	Nuages.
7	O. couv. pluie.	N. pluie.	Couvert.
8	N-E. br. pluie.	N-E. pluie.	Pluie.
9	N. pluie.	N. pluie.	Couvert.
10	N. brouillard.	N. couvert.	Couvert.
11	S. brouillard.	S. nuag. beau.	Nuages.
12	S. brouillard.	S. nuag. beau.	Nuages.
13	S. brouillard.	S-E. br. pluie.	Nuages.
14	S-E. brouill.	S-E. nuages.	Beau
15	S-E. nuages.	S-E. nuag. pl.	Pluie.
16	S-E. brouil. pl.	S-E. pluie.	Pluie.
17	S-E. pluie.	S-E. nuages.	Nuages.
18	S. brouil. nua.	S. nuages.	Nuages.
19	S-E. brouil. pl.	S-E. nuag. pl.	Pluie.
20	S-O. nuag. v.	S-O. nuages.	Nuages.
21	S-E. brouill.	S. brouillard.	Nuages.
22	S. nuages.	S. pluie, couv.	Pluie. Vent.
23	S. vent, nuag.	S-S-O. couv.	Nuages.
24	O-S-O. nuag.	O. pluie. nua.	Couvert.
25	O. brouil. pl.	O. pluie.	Couvert.
26	O-N O. c. pl.	N-O. couvert.	Couvert.
27	O-S-O. br. n.	O-S O. nuag.	Beau.
28	O-S-O. brouil.	S-O. br. pluie.	Couvert.
29	S-O. pluie.	S. couv. pluie.	Nuages.
30	O. couvert.	O. couv. pluie.	Nuages.
31	O-N-O. nuag.	N-N-O. neig, nuages.	Nuages.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois a été de 11 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur de 0, ou du terme même de la congélation. La différence entre ces deux points est de 11 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 5 $\frac{1}{2}$ lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 3 lignes. La différence entre ces deux termes est de 14 lignes & demie.

Le vent a soufflé 3 fois du N.
1 fois du N-E.
7 fois du S-E.
8 fois du S.
2 fois du S-S-O.
5 fois du S-O.
5 fois de l'O-S-O.
7 fois de l'O.
2 fois de l'O-N-O.
1 fois du N-O.
1 fois du N-N-O.

Il a fait 4 jours beau.
17 jours du brouillard.
19 jours des nuages.
15 jours couvert.
21 jours de la pluie.
1 jour de neige.
4 jours du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Décembre 1773.

On a encore vu pendant ce mois quelques maladies de l'espece de celles qui ont été décrites le mois précédent ; elles ont paru cependant un

peu moins malignes ; elles se sont prolongées dans quelques malades jusqu'au 14 : ceux qui n'en sont pas morts ont éprouvé une suppuration dans les poumons.

Il a régné sur la fin du mois des affections catarrhales, dont l'impression s'est portée principalement sur la poitrine : les malades étoient pris d'une toux violente, expectoroient avec peine ; quelques-uns ont même été pris de fievre, ce qui faisoit craindre que les poumons ne s'enflammassent ; mais une ou deux saignées, d'amples boissons légérement incisives, prévenoient assez bien les accidens, en procurant une expectoration abondante.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille au mois de Novembre 1773, par M. BOUCHER, *Médecin.*

L'air est resté à un état de température moyenne jusqu'au 15 de ce mois, le thermometre n'ayant été observé aucun jour au-dessus du terme de quatre à cinq degrés. Dans les jours qui ont suivi le 20, il a été observé presque tous les matins au terme de la congélation, ou très-près de ce terme. Les pluies n'ont presque point cessé du 1er au 20, & l'air a été toujours agité de tempêtes ou de vent forcé.

Depuis le 1er jusqu'au 25 le mercure dans le barometre ne s'est point porté au-dessus du terme de 27 pouces 9 lignes. Le 9 & le 15 il est descendu à celui de 27 pouces 1 ligne ; & le 11 à celui de 27 pouces précis.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée

par le thermometre, a été de $9\frac{1}{2}$ degrés au dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été du terme même de la congélation. La différence entre ces deux termes est de $9\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 3 lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces précis. La différence entre ces deux termes est de 15 lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.
3 fois du Nord vers l'Est.
3 fois du Sud vers l'Est.
10 fois du Sud.
8 fois du Sud vers l'Ouest.
9 fois de l'Ouest.
4 fois du N. vers l'Ouest.

Il y a eu 28 jours de tems couvert ou nuageux.
15 jours de pluie.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille dans le mois de Novembre 1773.

La fievre continue double-tierce a été, dans tout le cours de ce mois, la maladie aiguë dominante; ce qui est assez ordinaire ici dans l'automne: elle n'a point été cependant aussi répandue qu'elle l'est souvent, & elle n'a guere attaqué que les citoyens du bas étage. La violence des redoublemens & l'opiniâtreté de la maladie ont très-souvent obligé d'avoir recours au quinquina, mais on devroit s'attendre à la récidive, ou à divers inconvéniens, si on employoit ce remede avant d'avoir obtenu des signes de coction; souvent elle avoit aussi lieu, quoique la fievre eût cessé sans son secours, & sans que l'on dût s'y

attendre. De plus, nous avons encore vu, dans plusieurs personnes, les douleurs rhumatismales aux extrêmités terminer la maladie. La convalescence étoit ordinairement longue, & il s'ensuivoit souvent de l'œdême dans les extrêmités inférieures.

Les fievres intermittentes n'ont pas été aussi communes cet automne, qu'elles le sont ordinairement : il y a eu des fievres tierces, & très-peu de fievres quartes. La grande humidité a causé, comme de coutume, des pesanteurs de tête, des fluxions de poitrine, des fievres catarrheuses portant à la tête, & quelques morts subites.

DISTRIBUTION DE PRIX

Et Sujets proposés par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon.

L'Académie de Lyon avoit proposé, en l'année 1768, pour sujet du Prix de Physique, fondé par M. Christin, *de déterminer quels sont les principes qui constituent la lymphe; quel est le véritable organe qui la prépare; si les vaisseaux qui la portent dans toutes les parties du corps, sont une continuation des dernieres divisions des arteres sanguines, ou si ce sont des canaux totalement différens & particuliers à ce fluide; enfin, quel est son usage dans l'économie animale?*

L'Académie se décida, en l'année 1770, à continuer ce sujet, & à doubler le Prix, consistant en une médaille d'or de la valeur de 300 livres, pour être distribué en l'année 1773. Parmi les Mémoires qu'elle a reçus, plusieurs lui ont donné lieu de se féliciter du renvoi qu'elle a fait, sans

que ses vues aient été néanmoins pleinement remplies.

Elle a procédé à la proclamation du Prix, dans sa séance publique du 7 Décembre dernier ; la couronne a été décernée au Mémoire coté, suivant l'ordre de sa réception, n° 4 (par l'Auteur n° 31) avec ce titre : *Mémoire sur la Lymphe* ; & cette épigraphe : *non improbabilis est clarorum virorum, & ferè communis scholarum sententia, quæ serum coagulabile sanguinis pro alimento habet.* HALL. EL. PHYS. T. 8.

L'Auteur est M. de Lassus, Chirurgien de Mesdames de France, ancien Professeur d'Anatomie, & Membre du College & de l'Académie royale de Chirurgie de Paris, à la Cour.

En reconnoissant la supériorité de ce Mémoire sur ses concurrens, l'Académie auroit désiré que la partie chymique eût été traitée avec autant de soin que les autres parties qui composent l'Ouvrage. Elle a arrêté qu'il seroit fait mention avec éloge d'un autre Mémoire, coté n° 6, au Concours, ayant pour devise *Societate vigent*, en ce qui concerne principalement les recherches chymiques, qui annoncent des vues intéressantes, que l'Auteur est invité de suivre pour répandre encore plus de jour dans cette importante matiere.

L'Académie avoit renvoyé à la même époque la distribution du Prix pour lequel M. Pouteau, l'un de ses Membres, avoit anciennement déposé la somme de 600 livres, doublée dans la suite par un ami de l'humanité, qui a exigé qu'on ne le nommât pas. Le sujet proposé étoit, *des recherches sur les causes du vice cancéreux, qui conduisent à déterminer sa nature, ses effets & les meilleurs moyens de le combattre.*

Le concours a été nombreux ; il a fourni

plusieurs Ouvrages considérables. Dans le nombre, l'Académie a distingué le Mémoire latin, coté n° 8, intitulé, *de Cancro*, *Dissertatio Academica*, portant pour devise : *prolem sine matre creatam*. Elle lui a adjugé le prix de 1200 liv.

L'Auteur est M. Peyrile, Docteur en Médecine, Membre du College & de l'Académie royale de Chirurgie de Paris, des Académies des Sciences de Toulouse & Montpellier : à Paris. Quoique le Mémoire soit élégamment écrit en latin, l'Académie invite l'Auteur à le publier avec une traduction qui, en le mettant à la portée d'un plus grand nombre de Lecteurs, le rende d'une utilité plus générale.

PRIX PROPOSÉ PAR M. POUTEAU, &c.

Pour l'année 1775.

Après l'adjudication du Prix sur le cancer, M. Pouteau, portant ses vues patriotiques sur la Phthisie pulmonaire, maladie aussi obscure & non moins cruelle, a pensé qu'un Concours académique étoit la voie la plus sûre pour parvenir à en éclaircir la théorie, & à diriger sa curation. En conséquence il a prié l'Académie de recevoir de nouveau un dépôt de 600 livres, pour distribuer ce Prix à l'Auteur qu'elle jugeroit avoir le mieux traité le sujet dont il s'agit.

L'Académie a accepté la proposition de M. Pouteau avec reconnoissance, &, en applaudissant à son zele, elle s'empresse de proposer aux Savans le sujet suivant : *donner la théorie & le traitement des maladies chroniques du poumon, avec des recherches historiques & critiques sur les principaux moyens de guérison employés contre ces maladies par les Médecins anciens & modernes, & même par les empiriques.*

Les Paquets ſeront adreſſés, francs de port, à Lyon:

A M. de la Tourette, ancien Conſeiller à la Cour des Monnoies, Secrétaire perpétuel pour la claſſe des Siences, rue Boiſſac;

Ou à M. Bollioud-Mermet, Secrétaire perpétuel pour la claſſe des Belles-Lettres, rue du Plat;

Ou chez Aimé de la Roche, Imprimeur-Libraire de l'Académie, aux Halles de la Grenette.

Aucun ouvrage ne ſera reçu au Concours paſſé le 1er Avril; le terme eſt de rigueur. L'Académie diſtribuera le Prix dans l'aſſemblée publique qu'elle tiendra après la fête de S. Louis. La ſomme de 600 livres ſera remiſe à l'Auteur ou à ſon fondé de procuration.

PRIX FONDÉS PAR M. CHRISTIN,

Pour l'année 1775.

A la même époque & aux mêmes conditions que ci-deſſus, l'Académie procédera à l'adjudication du Prix de Mathématiques, fondé par M. Chriſtin. Ce Prix eſt double, conſiſtant en deux Médailles d'or, de la valeur chacune de 300 livres, pour le ſujet continué, énoncé en ces termes:

Quels ſont les moyens les plus faciles & les moins diſpendieux de procurer à la ville de Lyon la meilleure eau, & d'en diſtribuer une quantité ſuffiſante dans tous ſes quartiers?

On demande de déterminer la quantité d'eau néceſſaire, & de joindre aux projets les plans des machines, les calculs du produit & de l'entretien, & un devis général.

Pour l'année 1774.

L'Académie a propoſé, pour le prix qui ſera

distribué en 1774, le sujet suivant : *quels sont les moyens les plus simples & les moins sujets à inconvéniens, d'occuper dans les Arts mécaniques, ou de quelqu'autre maniere, les ouvriers d'une manufacture d'étoffe, dans les tems où elle éprouve une cessation du travail, l'expérience ayant appris que la plupart de ces Artisans sont peu propres aux travaux de la Campagne.*

Les conditions sont les mêmes qu'aux annonces précédentes. Le Prix est une Médaille d'or de la valeur de 300 liv. On n'admettra aucun Mémoire au Concours après le 1er Avril 1774. La distribution se fera après la fête de S. Louis.

PRIX D'HISTOIRE NATURELLE,

FONDÉS PAR M. ADAMOLI,

Pour l'année 1774.

L'Académie a proposé le sujet qui suit : *trouver des plantes indigenes qui puissent remplacer exactement l'ipécacuanha, le quinquina & le séné.*

On a annoncé que l'on couronneroit ceux qui auront répondu aux vues du problême, au moins sur l'un des trois objets qu'il embrasse.

Les Prix consistent en deux Médailles ; la premiere en or, de la valeur de 300 livres ; la seconde en argent, du prix de 25 livres. Les conditions comme ci-dessus. Aucun Mémoire ne sera admis à concourir passé le 1er Avril 1774. La proclamation sera faite après la fête de S. Pierre.

LIVRE NOUVEAU.

Opuscules physiques & chymiques, par M. Lavoisier, de l'Académie royale des Sciences, Tome Ier. A Paris, chez *Durand neveu*, *Didot le jeune*, *Esprit*, 1774, *in-8°.*

TABLE.

JOURNAL DE MÉDECINE,

CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

Dédié à Monſeigneur le Comte DE PROVENCE.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien Profeſſeur de Pharmacie de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Académie royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, & de la Société royale d'Agriculture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, ſed temporis filia. *Bagl.*

MARS 1774.

TOME XLI.



A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Auguſtins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

MARS 1774.

Recueil d'Obſervations de Médecine des Hôpitaux militaires, fait & rédigé par M. Richard de Hauteſierck, Ecuyer, Chevalier de l'Ordre de Saint-Michel, ancien premier Médecin des Camps & Armées du Roi, Inſpecteur Général des Hôpitaux militaires de France, ayant la correſpondance de ces mêmes Hôpitaux, & des autres du royaume où l'on reçoit des Soldats malades; Médecin-Conſultant du Roi, & ordinaire des grande & petite écuries; de l'Univerſité de médecine de Montpellier, & des Académies de Gottingue & de Béſiers. Tome II, Paris, de l'Imprimerie royale, 1772, in-4o.

SECOND EXTRAIT.

Les morceaux les plus intéreſſans après ceux qui ont pour objet le tableau topographique de certains cantons, eſt l'hiſ-

toire des maladies épidémiques. Je choisirai pour exemple celle qui régna à Montelimart, en 1767, décrite par M Menuret; ce que je vais en extraire justifiera pleinement le jugement qu'en porte M. Richard, qui dit : » elle est intéressante par les ob-» servations météorologiques qui la pré-» cedent, & par tous les détails qui l'ac-» compagnent. Rien, ajoute-t-il, n'est ou-» blié de ce qui peut instruire & plaire. » Ce Médecin suit pas à pas la nature; il » connoît trop cette liaison des rapports, » cette harmonie du mouvement qui la » constitue, pour s'y méprendre. On peut » présenter ce Mémoire comme un mo-» dele en ce genre, qui doit encourager » ceux qui suivent la même carriere. La » méthode curative de M. Menuret est aussi » sûre que ses principes sont lumineux; & » de deux cents quarante Soldats qu'il a trai-» tés de cette épidémie, il ne lui en est mort » aucun. Il fait hommage de ses succès à » la nature, dont il n'a été, dit-il, que le » ministre & l'interprete: c'est être aussi mo-» deste que savant. «

A une constitution seche & froide qui avoit régné pendant la derniere moitié du mois de Décembre & tout le mois de Janvier, succéda une alternative de chaud & de froid, de pluie & de beau tems, de vents de nord & de sud, qui dura tout le

mois de Fevrier. Les fluxions de poitrine, entées ſur des fievres vermineuſes, furent très-fréquentes & très-funeſtes dans les villages & bourgs des environs; rares, très-graves, mais point mortelles dans la ville.

Les vents de ſud & de nord ſe ſuccéderent alternativement pendant le mois de Mars, & amenerent avec eux des alternatives de tems pluvieux & de froid : le ſud domina pendant tout le mois d'Avril; auſſi ce mois fut-il conſtamment pluvieux, la ſérénité ne revint que ſur la fin. Dès le mois de Mai de l'année précédente, on s'étoit apperçu qu'une roſée chaude, qu'on appelle *manne* dans le Dauphiné, étoit tombée abondamment ſur les arbres, les vignes & les différens végétaux, qui en avoient reçu une altération conſidérable. Les vers à ſoie éprouverent les premiers les mauvais effets des feuilles de mûrier ainſi altérées. Depuis ce tems, les différentes eſpeces de volailles furent affectées diverſement juſqu'à la fin de l'hiver. Avant les grands froids, les chevaux payerent le tribut à l'épidémie: il en périt beaucoup par le *vertigo*, eſpece de frénéſie contagieuſe qui les emportoit en peu de jours, malgré les ſecours multipliés qu'on leur adminiſtroit. La contagion étoit telle, que, dès qu'un cheval étoit attaqué dans une écurie, non-ſeulement les

autres qui s'y trouvoient ne tardoient pas à être attaqués des mêmes ſymptômes, ſi on ne les éloignoit promptement, mais encore l'infection ſubſiſtoit pendant pluſieurs ſemaines. On vit auſſi, dans le même tems, quelques chiens ſe reſſentir du malheur commun; ils devenoient triſtes, languiſſans, portoient les oreilles & la queue baſſes; leurs yeux étoient obſcurcis, couverts de chaſſie & de taches, & perdoient enſuite leur mouvement & leurs fonctions; le dégoût, le vomiſſement, la toux & la gêne de la reſpiration étoient des ſymptômes conſtans de la maladie, qui ſe terminoit le plus ſouvent par la mort. On eſt parvenu à en guérir quelques-uns, en leur donnant l'émétique à différentes repriſes, & leur faiſant boire beaucoup d'huile avec du lait. Ils ont langui long-tems, & n'ont repris que par degrés l'éclat naturel & l'exercice de leurs yeux.

Les bêtes à laine ont été, dans tout le bas Dauphiné & dans le Vivarais, celles qui ont le plus ſouffert du fléau épidémique. On voyoit ces animaux maigres, deſſéchés, affoiblis, ſe ſoutenant à peine ſur leurs pieds, devenir enſuite enflés, & finir dans les convulſions. En ouvrant leurs cadavres, on trouvoit le ventre plein d'eau, le foie durci, d'un gris blanc, parſemé dulceres & de duretés. Les poumons étoient

la partie la plus affectée ; on y trouvoit des ſuppurations plus ou moins avancées, des ulceres, des tubercules.

Il eſt aiſé de juger que la chair de ces animaux déjà malade, qu'on dévouoit à une mort précipitée pour ſervir d'aliment aux hommes, ne pouvoit qu'être altérée, mal ſaine & pernicieuſe. N'en pouvant empêcher le débit, M. Menuret recommanda expreſſément d'examiner avec attention, chez les Bouchers, les organes intérieurs des animaux qui étoient mis en vente, de n'en prendre & de n'en uſer qu'autant qu'ils paroîtroient ſains & inaltérés : auſſi la conſommation du mouton a-t-elle été très-petite à Montelimart pendant cet hiver ; & il eſt plus que vraiſemblable qu'on dut à cette précaution l'avantage d'avoir été à l'abri de la contagion.

On tâcha de remédier aux progrès du mal & de la contagion, en parfumant les bergeries, en y brûlant de l'ail & du bois de geniévre, en faiſant manger aux beſtiaux beaucoup de ſel avec de la rhue & des baies de geniévre, en leur faiſant prendre quelques doſes d'un électuaire chaud, tel que l'orviétan ; mais le retour du printems & des nouvelles herbes fut le remede le plus prompt & le plus efficace.

Ce fut dans ces deux mois que l'épidémie attaqua les habitans des bourgs & des vil-

lages des environs de Montelimart, tandis que cette ville, ſituée, pour ainſi dire, au centre de la contagion, en parut exempte. Ces maladies préſentoient des ſignes non-équivoques d'une vraie inflammation de poitrine, compliquée avec la fievre putride vermineuſe: il falloit diriger contre cette double affection ſes indications & les ſecours qu'on employoit pour les remplir, & ne jamais perdre de vue l'une en s'attachant trop à l'autre. Il falloit unir les ſaignées aux purgatifs & aux émétiques. Les malades qui ont guéri ont rendu beaucoup de vers qui paroiſſoient un accident eſſentiel dans cette maladie, & exiger des remedes appropriés.

Un grand nombre de Soldats du Régiment de Conti, en garniſon dans le Vivarais, où la mortalité des beſtiaux a été la plus conſidérable & l'épidémie plus répandue parmi les hommes, furent attaqués de cette maladie. M. Menuret expoſe les ſymptômes dont furent affectés pluſieurs de ces Soldats, & les remedes auxquels on eut recours pour les guérir; mais c'eſt dans l'ouvrage même qu'il faut voir ces détails, qui perdroient trop à être abrégés.

Les vents d'oueſt & de ſud régnerent pendant les premiers jours du mois de Mai, & le tems fut couvert & pluvieux; il y eut enſuite des alternatives de vent de ſud & de

vend de nord, qui amenerent alternativement de la pluie & du froid. Le ſud-oueſt, qui ſoufla ſur la fin du mois, amena une pluie abondante ; ce qui dura pendant tout le commencement du mois de Juin : enſuite le vent de nord ſe fit ſentir, & amena du beau tems. Le tems devint très-chaud ; mais cette chaleur fut bientôt tempérée par une pluie abondante, qui fut amenée par le vent de ſud. Cette alternative de chaleur & de pluie dura juſqu'au vingt-cinq ; alors le ſud & le ſud-oueſt reprirent le deſſus.

L'épidémie ſur les animaux paroiſſoit s'être ralentie, & les hommes ceſſerent d'être en proie à la maladie qui avoit régné pendant les deux mois précédens : on en vit encore quelques-uns foiblement attaqués de ce fléau, qui parut évidemment ſur ſon déclin, par la légéreté des ſymptômes qu'ils éprouverent.

Après avoir tracé le tableau de cette maladie épidémique, M. Menuret a cru, pour compléter ſon travail, devoir en donner l'éthiologie. Il poſe d'abord pour principe, que toute maladie qui attaque de la même façon un certain nombre de perſonnes, eſt excitée par une cauſe commune & générale ; qu'il n'y en a point de plus univerſelle que l'air ; que les alimens fourniſſent un principe beaucoup moins fécond, quoiqu'ils ne doivent pas être exclus de la coo-

pération aux maladies générales, parce qu'ils participent plus ou moins à l'altération de l'air; qu'il y a d'ailleurs des circonstances où ils présentent des vices réels & observables.

Il pense que cette maladie épidémique qu'il a décrite, & dans laquelle on n'a observé rien de contagieux, peut avoir été excitée par les qualités physiques de l'air. Après une automne assez humide, l'hiver le plus rigoureux plongea toute la nature dans l'engourdissement. Le froid pénétrant qui régna avec tant de constance, dut nécessairement empêcher l'issue de l'humeur de la transpiration, & suspendre dans tous les petits vaisseaux le mouvement des liquides: les corps vivans, surchargés d'humeurs, ne purent s'en débarrasser. La rigidité, la force systaltique du systême vasculaire augmentant avec le froid, le sang dut nécessairement devenir plus dense & plus disposé à l'état inflammatoire. Ainsi se formoit lentement ce principe hétérogene qui devoit troubler le mouvement & le mêlange exact des parties du sang, par son séjour dans les extrêmités insensibles ou non irritables des vaisseaux. Par un progrès naturel, l'engorgement des tuyaux excrétoires & des vaisseaux plus considérables succéda à celui des capillaires; déjà les sécrétions commencent à languir, l'appétit diminue,

le moindre exercice laſſe & fatigue ; bientôt le ſang eſt altéré, les vaiſſeaux ſenſibles ſont agacés: à ce ſignal, la nature endormie s'éveille, toutes les parties irritables & mobiles ſont miſes en action & en mouvement, la fievre s'excite, & la maladie exiſte.

C'eſt principalement au reflux de la matiere de la tranſpiration qu'il attribue ces effets ; & cette matiere lui paroît devoir d'autant plus être regardée comme hétérogene au ſang, qu'elle a été plus altérée dans les couloirs de la peau ou des poumons. Il ſe croit fondé à regarder la couenne qui ſe forme dans le ſang, comme formée par la matiere même de la tranſpiration retenue, parce que cette couenne ſe remarque ſinguliérement & conſtamment dans toutes les maladies de fluxion, où la tranſpiration arrêtée joue un rôle conſidérable comme cauſe ou comme accident, & qu'on l'obſerve ſur-tout dans la ſaiſon où les arrêts de la tranſpiration, & les maladies qui en ſont la ſuite, ſont plus généralement répandues.

Pour confirmer ces idées, il remarque que l'expérience prouve que la conſtitution froide & boréale de l'hiver devient nuiſible quand elle paſſe certaines bornes, & qu'elle produit des effets aſſez ſemblables à ceux qu'il a expoſés. On voit en effet que cette conſtitution immodérée eſt principalement

fertile en fievres inflammatoires, putrides, en catarrhes, pleuréſies & péripneumonies; c'eſt ce que conſtatent les obſervations d'Hippocrate, de Baillou, de Sydenham, & de l'Auteur auquel nous devons les obſervations des maladies épidémiques qui ont régné à Paris depuis 1707 juſqu'en 1747; obſervations que j'ai publiées dans ce Journal.

Quoique l'air paroiſſe avoir été la principale cauſe de cette épidémie pour ſa froideur & ſa ſéchereſſe, on ne peut cependant refuſer un rang parmi les cauſes auxiliaires à l'altération ſenſible des alimens, & ſur-tout des ſubſtances animales. On a déjà obſervé ci-deſſus, que les bêtes à laine ſurtout étoient affligées d'une maladie qui ravageoit les troupeaux. Les hommes, en mangeant ces chairs infectées, avaloient néceſſairement le poiſon avec la nourriture: les organes digeſtifs affoiblis n'ont pu dompter entiérement ces mauvaiſes qualités; ils ſont devenus le premier ſiege & le premier théatre du mal. Ces digeſtions viciées ou imparfaites ont dû laiſſer des embarras dans les premieres voies, former des matieres propres au développement & à la nourriture des vers, fournir au ſang un chyle impur, & préparer ce principe de l'altération du ſang, mobile & cauſe de la fievre putride: delà ce caractere éminemment

putride, joint à la diſpoſition inflammatoire ; delà l'état vermineux, les ſymptômes abdominaux, l'affaiſſement ; & delà encore l'abondance & l'utilité de la criſe inteſtinale. De cette cauſe ſe déduit auſſi naturellement la multiplicité des maladies dans les endroits où la mortalité des beſtiaux étoit la plus répandue.

J'extrairai peu de choſe du quatrieme chapitre, qui traite des criſes & des métaſtaſes, parce qu'il faudroit le tranſcrire en entier, ſi je voulois rapporter tout ce qu'il contient d'utile & d'important pour les progrès de la médecine ; je préfere d'y renvoyer le lecteur, qui ne le lira pas ſans fruit ; cependant, pour lui donner d'avance une idée des avantages qu'il peut en tirer, je vais tranſcrire ici la dixieme obſervation, dans laquelle on voit ſe ſuccéder, le cinquieme, le quatorzieme & le vingt-unieme jour de la maladie, des criſes qui toutes furent imparfaites, de ſorte que la maladie ne fut jugée complettement que le quarante-unieme jour. Nous avons préféré cette obſervation, qui eſt due à M. Lacroix, Médecin de l'hôpital de Collioure, parce que, comme l'obſerve M. Richard, elle eſt exactement conforme à la doctrine d'Hippocrate, & qu'elle pourroit ſervir de preuve & d'appui à celle de l'influence du tiſſu cellulaire ſur les criſes, ſi cette doctrine, miſe dans un ſi beau jour

par M. de Bordeu, avoit encore besoin de preuves.

Un Dragon du Colonel-Général, nommé l'Enfant, fut porté dans l'hôpital de Collioure le 6 Mai 1767 : dix jours auparavant, il avoit reçu un coup d'épée dans le bras qui avoit été assez promptement guéri ; il lui étoit survenu une fievre pour laquelle le Chirurgien-Major de son Régiment lui fit prendre un vomitif qu'il alla rendre sur les remparts, sans en aider l'effet par aucune boisson.

Arrivé à l'hôpital de Collioure, sa fievre parut être continue simple, mais son incontinence & son indiscrétion la rendirent putride ; son pouls étoit petit, serré & convulsif ; le visage étoit enflammé, la langue seche & aride, & le ventre très-tendu. Il fut mis alors à une diete sévere, & on lui prescrivit une ample boisson d'eau de tamarin nitrée, qui, aidée de deux lavemens, lui procura plusieurs selles bilieuses d'une odeur infecte. Le lendemain le malade paroissoit moins mal ; la langue & la peau étoient moins arides, mais le pouls restoit toujours convulsif : on lui fit donner une potion émétisée, qui procura une ample évacuation de bile porracée, par le haut & par le bas. Ces évacuations semblerent soulager le malade ; mais le pouls étoit toujours convulsif : il continua le même remede,

qui produiſit conſtamment les mêmes évacuations.

Le cinquieme de ſa maladie le Soldat parut aſſez tranquille ; mais le ſoir les ſymptômes redoublerent, le pouls devint grand & rebondiſſant ; ce qui pronoſtiquoit une hémorrhagie, qui arriva le ſoir même, ſans que la fievre eût paru diminuée : on ajouta les acides à ſa boiſſon ordinaire ; & le lendemain il parut une nouvelle hémorrhagie, moindre cependant que la premiere. Le huitieme jour on appliqua les véſicatoires aux jambes : on continua la même potion & la même tiſane les jours ſuivans. Le quatorzieme jour, il y eut un peu de moiteur : le pouls ſe relâcha, & il parut une légere ſuppuration aux véſicatoires, qui juſques-là étoient reſtés ſecs.

Comme la criſe étoit imparfaite, & qu'on craignoit juſtement une mataſtaſe, on fit prendre le lendemain un minoratif aiguiſé : l'effet en fut prodigieux, & le malade évacua, par les ſelles & par le vomiſſement, une quantité d'humeur bilieuſe & putride. Après une évacuation auſſi abondante, on le mit à l'uſage du quinquina, ſans diſcontinuer les remedes acidules. Il y perſiſta juſqu'au vingt-unieme jour, que la nature parut annoncer une nouvelle criſe ; mais, loin d'être parfaite, l'humeur ſe porta ſur la poitrine ; elle rendit la reſpiration

courte & difficile, & elle excita une toux auſſi fréquente qu'incommode, qu'on chercha à adoucir par les moyens connus : le pouls paroiſſoit alors un peu moins convulſif. Le vingt-ſeptieme jour, le malade devint, en ſix heures de tems, bouffi de la tête aux pieds ; il continuoit à rejetter du pus dans ſes crachats : une infuſion d'hyſſope, dans chaque pinte de laquelle on faiſoit fondre demi-gros d'*arcanum duplicatum* & une once d'oxymel ſcillitique, continuée pendant trois jours, ſuffit pour faire diſparoître la bouffiſſure ; mais le pouls reſtoit toujours convulſif, & les crachats étoient encore purulens & très-abondans. Enfin le trente-cinquieme jour de la maladie les crachats ſe ſupprimerent, la bouffiſſure reparut : les mêmes remedes déjà employés la diſſiperent en auſſi peu de tems que la premiere fois, & firent reparoître l'expectoration.

Sur le ſoir du quarantieme jour, le malade ſe plaignit d'une douleur aſſez vive à la cuiſſe : il fut exactement viſité, il n'y paroiſſoit ni rougeur, ni fluctuation. Le lendemain la douleur ſubſiſta toujours, & la fluctuation ſe fit ſentir. On ne perdit pas de tems ; on ouvrit le *faſcia lata* qui étoit le ſiege du dépôt ; & il en ſortit une ſanie abondante, ſemblable à de la lavure de chair, & d'une odeur infecte : tout ce muſcle

étoit ſphacélé, & tomba en lambeaux. Le ſoir même on apperçut que le pus avoit gagné juſqu'au pli de l'aîne : on mit ces parties à découvert, & on panſa la plaie méthodiquement avec le ſtyrax & le baume de *Fioraventi*, tandis qu'on employoit intérieurement les anti-ſeptiques les plus agiſſans. A la levée du premier appareil on trouva la plaie aſſez belle pour oſer eſpérer ; le pouls, qui, juſqu'au tems du dépôt, avoit toujours été de mauvais caractere, devint naturel ; la fievre & tous les accidens de la poitrine diſparurent preſqu'auſſi promptement, & le malade reprit inſenſiblement des forces ; enfin il parvint bientôt à une guériſon radicale.

Si l'on doutoit du danger de faire diſparoître inconſidérément les dartres ou la gale, ou de la néceſſité de faire reparoître ces éruptions dans les maladies qui réſultent de leur répercuſſion, il ſuffiroit de lire le cinquieme chapitre pour être convaincu combien il eſt eſſentiel de reſpecter cette eſpece d'éruption critique, & avec quel ménagement on doit la traiter.

Le foie eſt un des viſceres dont la fonction eſt le plus immédiatement néceſſaire à la conſervation de la vie : on ne peut donc ſavoir trop de gré à M. Richard d'avoir recueilli un grand nombre d'obſervations ſur les maladies auxquelles il eſt expoſé. De ces

obſervations, les unes ſont relatives aux maladies qui affectent ce viſcere par ſympathie, tels que les abſcès qu'on y voit ſurvenir à la ſuite des coups à la tête: les autres lui ſont eſſentielles. Parmi ces dernieres, les abſcès & les bleſſures de ce viſcere ſont celles qui méritent le plus d'attention. Les pierres qui s'engendrent dans la véſicule du fiel étant la cauſe de différentes eſpeces de jauniſſes, de coliques hépatiques, &c. doivent également exciter les Médecins Obſervateurs à en conſtater l'exiſtence, & à rechercher les moyens de les expulſer. On trouve ſur tous ces objets les obſervations les plus intéreſſantes, mais que les bornes d'un extrait ne permettent pas de faire connoître dans tout le détail néceſſaire pour en rendre le précis utile aux lecteurs; ce qui m'engage à les exhorter de recourir à l'ouvrage même, dont aucun extrait ne pourroit leur tenir lieu.

J'ai rapporté dans ce Journal un ſi grand nombre d'obſervations qui conſtatent l'efficacité des pilules toniques de M. Bacher, Médecin de Thann en Alſace, que je me crois diſpenſé de faire connoître plus particuliérement celles qu'on trouve dans le ſeptieme chapitre du Recueil de M. Richard. J'en extrairai ſeulement la compoſition de ces pilules, qui a été dépoſée, en 1772, entre les mains du Miniſtre de la guerre, par M. Bacher.

L'extrait des racines de l'*helleborus niger angustioribus foliis* de Tournefort, en fait la base. Il est essentiel de bien choisir ces racines ; celles qui sont cueillies en Septembre & en Octobre sont préférables, parce qu'elles contiennent plus de résine & de gomme. Pour en tirer l'extrait, on commence par pulvériser grossiérement la racine d'ellébore ; on verse dessus une quantité suffisante d'eau-de-vie alkalisée, pour qu'elle soit parfaitement humectée ; on répete cette irroration douze heures après : il faut un dixieme de nitre fixé par les charbons, sur neuf parties d'eau-de-vie, qu'on doit choisir excellente. Douze heures après avoir fait la seconde irroration d'eau-de-vie, on commence les infusions au vin ; on emploie à cet effet le meilleur vin du Rhin, ou, à son défaut, du vin de Grave de la premiere qualité : on jette sur la matiere, qui doit être placée dans des terrines de grès, une suffisante quantité de l'une ou de l'autre espece de ces vins, pendant l'espace de quarante-huit heures : on a soin de remplacer le vin qui s'évapore ou qui pénetre la racine & s'incorpore avec elle, de sorte qu'il surnage toujours de six travers de doigt ; on met alors le tout dans une grande bassine d'argent, & on le fait bouillir pendant l'espace d'une demi-heure ; on passe ensuite à travers un linge la liqueur toute chaude, avec

forte expreſſion. On rejette dans la terrine le réſidu de cette opération, & l'on verſe deſſus une nouvelle quantité de vin du Rhin ou de Grave, juſqu'à ce qu'il furnage de ſix travers de doigt : on remplace le vin, comme dans la premiere opération, à meſure qu'il pénetre la matiere, &, après une infuſion de quarante-huit heures, on procede à la décoction & à l'expreſſion comme ci-devant : on mêle enſemble les deux liqueurs extraites, & on jette le marc comme inutile.

Pour procéder à l'évaporation de cette liqueur, on fait bouillir dans une baſſine d'argent deux parties d'eau très-pure ; &, lorſqu'elle eſt bouillante, on y mêle une partie de la décoction d'ellébore, qu'on aura troublée avec la ſpatule, pour que la réſine, qui gagne aiſément le fond, ſoit exactement mêlée avec les autres parties extractives. On aura attention que la baſſine ne ſoit pas pleine ; & on modérera le feu, afin d'empêcher que la matiere, qui eſt fort ſujete à gonfler, ne s'extravaſe : on pouſſera l'évaporation juſqu'à ce qu'elle ait acquis la conſiſtance de ſyrop. On répétera ce travail, en ſoumettant pour la ſeconde fois cette liqueur extractive à une nouvelle ébullition avec de l'eau, & à une évaporation ſuffiſante pour qu'elle reprenne la conſiſtance de ſyrop. On ſuivra exactement le

même procédé que pour la premiere évaporation.

Lorſque toute la liqueur aura ſubi cette double opération, on procédera, par une évaporation lente, à la réduire en conſiſtance d'extrait, ayant ſoin de l'agiter continuellement avec une ſpatule de bois : enſuite on retirera la baſſine du feu, & on y verſera peu-à-peu un neuvieme d'excellente & forte eau-de-vie, qu'on mêlera exactement avec l'extrait : on fera ſur le champ évaporer cette eau-de-vie à un degré de chaleur fort médiocre ; & par cette méthode, on obtiendra la matiere réſineuſe & extractive d'ellébore noir, dépouillée de ſes parties âcres & déléteres, & mêlée de la maniere la plus intime avec la partie extractive du vin.

On prend une once de cet extrait, & autant de myrrhe préparée comme nous l'allons indiquer ci-deſſous ; trois gros & un ſcrupule de chardon-bénit réduit en poudre : on en fait, ſelon l'art, une maſſe qu'on laiſſe deſſécher à l'air juſqu'à ce qu'elle ait acquis aſſez de conſiſtance pour être réduite en pilules.

La préparation de la myrrhe conſiſte à la pulvériſer groſſiérement, à la paſſer à travers un tamis de crin, à la jetter enſuite dans une baſſine où il y a une ſuffiſante quantité d'eau : elle s'y diſſout à une chaleur

médiocre ; alors on la paſſe toute chaude à travers un linge, & on l'exprime fortement : on expoſe à un feu léger la myrrhe ainſi diſſoute, & on l'agite ſans ceſſe, juſqu'à ce qu'elle ait acquis la conſiſtance d'extrait.

C'eſt avec bien du regret que je ſuis obligé de terminer ici l'Extrait du Recueil de M. Richard ; les autres matieres qui le forment ne ſont ni moins intéreſſantes, ni moins dignes de l'attention des Praticiens ; elles doivent donner les plus grandes eſpérances d'un établiſſement qui, dans ſon enfance, a produit des obſervations auſſi intéreſſantes que multipliées. Je pourrai donner dans le prochain Journal la compoſition des dragées de Keyſer, qu'on trouve auſſi dans ce volume.

SUITE DU MEMOIRE

Sur les Maladies chroniques ; par Monſieur BALME, Médecin au Puy en Velay.

SECONDE PARTIE.

Pour parvenir au but que nous nous ſommes propoſé, il eſt néceſſaire à préſent de déterminer d'une maniere diſtincte & préciſe la différence qui ſe trouve dans le caractere des *maladies chroniques* & celui des *maladies aiguës*. Le caractere des mala-

dies chroniques étant bien établi, il ſera ſans doute plus facile de découvrir les cauſes du peu de ſuccès des Artiſtes dans le traitement de ces maladies, & de trouver des moyens curatifs plus méthodiques & plus ſûrs. Nous ne nous bornerons pas à préſenter des obſervations ſeches & iſolées, & à en déduire une théorie & une pratique conforme à l'idée que notre imagination aura pu nous ſuggérer. *La nature* ſera toujours notre guide; Hippocrate, ſon fidele interprete, ſera notre appui: nous prendrons encore de ſes diſciples & de ſes bons obſervateurs, ce qui pourra nous juſtifier & affermir notre ſentiment, & peut-être pourrons-nous au moins faire entrevoir un corps de doctrine, qui, perfectionné & travaillé par de meilleures mains, ſeroit de quelque utilité aux jeunes Médecins qui entrent dans la carriere laborieuſe & incertaine de la pratique (*a*). D'ailleurs, je ſuis bien aiſe de pré-

(*a*) Ce Mémoire doit être regardé comme une ſorte de diſcours préliminaire ou comme le *Proſpectus* d'un ouvrage que l'Auteur eſt ſur le point de publier. Tout prévenu qu'il eſt ou qu'il paroiſſe être en faveur de ſes ſentimens, il eſt de bonne foi; & il reviendra facilement, ſi on lui démontre la fauſſeté de ſes aſſertions, auxquelles il n'a pu donner l'authenticité poſſible, par la briéveté qu'il a dû s'impoſer dans ce Mémoire; le retard de la publication de l'ouvrage fait foi de la déférence de l'Auteur.

venir le lecteur que je pense & agis comme Klein. *Liberam profiteor medicinam, nec ab antiquis sum, nec à novis : utrosque ubi veritatem colunt, sequor ; magni facio sæpiùs repetitam experientiam......* (Præfat. lib. interp. chin.)

Les maladies sont *aiguës*, disent la plupart des Médecins, lorsqu'elles parcourent leur tems avec rapidité, & avec un danger imminent ; elles sont dites *chroniques*, quand elles emploient un tems très long à se terminer, soit en bien, soit en mal, &c. Mais, comme cette définition ne donne aucune notion claire & solide, & que d'ailleurs elle est sujete à fournir matiere à beaucoup de discussions, nous n'en ferons aucun usage ; & nous dirons qu'une maladie est *aiguë* lorsqu'on voit dans les signes qui la caractérisent, dans les symptômes qui l'accompagnent, dans les effets qu'elle produit, une force souvent plus que suffisante, & une activité considérable de la *nature*, pour détruire & expulser dans un court espace de tems l'humeur morbifique, soit en raison de la quantité ou de la qualité de l'humeur, soit en raison du danger imminent de la partie affectée. Nous déclarons une maladie *chronique*, lorsqu'on remarque par les signes, par les symptômes & par les effets, une inaction presqu'absolue de la *nature*, ou bien une action lente, pénible, mal dirigée,

gée, & le plus ſouvent inſuffiſante à produire, dans un long intervalle de tems, des mouvemens ſalutaires, à l'effet de détruire & d'expulſer la matiere morbifique, qui, à raiſon de ſa qualité plus ténace, ou de ſa quantité plus conſidérable que dans les maladies aiguës, prévaut, excede, épuiſe, & annulle le peu de forces que la nature emploie pour ſa délivrance, &c.

La définition que nous venons de donner eſt conforme à l'expérience & aux documens de *notre Maître de Cos ;* nous y reconnoiſſons & nous y établiſſons le pouvoir & l'action de la *nature* dans toutes les maladies..... *Natura morborum curatrix..... Morbis naturæ medentur.....* Dans les *maladies aiguës*, elle ſeule ſuffit ; toute l'opération de l'Artiſte ne conſiſte le plus ſouvent qu'à modérer ſes mouvemens trop impétueux. Dans les *maladies chroniques*, elle ſeule fait tout ; mais l'Artiſte doit l'exciter & la forcer à produire des mouvemens qu'elle ſemble craindre & éviter. Voilà en quoi conſiſte tout *l'art de guérir ;* mais que cet art eſt grand, qu'il eſt vaſte, qu'il eſt profond, qu'il eſt laborieux ! *Ars longa, vita brevis*, a dit Hippocrate ; paroles mémorables, dans le ſens deſquelles chaque Médecin doit plutôt trouver des ſujets d'émulation & d'ardeur pour ſa pro-

ſeſſion, qu'une raiſon d'indolence & de découragement.

Nous trouvons deux avantages dans les caracteres particuliers que nous avons aſſignés aux maladies aiguës ; le premier, c'eſt qu'il eſt aiſé d'appercevoir la place intermédiaire que doivent occuper les maladies qui participent tant de l'aigu que du chronique, & qui ſont du *genre mixte :* telles ſont certaines eſpeces de fievres malignes, certaines fievres intermittentes : on y voit encore la connexion que certaines maladies chroniques ont avec les aiguës, telles que l'apoplexie, la goutte, &c. qui ne ſont, dans le vrai, que le paroxyſme d'une maladie chronique habituelle, ainſi que le Docteur Cheyne l'avoit bien remarqué. (*a*)

Le ſecond avantage que nous retirons de notre définition, conſiſte en ce qu'elle nous fournit le moyen d'établir une diviſion utile & néceſſaire des maladies chroniques, ſans nous écarter jamais de la *nature.* Nous diviſons donc les maladies chroniques en *trois claſſes* principales. La *premiere claſſe* comprendra les maladies dans leſquelles on

(a) *Chronicis quidem morbis, ſui ſunt quandoque paroxyſmi acutorum æmuli : præcipuè ubi jam fatum miſero ægro imminet ; & acutorum aliquandò multi, in chronicos deſinunt.....* (De infirm. Sanit. tuend. cap. 7.)

obſerve la *nature* employer des forces & avoir une action réelle, quoique lente, pour vaincre la cauſe morbifique ; déterminer même des mouvemens conſidérables, quelquefois violens, mais mal dirigés, mal ordonnés, au point même d'accélérer & de déterminer la deſtruction de l'individu. La *ſeconde claſſe* contiendra les maladies dans leſquelles la *nature* n'a aucune action déterminée, n'emploie aucune force pour détruire la matiere morbifique ; mais paroît pourtant ſuſceptible d'être aidée, & capable de quelques efforts ſalutaires, ſi l'Artiſte veut s'y prêter & l'émouvoir. Dans la *troiſieme* & derniere *claſſe*, ſeront les maladies dans le cours deſquelles la *nature* épuiſée reçoit ſans aucun fruit & ſans aucun effet tous les ſecours de l'art : incapable d'aucun effort & d'aucun mouvement, elle ſuccombe peu-à-peu, & ſans aucun eſpoir, à la force & à l'opiniâtreté du mal..... Je ſuis perſuadé qu'il n'exiſte aucune maladie chronique qui ne puiſſe être placée dans l'une de ces claſſes.

Développons à préſent de notre mieux la *cauſe* des maladies *chroniques*, & évitons de la confondre avec l'*effet*, ainſi qu'on peut le reprocher à la plupart des Médecins. Je crois, avec Hippocrate, qu'elle n'eſt qu'*une*, & qu'elle ne ſe préſente que ſous diverſes formes : ſuivons-en la marche

& les effets dans tous les tems de la vie. (*a*)

Nous ne naiſſons que pour ſouffrir, & notre vie n'eſt qu'un tiſſu d'infirmités : ainſi la ſanté n'eſt qu'un objet idéal, auquel nous ne pouvons pas plus prétendre, que les Phyſiciens au mouvement perpétuel. On peut donc dire avec raiſon que la vie de l'homme n'eſt qu'un paſſage continuel d'une maladie à l'autre, & la médecine un art qui apprend à ſubſtituer une maladie légere à une maladie grave. Parcourons les affections qui ſe montrent dans tous les âges, & que le climat, les mœurs, l'éducation, le genre de vie, favoriſent & développent. (*b*)

L'obſervation nous apprend que les effets de la *nature* ſont dirigés vers la tête, dans l'*enfance ;* vers la poitrine, dans l'*adoleſcence ;* vers le ventre inférieur, dans l'*âge*

(a) *Morborum omnium unus & idem modus eſt, locus verò ipſe eorum differentiam facit ; quare videntur quidem morbi, nil ſimile habere propter diverſitatem ſcilicet locorum, quùm ſit tamen una morborum omnium ſpecies & cauſa eadem.* (Hippocr. Lib. de Flatibus.)

(b) *Nec igitur una ſanitas eſt, nec exiſtit ſanitas perfecta, ſeu partium earumque motuum eximius ordo, qui tantùm metaphyſicè concipitur... ſanitatem aut vitam peculiarem, quibus homini frui datum eſt, magis aut minus à ſanitate perfectâ deſciſcere, ſecundùm organorum quorumdam vividiorem aut debilem actionem.....* (Bordeu, Diſſertat. an aquit. min. aq. morb. chron.)

viril, vers les articulations principalement dans la *vieilleſſe*, ſans donner excluſion vers l'enſemble de toutes les autres parties. Cet ordre ſi ſagement obſervé dans la formation & le développement du corps humain (*a*), ſe fait de même remarquer dans les efforts que fait *la nature* pour ſe délivrer de la ſurabondance des humeurs qui peuvent la gêner ou la déranger dans la continuité & la liberté de ſon travail pour la conſervation de l'individu.

Cette ſurabondance d'humeurs ſe fait remarquer dans tous les âges; on ne voit dans *l'enfance* qu'une quantité conſidérable d'humeurs, qui cherche ſon iſſue par tous les excrétoires de la tête & de la peau. Le défaut ou l'irrégularité d'action des organes à en ſuſciter & en faciliter l'excrétion, établit l'état maladif, c'eſt-à-dire toutes les eſpeces de maladies de l'enfance; & l'excrétion facile des humeurs par les émonctoires propres à cet âge, prouve l'action ſoutenue & vigoureuſe des organes, & conſéquemment la force de la nature, c'eſt-à-dire la bonté du tempérament (*b*).

(*a*) Voyez Idée de l'homme phyſique & moral, chap. 2, art. 3.

(b) *Sunt verò in infantiâ affectus circà caput.... hujuſmodi ſunt exulcerationes leves, & ſuperficiales cutis, capitis & faciei..... dolores, ardores, æſtus circà caput..... affectus, hæmorrhagiæ narium.....*

L'action fortifiée des organes dans *l'adolescence*, jointe au développement de nouveaux organes, jusques-là dans une sorte d'inaction & comme passifs, doivent emmener nécessairement une maniere-d'être, ou un état de vie bien différent : delà une nutrition plus abondante & un genre d'évacuations plus considérables, & dirigées vers de nouvelles voies ; & cet état participant de *l'enfance* & de *l'âge viril*, doit participer de même des excrétions & des maladies communes à ces deux âges : c'est pour cela que nous remarquons les affections de la tête se soutenir, celles de la poitrine avoir lieu & dominer principalement, & celles du ventre se montrer & se développer. (*a*)

Nous remarquerons encore en passant, qu'indépendamment de l'action de la nature, dirigée, à l'époque de l'adolescence, vers la poitrine, & des affections qui en résultent, la correspondance intime & si connue des *parties génitales* avec la poitrine doit

convulsiva & epileptica pathemata. . . . . coryza frequens, &c., &c. (Stahl, Diss. de Morb. ætat. cap. 2.)

(a) *Circà tempus adolescentiæ floridæ, frequentiores circà pectus ingruunt affectus ; tusses siccæ efferæ, aut humidæ quoque acres & impetuosæ ; raucedives, asthmata convulsiva, dolores rheumatici circà scapulas, thoracem, humeros, cervicem, palpitationes, &c.* (Stahl, cap. idem.)

nous présenter de nouvelles affections dirigées vers ce dernier organe, lorsque les évacuations n'ont pas lieu par les émonctoires des parties génitales qui ont acquis un degré d'action & de vie qu'elles n'avoient point, évacuations qui sont sans contredit plus considérables qu'on ne pense. (*a*)

L'*âge viril* emmene avec soi des affections différentes & qui lui sont propres : *la nature* a achevé le développement & la formation des organes ; occupée uniquement de la conservation de l'individu, c'est vers le ventre inférieur qu'elle paroît diriger principalement ses mouvemens & ses excrétions, qui, par cette raison, sont plus abondantes. Mais les affections ou maladies de cet âge paroissent avoir encore un caractere particulier, en outre de celui qu'elles conservent ou qu'elles peuvent acquérir de l'*adolescence* ou de *la vieillesse*, en raison de la plus ou moins grande proximité de ces deux âges : ce caractere particulier dépend des *affections de l'ame*, qui

(a) *A dolore forti ad testes irruente, tussis sicca solvitur.... Cùm testis à tussi intumescit, memoriam renovat societatis pectoris, mammarum, geniturae & vocis....* (Hippocr. de Morb. vulg. sect. 5.) *Inter pudenda & pectus, arcani quidam observantur consensus.... tusses diuturnae, testium tumore solvuntur, & contra.....* (Baglivi, Prax. med. Lib. I.)

à cet âge, agit avec le plus d'empire par *la réflexion ;* en ſorte qu'on pourroit appeller l'âge viril, l'*âge de la mélancolie.* Dans l'*enfance*, l'ame paroît agir avec très-peu d'empire : dans l'*adoleſcence*, elle produit des mouvemens fougueux & impétueux ; & *la nature* ſemble agir de concert avec elle, quoiqu'elle en ſoit le plus ſouvent troublée dans ſes mouvemens. Dans l'*âge viril*, l'expérience produit une réflexion continuelle, que des paſſions encore nouvelles ne font qu'augmenter : cet état continu de réflexions ne peut que gêner les mouvemens que *la nature* emploie pour les évacuations propres à l'*âge viril.* Ces mouvemens ſont dirigés vers le ventre (*a*), avons nous dit, & les évacuations doivent s'en ſuivre néceſſairement par les couloirs qui lui ſont propres ; mais *le ſpaſme* que

(a) *Ultra hanc ætatem (juvenilem) provectis, aſthmata, pleuritides, peripneumoniæ, lethargi, phrænitides, febres ardentes, alvi profluvia diuturna, choleræ, dyſſenteriæ, lienteriæ, hæmorrhoïdes....* (Hipp. Aph. 30, ſect. 3.) *Hanc itaque ſpecialem, potiorem, & materialem cauſam, virilis ætatis morborum facimus & agnoſcimus per quam quæcumque, vel generalius aliunde naſcitur & fovetur,* Plethora, *decubitum ſuum præcipuè circà has partes nanciſcatur ; nempè circà lumborum, coxarum & iſchii in genere, inteſtini verò & oſſis ſacri ſpecialiſſimè regiones....* (Stahl, Diſſ. de Morb. ætat. cap. 2.)

les paſſions de cet âge & la réflexion produiſent & ne ceſſent d'entretenir, arrêtent ces excrétions ſalutaires, d'où doivent réſulter des affections relatives & inévitables.

La diminution des forces vitales, le peu d'effet des mouvemens naturels, les affections de l'ame plus profondes, plus graves & plus continues, & les maladies qui en dépendent néceſſairement, & qui ſe montrent auſſi-tôt que *la nature* fait preſſentir l'épuiſement où elle ſe trouve, annoncent de bien loin *la vieilleſſe*, qu'on a eu grande raiſon d'appeller une maladie. A l'apparition de ce terrible ſignal, on voit la plupart des organes qui conſtituent le corps humain, tomber dans un état de foibleſſe, d'impuiſſance & même d'inaction; *la nature* ſemble alors ſe concentrer dans une ſphere moins étendue: reconnoiſſant la diminution journaliere de ſes forces & leur inſuffiſance, elle ne les diſtribue pas au loin; conſervant pourtant ſes principaux domaines, elle en retire le plus qu'elle peut: le reſte de la mâchine ſemble lui être indifférent, & ne ſervir que de lieu de décharge. *La peau*, cet organe dont l'action eſt ſi étendue & ſi eſſentielle, devient preſque nul, & ne peut être regardé, dans le vieillard, que comme *paſſif*; il en eſt de même des *extrémités*: les *parties génitales*, après avoir eu tant d'action dans l'adoleſcence

& dans l'âge viril, font peut-être moins que ce qu'elles étoient dans l'*enfance;* il ne reste à *la nature*, pour son soulagement, que les excrétoires les plus proches, les plus actifs, & comme les plus *vivaces.* Enfin *la nature* épuisée par le travail d'une longue vie, & perdant peu à peu chacune de ses facultés, se voit éteindre & anéantir, malgré son horreur pour la destruction, qui pendant la vie lui a fait faire les efforts les plus étonnans, & lui a donné les plus vives sollicitudes pour sa conservation. (*a*)

D'après le tableau que nous venons de tracer des différens âges, & d'après l'expérience de tous les tems, on voit *la nature* toujours occupée à des évacuations nécessaires pour la conservation du corps humain. Ces évacuations se font sans trouble & à notre insu, lorsque des causes antécédentes n'y forment aucun obstacle; mais aussi-tôt que ces évacuations se trouvent gênées, diminuées ou supprimées, *la nature* s'éveille pour employer ses forces à

(a) *Senectus ipsa morbus.... decrementa & insufficientes successus, hæmorrhoïdalium, excretionum assuetarum, mictus cruenti, gonagræ & podagræ diuturni, pertinaces, lentissimi progressus, paroxysmi; apoplexiæ, paralyses; catharri suffocativi, asthmata, atrophiæ & marasmus...* (Stahl, de Morb. ætat. cap. 3.)

la destruction ou à l'expulsion de l'ennemi oppresseur : si ces forces sont considérables, & employées avec promptitude & avec vigueur, sagement ménagées par le Médecin, *la nature* seule fait tout l'ouvrage, & seule elle parvient à son but ; c'est ce qu'on voit arriver dans les *maladies aiguës* : si elle est dans l'impuissance de faire usage de ses forces, ou que l'ennemi les annulle ou les épuise peu à peu, & si le Médecin ne réussit, par les secours qu'il emploie, à les exciter, à les augmenter, à les soutenir, elle succombe à un délai plus ou moins grand ; & ses mouvemens, si toutefois elle en produit, étant mal dirigés, ne produisent rien de salutaire, & accélerent & achevent sa ruine. C'est l'histoire des *maladies chroniques*. (a)

Mais, pourra-t-on dire, d'où vient cette continuité d'évacuation ? Et pourquoi *la nature* n'est-elle pas toujours la même, en produisant des maladies ou toujours *aiguës*, ou toujours *chroniques ?*

(a) *Acuti morbi imprimis nitantur agili illâ ipsius energiâ naturæ, ad debellandam causam morbidam tendente, propter hujus activitatem in genere, aut partis dignitatem in specie.... Chronici verò affectus contrà magis segnem materiæ energiam, adeòque etiam naturæ neglectum majorem pro fundamento agnoscant....* (Stahl, Path. pars 1, sect. 4.)

Celſe (*Præfat. Lib. I*) diſoit de ſon tems : *deſidia atque luxuria, hæc duo priùs in Græciâ, corpora vitia ſunt, deinde apud nos afflixerunt;* & c'eſt à ces deux fléaux que nous devons la foibleſſe de nos tempéramens & la plupart de nos maladies ; c'eſt le plus ſûr héritage que nous tenons de nos peres, & qui ſe tranſmet ſucceſſivement aux générations ſuivantes ; ce ſont ces deux cauſes prédiſpoſantes qui, en multipliant nos beſoins, ont multiplié & aggravé nos infirmités ; ſans elles *la nature*, conſervant ſon état primitif, n'auroit jamais eu à combattre une ſurabondance de nourriture, le plus ſouvent encore nuiſible par ſa qualité, qui la tient toujours en action : attentive à expliquer ſes beſoins, elle ne demanderoit que ce qui lui eſt néceſſaire pour la conſervation, & ſes mouvemens ſeroient libres, aiſés & toujours effectifs ; *les paſſions* n'ayant que fort peu de liaiſon & de correſpondance avec la *rigide ſobriété*, ne feroient point reſſentir à *la nature* leur empire tyrannique, & ne la troubleroient point dans ſes fonctions : toute à elle-même, & jamais traverſée, elle aſſureroit une ſanté vigoureuſe & auſſi complete qu'il eſt poſſible d'acquérir & de poſſéder, conſéquemment couronnée par une longue vie. On en trouve quelques modeles parmi les gens de la campagne.

Mais *la nature*, toujours en mouvement contre ce ſuperflu que le luxe, par ſes apprêts, lui fait déſirer, pour ſatisfaire à des beſoins *factices* qui annoncent ſon état d'inertie & de langueur, reconnoît & éprouve une ſatiété qui lui eſt contraire & ſouvent funeſte par la néceſſité où elle eſt d'employer des mouvemens conſidérables, à la continuté deſquels elle ne peut ſuffire, & la fait ſuccomber avant le tems qui ſembloit lui avoir été aſſigné; & ſi on la voit ſe relever & réſiſter encore, ce n'eſt que pour donner des jours languiſſans & pénibles, & pour foiblir & ſuccomber à une nouvelle attaque.

L'oiſiveté & le luxe, ces deux puiſſans ennemis de l'humanité, ne contribuent pas peu encore à fatiguer cette nature ouvriere & intelligente, en créant & en donnant toute l'activité poſſible aux *paſſions* dans tous les âges, qui ce ſemble, pour hâter la deſtruction de l'homme, exercent un empire abſolu ſur tous ſes organes, par les différens degrés de *ſpaſme* qu'elles y excitent; ce qui porte le trouble & la confuſion dans leur action propre & réciproque, & par conſéquent gêne, fatigue, épuiſe *la nature*, change, diminue & annulle tous ſes mouvemens utiles; & les excrétions qui, ſans cette ſeconde cauſe, je veux dire le *ſpaſme*, euſſent été ſollicitées au profit de

la nature, ſont alors ſupprimées ou diminuées; & ſi toutefois encore elles ont lieu, elles annoncent l'état d'imbécillité, d'égarement & de détreſſe où ſe trouve *la nature*. Ces exemples ſont nombreux chez les habitans des villes.

La nature ayant toujours à combattre les ſuites du luxe & de l'oiſiveté, enſemble les effets des paſſions propres à chaque âge, ne peut que perdre inſenſiblement de ſes facultés; & l'individu ainſi affoibli ne peut que tranſmettre ſes foibleſſes & ſes infirmités, j'oſerai dire auſſi *ſes vices*, à ſa reproduction: delà cette longue ſuite des maladies de l'*enfance*, deſquelles s'il échappe par art ou par un reſte des forces de *la nature*, on les verra ſe renouveller dans l'*adoleſcence*, mais ſous une autre forme, & propre à cet âge; & ſucceſſivement l'*âge viril*, & la *vieilleſſe* plus ou moins retardée ou avancée, en proportion des mouvemens ſalutaires & effectifs de *la nature*, porteront toujours l'empreinte & les marques d'un tempérament cacochyme, valétudinaire, qu'on décore du nom de *délicat*, & que nous croyons devoir appeller *maladif*.

Ainſi il eſt aiſé de conclure de ce que nous venons de dire, que les maladies ſeront *aiguës*, lorſque *la nature* retiendra dans le ſujet affecté quelques caracteres de ſon état

primitif & vigoureux : qu'elle pourra employer plus librement ses mouvemens contre la cause qui l'opprime, & ce ne sera que rarement & par des causes éloignées & accidentelles qu'elle se trouvera dans l'obligation de déployer toutes ses forces ; & si alors elle ne se trouve point contrariée ou empêchée par l'Artiste chargé de l'observer & de la modérer, elle viendra victorieusement à bout de son entreprise. De même nous dirons que les maladies doivent être *chroniques* & plus ou moins graves & de longue durée, en proportion de l'état de foiblesse & d'inaptitude de *la nature* à employer ses forces & à produire des mouvemens effectifs contre la cause que le luxe & l'oisiveté créent, développent & augmentent dans tous les instans de la vie, & en proportion des secours plus ou moins prompts & plus ou moins salutaires que l'Artiste est obligé d'apporter & de fournir à la nature ainsi affoiblie & opprimée.

Conséquemment si les maladies sont graves, fortes, aiguës & rares chez ceux que nous nommons les gens d'un bon tempérament, c'est la preuve la plus claire de la force & de la vigueur de *la nature*, qui l'a fait résister long-tems à la cause morbifique ou à ses effets, jusqu'à ce que, se voyant opprimée & sur le point de sa destruction, elle met en jeu toutes ses res-

ſources pour l'expulſer ou pour la détruire. De même, ſi les valétudinaires, les gens foibles & que nous avons appellés *maladifs*, ſont peu ſujets à des maladies violentes & graves, la raiſon en eſt que *la nature*, toujours ſurchargée & toujours occupée à un travail forcé & continu, ne peut produire ces grands efforts & ces grands mouvemens, qui ſont toujours déciſifs; & cet état de *la nature*, établiſſant une vie toujours maladive & chancelante, reſſemble parfaitement à une maladie qui reſte toujours dans ſa *crudité*, & qui ne peut ſe terminer par aucun *mouvement critique*, puiſque, pour les produire, il faut de la force & de la vigueur; ce dont n'eſt point capable *la nature* épuiſée dans de tels tempéramens.

On peut voir à préſent qu'il eſt inutile d'aller chercher toutes ces cauſes ſingulieres que l'imagination a créées à ſa fantaiſie, & à l'appui deſquelles quelques phénomenes naturels paroiſſent ſe prêter, & comme s'arranger. Les cauſes donc des *maladies chroniques* ne dépendent que de la ſurabondance du ſuc muqueux ou nourricier, ſouvent mal digéré ou mal élaboré, ſoit par l'état de foibleſſe d'un ou pluſieurs organes deſtinés à ce travail, ſoit par l'activité ſurnaturelle & forcée d'autres organes, qui, par cet excès d'action, ne produiſent rien

que de nuisible, & rejettent sur les parties foibles & dénuées d'action ce qui leur devient à charge ou nuisible à elles-mêmes (*a*); d'où résultent un trouble universel & un bouleversement général, plus ou moins apparens, dans tous les organes du corps humain, & conséquemment dans les sécrétions & les excrétions qui lui sont propres. Et concluons, avec le judicieux & illustre Duret: *diuturnitatis morborum duæ causæ sunt; complexionis partium, sive ab oppressione, sive ab exolutione fiat; & pepasmi difficultas, quæ venit ex materiæ contumaciâ, undè fit aurisia....* (Theorem. æthiol. 21.)

(a) *Rarò quisquam, non aliquam partem corporis imbecillam, habet....* (Celse, Lib. 1, cap 3.)

Fin de la seconde Partie.

DISSERTATION

Sur la Conduite d'une mere nourrice relativement à son enfant, & la maniere de se gouverner lorsqu'elle ne nourrit point; par M. ALLOUEL, Docteur en médecine, Membre du College royal de chirurgie de Paris, ancien Médecin des troupes du Roi en garnison à Monaco.

De la réforme la plus sage & la mieux sentie, il naît encore de nouveaux abus; on ne peut s'empêcher de dire que la faute

premiere en eſt aux réformateurs. Une innovation, ſouvent utile en elle-même, ceſſe de le paroître, en mettant trop à nu & ſon importance & ſes avantages. La nouveauté brille de ſes propres attraits ; & c'eſt peu connoître l'eſprit humain, que de ne pas s'appercevoir que chacun veut augmenter du *ſien* un ſyſſême nouveau.

Tel qu'en ſoit l'objet, chacun le reçoit & ſe porte aux extrêmes. Un plan donné ſur tel ou tel établiſſement, eſt, après très-peu de tems, abſolumemt méconnoiſſable. Les uns ſont éblouis par l'amour-propre ; dans ceux-ci, c'eſt l'entêtement ou une confiance aveugle qui les détermine ; dans ceux-là, une négligente & coupable complaiſance ; dans les autres, une expérience trompeuſe ; tout enfin concourt, par quelque cauſe que ce ſoit, à faire naître les accidens les plus triſtes, de l'adoption des choſes dont on ne pourroit ſe diſpenſer d'avouer les avantages, ſi nous étions plus ſages, plus circonſpects & moins aiſés à nous prévenir.

Entre différens points, il s'en préſente aujourd'hui deux fort intéreſſans ; 1° la conduite que doit tenir une mere nourrice relativement à elle (*a*) & particuliérement

(*a*) Il ſeroit inutile de prétendre ajouter aux réflexions judicieuſes qui ſe trouvent dans pluſieurs ouvrages ; les meres d'ailleurs doivent preudre les conſeils de leur Accoucheur pour le régime, &c

à ſon enfant ; 2° la maniere de ſe gouverner lorſqu'elle ne nourrit pas. Ce qui ſe paſſe tous les jours, les accidens dont nous avons été témoins, l'intérêt commun, tout nous engage à rendre quelques réflexions publiques.

PREMIERE PARTIE.

On tenta de généreux efforts pour déterminer les femmes à nourrir leurs enfans. On ne peut trop donner d'éloges aux ouvrages qui ont paru ſur un article auſſi important ; ils ont fait parler la nature : que de meres ont reconnu ſa voix !

Ce ne fut pas aſſez : on publia des plans pour élever les enfans confiés aux ſoins maternels. Chaque femme les prit bien pour modeles ; mais, enorgueillies d'être rentrées dans des droits depuis ſi long-tems négligés, les meres donnerent dans l'extrême. Leur recommanda-t-on de ne plus *entourer, charger & garroter les enfans de linges & de bandes ?* elles en proſcrivirent abſolument l'uſage.

Il n'y a pas, juſques-là, un grand mal : je penſe cependant que, dans les premiers tems, il ne ſeroit pas tout-à-fait indifférent de contenir (je dis ſeulement *contenir*) les membres, qui, tendres & flexibles, ſont ſuſceptibles de prendre des tournures que l'uſage a rendues plus ou moins déſagréables.

En examinant la conſtruction particuliere & primitive, on voit, par exemple, que les pieds prennent une poſition telle : la pointe, l'*apex* des pieds, ſe *tourne en dedans*, & les plantes tendent à ſe regarder. Par le même mécaniſme, la cuiſſe eſt naturellement ſollicitée à favoriſer cette ſituation. Dans beaucoup d'enfans, les genoux tendent à l'arc.

Nous reconnoiſſons avec tout le monde l'abus de *garotter* les enfans : mais, comme il eſt prouvé qu'entre les perſonnes de notre âge, il n'en eſt guere qui n'aient été aſſujetties à ces entraves premieres ; que peut-être il en eſt très-peu qui puiſſent rejetter ſur elles les défauts de conſtruction, nous pouvons avancer que l'uſage des bandes ne doit pas être abſolument & indifféremment rejetté. Les liens étoient trop étroitement ſerrés ; on les proſcrit aujourd'hui : c'eſt un milieu que je déſirerois que l'on adoptât.

Je pourrois rapporter ici pluſieurs exemples qui mettroient hors de doute les inconvéniens de laiſſer abſolument libres les membres des enfans. C'eſt une pâte molle & flexible (qu'on me paſſe l'expreſſion) dont il faut ſagement empêcher les courbures & la *déformation*.

§. II.

Il eſt encore un autre point qui intéreſſe

le nourriçon. J'attaque ici la *mode* de ne plus vêtir les enfans ; c'eſt un abus ſecondaire, dont il faut néceſſairement dévoiler les ſuites fâcheuſes.

Comment veut-on qu'un petit être délicat, qui ſe trouve ſubitement tranſporté dans un autre climat ; qui, d'un lieu conſtamment tempéré, paſſe promptement dans une atmoſphere ſujete à des viciſſitudes journalieres ; qui nageoit dans un milieu invariable, & ſe trouve dans un milieu pénétrant, vif, piquant & inconſtant ; comment veut-on, dis-je, que ce petit être puiſſe ſe faire à ce changement ? Qu'on ne s'y trompe pas, il porte ſouvent les premieres atteintes de maladies plus ou moins dangereuſes.

Comment laiſſer des enfans à 2, 3, 4, 6 jours, dans une ſaiſon aſſez rigoureuſe, ſans un vêtement approprié à leur âge (*a*) ?

(*a*) On ne ſe contente pas de ne les point vêtir, on en baigne beaucoup à l'eau froide. Les bains ont été recommandés par les gens de l'art ; mais ſuit-on les préceptes qu'ils ont donnés, & que le bon ſens remet ſans ceſſe ſous les yeux ? A-t-on égard au degré de froid, à l'âge, à la complexion, &c. ? Je ſuis très-perſuadé que des bains froids peuvent être contraires à un âge ſujet à des périodes auſſi critiques : la dentition, par exemple, doit en être retardée, &c.

On les renforce, dit-on, *par cette méthode ; on les diſpoſe à ſouffrir plus courageuſement.* Soit ;

Au moins qu'il ſoit préſervatif ; je voudrois qu'on s'éloignât des extrêmes (*a*).

L'on m'a cité pluſieurs fois les climats les plus éloignés : qu'en conclure ? Que plus l'intervalle qui nous ſépare de ces pays eſt grand, moins nous devrions en ſuivre les coutumes. Un Indien traite ſon nourriçon en Indien ; pourquoi ne pas traiter les nôtres en François ? Nous avons des abus, réformons-les, j'y conſens ; mais la réformation eſt épineuſe (*b*).

du moins mettez des gradations ménagées dans vos procédés. *L'habitude eſt une ſeconde nature.* D'accord ; mais pour donner à l'habitude cette heureuſe transformation, avec quel ménagement ne doit-on pas ſe comporter ? Si nous en croyons les meres, Paris eſt une pépiniere d'Hercules.

(*a*) Je vois des enfans dont la délicateſſe eſt reconnue, expoſés à ſouffrir les rigueurs d'une ſaiſon déjà piquante ; ce qui eſt prouvé par l'inſpection de leurs tendres membres, pour ainſi dire gelés.

(*b*) Ici j'ai vu des Indiens avec des enfans élevés dans leur pays natal, n'être pas plus forts ni plus vigoureux que les nôtres ; (je parle de ceux qui ont été élevés comme nous) : leur ſanté bien établie les mettoit, il eſt vrai, au nombre des enfans vigoureux. Ce ſeroit arguer du particulier au général : d'ailleurs eſt-il prouvé qu'ils doivent leur bonne conſtitution, & la plupart des nôtres leur foibleſſe, à la maniere dont ils ont été élevés ? Que de cauſes y concourent ! Elles ſont ou inconnues, ou les parens les méconnoiſſent. Ce ſeroit nous éloigner un

Je fouftrairai aux meres tendres & fenfibles le trifte tableau de mille victimes d'une conduite auffi peu raifonnée ; j'ai des faits.

Je connois plufieurs enfans qui, actuellement à l'âge d'un an, dix-huit mois, deux, trois années, ont une toux qu'ils ont gagnée dans les premiers jours de leur naiffance. J'en connois plufieurs qui ont habituellement un, deux rhumes par an, qui reconnoiffent la même caufe.

Les poumons, affectés de fi bonne heure (auffi légérement qu'on le voudra) ne deviennent-ils pas chez eux la partie la plus foible ; partie que la nature choifit de préférence pour en débarraffer une autre de telle ou telle affection ?

Au refte, combien d'enfans n'ont-ils pas fuccombé fous des fluxions confidérables à la tête, aux yeux, aux oreilles, à la poitrine ? & les parens difoient eux-mêmes : *c'eft un coup d'air.* Que de fuppreffions de tranfpiration ! Que de fubites fuffocations ! &c., &c.

Détournons les yeux de ce tableau trifte & trop vrai ; mais ajoutons que tout ce que nous avons avancé eft de fait. Que notre

peu de notre but que de defcendre dans cette difcuffion : elle feroit trop longue & utilement défagréable.

crainte ne paroisse pas ridicule, ni sans fondement, suscitée & éveillée dans le cœur des meres. Je me repose sur leur tendresse réfléchie; je vois déjà leur sensibilité secouer un préjugé dangereux & cruel.

Passons à l'autre partie, elle n'est pas moins intéressante.

SECONDE PARTIE.

Une mere, après avoir mis son enfant au monde, restoit neuf, douze, quinze jours, trois, six semaines, plus ou moins, à reprendre des forces affoiblies par un travail relativement fatigant & pénible : ce plus ou moins étoit à-peu-près marqué par l'ordre des différens états, & chaque ordre a suivi indifféremment les regles de la réforme.

On a prouvé à la plupart des femmes que le tems qu'elles prenoient pour se *refaire* passoit les bornes prescrites par la nécessité. On leur a démontré qu'elles se *délicatoient trop* ; ce fut assez : les soins, les précautions d'une utilité avouée, passerent bientôt, chez elles, pour une mollesse impardonnable.

Elles saisirent le systême, &, par une suite des principes que j'ai établis dans la premiere partie, elles firent plus qu'on n'exigeoit d'elles.... aucun ordre ne garda de proportion.

Les

Les femmes qui ne se *levoient* qu'après les *neuf jours*, prirent des licences, même dans cet espace de tems, qu'un très-long usage sembloit avoir rendu sacré. De celles qui ordinairement entretenoient des sueurs toujours favorables dans les premiers jours, les unes les ont beaucoup altérées, d'autres s'y sont oposées, les ont mêmes arrêtées; & delà une infinité d'accidens, desquels on cherche bien loin la cause (*a*).

Il en fut de même de tous les états; comme je l'ai dit, aucun ne reconnut de proportion: telle qui gardoit auparavant le lit pendant trois semaines, diminua ce terme à volonté. Tout, en conséquence, se ressentit de ce dérangement; la plus délicate, pour jouer la femme robuste, auroit rougi de ne se pas mettre à la mode. Les foibles complexions ne furent pas les seules attaquées; les plus vigoureuses partagerent elles-mêmes les inconséquences d'écarts toujours funestes.

Nous dirons, non pas à la honte de l'art, (il n'est jamais en défaut) mais

(*a*) Que le peu de ménagement que prennent les femmes du peuple n'en impose pas; elles sont, comme les autres, sujetes aux mêmes accidens: cet ordre de citoyens nous fourniroit beaucoup d'exemples; s'ils paroissent plus rares, c'est qu'ils ne frappent pas tant.

bien à celle de cette espece de savans qui ne doivent leur réputation qu'au rang d'un protecteur abusé ; nous dirons qu'il en est qui proposent, & qui font appliquer sur les mamelles *des moyens propres à faire évader le lait*.... Ils commandent à la nature !... Ils lui indiquent la voie de décharge ! (*a*)

Ces topiques, inconsidérément appliqués, empêchent-ils le lait de se porter au sein ? Leur action est de le répercuter, de le forcer à retourner sur ses pas, dans un moment qu'il avoit choisi pour s'échapper par une voie naturelle : établissons une comparaison.

Ces remedes agissent sur le lait comme sur toutes les humeurs accumulées : n'en procurent-ils pas la résorbtion de la partie la plus fluide ? Pour peu que les parties soient disposées à l'engorgement, ne peuvent-ils pas en favoriser les progrès ? S'il est des dangers à craindre seulement dans la supposition, les représentations sont fondées.

Je veux en outre, pour un instant, que ces moyens fassent rétrograder le lait : il faut qu'il rentre dans la masse ; il faut qu'il reprenne une nouvelle route. Peut-on se

(*a*) Il y auroit ici bien des distinctions à faire : il est des cas particuliers, & nous n'avons en vue que le général.

flatter alors de connoître & de s'aſſurer de celle qu'il ſuivra ? Eſt-il impoſſible qu'enfilant tel ou tel couloir, il ne ſe jette ſur telle ou telle partie, comme les poumons, le cerveau, &c ? Nous ne recourrons point à la multiplicité des exemples ; il ſuffit que les craintes ſoient raiſonnées & ſoutenues, pour déterminer les plus ſérieuſes réflexions.

La nature d'elle-même ſe débarraſſe du lait, ce ſuc nourricier qu'elle forme en vain, qui devient de trop dans les femmes qui n'allaitent pas, la nature s'en débarraſſe par le ſein, les ſueurs, les lochies, les urines & les ſelles ; preſque toutes ces voies lui ſont ouvertes à-la-fois : c'eſt le plus grand avantage *pour une femme en couche.* Pourquoi lui interdiroit-on telle ou telle ? Celle du ſein eſt la plus naturelle ; pourquoi l'excluroit-on de préférence ? Parce que peut-être c'eſt malheureuſement la ſeule qui ſoit ſoumiſe à l'action de remedes dont l'application ne contrarie point le ſujet.

La voie des ſueurs n'eſt pas une des moins avantageuſes ; on la néglige encore beaucoup trop. L'entretien de celle-ci dépend de la malade. Que les femmes ſe repréſentent que les cauſes qui retardent, ſuſpendent ou arrêtent cette tranſpiration utile, ces ſueurs dépuratoires, influent conſidérablement ſur les autres évacuations, & particliérement ſur les lochies, qui ſe

chargent toujours plus ou moins de l'humeur laiteuſe (*a*).

Les voies ordinaires de cette évacuation ſont, pour ainſi dire, toutes liées par une même chaîne : il exiſte entr'elles un rapport, un accord admirable, qu'il ſeroit très-dangereux de troubler.

Quels exemples n'avons-nous pas ſur ce point ? Que de femmes victimes de leur imprudence ! Mais ce ſeroit encore peu ; il eſt des faits plus frappans. Nous avons vu des perſonnes les mieux portantes, enlevées, au bout de huit, dix, quinze jours, par une mort auſſi précipitée qu'inattendue. L'ouverture des cadavres en a démontré la cauſe : dans pluſieurs, ce fut un tranſport ſubit du lait aux poumons ; tranſport qui produiſit la plus prompte ſuffocation.

Sans nous arrêter à l'explication d'une métaſtaſe auſſi vive qu'effrayante, nous dirons qu'on peut en rejetter la cauſe ſur le peu de ſoins, ſur l'impatience de ſortir de cette eſpece de captivité, en un mot, ſur une conduite inconſidérée.

Que la plus profonde aſſurance prenne cependant la place de l'effroi. Je n'ai pu marquer les précipices, ſans donner les moyens de les éviter. Quoique les accidens

(*a*) On ſait que le lit & le repos exact doivent faciliter l'écoulement des lochies ; nous en avons la preuve dans les pertes.

ſoient conſidérables, il eſt facile de s'oppoſer même à leur naiſſance. Je ne tracerai point une conduite particuliere ; il eſt ſage de prendre les conſeils de ſon Accoucheur: éclairé par ſa prudence, on ne peut contredire le vœu de la nature, l'oracle le plus sûr à conſulter.

Si je n'ai pas eu l'avantage de perſuader ſur les deux points qui m'occupent, pourra-t-on ſe refuſer à certaines réflexions qu'on verra naître, malgré ſoi, de la lecture de cette diſſertation ? Non ; & cela me ſuffit. C'eſt la cauſe des meres, c'eſt la cauſe des enfans, celle de la poſtérité, que j'ai tenté de défendre : la vérité fut mon guide, l'utilité mon but.

OBSERVATIONS

Sur l'uſage de l'Emétique dans les maladies des femmes groſſes ; par M. THOMASSIN, Maître en chirurgie à Rochefort, près Dole en Franche-Comté.

Si l'opinion qui regarde l'uſage de l'émétique comme dangereux dans les maladies des femmes groſſes, pouvoit être combattue par des raiſons ſolides, priſes de la ſtructure & de l'action mécanique des organes qui operent le vomiſſement, Meſ-

sieurs Lieutaud (*a*), Balme (*b*), Pietsch (*c*) & Emmanuel (*d*) n'ont rien laissé à désirer sur cette matiere ; mais il n'y a que l'observation qui puisse ébranler ce dangereux préjugé, & affermir sur ses débris un axiome pratique déjà confirmé par la spéculation & l'expérience. C'est encore à l'observation sans doute qu'est réservée la gloire de renverser, par la suite, les autres préjugés de la médecine, qui malheureusement sont encore très-nombreux.

En 1771, je fus appellé pour voir une fille de la paroisse de M...: je la trouvai au lit, ayant de la fievre, avec un grand mal de tête, des courbatures dans les cuisses & les jambes, des envies fréquentes de vomir ; la bouche pâteuse, amere ; la langue chargée, &c. Ses regles, me dit-elle, étoit supprimées depuis environ cinq mois. N'ayant aucun soupçon sur cette fille, je lui fis une saignée au bras, & je ne balançai point à lui prescrire six grains d'émétique à prendre le lendemain, dans quatre grandes verrées d'eau. Cette fille, qui étoit grosse d'environ trois mois, & qui avoit le dessein de se

(*a*) Précis de Médecine pratique, Tome I, Liv. I, page 474 ; & les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1752.

(*b*) Journal de Médecine, Février 1769.

(*c*) Journal de Médecine, Décembre 1772.

(*d*) Journal de Médecine, Février 1773.

faire avorter, prit le remede en une ſeule doſe, au lieu de le prendre en quatre, comme je le lui avois recommandé, ce qui produiſit d'abondantes évacuations de bile par haut & par bas, ſans procurer l'effet qu'elle déſiroit. Ce remede, me dit-elle quelques jours après, lui avoit enlevé ſa fievre, mais ne lui avoit point diminué ſa douleur de tête, qui étoit produite par la ſuppreſſion de ſes regles; & elle me prioit inſtamment de lui faire une ſaignée du pied; comme l'unique remede qu'elle croyoit qui pût la guérir. Alors je conçus quelques doutes ſur cette fille: je me refuſai à ſa demande; & je cherchai à éclaircir mes ſoupçons, en m'informant de ſa conduite. Ce que j'appris ne lui étoit pas favorable. Je lui fis de ſeveres réprimandes ſur les moyens qu'elle cherchoit à employer pour procurer l'expulſion de ſon enfant: je lui peignis, avec force, le danger auquel elle s'expoſoit: je finis en l'avertiſſant de prendre garde à ce qu'elle feroit, & en l'aſſurant que j'étois ſûr de ſa groſſeſſe. J'ai appris par la ſuite qu'elle étoit accouchée, au terme de neuf mois, d'un enfant bien portant.

On peut conclure de cette obſervation, que ſi l'émétique n'a produit aucun mauvais effet, dans un cas où tout, juſques même à la malade, concouroit à le rendre funeſte, une main habile peut, avec quelque ſorte

de sécurité & un avantage réel, l'administres dans les maladies des femmes grosses, où le besoin de vomir est indiqué.

Dans le mois de Juin dernier, la femme de François Tramus, Maréchal, demeurant au village du Lavaus, étant grosse de sept mois, fut prise d'une fievre tierce bien caractérisée, avec douleurs à la tête, des nausées fréquentes, &c. Je la saignai du bras; je prescrivis les delayans, les acidules, les apéritifs; & elle fut purgée deux fois, avec deux onces de manne, dissoute avec trois gros de sel de Glauber, dans six onces de petit-lait. La fievre persista dans toute sa force, de même que les signes de saburre des premieres voies. Enhardi par la théorie du vomissement, autorisé par l'exemple de plusieurs Praticiens habiles, je lui fis prendre trois grains d'émétique dans deux verres d'eau. Ce remede évacua prodigieusement, & la malade fut soulagée incontinent. Le lendemain la fievre manqua, & elle n'est plus revenue depuis: l'appétit a repris, les forces se sont rétablies, & cette femme est accouchée, au terme ordinaire, d'un enfant qui vit & se porte bien.

Je pourrois rassembler ici un grand nombre d'observations, pour prouver l'efficacité de l'émétique dans les maladie aiguës & chroniques, qui attaquent tous les âges & tous les sexes; mais ce seroit m'attacher

à prouver une vérité de fait qu'on n'ose plus révoquer en doute aujourd'hui; cependant je ne peux passer sous silence que je lui dois moi-même une guérison aussi surprenante que peu attendue.

Dans le mois d'Août 1772, je fus pris d'une fievre tierce, avec engorgement & douleur à la rate; elle ne cédoit à aucun remede : la saignée, les délayans, les purgatifs, les apéritifs, les fébrifuges, associés & appropriés aux différentes circonstances, ne me procuroient que quelques relâches momentanés: cet état continuoit encore dans le commencement de Mai. Il y avoit environ deux mois que mes urines étoient d'un rouge foncé, tirant sur le noir, même dans le tems où la fievre me donnoit du relâche, & où je paroissois assez bien. Le 7 Mai, environ les trois heures de l'après-midi, étant à faire la visite de mes malades (j'étois éloigné d'ici d'une lieue) la fievre me saisit, en s'annonçant par le frisson; je m'en revins, & je fus fatigué extrêmement en chemin par des maux de cœur continuels. Je me rappellai avoir lu quelque part la pratique de quelques Médecins Anglois qui donnoient l'émétique dans le tems même du frisson des fievres intermittentes. Je pris incontinent trois grains de tartre stibié, délayé dans un verre d'eau; ce qui me produisit une excessive évacuation d'une

bile résineuse, noire, épaisse, que je pris d'abord pour du sang (*a*); je fus aussitôt soulagé, & le lendemain matin je me trouvai en état de remonter à cheval pour aller visiter mes malades. La fievre n'est plus revenue; la tuméfaction & la douleur de la rate se sont dissipées, & j'ai continué à me bien porter.

(*a*) C'est vraisemblablement cette humeur qui donnoit à mes urines cette teinte si foncée qu'elles avoient depuis quelque tems; car aussitôt après cette évacuation, elles reprirent leur couleur naturelle. *Voyez* le Précis de Médecine pratique de M. Lieutaud, Tome I, page 481.

OBSERVATIONS

Sur l'Effet des purgatifs mercuriels & résineux, & sur celui de l'eau de mer, pour la destruction des vers strongles par M. FRETAUD, Chirurgien à Savenai en Bretagne.

Depuis l'avis que vous avez inséré dans votre Journal pour indiquer les remedes contre les vers strongles, je n'ai vu indiquer par les Praticiens que les remedes ordinaires; ce qui m'engage à vous en communiqur quelques autres moins connus dont j'ai éprouvé le succès.

L'an 1766, ayant un désir extrême de

voir l'Amérique, je m'embarquai ſur un bâtiment Nantois. Seize jours après avoir mis à la voile, le maître d'Equipage me pria de voir un de ſes Matelots qui vomiſſoit ſouvent des vers. J'examinai le malade, & le queſtionnai ſur ſon état : il m'apprit que depuis huit mois il vomiſſoit de fois à autre des vers longs & ronds; qu'il s'étoit fait traiter à Nantes : n'ayant pu guérir, & voyant qu'il maigriſſoit de plus en plus, il s'étoit embarqué, dans l'eſpoir que l'air de la mer le guériroit ; mais qu'il voyoit bien qu'il falloit mourir. Cet homme étoit extrêmement maigre; il avoit une douleur fixe à l'eſtomac, la figure défaite, l'air triſte & abattu, & ne dormoit qu'en rêvant des choſes ſiniſtres. Son vomiſſement étoit annoncé par une eſpece de chatouillement d'eſtomac, & ne venoit qu'irréguliérement; ſon pouls étoit inférieur & concentré. Je m'engageai de le guérir afin de le déterminer à prendre des remedes auxquels il avoit abſolument renoncé, décidé à s'abandonner à la mort. L'aſſurance avec laquelle je lui promis ſa guériſon me fit gagner ſa confiance, & le détermina à faire dès le lendemain uſage de mes remedes. En effet, il avala à jeun trois bols compoſés avec le mercure doux, la réſine de jalap, le ſemen-contra, le quinquina, le ſel d'abſinhte & la rhubarbe; il prit pareille-

L vj

dose du même remede, à dix heures & à deux heures après midi ; il continua ainsi pendant trois jours, au bout desquels le malade vomit encore deux vers vivans, semblables à ceux qu'il avoit vomis jusqu'alors. Je pris les deux vers, j'en mis un dans l'huile de noix, où j'avois fait infuser les remedes que contiennent les bols ci-dessus; le ver vécut environ trois heures, & creva sans beaucoup se remuer : je mis l'autre dans une chopine d'eau de mer, où il creva en peu de tems, après beaucoup d'agitation. Cette expérience me fit ouvrir les yeux ; &, quoique incertain si je devois attribuer la mort prompte de ce dernier à l'eau de mer, ou à ce qu'il fût plus foible que l'autre, je me déterminai à faire faire usage au malade d'eau de mer, persuadé que si elle ne lui étoit pas avantageuse, du moins elle ne lui nuiroit pas. Je continuai donc les bols ci-dessus, qui le faisoient aller à la selle trois fois par jour & sans évacuations des vers, & lui donnai par-dessus chaque prise un bon verre d'eau de mer. Il fut ce jour quatre fois à la selle ; savoir, la premiere à la poulaine, c'est-à-dire sur des cordes tressées devant le bâtiment, & où les excrémens tombent à la mer. Il remarqua qu'il rendit plusieurs vers, & vint me le dire ; je lui dis que s'il avoit envie d'aller, qu'il fît dans une gamelle, afin de

voir ses déjections ; ce qu'il fit. Je remarquai qu'il avoit rendu quinze à vingt vers, dont deux avoient environ sept pouces de long, & tous morts. Je réitérai le lendemain le même remede : le malade, par une envie extrême de se guérir, but plusieurs verres d'eau de mer ; ce qui lui chargea l'estomac, & le fit vomir cinq vers morts. Il prit ses deux autres prises de bols, & but un gobelet d'eau de mer après chaque prise : il fut trois fois à la selle sans rendre de vers. Se trouvant tout-à-fait soulagé, il fut purgé trois jours après avec une médecine ordinaire, & recouvra en moins de deux mois la santé la plus parfaite.

DEUXIEME OBSERVATION.

Le cinq Décembre dernier, je fus appellé pour voir le nommé Jacques Guiot, paroisse de Pontchâteau : je le trouvai pâle, maigre, avec une toux seche, l'air triste & abattu. Je lui demandai depuis quand il étoit malade : il me répondit qu'il y avoit trois mois, & qu'il soupçonnoit que sa poitrine étoit affectée ; me priant de lui dire si cela étoit, afin de mettre ordre à ses affaires. Je le questionnai sur les remedes qu'il avoit faits jusqu'alors : il m'apprit que l'Apothicaire du lieu lui avoit donné des remedes, & que, malgré cela, il sentoit toujours comme des vers lui pisser au cœur (ce sont ses expres-

ſions.) M'étant informé de l'Apothicaire ce qu'il lui avoit donné, j'appris qu'il avoit été purgé deux fois, qu'il avoit vomi une, & qu'il avoit fait uſage de tous les vermifuges connus, mais qu'il n'avoit point rendu de vers. De retour chez le malade, je lui demandai où lui répondoit ſa toux : il me montra ſon eſtomac, & me dit : Si ce qui eſt là étoit ôté, je ſerois guéri; mais qu'il ne vouloit pas vomir, parce qu'il l'avoit déjà fait ſans fruit. Je panſai auſſi tôt à mettre en uſage les bols annoncés dans l'obſervation précédente, & l'eau de mer factice, étant trop éloigné de la mer; mais le malade ne voulut prendre ni bols ni eau ſalée, quelque eſpoir que je lui donnaſſe d'une prompte guériſon. Ne pouvant donc le déterminer à l'uſage de ces remedes, je lui dis de venir chercher chez moi de quoi le guérir, & que tout ce que je lui donnerois ſeroit liquide. Je lui envoyai une priſe de turbith minéral, pour le faire vomir : je préférai cet émétique aux autres, comme étant une préparation de mercure, & par conſéquent un antivermineux. Le malade la prit, vomit pluſieurs vers, & en rendit de même par les ſelles, avec une matiere ſemblable au frai de grenouille. Le lendemain il m'envoya annoncer l'effet du remede : je fus le voir, & je le trouvai diſpoſé à tout faire. Je lui envoyai des bols

tels que ceux que j'ai indiqués ci-dessus, lui ordonnai d'en prendre trois fois par jour, & de boire par-dessus un petit verre d'eau de chaux tiede. Le malade exécuta le tout, fut beaucoup à la selle, rendit quantité de vers, & a été guéri de cette maniere : je voulus le purger après ; mais, se trouvant bien, il n'en voulut rien faire.

OBSERVATION

Au sujet d'une Gangrene qui a fait des progrès surprenans dans moins de vingt-quatre heures ; par M. MARQUE, Maître en chirurgie, & Lieutenant de Monsieur le premier Chirurgien du Roi de la ville de Tartas.

Une jeune paysanne, âgée de vingt-quatre ans, accoucha le 13 Juin 1772, de son premier enfant. Elle eut un travail fort long, malgré que l'enfant vînt naturellement. Elle fut secourue par une matrône d'une paroisse voisine : la délivrance fut complete ; c'est-à-dire que l'arriere faix sortit immédiatement après l'enfant. Les 14, 15 & 16, cette femme, suivant le funeste usage des paysannes, se tint levée, ayant elle-même soin de son petit, & lui donnant son lait. Jusques-là, les choses paroissoient avoir suivi assez le train ordinaire,

même l'écoulement des lochies. Le 17 au matin, elle se leva à l'ordinaire, pour donner ses soins à son enfant ; elle eut une perte de sang un peu considérable. On s'en apperçut dans la famille ; on l'obligea de se mettre au lit. Elle se plaignit, peu de tems après, d'une soif si extraordinaire, qu'on ne pouvoit la désaltérer. Elle envoya chercher, dans une fontaine à portée, de l'eau qui étoit extrêmement froide ; elle en but avec la derniere satisfaction, fort copieusement. Vers les dix à onze heures, elle se sentit prise : la fievre se développa : dans l'après-dînée, les vuidanges se supprimerent : vers le soir, la fievre fut considérable : la malade fut, vers les onze heures du soir, en délire. Tous ces accidens obligerent son mari à envoyer chercher le Curé de la paroisse, & le Chirurgien ordinaire. Le Curé s'y rend vers minuit ; & le Chirurgien, sur le rapport qu'on lui fit, envoya son garçon, pour la saigner du pied. Le Maître s'y rendit lui-même à trois heures du matin du 18 : voici ce qu'il dit lui-même de l'état où il trouva cette malade. *La fievre*, dit-il, *étoit très-forte ; la langue étoit fort seche : elle jettoit les hauts cris d'une douleur vers la région iliaque gauche, & toute la fesse du même côté. J'examinai la partie : je reconnus que la fesse étoit légérement gorgée ; & sur le milieu, il paroissoit une tache de la largeur*

d'un petit écu, d'une couleur noire. Je conſeillai au mari d'aller chercher du ſecours à la ville. Je fus requis vers les dix heures du matin. Je trouvai cette femme qui crioit d'une façon épouvantable; ſon pouls étoit fort petit & inégal, la langue fort ſeche & aride, ſon viſage preſque cadavéreux. J'examinai les parties affectées: je trouvai un engorgement & une tumeur énorme ſur toute la feſſe gauche, depuis la partie ſupérieure de l'os des îles, juſqu'à la partie ſupérieure de la cuiſſe; la tumeur étoit froide & noire, point ſenſible au toucher, & l'impreſſion des doigts reſtoit ſur la ſurface, comme dans un œdême; aux environs de toute la tumeur, & dans toute ſa circonférence, je remarquai par le tact une eſpece d'œdême emphyſémateux, dans lequel mes doigts s'enfonçoient avec bruit, comme s'il y eût eu de l'air infiltré dans le tiſſu cellulaire. Sur toutes ces parties, je diſtinguai une couleur moins noire que ſur la principale tumeur, mais marquetée çà & là par des taches violetes qui gagnoient déjà juſqu'aux fauſſes côtes ſupérieurement, & preſque toute la cuiſſe inférieurement, gagnant comme par des cintres de la même couleur vers l'abdomen, l'aîne & la partie honteuſe.

Tout cela me donna l'idée d'une gan-

grene qui faiſoit des progrès étonnans, & qu'aucun ſecours de l'art ne pouvoit borner, attendu que le ſujet me parut proche de ſa fin. Je fis avertir de nouveau le Curé pour l'adminiſtration des derniers Sacremens. Je me trouvai dépourvu de tout dans cet endroit ; je me contentai de faire du vin aromatique, où je joignis une poignée de perſicaire, faiſant tremper de grandes compreſſes toutes les heures pour en couvrir toutes les parties. Je ſortis de la maiſon à onze heures, & je revins à midi & demi, où je me trouvai avec le Chirurgien ordinaire de la maiſon : nous trouvâmes que la malade venoit d'être adminiſtrée, ne ſe plaignant plus de la feſſe, mais d'une douleur du même caractere ſur le bras du même côté. Je découvris tout le côté gauche : la tumeur de la feſſe s'étoit encore fort élevée & remplie de phlictètes ; tout le côté de la poitrine juſqu'au cou, le bras, la cuiſſe & preſque tout le ventre ne préſentoient plus que la même couleur que j'ai déjà décrite ſur la feſſe ; une froideur étoit répandue ſur toutes les parties ; & je n'exagere point en diſant que ſi j'avois preſſé la peau, elle auroit ſuivi l'impulſion de mes doigts. La malade étoit dans ce moment ſans pouls, le viſage entiérement cadavéreux, & couverte d'une ſueur froide ; nous ſortîmes

de chez elle à une heure & demie, elle mourut à quatre.

Je voudrois, par mon obſervation, intimider les femmes de la campagne, & leur apprendre à ſe conduire différemment dans leurs couches. Les lochies entiérement ſupprimées par l'imprudence d'une boiſſon copieuſe très-froide, le quatrieme jour après l'accouchement, joint à quelqu'autre irrégularité de régime qu'elle peut avoir commiſe les premiers jours, ſans s'en être vantée, ſont plus que ſuffiſans pour lui avoir procuré la mort, qui a été d'autant plus prompte, que la chaleur exceſſive qu'il faiſoit ces jours-là a dû donner plus d'intenſité aux cauſes intérieures qui agiſſoient pour ſa deſtruction.

OBSERVATIONS

Sur différens Coups de Sabres qui ont intéreſſé les os, dont la guériſon a été obtenue par la ſuture nommée communément ſéche; par M. BOURIENNE, Chirurgien-major des Armées du Roi, &c. en Corſe.

On ne peut mettre trop ſouvent ſous les yeux des jeunes Chirurgiens les moyens ſimples qu'on met en uſage pour la réu-

nion des plaies faites par les inſtrumens tranchans, même celles qui intéreſſent les os : les jeunes Praticiens, en ſuivant ſervilement les anciens, ne connoiſſent que la ſuture ſanglante ; quand l'os ſe trouve diviſé, ils tamponnent les plaies pour, diſent-ils, favoriſer l'exfoliation, quoique M. Pibrac, dans ſon ſavant Mémoire, ait fait voir, par le raiſonnement & l'obſervation, que ces moyens étoient douloureux, ſouvent ſuivis d'accidens : cela n'empêche pas qu'il n'y ait encore des Chirurgiens qui ne mettent que trop ſouvent la ſuture ſanglante en uſage. On ne ſauroit donc trop multiplier les obſervations qui ſervent à faire connoître l'abus d'une pareille pratique.

Ire OBSERVATION. Un Sergent du Régiment de Berry, en ſe battant avec un de ſes camarades, reçut deux coups de ſabres à l'avant-bras gauche, dont l'un n'intéreſſoit que les tégumens, & l'autre fut donné à deux travers de doigt au-deſſus de l'articulation du poignet, & coupoit le cubitus entiérement. La plaie de l'os étoit oblique de bas en haut ; il y eut dans l'inſtant une hémorrhagie conſidérable, que le bleſſé arrêta avec ſon mouchoir un peu ſerré. Il fut porté, une heure après ſon accident, à l'hôpital de Vinſolana : c'étoit le 16 Fé-

vrier 1771. Auſſi-tôt après ſon arrivée, le Chirurgien-Aide-Major de l'hôpital examina la plaie des tégumens & celle de l'os; il ne reconnut point dans cette derniere d'eſquilles : il fit mettre le bras du malade dans une poſition convenable, rapprocha les extrêmités de l'os & les levres de la plaie; elles furent maintenues dans cet état au moyen des emplâtres aglutinatifs, & par un bandage uniſſant : l'hémorrhagie étoit preſque arrêtée quand le bleſſé reçut du ſecours. Pour prévenir les accidens, il fut ſaigné deux fois dans les vingt-quatre heures, & mis à la diete. On ſe diſpoſoit à lever l'appareil le deuxieme jour; mais le malade ayant fait une confeſſion ſur certaines débauches qu'il avoit faites, on jugea, d'après ſon aveu, qu'il avoit la vérole. En conſéquence, il fut évacué tout de ſuite ſur l'hôpital de Baſtia. Le lendemain de ſon arrivée, j'examina les plaies : celle où les tégumens n'étoient que diviſés, étoit preſque réunie; il y avoit un peu de gonflement à celle où l'os étoit coupé; un peu de ſuintement, ſans ſuppuration ni inflammation. Ce ſecond panſement fut fait comme le premier; j'eus ſoin de bien rapprocher les levres de la plaie, ainſi que les extrêmités de l'os; les emplâtres & le bandage uniſſant comme ci-deſſus. Le bleſſé

m'avoua avoir eu des chancres qu'il s'étoit guéris ; un traitement aussi suspect me détermina à le préparer à recevoir les frictions. Il ne survint point d'accidens à la plaie ; la réunion des tégumens se fit solidement en trois semaines, & celle de l'os en un mois ; le malade est sorti guéri le cinquantieme jour, se servant aussi bien du bras gauche que du droit.

IIe Obs. Au mois d'Avril 1771, un Sergent du Régiment de Dauphiné reçut un coup de sabre à la partie supérieure de la face, qui s'étendoit depuis l'apophyse zigomatique du côté droit, & se terminoit à la partie moyenne de la paupiere inférieure du côté gauche : les os du nez étoient coupés sans être enfoncés ; & dans l'étendue de la plaie l'instrument avoit pénétré jusqu'à l'os de la pomette de l'un & l'autre côté. Quand le blessé arriva à l'hôpital, les levres de la plaie étoient écartées & gonflées, ce qui me donna de la peine pour les rapprocher : je commençai par un des angles de la plaie ; à mesure que je rapprochois les levres, je les maintenois par des bandelettes d'emplâtre de diapalme : je parvins, quoiqu'avec peine, à réunir toute l'étendue de la division ; je mis dans l'intervalle des bandelettes d'emplâtre, un peu de charpie imbibée de baume du Commen-

deur : le tout fut recouvert par des compresses & un bandage convenable. Le blessé fut saigné trois fois, & mis à la diete dans les premiers jours ; le cinquieme je levai l'appareil. Je reconnus que la réunion commençoit à se faire : j'humectai l'étendue de la plaie avec le baume du Commendeur, & employai le bandage comme ci-dessus. Tous les quatre jours j'examinai la plaie sans toucher aux emplâtres : le vingtieme jour les bandelettes tomberent d'elles-mêmes, & la plaie se trouva parfaitement cicatrisée : la réunion étoit si bien faite, qu'il falloit s'approcher de près pour appercevoir l'endroit où il avoit été blessé.

IIIe OBS. Un Sergent du Régiment de Dauphiné, en se battant avec un Dragon, reçut un coup de sabre à la partie inférieure de l'avant-bras gauche, qui coupoit entiérement le cubitus près de l'articulation du poignet. Il fut transporté tout de suite à l'hôpital de Bastia : c'étoit au mois de Mars 1771. Je le vis dès l'instant de son arrivée, & examinai l'état de sa blessure. En faisant faire quelques mouvemens légers à l'avant-bras, je sentis distinctement le froissement des extrêmités de l'os coupé : comme la plaie étoit sans hémorrhagie, je procédai à la réunion, en faisant faire une légere extension, afin de mettre les extrê-

mités de l'os en ſituation : je rapprochai les levres de la plaie ; elles furent maintenues au moyen des emplâtres aglutinatifs : je mis ſur l'étendue de la plaie un peu de charpie imbibée de baume du Commandeur : j'employa le bandage uniſſant, & l'extrêmité fut miſe dans une poſition favorable. Le bleſſé fut ſaigné deux fois, & mis à la diete ; dans les premiers jours, les douleurs ne furent point vives : je ne levai l'appareil que le quatrieme jour ; des panſemens plus fréquens ſeroient hors de place ; je trouvai un peu de ſuppuration ; les levres de la plaie ſe touchoient ; la réunion commençoit à ſe faire : j'humectai la plaie avec un peu de baume du Commandeur, & les mêmes moyens dénommés ci-deſſus furent employés : je laiſſai le bleſſé tranquille pendant huit jours : n'ayant ni fievre ni accidens à combattre, je lui ordonnai des alimens. La cicatrice étoit faite le vingt-quatrieme jour, il fut ſolidement guéri le trente-ſixieme : il ſortit de l'hôpital, & pouvoit ſe ſervir facilement de ſon bras.

Lamotte, ce Chirurgien tant cité, & qui mérite de l'être, donne dans ſa chirurgie, (page 596, vol. 2, nouvelle édition) une obſervation d'un coup de ſabre qui coupoit totalement le cubitus & une partie du radius aſſez près du poignet. Le célebre Chirurgien

chirurgien, au lieu de tenter la réunion, panſa ſon malade avec des boudonnets trempés dans l'eau-de-vie, dont il tamponna la plaie autant qu'il put : le terme de la guériſon fut long, & l'Auteur avoue qu'il eût guéri deux fractures pendant l'eſpace du tems que le bleſſé fut à obtenir ſa guériſon. Si on avoit réuni les os, & rapproché méthodiquement les levres de la plaie, le bleſſé eût ſans contredit guéri en peu de tems. Je déſire que les obſervations que je donne au public ſervent d'exemple aux jeunes Chirurgiens, & les engagent à employer de préférence les moyens doux & ſimples, en faveur des malades & des progrès de l'art.

MANIERE

De terminer l'Accouchement dans lequel le bras de l'enfant eſt ſorti de la Matrice, & examen de l'opinion de M. LEVRET *ſur ce ſujet; par M. ALPHONSE LEROY, Médecin de la Faculté de Paris.*

Dans le Journal du mois de Mars de l'année derniere on apprend qu'un Chirurgien appellé par une Sage-femme pour terminer un accouchement dans lequel le bras de

l'enfant sortoit seul de la matrice, après avoir fait des tentatives inutiles pour le repousser, en proposa l'extirpation ; & qu'ayant exécuté cette opération, du consentement du pere, il fut chercher les pieds de l'enfant, & l'amena vivant. L'avis de M. Levret fut requis pour savoir si le pere étoit en droit d'exiger une pension, ou des dommages & intérêts pour son malheureux fils.

Dans le Journal suivant cet Accoucheur donna sa réponse. Il estime avec raison que la demande seroit odieuse, contraire aux loix & à l'humanité, d'autant plus que la manœuvre employée par le Chirurgien est consignée dans les livres d'Ambroise Paré & de Mauriceau. Mais, je ne puis le dissimuler, c'est avec regret que j'ai vu M. Levret accréditer cette opération cruelle, en engageant les Chirurgiens qui se trouvent en pareil cas à n'être pas timides. Je viens d'apprendre que depuis peu elle a été réitérée deux fois dans deux positions semblables ; & pour se justifier, on s'est encore autorisé d'Ambroisé Paré, de Mauriceau, & de la consultation donnée en dernier lieu par M. Levret. C'est ainsi que les erreurs des hommes célebres retardent quelquefois plus les progrès d'un art, que leurs lumieres ne l'avancent : la multitude les suit, & se précipite, sans aucun examen, dans leurs écarts.

Un Accoucheur doit être l'ami de l'humanité; il doit ſans ceſſe tâcher de dépouiller l'art de ſa barbarie : animé par ce motif, je vais examiner ſi, dans la poſition fâcheuſe énoncée ci-deſſus, il eſt poſſible de ſe conduire de maniere à éviter dans tous les cas une opération affligeante.

La matrice qui, pendant neuf mois, a été graduellement diſtendue, revient ſur elle-même ou ſur le corps de l'enfant incontinent après l'écoulement des eaux. Alors les contractions de ce viſcere ſont foibles; on peut le dilater, porter les mains dans ſa cavité, retourner l'enfant, & repouſſer ſon bras s'il eſt ſorti : c'eſt ce que fit Mauriceau lorſqu'il fut appellé dans cette circonſtance, ſans examiner ſi cette méthode n'avoit pas quelques inconvéniens, & ſi on ne pouvoit pas en employer une autre. L'exécution facile de cette manœuvre le porta à juger ſans diſcuſſion qu'elle étoit la ſeule, & qu'elle étoit bonne; auſſi s'en fit-il une regle : c'eſt ainſi que par un faux raiſonnement les erreurs s'établiſſent en principes.

Quand les eaux ſont écoulées depuis long-tems, le travail des doigts pour dilater la matrice, & parvenir à en extraire l'enfant, eſt quelquefois inutile, parce que la préſence du corps qui touche à nu cet

organe ſenſible, & les efforts employés pour la dilatation, excitent un ſpaſme qui, ſe joignant aux contractions naturelles, détermine le reſſerrement le plus violent.

Lorſque Mauriceau fut appellé dans ce dernier cas, & qu'il trouva le bras ſorti de la matrice, ne pouvant alors parvenir à le repouſſer, il l'amputa, comme avoit fait Ambroiſe Paré, ſans examiner la principale cauſe de l'obſtacle. Cette conduite meurtriere d'un homme auſſi célebre eſt encore aujourd'hui la regle de beaucoup d'Accoucheurs.

Cette manœuvre inſpira une juſte horreur au célebre Peu, qui rapporte qu'un Chirurgien ayant amputé le bras d'un enfant qui ſe préſentoit dans la poſition dont nous parlons, cet infortuné fut tiré vivant du ſein de ſa mere, & ne vécut que huit jours, pendant leſquels, dit-il avec ironie, on le mena réguliérement chez ſon bienfaicteur pour y être panſé. Mais cet Accoucheur a fait ſentir l'erreur, ſans donner le moyen de la réparer. Roéderer, en pareille circonſtance, ayant trouvé le bras tuméfié, ne fit attention qu'à cet accident, & propoſa des ſcarifications ſur l'extrêmité engorgée; mais c'eſt toujours s'arrêter à un des effets, ſans remonter à la cauſe. Enfin Burton s'eſt élevé vivement contre ceux qui ont conſeillé ou

mis en uſage cette pratique odieuſe ; mais ce dernier Auteur ne fait tant de bruit que parce qu'il eſt l'inventeur d'un inſtrument dont il veut qu'on lui ſache gré de n'avoir pas fait myſtere : il ſe ſert d'une petite béquille qu'il porte ſous l'aiſſelle, & avec laquelle il a repouſſé quelquefois le bras dans la matrice. De ce que ce moyen a réuſſi on auroit tort de conclure qu'il eſt excellent : je le crois, en certains cas, inſuffiſant, & même dangereux : la matrice peut être ſi violemment contractée, qu'elle ne ſe prête à aucune dilatation ; on peut fatiguer cet organe dans ſon attache avec ſon col ; on peut arc-bouter l'épaule contre le baſſin, la luxer, ou fracturer le bras : d'ailleurs, l'uſage de cet inſtrument ſuppoſe toujours la néceſſité de faire rentrer le bras ; ce qui eſt une erreur, comme on va s'en convaincre. Burton n'a donc pas porté ſes vues du côté de la vraie cauſe de l'obſtacle ; c'eſt donc un foible appui que ſa béquille.

Il réſulte de cette variété d'opinions, que les Accoucheurs ont ſenti l'inſuffiſance des moyens employés juſqu'ici, & qu'ils ont concourru de tous leurs efforts pour trouver une méthode moins cruelle. Devoit-on donc s'attendre que le célebre M. Levret nous rameneroit aux tems de barbarie d'Ambroiſe Paré, de Mauriceau, & qu'il ani-

meroit les Chirurgiens à n'être pas timides en ce cas? Je vais tâcher d'indiquer une méthode ſimple, fondée ſur l'expérience & la théorie.

Lorſque le bras de l'enfant ſort de l'utérus, & que les eaux ſont écoulées depuis peu de tems, avant de tenter d'aller chercher les pieds, il faut s'aſſurer de la poſition du corps, & tâcher de reconnoître s'il eſt placé tranſverſalement ſur le détroit ſupérieur, ſi les pieds ſont à droite ou à gauche : ſi la tête ne ſe préſente pas avec le bras, il faut examiner de quel côté elle eſt tournée, lequel de ſes ovales s'avance : tout cela eſt important pour ſavoir avec quelle main il faut aller chercher les pieds.

Mais faut-il dans ce cas repouſſer le bras, comme le pratiquoit Mauriceau? Non. Ce bras ne fait aucun obſtacle à l'introduction de la main, quand il n'y a que peu de tems que les eaux ſont écoulées : on va donc chercher les pieds, ſans s'inquiéter de cette extrêmité; on les amene à l'orifice; & ſi quelquefois la tête s'arc-boute contre le baſſin, on la repouſſe avec deux doigts de la main qui tient les pieds; & quand ces derniers ſont parvenus à l'orifice, avec deux doigts de l'autre main, on tire le bras de l'enfant en en-bas, & contre le tronc, de peur que l'épaule, en remon-

tant, ne s'arc-boute contre un des points du baſſin, & ne ſoit luxée ou le bras fracturé.

Cette manœuvre eſt très-facile à exécuter; l'expérience m'en a convaincu, & tout Accoucheur peut s'en aſſurer ſur un fantôme ou un cadavre. Un des plus grands avantages de cette méthode, c'eſt qu'on a un bras tout dégagé; & les Accoucheurs ſavent que lorſqu'on va chercher un enfant par les pieds, il faut dégager les bras avant d'extraire la tête, & que, lorſqu'on en a obtenu un, l'autre n'offre que peu de réſiſtance. Comme il eſt quelquefois très-difficile de dégager les bras, ceux donc qui repouſſent dans la matrice celui qui ſe préſente, loin d'écarter un obſtacle, s'en apprêtent au contraire un très-grand; auſſi Mauriceau n'a-t-il donné aucun motif plauſible de ſa conduite: il vit donc que l'accouchement ne pouvoit ſe faire naturellement, le bras étant ſorti, il en conclut que, pour le terminer par art, il falloit le repouſſer. On ſent combien ce raiſonnement eſt faux: que de malheurs auſſi en ont été la ſuite!

Quand les eaux ſont écoulées depuis long-tems, & qu'on ne peut pénétrer dans la cavité de l'utérus, comme dans le cas propoſé l'année derniere, les Accoucheurs,

n'ayant apperçu que le reſſerrement de l'orifice, ont cru que lui ſeul formoit l'obſtacle, & n'ont pas fait attention que la contraction naturelle de ce viſcere étant foible, celle qui exiſtoit alors étoit le produit du ſpaſme & de l'irritation provenus du contact immédiat & aride du corps de l'enfant. En effet, les contractions naturelles, après l'écoulement des eaux & à la ſortie de l'enfant, ſont foibles, & le ſont long-tems; tellement même que, plus de huit jours après l'accouchement, on peut, en ſoufflant la matrice d'une femme morte en couche, la diſtendre & la dilater preſque au point où elle étoit avant l'accouchement; ce qu'il eſt important de ſavoir dans pluſieurs cas de pratique.

La difficulté de ces accouchemens ne vient donc pas du reſſerrement ſeul de l'orifice, mais des contractions ſpaſmodiques de tout le viſcere, qui, s'appliquant fortement ſur tout le corps de l'enfant, le pouſſe en en-bas; de maniere que le retour du ſang veineux eſt ſuſpendu, non-ſeulement par le reſſerrement de l'orifice ſur l'aiſſelle, mais encore à cauſe du refoulement de tout le corps & de l'aiſſelle contre l'orifice.

La preuve, me dira-t-on, que c'eſt l'orifice ſeul qui fait obſtacle, c'eſt qu'après l'amputation du bras, on dilate facilement

l'utérus, & l'on pénetre dans sa cavité. 1° Sans accorder que les choses se passent toujours ainsi, je vais prouver qu'on en tire une fausse conséquence. Si l'on pénetre alors aisément dans la matrice, on ne le doit qu'à la fatigue de ce viscere, qui, étant épuisé par le tiraillement qu'on a fait lors de l'amputation, est tombé ensuite dans un état d'abattement qui ne lui a pas permis de résister aux efforts de la main : tel est l'affaissement qui succede aux convulsions, au délire. Aussi qu'arrive t-il le plus souvent? C'est qu'on ne jouit pas long-temps de sa victoire; la matrice se contracte, s'engorge & s'enflamme. Cette foule d'accidens terribles rend donc la manœuvre que je combats également meurtriere & pour la mere & pour l'enfant : aussi est-ce un vrai miracle, comme le dit M. Levret, que la femme en revienne. 2° L'application de l'utérus sur le corps de l'enfant, long-tems après l'écoulement des eaux, peut être quelquefois si forte, que la main ne puisse les séparer. Je puis confirmer ce que j'avance par une observation.

Au mois de Juin dernier une malheureuse femme éprouva les douleurs de l'enfantement : les eaux parurent, & après 24 heures, la tête n'étant pas plus avan-

cée, elle renvoya ſa Sage-femme, & ſe rendit en un des lieux où l'on donne aux infortunés les ſecours les plus puiſſans. La tête n'avançoit pas, parce que le baſſin étoit un peu rétréci du pubis au ſacrum. La matrice, fortement contractée ſur le corps de l'enfant, ne permit pas à la Sage-femme d'aller chercher les pieds pour terminer l'accouchement. Après 24 heures, le Chirurgien tenta en vain de porter le forceps. Un autre, 24 heures après, vuida le crâne, mais ſans aucun fruit; car les crochets les plus forts ne purent amener le reſte du corps. On crut tous les moyens épuiſés, on abandonna à une mort certaine & affreuſe cette pauvre infortunée. A peine fut-elle expirée, qu'on chercha à reconnoître l'obſtacle. On trouva l'utérus ſi fortement appliqué ſur le corps de l'enfant, que les doigts avoient quelque peine à les ſéparer. Le baſſin ayant été meſuré par un Chirurgien, lui offrit cinq pouces de diametre tranſverſal; ce qui ſuffiſoit pour laiſſer paſſer le corps de l'enfant. C'eſt ainſi que, faute de porter ſes vues du côté de la vraie cauſe, on a abandonné à une mort affreuſe une malheureuſe femme, qu'on eût conſervée en employant les moyens propres à diminuer le ſpaſme & les contractions de la matrice.

La premiere indication qu'il faut donc remplir dans ces cas, qui ont paru si difficiles, c'est de diminuer le spasme, en diminuant la sensibilité & l'engorgement qui l'ont produit. On y parvient par les plus puissants relâchans, tels que les saignées & les bains Je crois qu'on doit regarder les embrocations & les injections comme des moyens de peu de valeur : ces remedes n'agissent pas sur tout le systême ; ils ne portent leur action que sur l'orifice, ce qui ne suffit pas.

La saignée est ici l'ancre du salut : elle fait tomber le spasme ; elle relâche puissamment, en vuidant les gros vaisseaux, & en s'opposant à l'engorgement des capillaires, ainsi qu'à l'inflammation & au spasme, qui en sont les suites ordinaires. C'est ici le cas de dire aux Chirurgiens de n'être pas timides : il faut répéter cette opération à peu de distance, afin d'obtenir la syncope. On profite de cet instant, où l'érétisme tombé laisse toute la machine dans l'insensibilité & le relâchement, où la matrice ne conserve que sa contraction naturelle, pour aller chercher les pieds, sans repousser le bras, comme nous l'avons dit précédemment. On ne s'occupe point à faire revenir la femme, parce que la main qui est dans l'utérus est un stimulant plus actif & plus

propre à la rappeller à elle-même, que tous ceux qu'on pourroit employer. Mais si, pour obtenir cette syncope, il falloit verser tant de sang qu'il y eût du danger pour la vie de la mere, alors on fait concourir au relâchement les bains avec les saignées. Ce n'est pas ici le cas de craindre que la femme y accouche, comme il est arrivé en d'autres circonstances; c'est ainsi que l'ignorance décrédite les bons remedes.

Cette pratique, comme on le voit, est fondée sur une bonne théorie; mais l'expérience en a prouvé l'efficacité. Un illustre Accoucheur (*a*) fut conduit à cette méthode par analogie. Ayant été appellé dans une circonstance où le bras sorti sembloit étranglé par l'orifice, il réfléchissoit sur les moyens de terminer cet accouchement, lorsqu'il survint une perte légere, qui fit tomber le spasme, au point qu'il fut aussi facile d'aller chercher les pieds, qu'incontinent après l'écoulement des eaux. Dans quatre à cinq autres circonstances semblables, où il fut appellé pour cette mauvaise position, il tenta, par des saignées portées jusqu'à la syncope, d'obtenir le relâchement: il y parvint, & avec tant de succès, qu'il recommanda cette pratique à ses

(*a*) M. Solégres, Médecin de Montpellier, & Lincencié au College de Chirurgie.

Eleves. J'ai cherché à me rendre compte de l'efficacité de ces moyens, & à les vérifier: j'ai terminé facilement un accouchement où l'enfant présentoit un bras, par la méthode que j'ai ci-dessus indiquée. Lorsque j'ai été appellé long-tems après l'écoulement des eaux, & que la contraction de la matrice sur le corps de l'enfant opposoit un grand obstacle à l'introduction de la main, les saignées ont eu le plus grand succès.

Peut-être objectera-t-on que, dans le cas proposé à M. Levret, les saignées & les bains ne pouvoient être employés, parce que les symptômes qui se présentoient étoient un pouls foible, obscur, les extrêmités froides, les levres blanches, les yeux à moitié éteints, la respiration courte, un assoupissement interrompu par des agitations convulsives, le ventre dur & tendu, &c.

Mais ce sont précisément tous ces signes qui rendoient l'usage des moyens que j'indique plus nécessaires; tous annonçoient une inflammation où le spasme dominoit. Dans celle des intestins, les mêmes accidens se présentent; & si l'on verse hardiment le sang, le pouls aussi-tôt se développe. Il seroit donc important que dans ces circonstances malheureuses, ainsi que dans la plupart des cas qu'offre la pratique des accouchemens, le Chirurgien & le Médecin

fuſſent réunis. L'art des accouchemens peut être beaucoup ſimplifié. Si on y établiſſoit de bons principes, on écarteroit d'autant tous les inſtrumens, & ſur-tout ceux qui peuvent priver de la vie un malheureux enfant, l'eſpoir d'une famille & la félicité de deux époux.



Jours du mois.	Thermometre. A 7 h. du matin.	A 2 h. & d. du soir.	A 11 h. du soir.	Barometre. Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	0	2½	0	27 8	27 8	27 8
2	0	1	01¼	27 6¼	27 6¼	27 7½
3	01½	0	03	27 9	27 11	28
4	03	0	0	28 2	28 2	28 2¾
5	0	1½	01¼	28 3	28 3¼	28 3½
6	0½	1	0½	28 3	28 2¼	28
7	2½	3¼	2¼	27 8½	27 9½	27 11½
8	2¼	4	3	28 1	28 ½	27 10
9	4¾	6¾	3½	27 9¼	27 9	27 9½
10	4	3	½	27 10	27 10½	27 10½
11	01	2	0	27 9½	27 9½	27 8
12	01	1½	½	27 8	27 8	27 8
13	2	5½	4¼	27 8	27 7	27 5
14	5½	7½	4½	27 3½	27 4	27 4¾
15	3½	6½	5	27 6	27 7	27 8½
16	7	9¾	7¼	27 7½	27 7½	27 7¾
17	7¾	10	8	27 7	27 6	27 5
18	7½	8	½	27 4¾	27 4½	27 8½
19	0½	2½	0	28	28 ½	28 ¼
20	01	1½	0	27 10½	27 8¼	27 8
21	0	1	01½	27 9½	27 10½	28
22	03½	1¾	4½	27 11	27 9½	27 7
23	6	7½	4½	27 7½	27 6½	27 4½
24	2	5	2¾	27 3½	27 4	27 6
25	½	5	1¾	27 8¼	27 9	27 9
26	2½	4	3	27 8¾	27 9	27 10½
27	4½	7	7	27 10½	27 9	27 8½
28	4½	5	3	27 10	27 9	27 11
29	3¾	9	5	27 8½	27 8¼	27 10½
30	4½	5½	2¼	28 ½	28 ½	28 1
31	2	3¼	0¼	28 1	28 1	28 1

ETAT DU CIEL.			
Jours du m.	*La Matinée.*	*L'après-Midi.*	*Le Soir à 11 h.*
1	N-O. neige, n.	N-O. nuages.	Nuages.
2	S-S-O. neige.	N. neige.	Beau.
3	N. beau.	N. nuages.	Beau.
4	N-N-O. nuag.	N-O. nuag. c.	Nuages.
5	N-O. nuages.	N-O. beau, brouillard.	Nuages.
6	S-S-O. couv.	S-S-O. couv.	Couvert.
7	S-O. pluie.	O. couvert.	Nuages.
8	O. brouillard.	S-S-O. c. pl.	Pluie.
9	S-O. couvert.	S-O. nuages.	Couvert.
10	E-S-E. couv.	E-S-E. couv.	Beau.
11	E. nuages.	E-N-E. nuages.	Beau.
12	E-N-E. brouil.	E-N-E. nuag.	Beau.
13	E-N-E. brouil.	E. pl. nuages.	Nuages. pluie.
14	S-O. couvert.	O-S-O. n. pl.	Beau.
15	S-O. nuages.	O. épais nuag.	Couvert.
16	S-O. pl. br.	S-O. pl. nuag.	Beau.
17	S. pluie, couv.	S. couv. vent.	Beau.
18	S-O. pl. vent.	O. pl. grêle, n. neige, v.	Nuages.
19	O. nuages.	N-O. nuages.	Léger, nuag.
20	E. brouill. n.	E. nuages.	Nuages.
21	E. couv. br.	E. nuages.	Beau.
22	E. beau.	S. brouill. pl.	Couvert.
23	S. couvert.	S-S-O. couv. grande pl.	Couvert.
24	S-O. nuages.	S-O. pluie.	Nuages.
25	O-S-O. nuag.	O. pluie. nua.	Nuages.
26	S-O. nuages.	O. couvert.	Nuages.
27	O-S-O. couv.	S-O. pluie. v.	Pluie.
28	O-S-O. c. pl.	N-O. pl. nua.	Nuages.
29	S-O. br. pluie.	O. pl. nuag.	Couvert.
30	O-N-O. nuag.	N-O. nuages.	Nuages.
31	N. nuages.	N. nuages.	Nuages.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois a été de 10 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur de 3 $\frac{1}{2}$ degrés au-dessous du même terme. La différence entre ces deux points est de 13 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 3 $\frac{1}{2}$ lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 3 $\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de 12 lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du N.
3 fois de l'E-N-E.
5 fois de l'Est.
1 fois de l'E-S-E.
3 fois du S.
4 fois du S-S-O.
10 fois du S-O.
4 fois de l'O-S-O.
8 fois de l'O.
6 fois du N-O.
1 fois du N-N-O.

Il a fait 10 jours beau.
24 jours des nuages.
9 jours du brouillard.
16 jours couvert.
13 jours de la pluie.
3 jours de la neige.
1 jour de la grêle.
3 jours du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Janvier 1774.

Les maladies qui ont paru dominer pendant ce mois ont été les affections catarrales qu'on avoit commencé d'observer dès le mois précé-

dent. Elles reconnoiſſoient pour cauſe les alternatives de chaud & de froid qu'on n'a ceſſé d'éprouver pendant tout le mois. Elles ont été peu dangereuſes, excepté pour les vieillards, qu'elles ont mis en très-grand danger; il y en a même beaucoup qui y ont ſuccombé.

On a commencé à voir ſur la fin du mois une eſpece de fievre qui avoit tous les caracteres de fievre ſynoque non-putride des anciens; elle étoit le plus ſouvent compliquée d'une affection catarrale qui attaquoit tantôt la tête, quelquefois la gorge, mais le plus ſouvent les poumons; il y avoit des malades dans leſquels elle ſe faiſoit ſentir dans tout le corps, & leur faiſoit éprouver des douleurs très-violentes dans toutes les parties, qu'on auroit pu prendre pour des douleurs de rhumatiſme, ſi le caractere catarral qui dominoit n'en eût pas manifeſté la nature. Cette fievre ſe terminoit le cinquieme ou le ſeptieme jour le plus ſouvent par des ſueurs graſſes, quelquefois par des évacuations du ventre. Elle exigeoit peu de remedes: une ſaignée ou deux, ſelon les occurences, les délayans & quelques purgatifs doux, lorſque la nature paroiſſoit diriger la criſe du côté des ſelles, ſuffiſoient pour terminer la maladie, qui n'a préſenté rien de dangereux.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille au mois de Décembre 1773, par M. BOUCHER, Médecin.

Nous n'avons pas eu de gelée ce mois, la liqueur du thermometre n'ayant deſcendu aucun jour au-deſſous du terme de la congélation: ce n'eſt que le 11 & le 12 du mois qu'elle a été obſervée à ce terme précis.

Il y a eu des variations dans le barometre; mais pendant les deux tiers du mois le mercure a été obſervé au-deſſous du terme de 27 pouces 9 lignes.

Le tems a été pluvieux tout le mois. Les pluies ont ſur-tout été abondantes les ſept premiers jours du mois, & les dix à douze derniers jours. Il n'eſt tombé de la neige que le 8 du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 15 degrés au-deſſus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de ce terme même. La différence entre ces deux termes eſt de 8 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 1 ligne, & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 3 lignes. La différence entre ces deux termes eſt de 10 lignes.

Le vent a ſoufflé 3 fois du Nord vers l'Eſt.
2 fois de l'Eſt.
6 fois du Sud vers l'Eſt.
9 fois du Sud.
11 fois du Sud vers l'Oueſt.
2 fois de l'Oueſt.
2 fois du Nord vers l'Oueſt.

Il y a eu 28 jours de tems couvert ou nuageux.
22 jours de pluie.
1 jour de neige.
4 jours de vent forcé.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille dans le mois de Décembre 1773.

Il y a eu peu de maladies aiguës dans le cours de ce mois; ce que nous croyons devoir attri-

buer à la température de l'air, conforme à la constitution dominante des naturels du pays. Dans le peuple il y a eu des personnes travaillées de la fievre double-tierce continue, d'autres de fievre péripneumonique ou de fluxion de poitrine, & quelques-uns de fausse pleurésie.

Nous avons vu quelques personnes attaquées d'une inflammation particuliere des visceres du bas-ventre, qui formoit une maladie compliquée, & dont le traitement étoit épineux. Quoique l'inflammation parût céder aux remedes requis en pareil cas, la maladie n'étoit point surmontée ; la fievre persistoit avec des redoublemens plus ou moins considérables, & prenoit la marche de la double-tierce continue ; & ce n'est que par des moyens analogues au traitement de cette fievre, que l'on parvenoit à la terminer heureusement. Quelques enfans ont été attaqués de la rougeole au commencement du mois. Cette maladie n'a pas gagné, & n'a rien présenté d'extraordinaire.

LIVRES NOUVEAUX.

Ant. de Haen, consil. & archiat. S. C. R. Majestatis, nec non Medicinæ practicæ in Universitate Vindobonensi Professoris primarii Ratio medendi in nosocomio practico, Tomus VIII, partem XIV, complectens. Accedit ejusdem auctoris dissertatio Gallica cui titulus. Réfutation de l'Inoculation.

Ejusdem Ant. de Haen Ratio medendi Tomus IX, sistens Tomum primum Rationis medendi continuatæ in nosocomio practico. Accedit insuper Epistola gallicè scripta ejusdem. Ant. de Haen, ad D. Hirzel. C'est-à-dire : Méthode de traiter les Maladies dans l'Hôpital-Pratique de Vienne, par M. Ant. de Haën, Conseiller-Médecin de S. M.

C. R. & Professeur de Médecine-pratique dans l'Université de Vienne, Tome VIII, comprenant la XIV[e] partie, auquel on a ajouté une Dissertation françoise du même Auteur, intitulée *Réfutation de l'Inoculation.*

Tome IX, ou Tome Ier de la continuation de la méthode de traiter les Maladies dans l'Hôpital-pratique de Vienne, du même M. Ant. de Haën, &c. On y a ajouté une Lettre du même Auteur à M. Hirzel. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1774, in-12, prix 3 livres chaque volume rélié.

Essai sur l'usage de l'écorce du Garou; ou Traité des effets des exutoires employés contre les maladies rebelles & difficiles à guérir. Ouvrage à la portée de tout le monde. On y a joint une Dissertation médicinale sur l'huile de tartre, du même Auteur. Par J. Agathange le Roy, Docteur en Médecine, Médecin de Monseigneur le Comte de Provence, &c. nouvelle édition, augmentée. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1774, in-12.

Les Amusemens innocens, contenant le Traité des Oiseaux de voliere, ou le parfait Oiseleur. Ouvrage d ns lequel on trouve la description de quarante oiseaux de chant, la construction de leurs nids, la couleur de leurs œufs, la durée & le temps de leurs pontes, leurs caracteres, leurs mœurs, la maniere de les élever, la nourriture qui leur convient, les différentes ruses que l'on emploie pour les prendre, la façon de faire les filets, la pipée, &c. la maniere de les apprivoiser, & la cure de leurs différentes maladies. Traduit, en partie, de l'ouvrage Italien d'Olina, & mis en ordre d'après les avis des plus habiles Oiseleurs. A Paris, 1774, in-12, prix, relié, 3 liv

Minéralogie, *ou* nouvelle Expofition du Regne minéral, ouvrage dans lequel on a tâché de ranger dans l'ordre le plus naturel les fubftances de ce regne, & où l'on expofe leurs propriétés & ufages mécaniques, &c. : avec un Lexicon ou Vocabulaire des Tables fynoptiques, & un Dictionnaire minéralogico-géographique; par M. *Valmont de Bomare*, Démonftrateur d'Hiftoire naturelle avoué du Gouvernement, Cenfeur royal, Membre de plufieurs Académies, Maître en Pharmacie, &c., feconde édition. Paris, chez *Vincent*, 1774, in 8°, 2 volumes.

L'empreffement avec lequel le Public a accueilli la premiere édition de cette Minéralogie, donne lieu d'efpérer qu'il recevra encore plus favorablement celle-ci, que l'Auteur a revue avec le plus grand foin, & qu'il a enrichie d'un grand nombre de découvertes nouvelles & d'obfervations importantes.

Examen & analyfe chymique de différens remedes que le fieur *Nicole*, & plufieurs autres empiriques, &c. mettent en ufage pour la guérifon des maladies vénériennes; avec des obfervations fur la guérifon des dartres, des écrouelles, & de plufieurs autres maladies chroniques & rebelles, & la publication de plufieurs remedes efficaces dans la cure de ces maladies; par M. *D. F. Marges*, Chirurgien. A Paris, chez d'*Houry*, & l'Auteur, rue Merciere, près la nouvelle Halle, 1774, in-12.

Remede nouveau contre les maladies vénériennes, tiré du regne animal : ou Effai fur la vertu anti vénérienne des alkalis volatils, dans lequel on expofe la méthode d'adminiftrer ces fels, avec des réflexions & des obfervations critiques tendantes à perfectionner les autres mé-

thodes; par M. *Peyrilhe*, du College de Chirurgie de Paris, &c. A Paris, chez *Didot*, 1774, in-12, prix, 2 l. *broch.*

L'Hygiene, ou l'Art de conserver la santé, Poëme latin de M. *Geoffroy*, Ecuyer, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de l'Université de Paris; traduit en françois par M. *de Launay*, Docteur en Médecine. Paris, chez *Cavelier*, 1774, in-8°.

Notationes & Observationes in Richardi Méad, *monita & præcepta medica*, *auctore* Clifton-Wintringham, M. D. &c. C'est-à-dire : Remarques & Observations sur les avis & préceptes de médecine du Docteur *Richard Méad*; par M. *Clifton-Wintringham*, Docteur en Médecine, &c. Paris, chez *Cavelier*, *1773*, *in-8°*.

Francisci Xaverii Hartmann, *Collegiati Medici Viennensis practici*, *&c. Formulæ remediorum in materiam medicam & chirurgicam clarissimi viri ac celeberrimi* Crantz. C'est-à-dire : Formules de Médecine, adaptées à la matiere médicale & chirurgicale de M. *Crantz*; par M. *F. Xav. Hartmann*, du College-pratique de Médecine de Vienne. A Léipsick; & se trouve à Paris, chez *Cavelier*, *1772*, *in-8°*.

COURS PUBLIC D'ACCOUCHEMENS.

M. *Alphonse Leroy*, Médecin de la Faculté de Paris, commencera un Cours public d'Accouchemens, dans l'Amphithéatre des Ecoles de la Faculté, rue de la Bucherie, mardi 1er Mars 1774, à quatre heures de relévée, & continuera les jours suivans, à la même heure, excepté le Jeudi.

TABLE.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

Dédié à Monseigneur le Comte DE PROVENCE.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien Professeur de Pharmacie de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Académie royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, & de la Société royale d'Agriculture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis filia. *Bagl.*

AVRIL 1774.

TOME XLI.



A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

AVRIL 1774.

EXTRAIT.

Traité des Maladies chirurgicales & des opérations qui leur conviennent ; Ouvrage posthume de M. J. L. PETIT, de l'Académie royale des Sciences, & de la Société royale de Londres, ancien Directeur de l'Académie royale de chirurgie, Censeur & Professeur royal des Ecoles, &c., &c. mis au jour par M. LESNE, ancien Prévôt du College, & Conseiller du Comité de l'Académie royale de chirurgie. Paris, chez Didot le jeune, 1774, in-8°, 3 *vol. Prix*, 16 liv. 4 s. *brochés.*

LA réputation dont M. Petit a joui pendant sa vie, réputation qui n'a fait que s'accroître depuis sa mort, & les lu-

mieres qu'il avoit ſu répandre dans tous les ouvrages qui étoient ſortis de ſa plume, faiſoient regretter aux Maîtres de l'art un Traité général des opérations de chirurgie, auquel on ſavoit qu'il avoit beaucoup travaillé, pour lequel il avoit fait graver, & même tirer à deux mille, un nombre conſidérable de planches. (*Voyez* l'éloge de ce Chirurgien célebre, par M. Louis, Hiſtoire de l'Académie royale de chirurgie, tome II, édition in-4o.) C'eſt cet ouvrage attendu depuis vingt-trois ans que M. Leſne vient enfin d'arracher à l'oubli. Perſonne n'étoit plus en état que lui de veiller à ſa publication, ayant eu l'avantage d'être l'éleve de M. Petit pendant les dix dernieres années de ſa vie, & ayant été choiſi pour l'écrire ſous ſa dictée. C'eſt ce qui l'a mis à portée de rendre compte dans un diſcours préliminaire, dont le ſtyle élégant & précis fait le moindre mérite, de la maniere dont ce célebre Chirurgien l'avoit exécuté. C'eſt de ce diſcours que j'ai cru devoir emprunter l'expoſé que je me propoſe de faire de la doctrine que M. Petit a répandue dans ſon ouvrage, & des objets qu'il y a traités, m'étant apperçu qu'il ſeroit difficile, pour ne rien dire de plus, de faire mieux. Ce que j'en dirai fera ſûrement regretter que ce célebre Chirurgien n'ait pas eu le tems de mettre la derniere main à

cet ouvrage, qui eût ſans doute peu laiſſé à faire à ſes ſucceſſeurs.

» M. Petit, dit M. Leſne, tiroit tout de ſon propre fond ; la nature étoit l'unique ſource où il puiſoit ſes principes : il ne liſoit les livres de chirurgie que pour avoir une idée générale des progrès que l'art avoit faits juſqu'à lui. Il faiſoit peu de cas de l'érudition qui donne un air ſavant aux talens médiocres.... Son plan comprenoit toutes les maladies chirurgicales, excepté les maladies des os, qu'il avoit déjà traitées ſéparément. N'ayant que ſon génie pour guide, il n'obſervoit aucun ordre, par rapport aux matieres ſur leſquelles il travailloit. Après avoir entamé l'article des abſcès, il prenoit celui des ulceres, qu'il laiſſoit pour traiter des amputations ou des maladies de la veſſie ; d'où il revenoit aux abſcès & aux ulceres, qu'il abandonnoit encore pour traiter des plaies ou des hernies. Il varioit ainſi les objets de ſon travail ſelon les circonſtances ; le plus ſouvent c'étoient les maladies dont on lui confioit le traitement qui dirigeoient ſon attention ſur les points de chirurgie qui avoient rapport à ces maladies, en lui rappellant toutes les obſervations qui leur étoient analogues. Or il eſt réſulté delà qu'il a écrit ſur preſque toutes les parties de l'art, mais qu'il a laiſſé peu de matieres entiérement terminées. «

En rendant compte des différentes matieres dont M. Petit a traité, M. Lesne a cru devoir discuter certains points de pratique, qui s'accordent peu avec quelques opinions nouvelles. Je présenterai ensemble son précis & ses réflexions.

M. Petit a commencé son Traité par des idées générales sur les plaies ; il s'est borné à donner des notions préliminaires sur leurs différences, sur les accidens qui les accompagnent, & sur les vues générales qu'on doit se proposer dans leur traitement. Il avoit reconnu l'abus qu'on faisoit des sutures, il en bornoit l'usage aux cas où le bandage & la situation sont insuffisans. M. Pibrac est parti du même principe dans un Mémoire qu'on trouve parmi ceux de l'Académie royale de chirurgie : mais n'a-t-il pas été trop loin, demande M. Lesne, en paroissant les proscrire entiérement ? On ne doute point qu'il n'y ait beaucoup de plaies qui peuvent se réunir sans le secours de la suture ; mais il est des cas où elle accélere la guérison, d'autres où elle est nécessaire pour conserver les fonctions des parties divisées. Suivant M. Petit ces cas sont lorsque les muscles sont coupés de maniere que ni la situation, ni le bandage ne peuvent tenir rapprochées les fibres musculaires qui ont été divisées. On verra par les observations qu'il rapporte, qu'il a guéri en peu de jours,

en pratiquant la ſuture, des plaies très-conſidérables au grand dorſal & au grand pectoral; le trapeze, le rhomboïde, le dentelé poſtérieur, ſupérieur, &c. étoient coupés tranſverſalement. M. Petit convient que des plaies ſemblables guériſſent également ſans ſuture; mais il a obſervé qu'on y met beaucoup plus de tems, que quelquefois après la guériſon la partie n'a plus la même force ni la même liberté de mouvement, qu'il y reſte plus de difformité. Les accidens que les ſutures produiſent quelquefois ſeroient ſans doute un juſte motif de proſcription, ſi ces accidens étoient inévitables, & s'ils ne dépendoient pas plutôt du défaut de ſagacité dans l'Opérateur, des indiſcrétions du malade, &c. que de l'eſſence de la ſuture. En ſuivant les préceptes que M. Petit a donnés, on en retirera ſans danger tout le fruit qu'on a lieu d'en attendre dans les circonſtances où il convient de les employer.

Après avoir traité des plaies en général, le deſſein de M. Petit étoit de traiter par ordre de toutes les plaies en particulier. On ne lira point ce qu'il a écrit ſur les plaies des parties extérieures de la tête & de la poitrine, ſans regretter que la mort l'ait empêché de traiter complétement cette matiere.

Le chapitre dans lequel M. Petit traite des tumeurs où il y a collection de ma-

tiere, ne renferme que celles qui arrivent à quelque partie de la tête, du cou, des mamelles & de la véſicule du fiel. Il traite des parotides, de quelques tumeurs des environs de la bouche & du goſier, de la ranule ou grenouillette, des abſcès de la voûte & du voile du palais, de ceux qui ſe forment derriere l'oreille; des goîtres & des loupes, de l'extirpation du cancer & de quelques tumeurs variqueuſes. M. Leſne y a ajouté le Mémoire ſur les tumeurs de la véſicule du fiel, que M. Petit avoit donné à l'Académie de chirurgie. Ce ſavant Chirurgien ne ſe borne pas toujours aux détails particuliers de chaque maladie, il éclaircit les points de doctrine les plus importans, lorſqu'il en trouve l'occaſion. C'eſt ainſi que, dans ce chapitre, les tumeurs qui ſont compliquées de la carie des os lui donnent lieu de parler de l'exfoliation : il compare l'altération des os à celle des parties molles. Comme dans la gangrene ſeche des lambeaux conſidérables ſe ſéparent ſans pourriture, de même il y a des pieces d'os qui ont perdu la vie en ſe deſſéchant, & qui ſe ſéparent de l'os ſain, ſans qu'il y ait carie; mais le plus ſouvent dans la piece d'os altérée il y a un mouvement de pourriture qui conſtitue proprement la carie, & qui peut être comparé à celui de la gangrene humide dans les parties molles.

M. Petit diſtingue ce mouvement deſtructeur de celui qui produit l'exfoliation, en ſéparant le mort d'avec le vif. Il ne s'explique pas clairement ſur la nature de ce dernier mouvement, mais il dit avoir toujours employé les remedes les plus actifs pour le déterminer.

M. Fabre, éleve de M. Petit, comme M. Leſne, ſemble avoir entrevu la véritable cauſe de l'exfoliation des os dans ſon Mémoire ſur la réunion des plaies & des ulceres, avec perte de ſubſtance; il développe l'idée de ſon maître, mais ſous un autre point de vue: » il en eſt de même,
» dit M. Fabre, de l'exfoliation des os que
» de la chute de l'eſcarre dans la gangrene
» humide des parties molles. Les vaiſſeaux
» ſains, qui confinent à la piece d'os alté-
» rée, s'étendent & ſe dilatent par le même
» principe d'inflammation; &, après avoir
» chaſſé cette piece, ils ſe montrent ſous
» la forme d'une chair qui ſuppure, & qui
» ſe deſſeche enfin pour former la cicatrice.
» Tel eſt le mécaniſme de l'exfoliation
» des os, que la nature exécute quelque-
» fois ſans aucun ſecours; mais le plus ſou-
» vent l'art eſt obligé de la ſeconder, &
» les moyens dont on ſe ſert alors prouvent
» bien évidemment ce que je viens d'a-
» vancer; car non-ſeulement on emploie
» les remedes âcres & ſtimulans pour ex-

» citer cette inflammation salutaire, qui doit
» séparer la piece d'os altérée, mais encore
» on se sert des caustiques les plus puissans,
» comme la dissolution mercurielle & le feu
» même, & on pratique encore plusieurs
» opérations pour favoriser l'action de ces
» topiques On pénetre, avec le trépan per-
» foratif, jusqu'à la partie saine de l'os ; on
» enleve avec la rugine, ou le ciseau & le
» maillet, le plus qu'on peut de ce qui a
» perdu la vie, afin que les médicamens ope-
» rent un effet plus immédiat & plus prompt
» sur la partie de l'os qui est susceptible
» d'être irritée, de s'enflammer & de suppu-
» rer. «

Cette théorie paroît conforme à la pratique de M. Petit & des plus grands Maîtres de l'art : mais cette pratique paroît-elle la meilleure ? C'est ce qu'on pourroit révoquer en doute si les conséquences que M. Tenon à tirées de ses expériences étoient aussi bien fondées qu'il semble le penser. Ce célebre Académicien voulant s'assurer si l'exfoliation est toujours nécessaire pour la cure des plaies où les os ont été mis à nu, &, dans les cas qu'elle le soit, quels sont les remedes les plus propres à l'accélérer, ou des desséchans, recommandés dans la pratique commune, ou des humectans & des relâchans préférés par M. Monro pere, Professeur d'anatomie à Edimbourg, fit à plusieurs

chiens des plaies à la tête, dans lesquelles il dépouilla entiérement les os de leurs tégumens. Dans la premiere de ces expériences M. Tenon couvrit l'os avec la charpie imbibée d'esprit-de-vin; une portion de l'os découvert s'exfolia le vingt-septieme jour. Dans une autre il appliqua sur l'os du basilicum, & l'exfoliation se fit le vingt-neuvieme jour. Dans une autre le plâtre bien desséché procura l'exfoliation le dix-neuvieme jour. Dans une autre M. Tenon laissa l'os exposé à l'air sans pansemens, & l'exfoliation n'eut lieu que le trentieme jour. Dans une autre l'os pansé avec l'eau mercurielle ne s'exfolia que le quatre-vingt-neuvieme jour, & la piece d'os exfoliée fut très-épaisse. Dans une autre, où l'eau froide fut employée, l'exfoliation se fit le vingt-unieme jour, & elle fut très-légere. Dans une autre l'os traité avec de l'eau tiede se trouva couvert le treizieme jour d'une légere couche de substance charnue, sans aucune apparence d'exfoliation. Dans une autre enfin, où le cataplasme émollient fut employé, l'os fut couvert le dixieme jour d'une légere pellicule charnue, sans la moindre exfoliation sensible. Or ces expériences ont conduit M. Tenon à conclure que la pratique de M. Monro doit être préférée à celle des anciens & des modernes; c'est-à-dire qu'il a reconnu

les avantages de l'humidité & de la chaleur dans le traitement des plaies où les os ſont à découvert. On pourroit admettre cette conſéquence ſi l'on pouvoit ſuppoſer que M. Tenon l'eût bornée aux ſeuls cas que préſentent ſes expériences, c'eſt à-dire à l'exfoliation qui arrive aux os dénués dans les plaies récentes, & qu'il ne l'eût pas étendue à celle qui ſe fait dans les os affectés de carie ou de quelqu'autre altération; mais comme il n'eſt pas vraiſemblable qu'il ſe fût borné à un ſi petit objet, M. Leſne a cru devoir comparer cette pratique avec celle de M. Petit. Lorſqu'un os ſain eſt ſimplement découvert dans une plaie récente, la pratique ordinaire eſt de la panſer à ſec, ou avec de la charpie imbibée d'eſprit-de-vin. Quoiqu'on n'ait jamais vu que cette méthode ait cauſé le moindre accident, il ſuffit néanmoins qu'elle retarde la guériſon de quelques jours, pour qu'on doive préférer les humectans. Mais il prétend que cette circonſtance, qui eſt un cas particulier de dénudation, ne ſauroit ſervir de regle pour les autres eſpeces. Il ſuppoſe qu'une pierre ou une balle de mouſquet, un éclat de bombe ait enlevé les tégumens, & fait une forte contuſion à l'os; il ſuppoſe encore que l'os ait été découvert par une ſuppuration ſourde, comme il arrive dans certains dépôts, ou qu'il ſoit

atteint de carie ou de vermoulure ; il ne croit pas qu'on puiſſe conclure des expériences de M. Tenon ; que les humectans éviteront l'exfoliation dans ces différens cas, ou qu'ils la hâteront plus efficacement que les ſpiritueux & les ſtimulans.

En 1734, M. Petit donna à l'Académie royale des Sciences un premier Mémoire ſur la fiſtule lacrymale ; en 1740, il en publia un ſecond, qui fut ſuivi, en 1743 & les deux années ſuivantes, de trois autres Mémoires ſur la même matiere. Ce ſont ces trois Mémoires réunis qui forment le cinquieme chapitre de cet ouvrage, ſous le titres de *Maladies des voies lacrymales*. On ſait que c'eſt à M. Petit qu'on eſt redevable de la découverte du mécaniſme par lequel les larmes, après avoir arroſé l'œil, ſont conduites dans le nez par les points, les conduits lacrymaux, le ſac & le canal naſal : c'eſt la connoiſſance de ce mécaniſme qui le mit en état de perfectionner la méthode d'Anel pour déboucher le conduit naſal, & rétablir par ce moyen le cours du fluide lacrymal. Les ſervices qu'il a rendus à la chirurgie à cet égard ſont trop connus pour que je ne me croie pas diſpenſé de m'y arrêter plus long-temps ; mais je ne dois pas oublier d'avertir que M. Leſne convient lui-même que la méthode de M. Petit n'a pas toujours réuſſi.

Tel eſt le ſort des toutes les opérations les mieux réfléchies. Il convient également que depuis M. Petit, on a inventé d'autres moyens qui peuvent ſuppléer efficacement ceux qu'il propoſe pour rétablir le cours naturel des larmes, & qui méritent même quelquefois la préférence : ces moyens ſont principalement de ſonder le canal naſal par le nez, & enſuite de faire par cette voie des injections dans les voies lacrymales.

M. Petit a commencé le chapitre des ulceres par quelques généralités ſur les cauſes, les différences, les ſignes & la cure de ces maladies. Il ne devoit traiter que des ulceres qui ſont entretenus par un vice local, comme la carie, la préſence de quelque corps étranger, la communication de l'ulcere avec les gros vaiſſeaux, avec les canaux excrétoires, avec quelque cavité voiſine ; & ſous cette derniere claſſe il rangeoit les ulceres variqueux, ceux qui percent les inteſtins, l'uretre, la veſſie, le ſac lacrymal & les ſinus qui ſervent de réceptacle à la morve ; il y comprenoit encore ceux qui ont percé les capſules qui retiennent la ſynovie dans les articulations, & ceux enfin qui pénetrent dans la capacité de l'abdomen, de la poitrine, du crâne, & autres. On jugera par la maniere dont il a traité une partie de ces objets, de la perte irréparable que l'art a faite dans ce qui

manque : les ulceres entretenues par la carie, par la préſence des corps étrangers & par les hémorrhoïdes, préſentent dans ce chapitre une infinité d'obſervations neuves & lumineuſes. M. Petit paſſe enſuite aux abſcès au fondement, & à la fiſtule à l'anus.

Il eſt peu de maladie où l'on obſerve plus de variations que dans les hernies : M. Petit s'eſt appliqué avec ſoin à diſtinguer ces différences, & les ſignes qui les font connoître. La cure des hernies eſt un point qu'il a traité avec beaucoup de ſagacité ; il s'eſt étendu ſur la ſtructure des bandages, ſur la maniere de les appliquer, & ſur les effets qu'ils produiſent ; il paſſe enſuite à l'opération. La ſeule raiſon qui oblige à la faire, eſt l'étranglement cauſé par l'anneau, qui s'oppoſe à la réduction des parties. Suivant la méthode ordinaire, on fait une inciſion à la peau, on découvre l'anneau & le ſac : on ouvre celui-ci, on débride l'autre, & on réduit les parties. Mais M. Petit imagina qu'on pouvoit, dans beaucoup de cas, remplir les mêmes vues, en ſe contentant de débrider l'anneau & de réduire les parties ſans ouvrir le ſac. Cette méthode, que M. Petit avoit annoncée dans ſes leçons, trente ans avant d'écrire ſur cette matiere, fut publiée en 1720 par M. Garengeot, qui recueilloit avec ſoin toutes les obſervations & tous les préceptes nouveaux qui éma-

noient de ce grand maître. Comme il s'étoit expliqué de maniere à faire penser que M. Petit la donnoit comme une méthode générale, cela lui attira plusieurs censures : aussi M. Petit s'est-il cru obligé de s'expliquer dans son nouvel ouvrage. » Mon sentiment, dit-il, est donc qu'excepté les » hernies gangréneuses, celles qui sont maronées, quelques-unes de celles dans lesquelles l'intestin contient des corps étrangers, toutes les autres peuvent être traitées ainsi ; il y en a même qu'on ne doit » point traiter autrement. «

Les raisons sur lesquelles on se croyoit fondé à rejetter cette méthode, & par lesquelles on vouloit démontrer la nécessité d'ouvrir le sac, sont la crainte que le sac ne renferme une humeur cadavéreuse, que l'épiploon & l'intestin ne soient atteints de gangrene. Mais, comme l'observe M. Lesne, cette crainte devroit également faire rejetter les tentatives qu'on fait pour réduire la hernie par le *taxis*. Dès que l'étranglement s'est déclaré par les accidens qui le caractérisent, on emploie tous les moyens possibles, on fait tous ses effots pour faire rentrer les parties : lorsque ces premieres tentatives sont infructueuses, on les réitere trois ou quatre fois la journée, pendant plusieurs jours, jusqu'au moment où l'on juge l'opération indipensable. Or, depuis le pre-

mier inſtant de l'étranglement juſqu'à ce moment, on ne préſume point qu'il y ait du danger de réduire les parties ſans les découvrir; pourquoi donc en ſuppoſeroit-on en pratiquant l'opération que M. Petit propoſe dans le même intervalle? M. Leſne rapporte enſuite l'opinion de M. Louis, qui nie la poſſibilité de réduire le ſac, prétendant s'être aſſuré par un grand nombre d'obſervations faites ſur les cadavres de perſonnes qui avoient été ſujetes à hernie, même de celles qui avoient été guéries radicalement en portant un bandage, qu'on trouve à toutes le ſac herniaire, ou la production du péritoine adhérente naturellement aux parties qui l'entourent. M. Leſne oppoſe à ces obſervations celles de M. Petit, qui aſſure avoir remarqué dans un grand nombre de cadavres, que le ſac s'efface peu-à-peu pendant l'uſage du brayer, & que ceux qui le portent ne guériſſent que parce qu'ils en font uſage juſqu'à ce que celui-ci ſoit entiérement effacé, ou juſqu'à ce que la portion du péritoine qui le forme ſe ſoit rendue adhérente à l'inteſtin, ou qu'elle ſe ſoit entiérement conformée au reſte de cette membrane qui eſt dans le ventre, en reprenant ſa poliſſure, ſon étendue & ſon élaſticité naturelle. » C'eſt ce qui arrive en » effet, dit M. Petit, comme je l'ai obſervé » à l'ouverture de pluſieurs cadavres qui

» étoient morts de toute autre maladie ;
» lesquels, dans leur jeunesse, avoient été
» guéris de la hernie par l'usage du brayer.
» Je ne dis pas, ajoute-t-il, que cela soit
» toujours ainsi ; mais je l'ai observé le plus
» souvent. « Des sentimens aussi opposés, conclut M. Lesne, qui paroissent également fondés sur des faits, ne sont susceptibles d'aucune discussion : ils nous réduisent à faire les mêmes recherches, pour nous assurer de la vérité.

Après avoir parlé de la hernie de la vessie, des maladies qui affectent le cours des urines, du phymosis & du paraphymosis, M. Petit passe à l'hydrocele, au varicocele & au sarcocele. Il admet deux especes d'hydroceles, l'une par infiltration, l'autre par épanchement ; ce n'est que dans cette derniere espece qu'on pratique la ponction avec le trocar. M. Petit ne reconnoît qu'une cavité où les eaux de l'hydrocele par épanchement puissent se ramasser ; c'est celle de la tunique vaginale du testicule. M. Lesne assure qu'il n'a jamais proposé la cure radicale de l'hydrocele, & qu'il s'est toujours contenté de faire la ponction à tous ceux qui ont eu recours à lui dans cette maladie ; & à cette occasion il examine les différentes opérations qu'on a proposées pour parvenir à cette cure radicale, telles que l'ouverture du

ſac, le ſéton, l'injection de liqueurs capables d'attirer l'inflammation, &c., & en fait voir le danger. Il va plus loin, il entreprend de prouver que cette maladie devant toujours être conſidérée comme un dépôt critique, on ne ſauroit en tenter la cure radicale ſans faire courir le plus grand riſque au malade. Heureuſement que l'obſervation & l'expérience dépoſent contre cette aſſertion de M. Leſne ; & on a vu depuis peu un grand nombre d'hydroceles radicalement guéries par l'injection d'un vin aſtringent, dans la cavité de l'hydrocele, après en avoir évacué les eaux par la ponction ; & je pourrois citer l'exemple d'un de mes amis, à qui j'avois fait faire, deux ans auparavant, la ponction, & dont l'hydrocele étoit revenue quinze jours après : il y a deux ans que l'opération eſt faite, & qu'il eſt radicalement guéri, ſans qu'il ait éprouvé d'altération dans ſa ſanté.

Le chapitre dans lequel M. Petit traite de l'amputation des membres, eſt un de ceux où le génie & l'expérience conſommée de ce grand Maître ſe montrent avec le plus d'éclat ; ce ſont les expreſſions de M. Leſne, que j'adopte d'autant plus volontiers, que je ne crois pas qu'aucun homme inſtruit puiſſe porter un autre jugement de ce morceau intéreſſant. M. Petit commence par déterminer les cas qui exigent l'amputation.

Il détermine ensuite ceux où il est nécessaire de faire l'amputation sans différer, & ceux où on peut la différer sans danger. Un des inconvéniens attachés à la maniere dont les anciens amputoient les membres, étoit la saillie de l'os, particuliérement dans l'amputation de la cuisse. Pour corriger cette imperfection, M. Petit imagina de couper les chairs en deux tems. Il est à présumer, dit M. Lesne, que cette méthode a toujours suffi à M. Petit pour éviter la saillie de l'os, puisqu'il s'en est toujours contenté, & puisqu'il dit qu'en la suivant, les chairs du moignon & l'os sont au niveau l'un de l'autre lorsque le malade est guéri, & que souvent même la cicatrice est plus enfoncée dans le centre qu'à la circonférence du moignon.

La méthode de M. Petit ayant été suivie dans l'amputation de la cuisse, faite à une fille âgée de vingt-quatre ans, affligée depuis douze d'un *spina-ventosa* à la jambe, il arriva que les chairs abandonnerent peu à peu l'os, qui fit une saillie de quinze lignes de longueur, & qu'on fut obligé de retrancher avec la scie, pour pouvoir adapter une jambe de bois au moignon. Cette observation, & la discussion qu'elle occasionna dans l'Académie de Chirurgie, engagerent M. Louis à proposer, pour éviter une pareille dénudation à la suite des amputations,

de fixer d'abord les chairs par une ligature, de couper d'un ſeul trait la peau & les muſcles juſqu'à l'os, d'ôter enſuite la bande qui fixoit les chairs, pour donner aux muſcles qui ne ſont point adhérens à l'os la liberté de ſe retirer; cela fait, de couper avec un biſtouri les adhérences du crural, des vaſtes & du triceps avec l'os, de relever toutes ces chairs avec la compreſſe fendue, & de ſcier l'os trois travers de doigt plus haut qu'on ne l'auroit fait, ſi on l'eût ſcié au niveau des chairs affermies par la ligature. M. Leſne diſcute ces deux méthodes, & entreprend de démontrer la ſupériorité de celle de M. Petit: il indique les cauſes qui peuvent faire retirer les chairs, & les cas particuliers dans leſquels il peut arriver que l'os reſte à nu; il aſſigne quelques circonſtances dans leſquelles la méthode de M. Louis n'auroit pas l'effet qu'il en attend. Mais cette diſcuſſion perdroit trop à être abrégée: je crois donc, vu les bornes dans leſquelles je ſuis forcé de me renfermer, devoir renvoyer mes lecteurs au diſcours préliminaire dont je viens de lui préſenter le précis, ainſi qu'à la Lettre de M. Louis, qui le ſuit, dans leſquels il trouvera ce point important de chirurgie traité d'une maniere auſſi ſolide que lumineuſe. J'eſpere auſſi que cette lecture le convaincra que je ne pouvois pas donner

une idée plus précise, & en même-tems plus exacte, de l'ouvrage de M. Petit, qu'en suivant le tableau que M. Lesne en trace dans ce discours. Je crois superflu d'exhorter les Praticiens à recourir à l'ouvrage de M. Petit même. L'autorité que cet homme célebre s'étoit acquise de son vivant, dans toutes les matieres de chirurgie, autorité qui ne s'est point affoiblie depuis sa mort, est plus que suffisante pour engager quiconque aime son art à écouter les leçons de ce grand Maître, leçons dont il est impossible qu'on ne retire pas les plus grands fruits.

SUITE DU MÉMOIRE

Sur les Maladies chroniques; par monsieur ***BALME***, *Médecin au Puy en Velay.*

TROISIEME PARTIE

Le traitement des *maladies chroniques* doit être envisagé sous deux points de vue; nous en déduirons ensuite quelques considérations particulieres, qui viendront à l'appui des principes que nous avons établis dans ce Mémoire; mais nous ne nous écarterons jamais de *la nature* & de ses effets.

Des évacuations utiles & nécessaires qui se trouvent empêchées, diminuées ou suppri-

mées, & qu'il faut procurer, augmenter ou rétablir; la nature opprimée ou ſans action, ou ne produiſant que des mouvemens erronés & nuiſibles, & qu'il faut alléger, fortifier ou ramener dans la bonne voie, ſont les deux objets que le Médecin doit avoir continuellement ſous les yeux, & qu'il ne doit jamais ſéparer dans le traitement des *maladies chroniques.* S'il remplit ces deux obligations, s'il ſatisfait à ces deux préceptes, il a fait ſon devoir, il doit être regardé comme un grand Artiſte. Mais que de talens, que de lumieres, que d'étude, que d'obſervations ne lui faut-il pas pour exécuter dignement ce double projet! On l'a dit depuis long-tems, mais perſonne ne le croit: les maladies chroniques ſont la pierre de touche de l'habileté & de la ſcience du Médecin. (*a*)

Ire CONSIDÉRATION. Le devoir du Médecin dans une *maladie chronique*, eſt de reconnoître l'état où ſe trouve *la nature*, les forces dont elle eſt ſuſceptible, les mouvemens qu'elle ſuſcite, & ceux

(a) *Celeres enim vel acutæ paſſiones, etiam ſponte ſolvuntur, & nunc fortunâ, nunc naturâ favente.... Chronicæ autem vel tardæ paſſionis morbi qui jam præjudicio quodam corpora poſſederint, ſolius medici peritiem poſcunt: cùm neque naturâ neque fortunâ ſolvantur....* (*Cœlius Aurel.* Præfat. Lib. V, de Morb. chronic.)

qu'elle peut produire encore; le tems qu'il lui faut accorder pour venir à bout de ſon travail; les évacuations qu'il faut ſuſciter pour le lui rendre moins pénible & moins dangereux, de même pour la remettre dans la bonne voie, ſi elle s'égare, ou ſi elle s'épuiſe par des efforts inutiles ou nuiſibles.

IIe CONSIDÉRATION. Le Médecin, en réfléchiſſant ſur le caractere propre & eſſentiel de la maladie *chronique* qu'il entreprend de traiter, diſtinguera toujours avec attention les couloirs qui ſeront favorables, & par leſquels *la nature*, peu active, cherche, exige, demande d'être aidée, ſoutenue & ſoulagée; c'eſt pourquoi il ne faut jamais perdre de vue les évacuations propres à chaque âge : il ſeroit dangereux d'exiger des évacuations propres à l'*âge viril*, dans une maladie de l'*enfance*, & *vice verſâ.* L'Artiſte n'a d'autre droit que celui de diriger *la nature* & de la favoriſer vers des émonctoires qui lui ſont propres & néceſſaires dans l'état actuel où elle ſe trouve.

IIIe CONSIDÉRATION, & qui ne détruit point celle que nous venons de faire. Il eſt certains ſujets dont l'habitude ou le tempérament conſerve toujours le mode ou le caractere de l'*enfance* ou de l'*adoleſcence*, quoique dans un âge avancé, comme on voit des enfans précoce anticiper

ciper ſur les âges ſubſéquens : le Médecin ne perdra jamais de vue ces objets, quoiqu'extraordinaires ; & ſi *la nature* s'explique par des mouvemens particuliers à ces différens âges, il l'aidera & la ſollicitera de même avec profit & avec avantage.

IV. CONSIDERATION. Dans le développement des cauſes d'une maladie *chronique*, le Médecin obſervera principalement les maladies premieres ou primitives auxquelles le ſujet a été expoſé, & qu'il a déjà éprouvées dans les différens âges qu'il a déjà parcourus, ou celles qu'il a déjà contractées avant la naiſſance ; & il verra toujours à découvert les mouvemens ſucceſſifs de *la nature*, & un enchaînement continu d'affections qui, quoique différentes entr'elles, n'ont qu'une même cauſe & une modification différente.

V. CONSIDERATION, que les Médecins font aſſez généralement, mais d'une maniere fort vague, & qui demande cependant les plus ſcrupuleuſes recherches, ſurtout dans les maladies *chroniques*. Le genre de vie influe conſidérablement, & au-delà de ce qu'on pourroit croire, tant ſur la cauſe de la maladie, que ſur les forces plus ou moins conſidérables de la nature ; c'eſt pourquoi le Médecin n'a rien à négliger de ce côté ; mais bien moins encore de la connoiſſance du pays qu'habite le malade,

l'air qu'on y reſpire, les alimens qui y ſont en uſage, les maladies *endémiques* ou *épidémiques* qu'on y obſerve. Il y a encore des remarques eſſentielles à faire ſur la profeſſion qu'exerce le malade ; les travaux de Ramazini & ceux de M. Tiſſot nous montrent l'importance & l'utilité de ces connoiſſances.

Mais ce dont le Médecin doit être le plus inſtruit & avoir une connoiſſance auſſi exacte & auſſi étendue qu'il eſt poſſible, c'eſt le degré de *ſenſibilité* du tempérament qui donne plus ou moins de force & de jeu aux *paſſions de l'ame* : objet eſſentiel, que le Médecin doit approfondir, afin de pouvoir faire dans le beſoin une diverſion utile pour le ſuccès des moyens & des remedes qu'il doit employer. Toutes ces obſervations préliminaires que le Médecin doit faire, en l'inſtruiſant ſur la cauſe de la maladie, lui montrent à découvert les effets qui doivent s'enſuivre néceſſairement, ceux qu'il a droit d'attendre, & principalement les mouvemens que *la nature* a déjà employés avec plus ou moins de ſuccès, ceux qu'elle médite & qu'elle ne peut ſeule ſe procurer, & l'état de force ou de foibleſſe où elle ſe trouve.

VI. CONSIDERATION. Dans une maladie *chronique*, accompagnée de quelque évacuation, le Médecin doit principalement

remarquer & diſtinguer ſi cette évacuation ſe fait au profit du ſujet; ſi le couloir dont *la nature* ſe ſert alors peut ſans danger & ſans inconvénient être toujours employé, entretenu & même préféré à tout autre, & ſi la matiere évacuée eſt telle qu'on doit l'attendre & la déſirer pour le ſoulagement de *la nature ;* car il eſt à obſerver comme une loi invariable de l'*art de guérir*, qu'afin qu'une évacuation ſoit au profit du malade, ſoit dans une *maladie aiguë*, ſoit dans une *maladie chronique*, il faut que la matiere évacuée ſoit *cuite*, & préparée à l'expulſion, par *la nature* elle-même, &c.

VII. CONSIDERATION. L'attention du Médecin ne ſauroit être trop grande à bien connoître & à bien déterminer le caractere propre & eſſentiel de la maladie qu'il traite, parce que l'obſervation des anciens, des Maîtres de l'art, & ſa pratique ordinaire, lui montreront & lui apprendront que chaque maladie *chronique* a une terminaiſon à elle propre : ainſi qu'on voit une *pleuréſie* ſe juger par l'*expectoration*, on verra de même une *manie* ceſſer à l'apparition des *hémorrhoïdes ;* une *hydropiſie* ſe terminer par des *urines* abondantes, quelquefois par une *diarrhée*. (a) Il apprendra encore qu'une maladie grave *chronique*,

(*a*) Hippocrate, Aph. 21 & 14, ſect. 6.

peut ſe changer en une affection *légere* proprement dite, quoique auſſi de longue durée. L'apparition de quelques *ulceres*, par exemple, mettront fin à des *céphalalgies* cruelles. (*a*)

VIII. CONSIDERATION. L'étude & l'obſervation découvriront encore à l'Artiſte les reſſorts & le jeu ſingulier de la *ſympathie*, dont il pourra s'aider avec tant de fruit lorſque *la nature* reſtera muette, ou ſe trouvera hors d'état d'agir: inſtruit par ce moyen, il ſera prévenu ſur les événemens auxquels les *métaſtaſes* ſi fréquentes dans les maladies *chroniques* donnent lieu, & qui troublent & déconcertent le Médecin raiſonneur & inexpérimenté. Mais ce jeu ſingulier de la *ſympathie*, & cette marche auſſi ſinguliere des *métaſtaſes*, que *la nature* ſe plaît, ce ſemble, à nous cacher & à varier à l'infini, ſe manifeſteront bien mieux & bien plus ſûrement à l'Artiſte, s'il eſt déjà au fait des *découvertes lumineuſes ſur le pouls.* Quel avantage n'en retirera-t-il pas? Suivant pas à pas *la nature*, il la prendra toujours ſur le fait, elle ne pourra rien tenter à ſon inſu; & perſonne ne connoîtra mieux & ne ſaura mieux évaluer que lui les forces qui ſont néceſſaires & utilement employées, en raiſon des effets dont il ſera

(*a*) Hippocrate, *Coac. Prænot.* tit. 2 & 172.

le ſeul appréciateur, & peut-être le ſeul témoin. (*a*)

IX. CONSIDERATION. Le Médecin obſervateur découvrira les changemens que *la nature* opere dans tous les âges; il verra que les maladies *chroniques* ont un certain tems marqué, ainſi que les *aiguës*, pour leur terminaiſon. Il eſpérera avec raiſon que l'*âge de puberté* fera ceſſer une *épilepſie* (b); & il ne ſera point étonné de voir un malade abandonné des Médecins, dégoûté & affaiſſé par l'abondance de leurs remedes, trouver dans une nourriture plus abondante & au gré de *la nature*, comme dans l'abandon abſolu des ſecours de l'art; trouver, dis-je, la terminaiſon de ſa maladie, qui a parcouru tous ſes *tems*, à l'inſu du malade & des Médecins. (*c*)

(*a*) Le *pouls* dans les maladies *chroniques* eſt toujours *non critique*, à la vérité, mais il a encore un caractere particulier, qui eſt le *convulſif*; ce qui lui donne toujours l'apparence de *pouls inférieur*. Cette remarque nous meneroit trop loin pour la développer, la forme de ce Mémoire s'y oppoſe; mais j'eſpere, dans l'ouvrage annoncé, examiner & rechercher les cauſes de ce mode particulier du *pouls* dans les maladies *chroniques*.

(*b*) Hippocrat. Aph. 45, ſect. 2.

(c) *Num Hippocrates pachiſmum, per ſex menſes, annos detinere affirmavit, & hujus ſpeciem, ſex menſibus ſanari, & alium intrà biennium?...*

X. CONSIDERATION. *Le flux hémorrhoïdal* demande du Médecin l'attention la plus appliquée ; l'expérience lui fera reconnoître dans cette excrétion un mouvement salutaire de *la nature*, qu'elle prépare souvent de bien loin, & qui lui est toujours utile dès qu'il est modéré, ou qu'il n'est point sollicité mal-à-propos. La tendance vers cette évacuation est connue par les signes qui l'annoncent, & qui avertissent la plupart des sujets du bien qu'ils doivent en retirer, comme des maux qu'ils éprouveront si ce flux salutaire n'a pas lieu ; & bien loin de voir dans cette évacuation une maladie nouvelle à combattre & à faire cesser, le Médecin observera scrupuleusement que ce flux ait lieu au tems marqué, & qu'il se fasse avec pleine liberté, en écartant tous les obstacles qui peuvent le supprimer ou le diminuer.

Mais il reste toujours que cette évacuation est une maladie, nous dira-t-on, & à laquelle le Médecin doit obvier. Je l'avoue, c'est une maladie, mais une maladie utile

Morbi, nùm aliquando annui, aliquando septennes ? (*Ex Ballon.*) *Ars nostra fulgentior, major, veneranda magis assurget, dum morbos ab aliquot diebus, mensibus annis, sua percurrentes tempora, vel ad annos duraturos, vel menses, vel dies, rectè determinare ; noverit, & exindè curationem instituere.....* (Bordeu, Thes. 48, aquit. min. aquæ morb. chronic.)

& néceſſaire. Elle eſt *utile* aux tempéramens qui ont contracté quelque vice local, qui empêche ou annulle quelque excrétion naturelle eſſentielle, & qu'il eſt ſouvent impoſſible de découvrir & d'y remédier, principalement chez ceux qui ne peuvent s'aſſujettir à aucune regle diététique, du moins telle qu'on pourroit l'exiger d'eux..... C'eſt une maladie *néceſſaire*, en ce qu'elle prévient les maladies les plus graves & les plus funeſtes, qui ne manqueroient pas de ſe manifeſter à la diminution ou à la ſuppreſſion de cette évacuation. (*a*) C'eſt d'après un point de vue pareil que Vanzetz conſidéroit un paroxyſme de goutte, & l'obligeoit de s'écrier : *ô diva podagra! plurimorum morborum chronicorum tuta curatrix.*

XI. CONSIDERATION. Dans les mala-

(a) *Qui ſanguinem per ora venarum quæ in ano ſunt profundere ſolent, ii neque pleuridite, neque pulmonis inflammatione, neque phagedenâ, neque furonculis, neque therminthis, corripiuntur; ac fortè nec leprâ quidem, fortaſſis verò neque vitiliginibus : intempeſtivè autem curati, multi non ita multò poſt, hujuſmodi morbis correpti ſunt, & perniciosè, idcirco habuerunt.....* (Hippocrat. Lib. de Humor.) *In quibuſdam hæmorrhoïdes parùm tutò ſupprimuntur..... Qui ſanguinis profluvio imbecilliores non fiunt, habent enim purgationem hanc, non morbum.....* (Celſus, Lib. VI, cap. 18.)

dies *aiguës*, l'action eſt générale pour la perfection de la *coction* & pour une heureuſe terminaiſon. Ce travail ſi eſſentiel, cette *coction* ſi néceſſaire ne peut ſe faire dans les maladies *chroniques*, parce que l'action eſt nulle ou preſqu'abolie dans un ou pluſieurs organes, tandis que d'autres en ſont ſurchargés, ce qui les tient dans un état violent & dangereux : d'où nous ſommes forcés de conclure que pour guérir une maladie *chronique* il faut rendre l'*action générale*, de *particuliere* qu'elle eſt. Nous avons comme à notre diſpoſition un moyen capable de remplir cet objet : il ne dépend que de nous d'employer cet agent ſi ſalutaire & ſi néceſſaire pour la coction ; c'eſt le même dont *la nature* ſe ſert, le ſeul qui conſtitue ſon état de force & de vigueur, c'eſt *la fievre :* ce mal ſi imprudemment appréhendé, doit lui ſeul faire tout le bien que l'on déſire ; &, attendu que dans une maladie *chronique* la nature impuiſſante ne peut, pour obtenir une coction parfaite, ſolliciter & mettre en œuvre cet agent ſi eſſentiel & ſi effectif, il eſt donc du devoir du Médecin de le *créer*, ſi je puis m'expliquer ainſi, de le développer, de l'augmenter, de le ſoutenir, de le modérer & de le diriger, afin de parvenir au complétement de cette *coction*, & voir couronner ſon travail. Notre maître Hippo-

crate nous a dit tout cela dans une ſeule Sentence : *Morbi vetuſti difficiliùs quàm recentes curantur ; verùm vetuſtos morbos primùm recentes facito.* (De Loc. in hom.)

XII. CONSIDERATION. Les maladies *aiguës*, auroient une terminaiſon toujours heureuſe & toujours facile, s'il n'y avoit une cauſe ſeconde & contraire à la perfection de la coction ; cauſe que la *fievre* cherche elle-même à détruire. Cette cauſe toujours exiſtante avec plus ou moins de force, ſoutient, augmente l'état de *crudité*, en empêchant l'action générale & l'action particuliere & réciproque des organes. C'eſt cette même cauſe qui annulle ou empêche les mouvemens ſalutaires de la *fievre*, & fait ſuccomber ſi ſouvent la nature, malgré tous les efforts de cette derniere pour la détruire. On voit bien que c'eſt du *ſpaſme* dont je veux parler ; c'eſt auſſi le *ſpaſme* diverſement diſtribué aux organes dans les maladies *chroniques*, où il domine avec tant de ténacité que d'effet, qui entretient & prolonge cet état de *crudité*, & qui s'oppoſe ſi efficacement à la *coction*, en détruiſant peu à peu les forces de *la nature*, & rendant inefficaces, ſouvent nuiſibles, ſes mouvemens, ſi toutefois elle peut en ſuſciter quelqu'un.

L'expérience faiſant connoître au Médecin que, dans les maladies *aiguës*, la *fievre*

eſt l'inſtrument le plus ſalutaire que *la nature* emploie pour détruire le *ſpaſme*, il doit donc le mettre en œuvre dans les maladies *chroniques* : c'eſt à la *fievre* qu'il doit avoir recours (*a*) ; c'eſt ce ſalutaire Défenſeur des droits de *la nature*, ce puiſſant Adverſaire du *ſpaſme* qu'il doit employer, exciter, augmenter, ſoutenir, &c. Ecoutons Hippocrate : *à convulſione aut tetano detento, febris ſuperveniens morbum ſolvit.* (Aph 57, ſect. 4.) *Quibus ad hypocondriùm dolores fiunt abſque inflammatione, his febris ſuperveniens dolorem ſolvit.* (Aph. 40, ſect. 6.) &c., &c.

Oui, je ne crains pas de l'avancer, ſi l'Artiſte n'avoit pas à craindre les écarts de *la nature*, la fougue périlleuſe de ſes mouvemens, auxquels nombre de circonſtances peut donner lieu, je ſoutiens que dans les maladies *chroniques*, conſidérées généralement, il ſuffiroit de donner la *fievre* au malade, la ſoutenir toujours dans un état de vigueur & de force ; *la nature*, avec ce moyen ſi effectif, ſe délivreroit elle-même de la matiere morbifique & du *ſpaſme* qui l'accompagne, ſans que les ſecours de l'Ar-

(*a*) Qu'on ſe rappelle le marbre de Tranſilvanie, ſur lequel on liſoit une inſcription de *Camilla Amata*, qui implore le ſecours de la *fievre* pour ſon fils malade..... *Febri divæ, febri magnæ, febri ſanctæ, Camilla Amata, pro filio malè affecto.*

tiſte fuſſent néceſſaires pour l'appeller à des évacuations qu'il juge plus convenables, & ſouvent indiſpenſables, préférablement à d'autres auxquelles il ſuppoſe plus de danger qu'il n'y en a en effet. Mais ce ſont *nos théories*, nos petits rêves, ces vrais délires des Artiſtes, qui nous rendent orgueilleux, vains, puſillanimes & lâches. Nous voulons toujours nous rendre maîtres de *la nature*, mais elle ſe rira toujours de nos folles prétentions : *natura ſui juris eſt, ac longiùs latiùſque patet, quàm ut certos ei fines, anguſtoſque humani ingenii terminos, conſtituamus..... Naturæ itaque leges notare, meditari, obſervare, eiſque adamuſſim obſequi ac ſervire opus eſt.....* (Baglivi, Prax. med. Lib. I, cap. 1.)

Les ſuccès des Médecins dans le traitement des maladies *chroniques*, juſtifiant la ſolidité & la validité de leurs méthodes, peuvent jetter du doute & de l'épouvante ſur notre maniere de penſer & de procéder dans les cauſes comme dans la cure des maladies *chroniques* ; cependant nous pouvons fort bien démontrer que leurs méthodes, leurs procédés & tous leurs remedes n'ont eu d'efficacité & de ſuccès qu'autant qu'ils ont procuré, par des moyens dont ils étoient bien éloignés de ſoupçonner l'effet, cet agent ſalutaire de *la nature*, par lequel la *coction* ſe fait & la guériſon s'opere. Ainſi la *fievre*

se sera développée, soutenue & terminée, pour ainsi dire, à leur insu. Nous allons développer sommairement la vérité de notre assertion.

Le caractere de l'*hydropisie*, en annonçant l'état de foiblesse de *la nature*, & la surcharge d'humeurs dont elle demande d'être allégée, nous fait connoître l'état de relâchement ou d'inertie où se trouvent la plupart des organes digestifs : cette maladie se juge par les *urines*, par les *sueurs* ou par les *selles*. Les remedes qui réveilleront l'action de ces organes excréteurs, fourniront par leur irritation des mouvemens utiles & salutaires à *la nature* ; la *fievre*, par l'impression de ces remedes, se développera, se soutiendra, &, après avoir achevé la *coction*, déterminera des évacuations *critiques* qui termineront la maladie : c'est l'effet des *diurétiques*, des *sudorifiques*, des *purgatifs*, sagement employés & ordonnés à des époques heureuses. Tous ces remedes tirés de la classe des *apéritifs*, sont tous *toniques* ; il n'y a qu'une remarque à faire, c'est que *la nature* fait seule le choix de l'excrétion, & que l'Artiste ne doit point croire qu'il dépend de lui seul de déterminer l'espece d'excrétion.

On guérit le *mal vénérien* par les *mercuriels* ou par les *sudorifiques* : cette maladie nous montre une altération singuliere du

ſuc nourricier, qu'on n'aſſignera jamais au moyen de nos théories ordinaires. Elle ſe guérit par une évacuation *critique* par les *glandes ſalivaires*, ou par des *ſueurs conſidérables*. Que font ces deux genres de remedes, que d'exciter une *fievre générale*, & réveiller l'action de *la peau* & des *glandes ſalivaires*, pour détruire le *ſpaſme* particulier qui ſe trouve fixé avec plus ou moins de violence dans différentes parties, & afin d'amener l'humeur morbifique à la *coction* & à l'*excrétion* qui lui eſt propre? On voit par-là que l'art conſiſte à procurer & à ſoutenir cette *fievre*, & connoître par quelle voie *la nature* veut ſe délivrer.

Le *ſcorbut*, le *rachitis* & les *écrouelles*, ſont trois genres de maladies qui ne paroiſſent devoir leur exiſtence qu'à des évacuations ſupprimées & retenues par des cauſes toujours ſubſiſtantes, & enſemble à la foibleſſe des organes digeſtifs, occaſionnée par le refoulement de ces matieres excrémentitielles, dont *la nature* cherche à ſe débarraſſer par toutes ſortes de voies, & qui n'en vient à bout qu'autant que les remedes employés, & qui ſont tous de la claſſe des *toniques*, favoriſent aſſez ſes mouvemens pour réveiller l'action de la peau & du *tiſſu cellulaire* & celle des viſceres digeſtifs, pour que les ſécrétions & les excrétions néceſſaires ſe faſſent ſans fougue

& avec vigueur. Ainsi les remedes utiles dans ces maladies, qui ont été éprouvées tels, n'ont qu'une action *tonique*, & conséquemment seule propre pour exciter la *fievre générale*; mouvement salutaire & effectif dont *la nature* se sert pour solliciter des *transpirations*, des *urines* abondantes, par lesquelles excrétions se jugent ces maladies.

Les accès d'*asthme*, de *goutte* & de *rhumatisme* sont, ainsi que l'*apoplexie* & l'*épilepsie*, les paroxysmes d'une maladie continue & habituelle, au moyen desquels nous reconnoissons la nature capable de quelques efforts & suscitant des mouvemens douloureux & violens, mais le plus souvent mal dirigés, à l'effet de se délivrer de la matiere morbifique. L'observation nous apprend qu'un *mouvement fébrile* accompagne toujours ces efforts de *la nature*; & dans le cours plus ou moins long de ces différens accès, il nous montre bien à découvert un état d'*irritation*, un état de *coction*, & un état d'*excrétion*. Mais, attendu que ces différens *états* ont lieu avec beaucoup de fougue & de trouble, que d'ailleurs le *spasme* a toujours le dessus, & que ces mouvemens ne sont point en raison de la quantité & de la qualité de la matiere morbifique, *la crise* se trouve imparfaite, &, ainsi que les maladies *aiguës* mal jugées,

ces maladies continuent, & font toujours fujetes à la *récidive*. Par les remedes qu'on emploie avec fuccès dans ces maladies, foit pour les guérir, foit pour en prévenir les accès, & par ce que nous avons déjà dit, on voit que ce n'eft qu'au moyen d'une *fievre générale* bien foutenue, & par des évacuations follicitées à propos, que ces maladies font jugées, ou leurs accès diminués, ou bien prévenus utilement.

La *phthifie* (maladie cruelle qui m'a fait verfer des larmes de fang & a mis le dernier fceau à mes malheurs, en me privant de la moitié de moi-même) les *pertes blanches* & quelques maladies *chroniques* de la peau, nous montrent *la nature* occupée d'une évacuation continuelle pour fe foulager du fardeau qui l'opprime; mais ces différentes excrétions ne fe font que par des couloirs périlleux, & point du tout capables de réfifter à la continuité : d'ailleurs, ces évacuations n'ont pas lieu d'une maniere *critique*; le *fpafme*, qui y domine encore confidérablement, y forme un obftacle le plus grand & le plus difficile à vaincre. C'eft pourtant à l'Artifte à le diffiper, & à mieux diriger le travail de *la nature*. Les Auteurs nous crient de ne point arrêter imprudemment ces excrétions, quelle que foit l'erreur de *la nature*, mais de lui trouver des couloirs plus favorables & moins dangereux, avant de

ſupprimer ceux qu'elle s'eſt choiſis. Mais c'eſt ici le lieu d'avouer les foibleſſes & l'incertitude de la plupart des Artiſtes de tous les tems, qui ne nous ont donné ſur ces maladies que des obſervations *éparſes*, *iſolées*, *incertaines* & preſque toutes *décourageantes* : c'eſt une route encore nouvelle ; dont la découverte eſt réſervée à quelque génie heureux, jaloux de la gloire & de la perfection de ſon état, & bienfaicteur de l'humanité.

La paralyſie annonce la privation du ſentiment & la perte de la moitié de la vie ; la formation du *calcul* montre l'état d'inertie & de foibleſſe des voies urinaires ; les *ſquirrhes* particuliers annoncent le peu d'action & de force des parties où ils ſont fixés. Les remedes employés avec ſuccès dans ces maladies ſont connus : ils n'aboutiſſent qu'à donner la vie & l'action aux parties qui en ſont privées, ou chez leſquelles elles ſont diminuées ; & ce n'eſt que par le moyen de la *fievre* qu'ils excitent que nous en obtenons des ſuccès.

Quel eſt l'effet de la *ciguë* dans le *cancer* ? quel eſt l'effet des *cauteres* dans cette maladie ? L'un rend l'action générale, diminue conſéquemment, & détruit peu-à-peu ce *dernier degré du ſpaſme*, fixé dans la partie malade ; l'autre, je veux dire l'effet des cauteres, fournit un couloir à *la nature*,

& par son irritation partage & divise le *spasme*. Les autres remedes, tant intérieurs qu'extérieurs, & qui ont eu quelques succès, n'ont jamais produit que ces deux effets.

La manie nous présente un *spasme* à un degré considérable, fixé au cerveau ou à d'autres parties qui y correspondent : le *spasme* occupant les visceres abdominaux produit la *mélancolie* : lorsqu'il attaque la matrice, il produit la *chlorose*, & des maladies encore plus graves dans cette partie, en raison de sa force & de son activité : les *vapeurs* paroissent appartenir à chacune de ces maladies en particulier & en général ; mais c'est toujours le *spasme* qui produit tous ces phénomenes singuliers qu'on remarque dans cette derniere maladie. La *manie* & la *mélancolie* se jugent par des *hémorrhoïdes*, la *chlorose* par l'*évacuation menstruelle*, les *vapeurs* par des évacuations semblables, ou par d'autres qui y ont rapport ; ce qui suppose toujours une surabondance de matieres étrangeres & nuisibles, soit par leur quantité, soit par leur qualité, & dont la nature veut être déchargée. Il est donc du devoir indispensable au Médecin de connoître les vues de *la nature*, l'excrétion qu'elle médite, le tems qu'elle a besoin d'y employer, les forces dont elle demande d'être aidée pour par-

venir à ſon but dans ces maladies, comme dans celles dont nous avons déjà parlé; il faut, dis-je, que l'Artiſte reconnoiſſe quelle eſt l'évacution ſupprimée, les viſceres qui ont ſouffert conſéquemment en recevant l'humeur arrêtée, diminuée & répercutée, & quels ſont les couloirs propres à être ſuſcités d'une maniere utile & avantageuſe, &c., &c.

Je finis par une derniere réflexion.... Que l'on veuille bien remarquer les progrès de *la chirurgie* : ils n'ont eu d'autre cauſe de leur promptitude & de leurs ſuccès, que parce que les Artiſtes déſabuſés ſe ſont conformés aux vues ſages de *la nature*, & ſe ſont fait un devoir indiſpenſable de ne s'en écarter jamais : ils ont exécuté l'ordre d'Hippocrate. Dans une maladie *chronique* de leur reſſort, ils ne manquent jamais, par leurs opérations & par leurs remedes, de réveiller le grand mouvement de la nature, la *fievre;* ils la ſoutiennent & ne la craignent point, parce qu'ils ſavent & connoiſſent trop bien que c'eſt la ſeule ouvriere de la *ſuppuration.....* Enfin ils changent leurs maladies *chroniques* en *aiguës.... Morbi vetuſti difficiliùs quàm recentes curantur; morbos verùm vetuſtos primùm recentes facito.* (Hippocrate, de Loc. in hom.)

Fin de la troiſieme & derniere Partie.

OBSERVATION

Sur les bons effets de l'oxymel colchique & des pilules de M. BACHER, *dans une anasarque & une hydropisie ascite, survenues à la suite d'une inflammation de matrice, qui prit les premiers jours des couches, & donna lieu à un épanchement de lait; par M. PLANCHON, Médecin à Tournai.*

L'expérience a confirmé plus d'une fois que les nouvelles accouchées ne pouvoient trop se garantir du froid, quelque heureux qu'ait été l'accouchement. Non-seulement le défaut du régime trouble souvent chez elles les fonctions de l'économie animale; mais celles qui sont les plus attentives à ne pas s'en écarter, sont quelquefois surprises de quelque désordre fâcheux pour s'être imprudemment exposées à la diminution ou à la suppression de la transpiration, dans ce tems où les pores de la peau sont plus ouverts, & par où la nature se débarrasse de la plus subtile partie de la matiere lochiale, repassée dans le sang quelque tems après la délivrance. On sait que les femmes en couches sont sujetes à des sueurs plus ou moins copieuses, qui, refoulées dans le torrent de la circulation, se jettent sur les parties les

plus foibles (*a*), qui eſt la matrice, encore dans un état phlogiſtique : alors le cours des lochies eſt troublé ; il en réſulte bientôt une inflammation de ce viſcere, qui, quelque partielle qu'elle ſoit, cauſe un autre trouble : la ſecrétion & l'excrétion du lait ſont ou diminuées ou ſuſpendues ; la matiere laiteuſe, dans cette circonſtance, ſe réunit au foyer de la matiere morbifique, elle augmente la congeſtion inflammatoire ; les ſymptômes en ſont plus graves & l'événement plus douteux. Il arrive aſſez ſouvent que la réſolution en eſt difficile ou tardive, que la ſuppuration a quelquefois lieu, &, comme on le voit aſſez ſouvent, une gangrene mortelle termine les jours malheureux de celle qui en eſt la triſte victime : heureuſes celles qui peuvent éviter une ſuite auſſi funeſte !

On obſerve que la ſuppuration eſt quelquefois maſquée du voile d'une réſolution apparente, & qui n'ayant été qu'imparfaite, laiſſe néceſſairement un reſte d'humeur morbifique qui ſe dépoſe ſur une partie quelconque, & devient une autre maladie dont les effets entraînent après eux, non-ſeulement le relâchement des ſolides, mais plutôt la dépravation des humeurs : il en réſulte delà une infiltration du tiſſu

(a) *Sed hæc, ſi quid doluerit ante morbum, ibi ſe figit morbus.* Hippocr. Aph. 33, ſect. 4.

muqueux, un épanchement dans quelque cavité : le lait se répand entiérement, & la nature doit faire alors de nouveaux efforts que l'art doit aider pour l'en débarrasser, ou le reproduire dans les organes qui lui sont destinés, & en faciliter l'excrétion. On verra dans l'observation suivante un détail de quelques-unes de ces variétés de maux, dans une suite de couches, que la suppression de la transpiration a causés.

Une pauvre femme, après l'accouchement le plus heureux, s'exposa, le troisieme jour de ses couches, à un air très-froid. La fievre se déclara bientôt, avec douleur à la région de la matrice, douleur qui s'étendoit par-tout le bas-ventre ; il devint tendu, il y avoit de la chaleur, suppression de lochies qui avoient coulé en rouge, jusqu'à ce tems. Cette fievre, qui paroissoit être la fievre de lait, ne cessa pas après vingt-quatre heures. Le lait monta pourtant aux seins ; les douleurs, la tension, la chaleur, la constipation persistoient. L'on ne m'y appella cependant que le cinquieme jour. Je regardai ceci comme une inflammation de la matrice, due autant à la déroute du lait, qu'à la suppression de la transpiration & des vuidanges. Je la fis saigner une fois du bras ; cette saignée soulagea beaucoup. Le lendemain j'en prescrivis une deuxieme, que le Chirurgien-Accoucheur refusa de faire en

mon abſence, ſous prétexte qu'il dérouteroit le lait par cette évacuation. J'avois ordonné des lavemens, des fomentations émollientes. Je preſcrivis les infuſions des plantes nitreuſes avec le camphre & le ſel de Duobus. Je n'appris le refus de la ſaignée que le lendemain. Malgré ce trait de l'impéritie, il s'étoit fait une réſolution imparfaite; la nouvelle accouchée avoit ſué toute la nuit; la fievre étoit tombée; les douleurs ſe calmerent preſqu'entiérement: le ventre ſe ramollit & ſe relâcha, les urines dépoſoient un ſédiment blanc, copieux & l'appétit revint. Ce changement ſubit fut cauſe que je n'inſiſtai plus à répéter la ſaignée; la ceſſation des douleurs ne fut pas de longue durée. Elle ſe plaignit bientôt de douleurs ſourdes dans les régions iliaques, qui deſcendoient, ſembloit-il, vers l'orifice de la veſſie, ſuivant la direction des ureteres, ſur-tout du côté gauche. Elle éprouva alors une difficulté d'uriner, une ſtrangurie, le lait ne vint qu'à demi, les jambes s'enflerent, & quelques jours enſuite le ventre étoit gonflé. Je reconnus de la fluctuation, la rareté des urines donna bientôt lieu à une hydropiſie univerſelle. Dans le commencement que j'apperçus tout ceci, ne conſiderant ce déſordre que comme un reſte d'humeur morbifique, aſſez mobile pour être évacué par les ſelles, ſans que j'euſſe le

moindre foupçon d'un dépôt purulent, qui donna lieu à ce défaut d'urine; j'avois prefcrit des laxatifs qui furent fans effet, &, dès qu'il y eut infiltration & épanchement, j'avois confeillé une potion hydragogue, enfuite un apozeme des plantes ameres diurétiques, avec les fels neutres & l'oxymel colchique. Les urines étoient toujours rares, avec envie d'en rendre. Il y eut enfin une ifchurie véficale, qui dura plus de vingt-quatre heures. Il y avoit cinq jours qu'à l'ufage de l'oxymel colchique, j'avois ajouté celui des pilules toniques, fans qu'elles euffent procuré aucunes felles, quoiqu'elle en eût pris jufqu'à quarante-cinq par jour, fans interruption. Le cours des urines ne fut plus long-tems fufpendu; les efforts répétés qu'elle fit pour en rendre, joints à la quantité que les diurétiques avoient pouffé dans la veffie, firent qu'elle urina tout-à-coup abondamment. Ces urines étoient chargées d'un pus vraiment laiteux : on n'y vit du pus que ce jour & le lendemain. Malgré que les urines couloient abondamment, que la dureté du ventre & le gonflement n'avoient plus lieu, que l'anafarque fe diffipoit, la région hypogaftrique étoit toujours élevée, & faifoit une telle faillie au deffus des os pubis, qu'il fembloit que la veffie étoit déplacée. L'écoulement du pus me fit voir

qu'un reſte de l'humeur morbifique s'étoit dépoſé ſur le col de la veſſie, & avoit donné lieu à l'anaſarque & à l'aſcite. Si les ſignes de la réſolution de l'inflammation de la matrice ne m'avoient pas fait illuſion, juſqu'à la croire parfaite, les douleurs qui ſubſiſtoient en partie, & qui pour ainſi dire étoient circonſcrites, m'euſſent fait ſoupçonner que le reſte de la matiere morbifique ne s'étoit guere éloigné de la partie malade & s'étoit fixé & ſuppuroit : j'euſſe alors établi une autre méthode curative. Quoique les diurétiques n'ont ſervi juſqu'ici qu'à pouſſer des urines qui n'ont pas peu contribué à la rupture de l'abſcès, ils ont pourtant eu cela d'efficace, qu'après que l'obſtacle aux cours des urines a été levé, ils ont d'autant plutôt diſſipé l'hydropiſie ; c'eſt pourquoi je fis continuer les pilules toniques & l'oxymel colchique : elle prenoit celui-ci le ſoir, en commençant par deux cuillerées à café juſqu'à huit, & les pilules le matin. Cependant la région hypogaſtrique étoit toujours la même, & je craignois qu'il ne reſtât encore du pus, qu'il n'y en eût une autre poche. J'avois fait examiner la choſe par un Chirurgien ; l'introduction de la ſonde dans la veſſie ne procuroit que peu d'urine chaque fois, & l'on n'apperçut plus de pus. Cinq à ſix jours

jours après que l'hydropiſie étoit diſſipée, il ſurvint une fievre de la claſſe des ſubintrantes, avec friſſon : elle dura près de neuf jours. Je dus remettre alors la malade à la diete, aux délayans : je la purgeai avec le ſel d'Epſom : elle n'avoit pas juſques-là perdu tout ſon lait ; la fievre étoit toujours la même ; les urines couloient : il y eut des ſueurs. Environ le ſeptieme jour, il ſurvint un ſalivation laiteuſe, ſemblable au lait fouetté, qui termina la fievre : il ſembloit que cette excrétion extraordinaire venoit principalement de l'arriere-bouche & de la trachée-artere ; c'eſt ce qui me détermina à preſcrire l'oxymel ſcillitique, comme expectorant. Ces circonſtances diminuerent encore plus l'excrétion du lait ; il étoit déjà répandu en partie, il n'a pas tardé à l'être parfaitement, & la nature a ſu s'en dépouiller par la ſalivation. Je crus devoir avoir égard à cette cauſe, pendant cette fievre, qui me parut en dépendre ; c'eſt pourquoi je luis fis faire uſage de la liqueur de terre foliée de tartre ; par exemple, ſix onces de vinaigre commun, ſaturé de l'alkali de tartre, que je faiſois ainſi préparer pour éviter les frais. Je ne doute aucunement que cette liqueur ne l'emporte ſur les autres ſels neutres dans les épanchemens de lait. Le principe ſavoneux &

diſſolvant du vinaigre ſe trouve uni à l'acide ſaturé, & devient à cet égard plus pénétrant & plus propre à fondre l'épaiſſiſſement de la matiere laiteuſe, ſouvent interceptée dans les vaiſſeaux lymphatiques. Il y avoit au déclin de la fievre un tel abattement, accompagné d'angoiſſes & de langueur, que je dus lui preſcrire quelques doſes de quinquina avec l'eſprit de mindérere, qui la ranimerent, & donnerent à la nature un nouvel eſſor pour ſoutenir les évacuations critiques. A peine cette malade fut-elle quitte de la fievre, que les urines devinrent plus rares, les extrêmités inférieures s'enflerent, l'enflure gagna les cuiſſes, & le bas-ventre groſſit. J'en revins à l'oxymel colchique & aux pilules toniques, qui ne tinrent pas ſeulement le ventre libre, mais, au contraire, on vit bientôt le cours des urines augmenter : après quelques jours de leur uſage, je dus la purger, d'autant plus qu'elle étoit conſtipée ; je la purgeai avec un demi-gros de rhubarbe, dix-huit grains de diagrede, cinq grains de réſine de jalap, & ſuffiſante quantité de ſyrop de roſes pour ſix pilules, dont elle prit trois le ſoir & trois le matin ; elle en eut des évacuations abondantes. Elle reprit enſuite l'oxymel colchique & les pilules toniques, qui firent couler les urines copieuſement ; l'enflure

ſe diſſipa en peu de tems. Sept jours après la purgation, elle n'avoit pas été à la ſelle; je la purgeai avec les mêmes pilules, & elle continua pendant une ſemaine environ les pilules toniques : ſes forces ſe rétablirent, l'appétit revint, & à meſure que la convaleſcence s'eſt confirmée, le lait monta aux ſeins, & la nature le produiſit aſſez pour ſuffire à ſon enfant, qu'elle a nourri plus de dix mois.

J'avois à combattre dans ces dernieres circonſtances l'épaiſſiſſement des humeurs, ſur-tout l'humeur laiteuſe & l'inertie des fibres. J'ai uni l'oxymel colchique à l'uſage des pilules toniques, pour agir de concert avec un remede qui, en rendant du reſſort aux ſolides & en augmentant les oſcillations, trouvoit dans l'oxymel un aiguillon qui pouſſoit l'humeur infiltrée & rappellée dans le torrent de la circulation, vers les couloirs des urines. On voit que les pilules toniques ſervent précisément à ranimer les forces opprimées, à les ſoutenir, à préparer des criſes, à favoriſer les évacuations critiques, & qu'il importe ſouvent d'aider leurs effets par d'autres ſecours.



LETTRE

De M. MARRET, *Secrétaire perpétuel de l'Académie de Dijon, ſur la découverte d'un diſſolvant pour les pierres bilieuſes; par M.* DURANDE, *Docteur agrégé au College de médecine de Dijon.*

MONSIEUR,

L'Auteur de la Gazette ſalutaire, dans le n° 47, en date du 25 Novembre 1773, en rendant compte des eſſais & expériences de médecine publiés en Anglois par M. Percival, annonce que M. Whitt, Médecin à Yorck, a travaillé ſur les pierres biliaires, & a découvert que leur diſſolvant étoit l'eſprit-de-vin ſaturé d'eſprit de térébenthine.

Il ſe trouve, par un haſard dont il y a déjà pluſieurs exemples, que M. Durande, Docteur agrégé au College de médecine de notre ville, & Membre de notre Académie, a fait également cette découverte, & même avec une différence à l'avantage de notre Académicien.

M. Whitt donne le mêlange de l'eſprit-de-vin & de l'eſprit de térébenthine, comme le diſſolvant des pierres biliaires. M. Durande a trouvé que l'eſprit-de vin n'agiſſoit que foiblement ſur elles, que l'eſprit de

térébenthine ne faisoit que les amollir, & que l'éther les dissolvoit de façon que la solution en devenoit complete, & étoit d'un vert foncé ; mais, comme il sentit que la volatibilité de l'éther s'opposeroit à ce que le remede pût être porté jusques dans le foie & dans la vésicule du fiel, pour y dissoudre les concrétions biliaires, il chercha à lui donner un véhicule qui eût la propriété de fixer l'éther, sans nuire à la faculté dissolvante de cette huile éthérée. L'esprit de térébenthine, qui par lui-même amollit les calculs biliaires, lui parut remplir ses vues : il en fit le mêlange à parties égales, & la dissolution fut aussi parfaite que dans l'éther seul. Je ne vous fais ce récit, Monsieur, que pour constater réellement en quoi consiste la découverte de M. Durande, & faire sentir la différence qui se trouve entre son procédé & celui de M. Whitt.

Quant à l'époque de cette découverte, & à l'identité du tems où elle a été faite, une simple exposition de différentes dates va les déterminer.

C'est dans le laboratoire de M. de Morveau, Vice-Chancelier de l'Académie, que les expériences ont été faites : cet Académicien, qui en a été témoin, les a inscrites sur le registre où il met toutes les opérations chymiques & leur résultat. Or, on voit

dans ce regiſtre, que les 21 & 29 Décembre 1772, 13, 17, 28 & 31 Mars 1773, M. Durande a mis ſucceſſivement en expérience dans différentes liqueurs des pierres biliaires de différentes eſpeces & priſes ſur différens ſujets, & que la diſſolution de ces pierres à froid par l'éther eſt du 29 Décembre 1772. J'ai aſſiſté à pluſieurs des expériences déſignées, & j'ai vu la diſſolution complete. Ajoutez à tout ceci, Monſieur, que M. Durande a apporté dans la ſéance du 12 Novembre 1773 le mémoire qu'il a fait au ſujet du diſſolvant qu'il a découvert, & que ce Mémoire a été lu le 19 du même mois.

Je ſuis expreſſément chargé par l'Académie, Monſieur, d'entrer avec vous dans tous ces détails, pour conſerver à M. Durande l'honneur de la découverte, & le lui faire partager avec M. Whitt.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATION

Sur une Maladie d'oreille, avec carie des os; par M. BOURIENNE, Chirurgien-Major des Armées du Roi, &c. en Corſe.

Au mois d'Avril 1767 un Marchand François de Baſtia me conſulta pour une maladie d'oreille qu'avoit ſon fils depuis

trois ans : il étoit âgé de huit. Ce jeune homme étoit dans le marasme, suite d'une fievre lente : il éprouvoit des douleurs de tête violentes, & une surdité absolue de l'oreille malade. En examinant le mal, j'apperçus des chairs fongueuses qui produisoient une suppuration fétide, qui sortoit avec abondance quand on pressoit au-dessous de la cavité articulaire de l'os temporal. Le pere du jeune homme me dit que plusieurs Médecins & Chirurgiens de Provence avoient traité le malade en différens tems : on l'avoit purgé & mis à l'usage des apozemes, appliqué des vésicatoires, & employé des injections de différentes natures, le tout sans succès. Je m'informai s'il n'y avoit pas eu quelque maladie qui avoit précédé le mal d'oreille : on me dit qu'à la suite de la rougeole le malade avoit ressenti de fortes douleurs & un gonflement pâteux aux glandes maxillaires. L'enfant étant pâle, la face un peu bouffie, je me déterminai à le mettre à l'usage du petit-lait avec la fumeterre. Il fut purgé de tems en tems; il prit pendant trois semaines quelques grains d'æthiops antimonial. La fievre lente céda à ces remedes, & le visage, qui étoit gonflé, devint dans son état naturel. Pendant que le malade faisoit usage des remedes généraux, je fis des injections dans l'oreille (c'étoit la gauche) avec l'eau d'orge &

le miel rosat : la liqueur passoit dans l'intérieur de la bouche ; je ne doutai point alors que la membrane du tympan en fût en partie détruite. L'ulcere qui se trouvoit à l'orifice externe de l'oreille fut pansé avec le digestif ordinaire ; la suppuration étoit toujours d'une mauvaise odeur ; les mêmes remedes furent continués pendant quelque tems. Les douleurs de tête diminuerent, & l'ulcere augmentoit en grandeur : le pus sembloit venir de loin, & ne sortoit que par regorgement, & plus facilement en faisant suspendre la respiration.

Je me déterminai à employer l'eau de Balaruc en injection. Quelques jours après son usage, la suppuration devint d'une meilleure qualité ; j'introduisis dans l'oreille un petit bourdonnet imbibé de la même eau. Après un mois de traitement, je m'apperçus que les chairs fongueuses augmentoient, que la suppuration devenoit noire ; ce qui me détermina à m'assurer de l'état où se trouvoient les os. J'employai pour cet effet le stylet, que je fis pénétrer au travers des chairs, & sentis distinctement l'os à découvert : l'inégalité de sa surface me fit souçonner qu'il y avoit carie à l'os temporal. Comme il falloit détruire les mauvaises chairs pour le mettre à découvert, je me servis utilement de la pierre infernale : quand je les touchois avec le causti-

que, le jeune homme éprouvoit des douleurs insupportables, lesquelles étoient calmées promptement au moyen de l'eau de Balaruc. Même conduite & même pansement jusqu'à l'entiere destruction des chairs: alors j'apperçus à découvert l'os, qui étoit d'une couleur noire: je portai mes pinces sur la potion saillante, que je sentis vaciller; je donnai plusieurs secousses sans pouvoir l'extraire. Le lendemain même tentative: j'obtins enfin la piece d'os sans efforts; elle étoit large de six lignes & épaisse de deux, perforée dans son milieu; ce qui me fit croire que c'étoit une exfoliation de la circonférence du conduit auditif. Les jours suivans je retirai quatre petites esquilles. Les injections d'eau de Balaruc furent continuées, la suppuration devint louable; le reste des mauvaises chairs fut détruit entiérement: je me servis toujours d'un petit bourdonnet, afin de m'opposer à l'union de toutes les parties, ce qui auroit fermé le conduit externe de l'oreille. Sur la fin du traitement les injections ne passerent plus par la bouche; le jeune homme fut entiérement guéri en trois mois & demi.

Cette observation nous apprend qu'il faut traiter toutes les maladies avec beaucoup de soin, & ne rien négliger dans les recherches qui peuvent être utiles. Si on avoit donné issue au pus dans le commencement on auroit

évité la carie & les progrès du mal. Le jeune homme a été ſourd pendant tout le tems de ſa maladie ; les mauvaiſes chairs & la ſuppuration en auront ſans doute été la cauſe principale. Il n'y a point de doute que la membrane du tympan n'ait été en partie détruite, dans les derniers tems du traitement, l'injection a ceſſé de paſſer par la bouche : cette membrane ſe feroit-elle recollée ? Eſt-il néceſſaire que la membrane du tambour ſoit dans ſon entier pour la perfection de l'organe de l'ouïe ? Oui, ſans doute. Mais la perſonne devient-elle ſourde après qu'elle eſt en partie détruite ? Ce n'eſt pas le ſentiment de Duverney. Tous les Phyſiologiſtes & Phyſiciens ne ſont pas d'accord ſur ce point ; il y a nombre d'obſervations qui militent pour & contre. Quoi qu'il en ſoit, le jeune homme qui fait le ſujet de cette obſervation a recouvré l'ouïe, au point de ne pas faire une grande différence d'une oreille à l'autre pour la perception des ſons.

OBSERVATION

Sur un Accouchement laborieux, précédé de la deſcente du col de la matrice & du renverſement du Vagin ; par JEAN NOÉ, *Eleve de M.* LEVRET.

Je fus appellé vendredi, 10 Septembre

1773, pour ſecourir la nommée Marguerite Bury, Blanchiſſeuſe, âgée de trente-deux ans, femme d'Ignace Wallalowel, garçon Charron, demeurant fauxbourg & porte Saint-Honoré.

Ayant trouvé la ſouffrante debout, ſe promenant, mon premier ſoin fut de m'informer dans quel état étoit le travail; on me répondit que tout étoit ſorti: (expreſſion du peuple qui n'en ſait pas davantage.) Je fis coucher cette femme ſur ſon lit pour vérifier ce qu'on avoit voulu dire; je trouvai hors du corps une groſſeur énorme que je reconnus être le vagin retourné, ſec & ridé, imitant le palais du bœuf, au bout duquel on voyoit très-diſtinctement l'orifice de la matrice, dont la dilatation permettoit à peine l'introduction du doigt, & que j'eſtimai être à quatre pouces ou environ de la vulve; ce qui me fit demander ſi cette femme avoit eu pluſieurs enfans: on m'aſſura que c'étoit ſon premier (n'importe.) Après avoir ſuffiſamment réfléchi à l'état des choſes, mon premier but fut de faire la réduction des parties (parce que la tête n'étoit pas encore entiérement deſcendue); à quoi je réuſſis aiſément, profitant de l'intervalle d'une contraction utérine à l'autre, en mettant le tout dans la paume de la main, & le repouſſant juſqu'à l'entrée de la vulve; après quoi je portai la main en

deſſous; & les doigts placés dans le cul-de-ſac du vagin, j'achevai la réduction. Je ne fus pas à deux pouces du vagin, que je ſentis le muſeau de la matrice m'échapper, & ſe loger à ſa place naturelle.

Ayant recommandé à la ſouffrante de garder le lit, & en même tems de faire uſage d'une décoction de racine de guimauve, ou du beurre frais, introduiſant l'un ou l'autre, à la faveur de quelques linges fins, juſqu'à l'orifice de la matrice, ce qui a procuré le relâchement de cet orifice, au point qu'il pouvoit permettre la ſortie de l'enfant, ſi la tête ne ſe fût enclavée vingt-quatre heures après que j'eus fait la réduction des parties. Cette circonſtance m'a déterminé à faire uſage du forceps courbe de la derniere correction de M. Levret; ce qui m'a réuſſi parfaitement bien, ſur-tout ayant pris la précaution de me faire aider par des mains intelligentes, leſquelles empêchoient le muſeau de la matrice, qui étoit redeſcendu à vue, de ſortir, & cela pendant que je faiſois avec ménagement l'extraction de la tête de l'enfant; au moyen de quoi l'orifice reculoit à meſure que la tête avançoit.

Après la ſortie de l'enfant, j'ai porté ma main dans la matrice, ſans en rien dire à la malade, feignant de vouloir la délivrer, mais à deſſein de réduire cet organe dans ſa place naturelle; ce que j'ai fait ſans

beaucoup d'efforts, ayant ensuite retiré la main pour attendre une nouvelle contraction utérine, afin de favoriser le détachement du placenta ; à quoi la matrice a été sollicitée par de légeres frictions, ce qui a procuré la sortie des secondines, par la seule traction du cordon.

Il est bon d'observer, 1° que cette femme étoit à terme ; 2° qu'elle avoit fait une chute huit jours avant d'entrer en travail ; 3° qu'elle n'avoit pas senti remuer son enfant depuis ce tems ; & une preuve qu'il avoit cessé de vivre peu de tems après cette chute, c'est que l'épiderme se séparoit de dessus son corps ; 4° qu'il n'y a pas eu de déchirement au museau de la matrice, ni au périnée ; 5° que si je m'étois pressé de délivrer cette accouchée, j'aurois pu lui occasionner une perte de sang mortelle, ou un renversement du fond & du corps de cet organe, comme elle y étoit disposée avant l'accouchement ; 6° que la souffrante a été saignée deux fois du bras dans les vingt-quatre heures que le travail a duré (après mon arrivée) afin de favoriser le relâchement de l'orifice de la matrice, ce qui a été secondé par l'usage fréquent de la décoction de guimauve ; 7° qu'au lieu de délivrer la femme sur le champ, j'ai porté ma main sur le placenta, pour faire en sorte de remettre sans danger la matrice

dans ſa place naturelle, & que d'ailleurs j'ai attendu que les tranchées utérines aient favoriſé le détachement du placenta, ce qui a fait qu'il eſt venu par la ſeule traction du cordon. 8° Que cette accouchée ayant eu, pendant la durée de ſon travail, des vomiſſemens de matieres verdâtres & porracées, j'avois lieu de craindre que la ſuite de la couche ne fût traverſée par quelque maladie putride ou maligne ; ce qui m'a déterminé, le lendemain de l'accouchement, de conſeiller l'uſage d'un apozeme avec le quinquina, que l'on a continué pendant cinq jours : le ſixieme il s'eſt déclaré une fievre pourpreuſe miliaire, qui a fait craindre pour les jours de la malade ; mais l'uſage du tartre ſtibié, joint à l'apozeme ſuſdit, l'ont totalement tirée d'affaire ; car elle a été à la meſſe le vingtieme jour de ſa couche. 9° Je ne dois point paſſer ſous ſilence que j'ai propoſé à cette femme de faire uſage d'un peſſaire pour tenir en place la matrice, qui n'étoit que trop diſpoſée à ſortir completement du petit baſſin ; ce à quoi elle n'a pas voulu conſentir, ſe contentant de faire uſage d'un bandage en T, pour retenir les parties & les empêcher de ſortir, comme elles l'étoient avant la groſſeſſe & l'accouchement, & même avant d'être mariée. 10° Qu'ayant été voir cette malade, Dimanche 17 Octobre ſuivant, j'ai

trouvé cette pauvre femme arrivant du Marais, portant trois boiſſeaux de cendres dans ſa hotte ; ſur quoi je lui ai recommandé de ne pas s'expoſer à porter de ſi grands fardeaux par la ſuite, & de ne pas occaſionner par là un plus grand accident. 11° Que je dois aux principes de M. Levret la réuſſite de cet accouchement, & des ſuites de couche.

REPLIQUE

A la Réponſe du Frere Côme (Journal de Médecine, Avril 1773, page 341) à la queſtion chirurgicale de M. BEAUSSIER, *Docteur-Médecin, inſérée au même Journal d'Octobre 1772, p. 350 ; par M. BEAUSSIER DE LA BOUCHARDIERE, Docteur en médecine à Vendôme, ancien Chirurgien-Major des Armees du Roi.*

Multi in veritate inquirendâ alienas potiùs quàm ſuas adhibent vires. BAGLIVI, Prax. med. L. 1, c. 6, page 5.

. . . . *Menſuraque ficti*
Creſcit, & auditis aliquid novus adjicit autor.
OVIDE, Métam. L 12, v. 57.

Le Frere Côme, ne pouvant répondre à la queſtion propoſée, déguiſe les faits, élude la difficulté, coupe le nœud au lieu de le dénouer, argumente ſur des conjectures, s'appuie ſur des obſervations

qui n'ont de réalité que dans ſon imagination, ſe fait des principes particuliers, dément les Auteurs les plus ſavans, & attaque ſans ménagement & ſans raiſon une Académie reſpectable dont il devroit écouter & ſuivre les décisions ; c'eſt ce qu'il eſt aiſé de prouver par les paroles mêmes du Frere Côme, dont la contradiction avec lui-même & avec les autorités reſpectables paroîtra clairement.

Il invoque ſon regiſtre (*a*), ſur la foi duquel l'opération de Vendôme a duré quarante-huit minutes, d'où il conjecture qu'on a fait une fauſſe route : il s'en rapporte au malade ſur cet article, & ne veut pas (page 357) que M. Beauſſier en croie le dernier ſur l'hémorrhagie abondante qui ſuivit la voie des urines, & qui exigea l'introduction de l'algalie.

L'opération a dû paroître au malade beaucoup plus longue qu'elle ne l'a été. En ſuppoſant même quarante-huit minutes, peut-on croire que tout le tems ait été employé à manœuvrer ?

Si M. Beauſſier eût fait une fauſſe route, & irrité pendant quarante-huit minutes le tiſſu cellulaire & les viſceres voiſins, ne ſeroit-il pas ſurvenu inflammation, ſuppuration ? Comment le malade a-t-il été guéri ſi promptement ? Le Frere Côme, qui a été

(*a*) Journal de Médec. Avril 1773, page 341.

beaucoup moins de tems, ſelon lui, a occaſionné cette ſuppuration mortelle. En faveur de qui reſte la préſomption? Voyez ce qu'en penſe Cowper, Traité de la Taille au haut appareil, par M. Morand, 1728, page 179.

» Il avoit cependant des pierres dont l'ex» traction, &c..... « (Journ. de Médecine, Avril 1773, page 341.)

On ne nie pas que le malade n'eût une ou pluſieurs pierres, puiſqu'on les avoit ſenties; mais on avance qu'elles ne pouvoient être extraites ſans déchirement, ſuppuration, & la mort du malade; ce que l'événement a juſtifié.

» Malgré cet avantage (*la ſonde dont » on parlera plus bas*) la ſuppuration con» tinua de couler par la plaie des tégumens: » elle étoit fétide & corroſive, excoriant » ſes bords & ſes environs...... Il uſa vaine» ment de remedes propres à changer leur » nature (des urines) ainſi que celle de la » ſuppuration. «

Les urines n'avoient d'autre part à la ſuppuration que de paſſer par la plaie, quoiqu'on avance ſans fondement qu'elles ont paſſé *dès le ſeizieme jour par les voies naturelles*. S'il eût été un moyen propre à arrêter les progrès de cette ſuppuration, c'étoit de ſe réconcilier avec les panſemens que le Frere Côme bannit, de dilater, de donner iſſue

au pus, de favoriser la cicatrice de la vessie & des parties qui l'environnoient, de faire des injections vulnéraires & déterfives (*a*).

Le Frere Côme avance gratuitement, d'après son regiftre : » ce sujet étoit mélan-» colique, & paroissoit s'ennuyer, page 342. » On se détermina à le renvoyer chez lui, » après le quarante-quatrieme jour de son » opération. «

Ce sujet avoit l'ame la plus ferme & la plus gaie ; mais on croira aisément qu'un malade qui souffre pendant quarante-quatre jours des douleurs énormes, qui l'emportoient, en urinant, sur celles qu'il avoit éprouvées avant l'extraction des pierres, ayant eu pendant seize jours, suivant le Frere Côme, & plus de quarante, suivant le malade, une algalie qui l'incommodoit plus qu'elles n'avoient jamais fait, une suppuration gangréneuse & une fievre lente ; qu'un malade, dis-je, dans cet état, n'est pas à son aise, doit être *mélancolique & s'ennuyer.* On se hâta, pour ne pas le voir mourir, de le renvoyer chez lui, dans le tems qu'il avoit le plus de besoin des secours d'un homme habile.

» Les pierres enkystées dans la vessie » humaine sont si rares, qu'il est presqu'inu-» tile de mettre en question s'il faut opérer

(*a*) Voyez Dictionnaire de Médecine de James, Tome IV, page 927, art. *Lith.*

» ou non ceux qui les ont. *Idem*, p. 342. «

Ces cas, quelque rares qu'on les ſuppoſe, exiſtent quelquefois ; ainſi la queſtion n'eſt pas inutile. Il eſt ſuperflu de rappeller les obſervations de M. Houſtet, & les Auteurs célebres dont il emploie l'autorité...... » En » effet, dit-il (*a*), on y penſe ſi peu, qu'il » ſemble qu'elles ſoient ignorées de la plu- » part des Praticiens, & qu'il faille encore » recourir aux preuves pour en conſtater » l'exiſtence, « Tant d'exemples peuvent-ils être anéantis d'un ſeul trait de plume du Frere Côme ? Quand on a aſſez de fermeté pour contredire à la face de l'univers les Auteurs les plus éclairés, les Académies les plus reſpectables, on ne mérite aucune confiance ; & ce ſeroit perdre le tems que de vouloir prouver des vérités auſſi claires.

» Leur exiſtence eſt ſi difficile à déter- » miner, &c..... « (Journal de Médecine, Avril 1773, page 342.)

» Qu'il n'eſt guere poſſible de haſarder » l'opération.

» Si l'on parvient à en conſtater l'exiſ- » tence.

(*a*) Obſervations ſur les Pierres enkyſtées & adhérentes à la veſſie, par M. Houſtet. Mémoire Académ. de Chirurgie, Tome I. 2e partie, in-12, page 268, Paris 1765.

Voyez Déſault, Diſſertation ſur la Pierre, Paris, 1736, page 209.

» On ne doit point hésiter de l'entre-» prendre. «

N'y a-t-il pas ici une contradiction & un paralogisme évident? Mais, comme M. Lecat l'a souvent prouvé au Frere Côme dans ses Recueils concernant l'opération de la taille, & sur-tout troisieme Recueil (Tome II, in-8°, page 4, Rouen 1753) la logique n'est pas son fort : au reste, il nous suffit qu'il présente exactement le cas en question. Il est vrai qu'il nous laisse dans une incertitude bien dangereuse ; car il ne fixe point les circonstances où on doit tenter l'extraction, ni celles où elle sera suivie d'accidens mortels ; & c'est le vrai point de la question. On sent combien il y a peu de sécurité pour la malade ; & l'exemple de M. Marganne, & de tous ceux dont M. Houstet fait l'énumération, rend bien suspect, pour ne pas dire absolument faux & indiscret, le jugement du Frere Côme, *on ne doit pas hésiter.*

Pour appuyer son opinon, il choisit les observations qui lui sont favorables, mais qui n'ont aucun trait à notre hypothese ; ce sont des pierres recouvertes de fongus aisés à déchirer, des vessies relâchées qui offrent des membranes inutiles, des fibres frangées (Réponse du Fr. Côme, p. 345) qui ont besoin de suppuration, & la plu-

part accessibles aux doigts. D'autres Lithotomistes, & entr'autres MM. Garengeot (*a*), Ferrier (*b*), Vacher fils (*c*), Teichmeyer (*d*), ont tiré avec succès, quoiqu'avec peine, des pierres de cette nature, & avec des conditions encore plus propres à prouver la these de Frere Côme. Mais que peut conclure un petit nombre, en comparaison de cette quantité infinie de pierres enlevées par des extractions violentes, prouvées par le témoignage de MM. Houstet, Guérin, Amyand, Tornamira, Hollier, Horat. Augenius, Schenkius, Mercurial, Fernel, Ambroise Paré, &c.

Apparent rari nautes in gurgite vasto.
VIRG. ENEÏD. LIV. I.

L'opération du Maréchal de Lorges, chez qui le Frere Jacques trouva des fongus (*e*); celle du Curé de Panlatte, faite par le Frere Côme (*f*), & qu'il se donne bien de garde de citer ici; celle de M. Bouquot, faite en

(*a*) Merc. de France, Juillet 1736, page 1555.
(b) *Ibid.* Janvier 1754, page 197.
(c) *Ibid.* 1756, page 174.
(*d*) Collect. de theses rédigées par M. Macquart, Tome II, page 324.
(*e*) Biblioth. de M. Planque, contin. par M. Goulin, Tome XXX, page 502.
(*f*) Addition au Recueil du Frere Côme, pages 346 & 347.

présence de M. de la Peyronie, sont dans le cas de la question.

Je ne finirois point si je voulois rapporter tous les exemples malheureux qui contredisent l'assertion du Frere Côme : ceux-ci sont présentés par des Auteurs vrais, auprès desquels le témoignage du Frere Côme n'est d'aucun poids. » Ainsi les déchiremens » des liens qui retiennent les pierres adhé» rentes étant bien ménagés, *produisent* » *très-souvent des suites terribles*, « (Réponse du Frere Côme, page 345) & ne mettent point à l'abri du malheur qu'annonce le second membre de la question, qui suppose *extraction violente, déchirement, hémorrhagie & suppuration gangréneuse.*

On voit avec surprise (Réponse du Frere Côme, page 345) » que l'hémorrha» gie n'a guere lieu dans les cas d'extrac» tion des pierres *adhérentes* ou *enkystées*, » parce que les vaisseaux qui entourent les » corps durs n'acquierent jamais assez de ca» libre pour en occasionner de rebelles & de » dangereuses ; que le Frere Jacques ne les » redoutoit pas, & qu'il les arrêtoit par des » injections astringentes. «

Mais, 1° c'est précisément la présence de ces pierres qui dilate les vaisseaux & augmente leur calibre (*a*), puisqu'un vais-

(*a*) M. Pye prétend que cette hémorrhagie,

ſeau capillaire ſanguin, lymphatique même, s'étend à raiſon de la gêne où ſont ceux qui l'avoiſinent.

2° L'exemple du Frere Jacques ne ſervira qu'à mettre en garde contre les hémorrhagies : Dionis & Saviard nous ont éclairé ſur ſon mérite & ſes ſuccès, qu'il a dus en grande partie à ſon habit. Il ne lui manquoit pour être habile, qu'autant de capacité qu'on avoit de fureur à le conſulter.

3° Il faut beaucoup de foi pour croire qu'une injection aſtringente ira à point nommé arrêter une hémorrhagie de la veſſie. On ſait qu'elles ſont recommandées par des Auteurs célebres (*voyez* Sauvages, Noſol.méth. T.II,p. 301, in-4°) ; mais ſans y ajouter beaucoup de confiance. On ſait, d'un autre côté avec quelle difficulté on arrête les hémorrhagies extérieures ; que la ligature doit embraſſer le vaiſſeau, où l'agaric bien ſec doit être porté immédiatement ſur l'orifice, ſans quoi on manque ſon coup.

(dans le haut appareil) venoit d'une veine..... Il eſt plus probable qu'elle venoit d'un vaiſſeau capillaire dilaté. (Traité du haut appareil par M. Morand. Obſerv. de M. Thornhill, page 150, in-12, Paris, 1728.)

On trouve quelquefois des pierres renfermées dans des kyſtes variqueux...... dont l'extraction eſt fort dangereuſe & même mortelle par l'hémorrhagie. (Mém. acad. cités. Obſ. de M. Houſtet, page 307.)

Quel embarras pour préſenter exactement la liqueur aſtringente ſur des vaiſſeaux toujours béants, dans un organe preſque toujours en mouvement par celui qu'il reçoit des viſceres de l'abdomen, de la ſyſtole & diaſtole de ſes propres vaiſſeaux ; par l'affluence continuelle de l'urine ; enfin par le reſſort néceſſaire de tems en tems, pour l'excrétion de cette liqueur ! Le Frere Côme & ſes partiſans ont éprouvé plus d'une fois combien les injections aſtringentes ſont inutiles. M. Crin (*a*), taillé à Compiegne le 9 Novembre 1754, à neuf heures du matin, mort d'hémorrhagie à neuf heures du ſoir, ſous les yeux du Frere ; M. Caquiart (*b*) taillé à la Charité en 1751, par M. Deleſne, enfin à Lille, à Reims, à Lyon, &c. Il ſeroit aiſé d'accumuler bien des expériences funeſtes qui prouvent l'inſuffiſance & l'inutilité des injections aſtringentes.

» Une perſonne de diſtinction fut ſon» dée par un Chirurgien de la plus grande » réputation, qui rencontra d'abord la pierre » à l'entrée de la veſſie, & ne put plus la » retrouver après l'écoulement des urines.... » A ſa mort, on trouva dans ſa veſſie plus » de

(*a*) Parallele de M. Lecat, page 77 ; & le rapport des expériences faites par l'Académie de Chirurgie, par M. Louis.

(*b*) Parallele cité, pages 73 & 74.

» de trente pierres. « Réponse du Frere Côme, page 347.

» L'existence de la pierre de ce malade » (M. Marganne) fut très-bien constatée » par M. Beaussier, & à quelques Chirur» giens présens.... Ainsi il a dû être im» possible qu'il se soit formé subitement une » espece d'enveloppe, chaton (*a*), kyste, » ou cloison, capable de dérober, d'un » instant à l'autre, au contact de la tenete » & du bouton introduits tour à tour, la nu» dité de la pierre frappée avec la sonde, » si l'on observe la patience & l'exactitude » de l'Opérateur, & si l'on remarque que » les pierres étoient grosses comme des » œufs de poule. « *Idem*, pages 349 & 350.

(*a*) Il y a encore des circonstances où l'on a senti d'abord la pierre avec la sonde, sans pouvoir la retrouver : telles sont les vessies qui ont des fosses particulieres : *in quibus sæpè grandiores lapides nidulantur*. J. Riolan. Anthropographie, page 326, Liv. II, c. 28, Paris, 1726.

Houstet, Observ. citées, page 273.

Les vessies doubles ou séparées par une cloison, comme Volcherus, Coiter & Bauhin en ont trouvé ; telle étoit la vessie du savant Casaubon. Riol. *loc. cit.* page 247.

Voyez Bibliotheque du Planq. Tome XXX, page 384, article *Taille*.

Enfin les vessies vastes dont les recoins dérobent la pierre, ce qui détermina M. Heister au haut appareil. Dict. de Médecine de James, Tome IV, page 930.

Il a fallu rapprocher ces deux paſſages pour faire voir la contradiction, ou plutôt l'injuſtice du Frere Côme. Il décrit l'impoſſibilité de trouver trente-deux pierres libres & *mobiles*, mais recouvertes *par une expenſion fongueuſe*, page 347, & il ne veut pas que la même choſe ſoit arrivée à M. Beauſſier. Il plaiſante froidement ſur la naiſſance ſubite des kyſtes & des enveloppes. Qu'il liſe les moyens que nous donne M. Leblanc (Journ. de Méd. Février 1773, page 149) pour diſtinguer ces différentes pierres. Qu'il voie l'exemple que Déſault, (Diſſertation ſur la Pierre, page 110) préſente : » un célebre Lithotomiſte à la Cha- » rité à Paris, en 1699, ne trouva pas la » pierre avec la ſonde, quoique le premier » Garçon l'eût trouvée auparavant. Enfin, » celui de M. Midelton, MM. Cheſelden, » Paulet, Vilhio & Tauhiapre, ſentirent la » pierre avant l'opération. M. Midelton ne » put la découvrir ni la reconnoître dans la » veſſie avec la tenete..... Elle ſe faiſoit » ſentir au travers d'une membrane : quel- » ques perſonnes peu verſées dans la pra- » tique conclurent qu'on avoit manqué la » route. « (Mém. Acad. de Chirurgie cités, page 276.) Preſque toutes les tentatives ayant été malheureuſes, Tolet (Traité de la Lith. page 155) conſeille d'abandonner ſon malade, de même que lorſque les pier-

res ſont exceſſivement groſſes ; mais on a perfectionné cette opération depuis cet Auteur.

La groſſeur des pierres, *comme des œufs de poule*, eſt une amplification des plus fortes : je les ai vues, & tous ceux entre les mains de qui elles ont paſſé, aſſurent qu'elles étoient comme des œufs de pigeon. Un des parens de M. Marganne les a perdues, & c'eſt ce qui a retardé cette réponſe.

» Après ces exemples, quel Lithotomiſte » oſeroit aſſurer que la pierre qu'on frappe » nettement avec la ſonde dans la veſſie, » eſt chatonnée ou non ? . . . . . Ces obſer- » vations mûrement examinées ne font- » elles pas évanouir la queſtion ? & ſes con- » ſequences ne portent plus ſur rien. « Réponſe du Frere Côme, page 347.

Ce ſera celui qui aura peſé les mêmes obſervations, & vu la difficulté de décider de la ſituation de la pierre, d'après les Auteurs cités. Il eſt étonnant que le Frere Côme parte de cette propoſition pour faire évanouir la queſtion, & en anéantir les conſéquences. Il me ſemble que ces incertitudes prouvées par ſes propres obſervations, donnent plus d'étendue à la queſtion, & rendent plus difficile la réſolution que doit prendre un Opérateur qui aime les progrès de ſon art & chérit l'humanité. Il réſulte clairement

de ses observations, que la personne de distinction est morte sans secours; que M. Marganne, opéré d'abord à Vendôme sans danger, est mort des suites de la seconde opération faite par le Frere Côme. Je demande s'il n'est pas naturel de chercher dans les avis des Savans les lumieres qui eussent été nécessaires pour sauver ces malades? *Duo sunt præcipui medicinæ cardines, ratio & observatio : observatio tamen est filum ad quod dirigi debent medicorum ratiocinia.* Bagliv. *prax med. L. I, T. II.*

Mais le Frere Côme saute par-dessus la difficulté. Son projet est de prouver que M. Beaussier a fait une fausse route. La *question se décide d'elle-même*, dit-il. Il le voit clairement dans une page & demie du texte de M. Beaussier, qu'il rapporte, page 348; car il voit toujours ce qui n'existe point, & ce que personne n'apperçoit.

L'introduction de la tenete ne peut se prouver, 1° que par l'écartement de ses branches (*a*); 2° par l'étendue de la cavité où se promenent les cuillers (*b*); 3° par l'écoulement de l'urine dans le gorgeret (*c*).

(*a*) Tolet, Traité de la Lithotomie, page 151.
(b) *Ibidem*, page 146.
(*c*) Quand l'urine commence à couler le long de la gouttiere du gorgeret, il est sûr que cet instrument est entré dans la vessie; souvent elle coule aussi-tôt que l'incision intérieure est faite.

C'eſt ce que M. Beauſſier a éprouvé ; mais le Frere Côme appelle à ſon ſecours des conjectures mal-adroites : il met en œuvre un roman mal ourdi. Il en a beſoin pour détourner l'attention des lecteurs du but principal ; ce ſont les armes ordinaires de l'infériorité : elles décelent toujours la foibleſſe de ceux qui les emploient.

Que le Frere Côme ouvre ſon recueil, & ceux des pieces concernant l'opération de la taille, par M. Lecat ; il y verra nombre d'exemples qui prouvent que les malades à qui ce malheur eſt arrivé n'y ont pas ſurvécu. Je me contenterai de celui de M. Dejean, qui au lieu d'entrer dans la veſſie, a paſſé entre la veſſie & le rectum (*a*). M. de Juſſy tailla en 1753 : il fit une fauſſe route, & ſon malade mourut (*b*). M. Lecat dit, au ſujet du fils de M. Bernard, taillé par M. de la Roche, & qui l'occupa trent-cinq minutes, ſans qu'il ait pu tirer la pierre (*c*) : » il faut en effet

Dionis, Op. troiſieme démonſtr. page 251, note de M. de la Faye.

Une marque aſſurée que le gorgeret eſt dans la veſſie, c'eſt la ſortie de l'urine le long du conducteur. Tolet, page 143.

(*a*) Lettre de M. Lecat à M. Dumont fils, page 12, deuxieme volume des pieces concernant la taille.

(*b*) M. Lecat, Parallele, page 61.

(*c*) Lecat, premier volume, deuxieme recueil, page 242 ; & troiſieme recueil, Liv. II, p. 28.

» qu'il ait la vie bien dure pour survivre
» neuf jours à une opération de trente-cinq
» à quarante minutes, qui lui a encore laissé
» le corps étranger dans la vessie. « Le fruit de ces opérations laborieuses est la mort ; & on ne croira jamais, sur la parole du Frere Côme, que M. Beaussier ait employé quarante-huit minutes, laissé la pierre & guéri son malade aussi promptement. » C'est
» donc à M. Beaussier à *crier à l'infidélité*,
» pour ne rien dire de plus ; & à répondre
» au Frere, que ces traits sont mal choisis,
» & impardonnables à un Lithotomiste,
» censeur infidele des faits d'autrui. « Réponse du Frere Côme, page 358.

» La grande raison de la fausse route, c'est
» la lame émoussée du lithotome, qui n'a
» pu entamer le col de la vessie ni la pros-
» tate. « Réponse du Frere Côme, p. 350.

1° L'émoussement de la pointe du lithotome, n'est pas *l'émoussement du quart de cet instrument*, comme l'imagination du Frere, excessive en tout, l'a prétendu, sans fondement ni raison.

2° Cet émoussement proposé par M. Lecat (Parallele, page 67) suivi par MM. Caqué & Vandergracht (Lecat, Tome II, page 51, Lettre 4 au Frere Côme) qui a eu le suffrage de l'Académie de Chirurgie, a été adopté par le Frere lui-même, (*idem*, page 67.) Le même M. Lecat, dans plusieurs endroits de son Parallele, prouve

au Frere Côme que *l'émoussement* est un des moyens les plus sûrs de rendre son opération moins dangereuse (*a*). Les traînées sur le bas fond de la vessie, les infiltrations d'urine & de pus, arrivées si souvent, sont des argumens encore plus forts en faveur de ces sages précautions.

3° La bascule n'est autre chose qu'un abaissement léger du manche de l'instrument, que décrivent MM. Ledran (*b*) & Louis (*c*). M. Ledran lui-même eut soin de baisser le poignet en retirant l'instrument, lorsqu'il fit l'opération de la taille avec le lithotome caché au comité (*d*). M. Lecat dit que le Frere Côme n'a plus qu'un pas à faire ..... » de baisser considérablement le poignet vers les barrieres, » en retirant le lithotome (*e*). «

4° La courbure en arriere, *c'est-à-dire du côté opposé* à son tranchant, selon la description même du Frere Côme (*f*), insinue la nécessité d'éloigner la pointe du fond de la vessie ; & cette forme prouve

(*a*) Voyez la Lettre de M. Vandergracht, troisieme recueil de M. Lecat, page 52.

(*b*) Suite du Parallele, &c. page 41.

(*c*) Méthode du Frere Côme, rapport des expériences, &c.

(*d*) Parallele, page 109.

(e) *Idem*, page 95.

(*f*) Recueil de pieces importantes sur la taille, Paris, 1751, page 4.

le but de l'inſtrument, ce que le coup de poignet opere plus efficacement.

Ainſi, loin d'avoir *dénaturé* le lithotome, & de s'être expoſé à manquer l'opération, par cette précaution, M. Beauſſier a ſuivi les idées & les préceptes des plus grands Maîtres. N'eſt-il pas prudent de garantir les parties intérieures de la veſſie, lorſqu'elle s'affaiſſe ou eſt pouſſée avec violence contre l'inſtrument par les cris du malade? Le Frere Côme n'a point calculé les dangers: les phraſes & les déclamations qu'il débite là-deſſus ne prouvent que de la contradiction & de l'humeur contre M. Caqué, contre une Académie célebre, qui n'ayant pour but que les progrès de la chirurgie, & le bien de l'humanité, adopte ſans partialité les découvertes avantageuſes, comme elle proſcrit, en rendant juſtice au zele, ce qu'il peut y avoir de nuiſible dans les inventions qu'elle encourage.

Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux ouvrages?
Ils ſont pour vous d'acier, d'airain, de diamant.
LAFONT. Fab. 16, Liv. V.

»Le Frere Côme prend le ton dogma-»tique, page 357, pour nous apprendre »qu'il n'y a point d'hémorrhagie dans les »inciſions faites au bas de l'hypogaſtre.

» J'aurois dû lui apprendre, dit-il, sur quel » témoignage j'avance que l'hémorrhagie fut » violente.... «Il nous enseigne par-là que le sang épanché dans l'hypogastre ne peut être extrait par la vessie. » Enfin, que la » sonde est placée dans l'uretre pour enle- » ver les urines, à mesure qu'elles se filtrent » dans la vessie. « Page 358.

1° Il n'est point question d'hémorrhagie dans l'hypogastre, mais dans la vessie ; & tout son raisonnement porte à faux, comme on le voit. Il releve fort adroitement ce que pense M. Beaussier, sur ce que celui-ci croit *une algalie astringente.* S'il y a quelque chose *d'absurde*, ce sont les raisonnemens du Frere Côme, qui s'égare, qui crée des fantômes, pour avoir le plaisir de les combattre : *verberat ictibus auras.*

2° Le témoignage sur lequel M. Beaussier avance l'hémorrhagie, est celui par lequel le Frere Côme assure les quarante-huit minutes, je veux dire la parole du malade ; mais ce qui appuie le dire du malade, qui n'a cessé de le répéter jusqu'à la mort, & de M. Beaussier, c'est que la sonde a charrié du sang, du pus ; c'est que, revenu à Vendôme, le malade a rendu du pus avec ses urines, que M. Beaussier & bien d'autres ont vu tous les jours. Peut-on exiger une preuve plus certaine du déchirement de la

veſſie, & de la ſuppuration de ce viſcere ?

3° Que le Frere Côme apprenne à ſon tour que le ſang des hémorrhagies de la veſſie ne ſe coagule pas ſi promptement ; qu'il conſerve au contraire ſa fluidité par la chaleur du lieu, par ſon mêlange avec l'urine, comme tous les Praticiens l'éprouvent dans ce cas-là. A ſon compte il n'y auroit point d'hémorrhagie de veſſie. L'algalie étoit d'autant plus néceſſaire que la veſſie ſe rempliſſoit à chaque inſtant, qu'elle avoit perdu ſon reſſort ; ce que le Frere ſe donne bien de garde d'avouer.

4° Mais cette algalie devenoit non-ſeulement inutile, mais encore dangereuſe.

1.° Eſt-il poſſible de déterminer la ſortie de l'urine par l'algalie, qui ne préſente qu'un point dans la veſſie, lorſque cet organe affaiſſé, ouvert de la longueur de deux ou trois pouces, offre à l'écoulement de l'urine une iſſue beaucoup plus grande & plus facile ?

2° Mettre une canule ou une ſonde dans une veſſie qui a ſouffert une opération auſſi grave, c'eſt continuer l'irritation, & ſeconder l'inflammation, & les dépôts qui ſuivent les extenſions (*a*), les dilatations, & preſque toujours les déchiremens de la veſſie.

(a) *Nam læſa veſica nervorum diſtentiones cum periculo mortis excitat.* Celſ. Liv. VII, c. 26, page 457.

» Hipocrate regarde comme un des grands » préceptes, non-ſeulement de la chirur- » gie, mais même de toutes les parties de » l'art de guérir, qu'il ne faut rien remuer, » rien tenter, que les premiers jours ou le tems » de l'inflammation ne ſoient paſſés : *Quin » maximè accommodatum inflammationi » tempus prœterierit* .... Qu'il faut bien ſe » garder, pendant ces jours-là, de traiter du- » rement les parties bleſſées ; qu'on doit » éviter avec ſoin tout ce qui peut irriter » une plaie, même toute introduction de la » ſonde, parce que ce tems eſt celui de » l'éréthiſme, de l'inflammation, des dé- » pôts, des fievres & autres accidens qu'on » excite par-là. « *Hippocr. ſect.* 6, *Foeſſi.*, *page* 772. Lecat, pieces concernant l'opé- ration de la taille, premier Recueil, Rouen, 1749, page 164. Enfin M. Heiſter (*a*) ne parle point de la ſonde dans le haut appa- reil, & le Frere Côme n'a pu y être déter- miné que par une hémorrhagie.

» Après des expériences ſi multipliées, » ne peut-on pas aſſurer que le tiſſu cellu- » laire, délabré par la fauſſe route faite à » Vendôme, a dû être la véritable cauſe,

(*a*) Attentions & précautions à prendre en pratiquant le haut appareil. Theſe de M. Heiſter, Collection de M. de Haller, Tome II, page 282, par M. Macquart.

» tant de la ſuppuration qui a toujours coulé » de la plaie du malade, que de ſa perſé» vérance juſqu'à la fin de ſa vie. « Réponſe du Frere Côme, page 356.

Il eſt merveilleux de voir le tiſſu cellulaire délabré (quatre mois auparavant) inférieurement, & parfaitement guéri le ſeizieme jour, produire à la région hypogaſtrique une *ſuppuration fétide*, *excoriant ſes bords & les environs*, *les urines chargées de glaires ſédimenteuſes*, que j'appelle pus; car il eſt aiſé de les confondre : l'inflammation auroit dû naître, ou du moins ſe communiquer dans le bas, c'eſt-à-dire entre les muſcles érecteurs & accélérateurs. Le pus abondant auroit dû ſuivre cette pente déterminée par ſon poids, & l'effet de l'infiltration, s'il eût dû ſon origine aux parties délabrées, à moins qu'oubliant les loix de la gravité des corps, il n'ait ſuivi celle des tubes capillaires, ce qui feroit ridicule. Sa ſource eſt donc claire, déterminée par l'inciſion, le déchirement & l'extraction violente. Le pus réſulte du délabrement de ce viſcere, qui n'a jamais été cicatriſé, (quoi qu'en diſe le Frere Côme, qui, bâtiſſant ſur des obſervations ruineuſes, tire des conſéquences fauſſes, parce qu'elles n'ont aucune liaiſon avec les faits.) Je le prouve, 1° par les douleurs vives & con-

tinuelles de la vessie, qui augmentoient lorsqu'elle entroit en contraction pour expulser l'urine, & cela jusqu'à la mort. 2° Par l'épanchement de l'urine dans l'hypogastre qui s'est toujours fait. L'odeur volatile urineuse, est la preuve la plus complete du mêlange de cette liqueur avec le pus, & dément pleinement le Frere Côme. » L'urine ne s'écoule point d'elle-même, » dit M. Heister (Dictionnaire de Médecine de James, Tome IV, page 930, » deuxime colonne, & page 931, premiere » colonne) mais est expulsée par la contraction de la tunique musculeuse; il n'est » pas étonnant que la vessie se trouvant » irritée par l'urine qui s'y amasse, se contracte d'elle-même, & chasse cet excrément avec plus de facilité par l'incision » supérieure que par le passage ordinaire, » qui est toujours fermé par le sphincter; » ce qui doit nécéssairement empêcher son » aglutination. Les muscles du bas-ventre » s'opposent encore à la réunion des plaies » de cette région. « 3° Enfin, parce qu'il est parfaitement démontré que le tissu cellulaire étoit parfaitement guéri de la premiere opération, & qu'il a plus souffert dans celle du haut appareil: » car il faut » bien ménager ce tissu dans le haut appareil, écrivoit M. Winslow à M. Morand,

» (Differt. en forme de Lettre, page 338)
» & prendre garde de ne se pas écarter
» des levres de la vessie ; avec cette pré-
» caution que je vous ai vu observer,
» Monsieur, l'on empêche les écoulemens
» de l'urine ou du pus, qui pourroient s'in-
» sinuer dans ce tissu, & y faire quelque
» dépôt fâcheux. « Le Frere Côme, qui ne s'est pas douté de ce genre de fermentation, n'a jamais questionné le malade sur les douleurs ni l'état des parties inférieures, & cette idée ne lui est venue que pour donner mal-adroitement le change.

S'il étoit essentiel à la question ou à la vérité de prouver que le sieur Beaussier a vu opérer le Frere Côme à Paris, & M. Cambon à Caen, lorsqu'il étoit Chirurgien-Major du régiment de Caraman, il leur rappelleroit, au premier, qu'il l'a vu avec M. Marchand fils, Chirurgien-Major du régiment d'Anhalt ; qu'il se présenta avec la recommandation de feu M. de Vernage (car il en faut pour voir opérer le Frere Côme) ; & au deuxieme, qu'il l'a vu avec M. Leroux, son beau-frere, actuellement Chirurgien-Major d'un régiment au service de l'Impératrice-Reine. Le même M. Cambon s'est donné la peine d'exercer les Chirurgiens de l'hôpital militaire de Caen sur le cadavre : M. Beaussier étoit du nombre ; mais cette

apoſtrophe, qui n'eſt indécente que pour le Frere Côme ſeul, prouve qu'avec quelque mérite on n'évite point le ridicule, quand on ceſſe d'être vrai. Quel eſt d'ailleurs le Profeſſeur ſavant, l'Opérateur habile des grands hôpitaux, qui peuvent avancer qu'on ne les a pas entendus ou vus opérer, parce qu'ils n'ont pas connu les aſſiſtans par leur viſage & par leur nom? On ſait les précautions que prend le Frere Côme, & les raiſons qu'il a de n'admettre que ceux qu'il lui plait à ſes opérations, (*voyez* le rapport des Expériences par M. Louis, le Parallele par M. Lecat); puiſqu'il a eu la politique de refuſer d'opérer devant M. le premier Chirurgien du Roi & les Membres du Comité; honneur qui eût juſtifié ſon opération, ſervi l'humanité, ſi elle eſt préférable, & mis le comble à ſa gloire.

» Le malade parut néanmoins guéri aux » yeux de M. Beauſſier, tandis qu'il dit, un » moment après, que ce malade ayant re» couvré la ſanté, réſolut, à quelque prix » que ce fût, de ſe délivrer de la cauſe de ſes » douleurs, qui lui rendoient la vie inſuppor» table. « Réponſe du Frere Côme, p. 354.

» Eſt-ce là, dans le vrai, s'écrie le Frere » Côme, un homme guéri & en bonne » ſanté?.... Il avoit encore ſes pierres » dans la veſſie. «

Le Frere Côme joue ſur les mots, ou ne les entend pas; mais il n'eſt pas poſſible qu'il en impoſe aux gens éclairés. Qui ne voit que M. Beauſſier entend que le malade guérit de l'inflammation & de ſes ſuites, de la plaie & de la fievre, & non de la pierre? M. Beauſſier avoue lui-même que la cauſe *de ſes douleurs ſubſiſtoit.* Ce trait ne fait pas honneur à la bonne foi du Frere, & ne mérite pas d'être combattu par des raiſons; il porte ſa réfutation avec lui. Il eſt même inutile de demander au Frere Côme laquelle des deux opérations a été *perilleuſe & terrible pour le pauvre M. Marganne*, page 354.

» M. Beauſſier dit qu'il y a eu déchire» ment à la veſſie (page 359.) Le Frere » Côme répond, on ne *peut preſque jamais » le ſuppoſer au haut appareil.*

Mais le haut appareil, qui trouve des pierres enkyſtées ou chatonnées, doit être expoſé comme les autres au déchirement; car il faut toujours ramener le Frere Côme au vrai point de la queſtion.

Le haut appareil, exécuté par M. Baſeilhac, que le Frere Côme s'approprie comme inventeur (pages 360 & 361) ne démontre point que l'injection des liquides eſt inutile; il combattroit ſans ſuccès l'opinion des plus grands Maîtres. » C'eſt de cette cir» conſtance, dit Roſſet, que dépend la ſû-

» reté de l'opération (*a*). Outre l'élévation » de la vessie, il résulte de l'extension que » produit l'injection, un autre avantage, » c'est que l'incision est grande en appa» rence, & petite en effet. «Mais il y supplée, sur-tout chez les femmes chez lesquelles l'injection n'est pas pratiquable (*b*), par le moyen d'un instrument introduit dans l'uretre, qui souleve la vessie, & vient la présenter à l'Opérateur au-dessus du pubis. Cet instrument est ingénieux, & paroît imaginé sur les principes de celui de M. Palluci. (Nouvelles remarques sur la lithotomie, page 81, Paris, 1750.) Mais est-il en état de soulever les vessies étroites, malades, racornies ? Quels inconvéniens ne résultent pas d'une distension forcée dans des vessies en qui l'adhérence *des pierres rend toutes les fibres plus roides ?*

(*a*) Voyez M. Morand, Traité de la Taille au haut appareil, Extrait de Rosset, page 14.

Lecat, premier recueil, page 85. Cheselden, Douglass. Sharp.

(*b*) On voit (Bibl. de Planque, Tome XXX, page 349) la raison de l'impossibilité de l'injection dans les femmes ; mais elle paroît combattue par ce passage de M. Heister : » il suffit dans les » femmes de mettre le doigt dans le vagin, & de » presser de bas en haut, pour empêcher l'écou» lement des urines, ainsi que de la liqueur in» jectée. « Collection de theses de M. de Haller, par M. Macquart, page 276, Tome II.

Mais, ſans nous arrêter plus long-tems à ces diſcuſſions étrangeres, en quelque ſorte, à la queſtion propoſée, il reſte toujours conſtant, 1° qu'il y a eu hémorrhagie par la veſſie, une grande ſuppuration de ce viſcere, & des tégumens qui n'ont jamais été cicatriſés.

2° Que le malade a été parfaitement guéri de la premiere opération; que l'inciſion inférieure a été cicatriſée, & que le tiſſu cellulaire n'a laiſſé aucun veſtige de délabrement.

3° Que le malade (M. Marganne) eſt mort de la ſeconde opération.

4° Enfin, que la queſtion ſubſiſte dans toute ſa force, qu'elle reſte inſolue & intacte par le Ferere Côme.



Observations Météorologiques. Février 1774.

Jours du mois.	Thermometre. A 7 h. du matin.	A 2 h. & d. du soir.	A 11 h. du soir.	Barometre. Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	½	2¼	01¼	28 ½	28	28 ¼
2	01½	0½	02¾	28 1½	28 1¼	28 2
3	04½	¼	02½	28 2¼	28 2¼	28 3
4	05	1½	0½	28 4¼	28 4	28 4
5	01¾	2½	1½	28 4	28 4	28 3½
6	0	2½	¾	28 3	28 3	28 2¾
7	¾	5¼	3½	28 2	28 ½	27 11¾
8	3½	3¾	0	27 10	27 10½	27 11½
9	01	2½	½	28 ½	28 ¼	28 ¾
10	2½	3¼	2	28 2½	28 2¼	28 1
11	2¾	5¾	3	27 9¾	27 6½	27 8
12	3	6	6	27 11	27 11½	28
13	6¼	9	6½	28 1	28 1½	28 1¾
14	3	9	7½	28 1¼	28 ½	28
15	6½	11¼	8½	27 11¾	27 10¼	27 9¼
16	8½	11	8½	27 8	27 8	27 8
17	6½	9½	4½	27 9¾	27 10¼	28 ½
18	2½	8½	5	28 1½	28 1½	28 3
19	2½	8¾	6½	28 3¾	28 3	28 2
20	6½	9	4½	28 1½	28 2	28 3¼
21	3¾	7½	4	28 ½	28	28 1½
22	2	8¾	7¼	28 2¼	28 1	27 11
23	7¼	10	9½	27 9½	27 9	27 8
24	6½	8½	6½	27 8	27 8	27 10
25	6½	10¾	6½	27 7	27 6	27 6½
26	4½	6	3½	27 8¾	27 10	28
27	1½	4½	2¼	28 2¾	28 3	28 4½
28	3	6	7½	28 3	28 2	28 ½

ETAT DU CIEL.			
Jours du m.	*La Matinée.*	*L'après-Midi.*	*Le Soir à 11 h.*
1	N. neige, nua.	N. nuages.	Beau.
2	N-N-E. nuag. vent.	N-N-E. neige, vent.	Beau.
3	N. beau.	N-N-E. beau.	Beau.
4	N-N-E. beau.	N-N-E. beau.	Beau.
5	N-N-E. nuag.	N-N-E. nuag.	Nuages.
6	N-N-E. couv. brouillard.	N-N-E. nuag.	Nuages.
7	O. br. couv.	O. c. pet. pl.	Couvert.
8	S-O. pluie.	N. vent, pluie.	Beau.
9	N-N-O. nuag.	N-O. n. neige.	Couvert.
10	O-N-O. couv.	S-O. nuages.	Couvert.
11	S-S-O. pl. c.	S-S-O. pluie.	Beau.
12	O-S-O. nuag.	O-S-O. pl. n.	Pluie.
13	O-S-O. couv. nuages.	O S-O. couv. pet. pluie.	Couvert.
14	S. beau.	S. beau. nua.	Couvert.
15	S-S-O. nuag.	S-O. nuages, pluie, vent.	Beau.
16	S-O. pluie. v.	S-S-O. v. c.	Couvert.
17	O-S-O. beau.	O. nuages.	Beau.
18	O. beau.	O. nuag. pluie.	Nuages.
19	S. beau.	S. nua. pluie.	Couvert.
20	S-O. pluie.	O. nuages.	Beau.
21	S. couv. pluie.	S. pluie.	Nuages.
22	S-O. nuages.	S-O. nuag. pl.	Pluie, Vent.
23	S-S-O. pluie.	S-S-O. pluie	Pluie, Vent.
24	O. vent, nuag.	O. pl. grêle, v. nuages.	Beau.
25	S-S-O. pluie.	S-O. pl. vent.	Nuages.
26	O-S-O. couv.	O. nuages.	Beau.
27	O. nuages.	N. pl. neige, nuages.	Beau.
28	S-O. couv. pl.	S. pluie.	Pluie.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois a été de 11 $\frac{1}{4}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur de 5 degrés au-dessous du même terme. La différence entre ces deux points est de 16 $\frac{1}{4}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 4 $\frac{1}{2}$ lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes est de 10$\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du N.
5 fois du N-N-E.
4 fois du S.
5 fois du S-S-O.
8 fois du S-O.
4 fois de l'O-S-O.
7 fois de l'O.
1 fois de l'O-N-O.
1 fois du N-O.
1 fois du N-N-O.

Il a fait 15 jours beau.
2 jours du brouillard.
20 jours des nuages.
12 jours couvert.
17 jours de la pluie.
4 jours de la neige.
1 jour de la grêle.
8 jours du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Février 1774.

La fievre synoque non-putride que j'ai décrite le mois précédent, a continué à régner pendant tout celui-ci : elle a conservé le caractere catarral qui a paru dominer dans toutes les mala-

dies. On a commencé à observer un assez grand nombre de petites-véroles, qui jusqu'ici paroissent avoir un caractere benin.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille au mois de Janvier 1774, *par M. BOUCHER, Méd.*

Il y a eu, ce mois, une alternative de gelée & de dégel. La gelée, qui avoit commencé le 31 Décembre, a été interrompue le 8. Elle a repris le 10, & a désisté la nuit du 13 au 14. Delà au dernier du mois il n'y a eu que quatre jours de gelée. Elle n'a été forte aucun jour, la liqueur du thermometre n'ayant guere descendu plus bas que le terme de 5 degrés au-dessous de celui de la congélation.

Il est tombé une assez grande quantité de neige dans les premiers jours du mois, & il y a eu plusieurs jours de forte pluie dans les intervalles des jours de gelée.

Le mercure dans le barometre a essuyé des variations. Le 14 & le 17 il est descendu près du terme de 27 pouces 1 ligne. Il n'est monté qu'un seul jour (le 12) au terme précis de 28 pouces.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 7 degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 5 ½ degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 12 ½ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 1 ½ ligne. La différence entre ces deux termes est de 10 ½ lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du Nord.
2 fois du Nord vers l'Est.
5 fois de l'Est.
5 fois du Sud vers l'Est.
6 fois du Sud.
7 fois du Sud vers l'Ouest.
7 fois de l'Ouest.
4 fois du N. vers l'Ouest.

Il y a eu 25 jours de tems couvert ou nuageux.
12 jours de pluie.
8 jours de neige.
4 jours de brouillard.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité presque tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille dans le mois Janvier 1774.

La fievre continue, avec des redoublemens chaque jour, a encore été, pendant tout le mois, la maladie dominante dans le peuple; mais la plupart de ceux auxquels l'on a administré à tems les secours requis, en sont revenus. Il en a été de même des fievres catarreuses & des fluxions de poitrine, qui ont été plus généralement répandues, & qui étoient pour ainsi dire épidémiques à la fin du mois. Le sang tiré des veines, dans ce dernier genre de maladie, n'étoit point vraiment couenneux: la partie rouge, au bout de quelques heures, paroissoit à moitié dissoute, & il se trouvoit à la surface une gelée verdâtre ou de plusieurs couleurs; de sorte que les malades ne soutenoient pas bien d'abondantes saignées.

Quelques personnes du peuple ont succombé à la fievre miliaire, compliquée d'esquinancie maligne ou gangréneuse.

TABLE.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Monſeigneur le Comte
DE PROVENCE.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien Profeſſeur de Pharmacie de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Académie royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, & de la Société royale d'Agriculture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, ſed temporis filia. *Bagl.*

MAI 1774.

TOME XLI.



A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Auguſtins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

MAI 1774.

EXTRAIT.

Remede nouveau contre les maladies vénériennes, tiré du regne animal; ou *Essai sur la vertu anti-vénérienne des alkalis volatils, dans lequel on propose la méthode d'administrer ces sels, avec des réflexions & des observations critiques, tendantes à perfectionner les autres méthodes; par M. Peyrilhe, du College de chirurgie de Paris, Docteur en médecine, de l'Académie des Sciences, Inscriptions & Belles-Lettres de Toulouse, & de celle des Sciences de Montpellier; avec cette épigraphe:*

Mihi verò invenire aliquid eorum quæ nondùm inventa sunt, quod ipsum notum quam ocultum esse præstet, scientiæ votum ac opus esse videtur. Hippocr. de Arte.

A Paris, chez Didot le jeune, 1774, *in-12 prix, 2 liv. broché.*

M. Peyrilhe annonce lui-même dans son avant-propos qu'on peut envisager

ſon eſſai ſous deux points de vue différens, 1° comme enrichiſſant l'art d'un remede nouveau, en montrant que les ſels alkalis volatils ont la propriété de détruire le virus vénérien; 2° comme préſentant une explication mécanique des principaux phénomenes de ce genre de maladies : explication qui tend à rappeller leur traitement aux principes généraux de la médecine, auxquels on n'avoit pu ramener juſqu'ici les méthodes connues de les combattre.

Lorſqu'on conſidere le nombre de formules qu'on trouve dans les livres ſous le titre de remedes anti-vénériens, on eſt tenté d'admirer les richeſſes de l'art; mais lorſqu'on les compare enſemble, & qu'on apprécie leur vertu au poids de l'expérience, on trouve que ces richeſſes ne ſont pas auſſi réelles qu'elles le paroiſſent. En effet, comme l'obſerve M. Peyrilhe, la vraie richeſſe de l'art conſiſte moins dans le nombre que dans la diverſité générique des moyens curatoires. Or ſi les différentes formes ſous leſquelles on a adminiſtré juſqu'ici le mercure (qu'on a cru pouvoir regarder comme le ſeul remede véritablement efficace contre les maladies vénériennes) ne peuvent pas remplir les différentes indications que ces maladies préſentent, il en réſulte que l'art eſt véritablement pauvre au milieu de ſes richeſſes apparentes. Mais, ſelon

lui, on peut ramener ce long catalogue de drogues mercurielles à deux préparations, qui semblent, au premier coup d'œil, différentes : 1° le mercure sous forme métallique, plus ou moins divisée; 2° le mercure sous forme saline. Cependant il est bien éloigné de convenir qu'elles fournissent deux remedes divers ; les signes sensibles de leur action lui paroissent si ressemblans, qu'il se croit autorisé à regarder cette action, au moment où s'opere l'effet utile ou la guérison, comme étant absolument la même : d'où il conclut que ce n'est en effet qu'un seul & même remede. C'est d'après ces considérations qu'il s'est déterminé à chercher s'il ne seroit pas possible d'étendre la classe des remedes anti-vénériens, qu'une prévention funeste avoit beaucoup trop resserrée.

Il y avoit long-tems qu'il étoit dans la ferme opinion que tous les fondans de la lymphe devoient guérir la vérole : il chercha en conséquence, parmi les fondans non métalliques, quels étoient les plus puissans. Il essaya d'abord les huiles empyreumatiques, qu'il donna en *oleo-saccharum* ; mais leur goût désagréable le força d'y renoncer, malgré les bons effets qu'il en avoit apperçu. En cherchant un correctif de ce goût, il fut conduit naturellement à essayer les alkalis volatils ; & il croit avoir trouvé

dans l'alkali volatil concret, entiérement dépouillé de toute odeur empyreumatique, un remede moins dégoûtant & plus efficace; ce que l'expérience lui a démontré.

Voici la formule sous laquelle il prescrit ce remede : prenez de feuilles de mélisse (ou de quelqu'autre substance aromatique agréable, à une dose proportionnée) quatre onces; follicules de séné (ou quelqu'autre purgatif) demi-once; eau commune une livre: faites infuser à une chaleur douce, dans un vaisseau fermé, pendant une heure; passez, &c.

Prenez de l'infusion ci-dessus onze onces; faites-y fondre quatre onces de sucre blanc: mettez ce demi-syrop dans une bouteille de chopine, & ajoutez-y un gros ou un gros & demi d'alkali volatil concret, exempt de tout empyreume. On partage, selon les circonstances, cette dose totale en quatre doses partielles, ou davantage.

Il ne donne pas cette formule comme un modele qu'il faille absolument suivre, il l'a variée lui-même plusieurs fois; l'essentiel est d'administrer l'alkali volatil étendu dans une certaine quantité de véhicule : il l'a quelquefois donnée dans le syrop de chicorée composé de rhubarbe, joint à celui de stæchas, étendus dans une suffisante quantité d'eau.

Pendant l'usage de ce remede il fait boire

chaque jour à ſon malade trois pintes d'une infuſion de méliſſe, ou de toute autre ſubſtance inciſive & ſudorifique. Il preſcrit comme une choſe eſſentielle d'inſiſter ſur les préparations par des bains, des boiſſons délayantes, &c. lorſque ces remedes généraux ne ſont pas contre-indiqués ; car il eſt des cas où il croit ces préparations nuiſibles & même pernicieuſes : telles ſont les vieilles maladies vénériennes, qui ont éteint une portion de l'irritabilité & du ton des ſolides, & augmenté la proportion de la partie ſéreuſe dans les liquides ; & il penſe qu'en général tous les individus qui, par leur conſtitution naturelle ou acquiſe, ſont d'un tempérament éminemment phlegmatique, ſe trouveroient mal de ces remedes préparatoires.

La maniere d'adminiſtrer le remede eſt fort ſimple : le malade en prend trois ou quatre onces le matin à jeun, & autant l'après-midi, quatre ou cinq heures après ſon dîner. La boiſſon doit être priſe tiede : on lui laiſſe la liberté de boire quand bon lui ſemble. La quantité de cette boiſſon ne peut pas être fixée d'une façon invariable ; on en boit ordinairement deux, trois, quatre pintes par jour. Comme il eſt à propos que l'eſtomac du malade ne ſoit pas noyé d'eau au moment où il prend ſon ſyrop, il faut qu'il s'abſtienne de boire pen-

dans l'heure qui précede celle où il le doit prendre; dans les mêmes vues il laiſſera couler une heure ſans boire après l'avoir pris. S'il a bu ſuffiſamment de ſa tiſane ordinaire à ſes repas, il doit reſter auſſi deux ou trois heures ſans boire, pour ne pas troubler ſa digeſtion. Quant à ſon régime, on le variera ſelon les circonſtances; on obſervera ſeulement de diminuer la quantité des alimens que le malade avoit coutume de prendre en ſanté.

Lorſque M. Peyrilhe donne la pleine doſe du remede, c'eſt-à-dire quatre onces de ſyrop, contenant dix-huit grains d'alkali volatil le matin, & autant le ſoir, il n'en continue jamais l'uſage plus de huit jours ſans interruption. Il laiſſe enſuite repoſer ſon malade ſix, huit, dix jours, pendant leſquels il augmente la force & la quantité de la boiſſon ordinaire. Ce tems d'inaction n'eſt pas un tems perdu; non-ſeulement le traitement marche d'un pas égal vers la guériſon, mais même ſa marche n'en devient quelquefois que plus rapide. Chaque pauſe doit être terminée par une douce purgation, tant afin d'entraîner une partie de ce qui a été fondu, qu'afin de préparer les voies au ſyrop dont on va reprendre l'uſage. On fait dans le même ordre, & avec les mêmes précautions, deux ou trois pauſes, & autant de repriſes. Dix-huit ou vingt jours d'uſage de ce

remede ſuffiſent ordinairement ; mais on peut, on doit même quelquefois le porter plus loin.

La premiere impreſſion de ce remede ſe porte ſur l'eſtomac ; le malade y éprouve une chaleur douce & agréable, qui ſe répand bientôt dans toute la machine ; il releve le ton du ſyſtême vaſculaire, augmente ſes oſcillations & produit une moiteur univerſelle, & quelquefois des ſueurs abondantes, qu'il eſt eſſentiel de réprimer & de borner à une douce moiteur. Il tient ordinairement le ventre libre ; mais cette faculté n'eſt pas de ſon eſſence : on peut l'augmenter ou la diminuer ſelon le beſoin. L'Auteur penſe qu'une ou deux ſelles de conſiſtance moyenne, dans l'eſpace de vingt-quatre heures, ſuffiſent. La conſtipation fermeroit une des voies par où ſe fait la dépuration ; le dévoiement troubleroit la digeſtion, & entraîneroit peut-être trop précipitamment une portion du remede : écueils qu'il importe d'éviter. Lorſqu'il n'agit que foiblement il eſt bon de l'obſerver deux ou trois jours avant d'augmenter ſa doſe ; & lorſque ſon action, quoique plus forte qu'on ne le déſire, eſt modérée, on doit ſe contenter d'en ſuſpendre l'uſage. Cette fougue n'eſt jamais que momentanée, ſouvent une ceſſation de vingt-quatre heures ramene le calme. Si elle de-

venoit extrême, on l'arrêteroit sûrement par l'usage de quelque boisson acidule.

En annonçant qu'une expérience de cinq ans lui a appris que l'alkali volatil opere assez constamment la dépuration générale dans les maladies vénériennes, il convient cependant qu'il ne guérit pas certains accidens locaux, tels que les caries & les exostoses vraies anciennes, ni les fongosités du vagin, ni les fistules urinaires, ni les bubons squirrheux; mais en revanche il a vu céder assez constamment à son action, plus ou moins soutènue, les gonorrhées virulentes simples des deux sexes, les chancres, les bubons, les exostoses fausses, dont le tissu cellulaire n'a pas perdu son organisation; les duretés lymphatiques des corps caverneux, certaines especes de rétentions d'urine, & tous les symptômes dépendans de la cachexie vénérienne; maux de tête gravatifs, foiblesse d'estomac, fleurs blanches suspectes, pustules, dartres & douleurs vagues des membres, & même des engorgemens de la matrice durs, douloureux, suppurés, & quelques-uns réputés squirrheux.

Après avoir décrit l'administration générale de son nouveau remede, M. Peyrilhe a cru devoir entrer dans quelques détails sur les modifications particulieres qu'il exige.

1° Comme les fondans irritans ne peuvent que nuire beaucoup dans le premier période de l'inflammation, il attend, dans les premiers tems des gonorrhées, des bubons, des phymosis, que l'inflammation commence à diminuer avant de passer à l'usage de l'alkali volatil ; & alors même, crainte de trop irriter, il ne donne que la moitié de la dose usitée, c'est-à-dire huit ou dix grains dans la même quantité de véhicule que pour la pleine dose : donné ainsi il accélere la résolution commencée. Il en continue l'usage pendant cinq ou six jours. Il établit des pauses, & fait autant de reprises que la maladie en exige, sans néanmoins passer jamais à pleine dose, quand il n'a à combattre que les symptômes primitifs. S'il arrive que les écoulemens séreux, qui éternisent si souvent les gonorrhées, résistent à ce traitement, il ajoute à quinze onces de syrop, dans lequel il n'entre qu'un demi-gros d'alkali volatil, une once d'extrait de genievre : il partage le tout en huit prises. Le malade en prend une le matin à jeun, & une autre le soir en se couchant, buvant par-dessus un verre de l'infusion décrite ci-dessus. M. Peyrilhe assure que les gonorrhées de l'un & de l'autre sexe cedent pour l'ordinaire à ces moyens réunis. Si elles résistent, il n'espere plus de les voir céder aux remedes généraux, & il a recours à

des traitemens particuliers, appropriés aux divers genres d'obſtacles auxquels il croit pouvoir attribuer leur ténacité.

Il traite les fleurs-blanches, pour peu qu'elles lui ſoient ſuſpectes, comme de véritables gonorrhées; & il dit qu'il les a toujours vues céder à ce moyen placé à propos, c'eſt-à-dire lorſqu'il n'y a point de contre-indication qui empêche de recourir à ce remede; car lorſqu'elles ſont compliquées de toux ſeche, d'aridité à la peau, de maigreur extrême, de fievre habituelle, de maraſme, il le croit non-ſeulement contraire, mais pernicieux.

M. Peyrilhe paroît perſuadé qu'un grand nombre de ces maladies, qu'on déſigne par le nom de laits répandus, doivent leur origine à un vice vénérien caché, que l'eſpece d'indiſpoſition qui ſuit les couches fait développer; en conſéquence, pour peu qu'il y ait lieu de ſoupçonner que la malade ſoit entichée de virus, il a recours aux alkalis volatils avec d'autant plus de confiance qu'ils conviennent également aux laits répandus ſimples, & à ceux qui ſont compliqués du vice vénérien; & dans ce cas il ſuit la même méthode que pour les écoulemens gonorrhéiques ſéreux.

De toutes les maladies avec leſquelles le vice vénérien peut être compliqué, les ſcrophules ſont la moins embarraſſante. On

ne leur doit aucun égard dans le traitement de la vérole ; elles en indiquent le remede. Auſſi notre Auteur prétend-il avoir obſervé que, loin de s'oppoſer à la réuſſite, elles la rendent complete en cédant elles-mêmes. Il ne prétend cependant pas que ce remede réſout les vieilles tumeurs déſorganiſées, qu'il exfolie les caries ; il entend ſeulement qu'il rend aux humeurs lentes & viſqueuſes leur fluidité ; effet qu'on obtient ſi rarement des tiſanes ſudorifiques & des autres fondans. Cependant, ſi la fievre lente s'étoit déjà miſe de la partie, il n'y a pas d'apparence qu'on eût de ſuccès.

La complication la plus ordinaire du virus vénérien, & la plus difficile à vaincre, eſt celle du vice ſcorbutique. On penſe généralement que la rencontre de ces deux virus eſt produite par le haſard, ou par des circonſtances purement accidentelles. M. Peyrilhe eſt d'un ſentiment entiérement oppoſé ; car il croit que le ſcorbut, qui ſurvient à une vérole, eſt moins une maladie acceſſoire indépendante, qu'une dégénération néceſſaire de la conſtitution vérolique. Cette dégénération eſt la décompoſition putride ; elle peut arriver par l'action ſeule du principe vital, qui travaille à fondre & atténuer les fluides épaiſſis pendant le premier période de la maladie, ou bien par l'action conjointe de ce principe & des re-

medes qu'on a employés. Si ces actions rétablissent la fluidité des sucs, la décomposition putride n'aura point lieu ; mais si elles manquent ce but, elle arrivera nécessairement plus lentement si le principe vital agit seul, avec plus de rapidité si quelque remede actif concourt avec lui.

L'expérience & l'observation paroissent se prêter assez bien à cette théorie. En effet, dans quelles circonstances le vice scorbutique se complique-t-il avec le vénérien ? Lorsque celui-ci est ancien & invétéré. Quels sont les individus dont le scorbut s'empare le plus fréquemment ? Ceux qui, foibles par leur nature ou par accident, ont des sucs qui tendent le plus à l'épaississement, & qui ont moins de force pour le vaincre ou pour chasser, par les divers émonctoires, les miasmes putrides à mesure que la colliquation s'opere. Quand est-ce enfin que le scorbut vénérien est le plus difficile à vaincre & le plus formidable ? Lorsqu'un ou plusieurs traitemens infructueux ont, en augmentant la chaleur du corps, hâté sa naissance & ses progrès.

Partant de ces principes, M. Peyrilhe remarque que les véroles récentes, dans lesquelles l'épaississement des liqueurs, ainsi que l'irritabilité & la sensibilité des solides, sont au plus haut point où ils puissent arriver, sont beaucoup plus difficiles à guérir

que les véroles anciennes, c'eſt-à-dire celles dans leſquelles la nature a commencé à fondre les humeurs épaiſſies, que par conſéquent il y a un tems de maturité dans la vérole, tems auquel on doit la traiter avec le plus de ſuccès.

Ces mêmes principes lui ont ſervi à concilier les différentes opinions des Praticiens touchant l'action du virus vénérien ſur les plaies & les fractures, les uns prétendant qu'il en accélere, les autres, au contraire, qu'il en retarde la réunion. M. Peyrilhe croit avoir obſervé qu'une vérole récente accélere la réunion des plaies, parce que toutes les liqueurs ſont alors plus diſpoſées à l'épaiſſiſſement & à la concrétion, & que, par la raiſon contraire, comme ces mêmes liqueurs tendent à une diſſolution putride dans les véroles trop anciennes, les plaies & les fractures doivent ſe réunir plus tard & plus difficilement.

Revenant enſuite au ſcorbut vénérien, dont ces diſcuſſions néceſſaires l'avoient écarté, il diſtingue deux tems dans cette affection, relativement à ſa cure: ou il commence, ou il touche à ſon dernier degré. Dans ce dernier cas tous les fondans en général ſont contre-indiqués; ils ſeroient tous funeſtes. Les anti-ſeptiques ſeuls peuvent ramener la ſanté.] Le ſcorbut vénérien commençant demande d'autres ſecours; car

ſi une partie des humeurs eſt diſſoute, l'autre eſt trop épaiſſe. Il faut atténuer, mais atténuer ſans échauffer ce que les alkalis volatils doivent opérer plus efficacement que le mercure, parce que ce ſont des fondans vrais, au lieu que le mercure ne fond que parce qu'il augmente l'action des ſolides, c'eſt-à-dire en irritant. Mais il convient que l'emploi des alkalis volatils, dans ce cas épineux, a ſes difficultés, qu'il exige une main habile & exercée; il lui a aſſocié quelquefois avec ſuccès les racines de gentiane & de trefle d'eau.

Il eſt des tempéramens chez leſquels le mercure paroît ſans efficacité contre la vérole, quoique quelquefois il paroiſſe agir d'une maniere très-orageuſe. M. Peyrilhe croit avoir remarqué que ce ſont les tempéramens éminemment ſanguins, éminemment bilieux, mélancoliques, en un mot tous ceux qui ont la fibre très-ſenſible & très-irritable. Il aſſure que l'alkali volatil lui a paru avoir, dans ces cas épineux, un ſuccès qui avoit ſurpaſſé ſon attente; il prétend même que dès les premieres priſes il calme les nerfs. Il n'eſt pas moins efficace pour guérir les véroles des femmes groſſes, qu'on n'attaque jamais avec le mercure ſans inquiétude; mais dans ce cas il ne l'adminiſtre qu'à demi-doſe.

Après ces notions pratiques notre Auteur

a cherché dans les notions pathologiques de quoi étayer sa nouvelle doctrine ; il s'est attaché sur-tout à détruire la prévention qui fait du mercure le remede spécifique & exclusif du mal vénérien. Après avoir remarqué que cette opinion n'est si générale que parce que ceux qui l'ont adoptée ne se sont pas donné la peine de l'examiner, il prétend qu il résulte de la connoissance que nous avons de la crasse primitive des humeurs dans la vérole, que toute la vertu du mercure se réduit à la faculté qu'on lui connoît d'atténuer les sucs épaissis ; d'où il croit pouvoir conclure que c'est sans fondement qu'on l'a cru le seul remede propre à combattre efficacement le virus vénérien. L'expérience qui a engagé presque tous les Ministres de santé de recourir à cet agent prouve tout au plus qu'il est le meilleur des anti-vénériens connus, & rien de plus : on se croit cependant en droit de conclure non-seulement que le mercure est le seul anti-vénérien existant, mais encore le seul possible ; conséquence qui révolte par son absurdité.

» Pour se convaincre, dit M. Peyrilhe, que le mercure n'est pas le seul remede capable de guérir la vérole, il suffit de jetter les yeux sur l'histoire de l'art : on y verra des cures admirables antérieures à la découverte de lapropriété anti-vénérienne de ce

minéral ; on y apprendra qu'après avoir été long-tems en possession de la confiance publique, le mercure fut *dépossédé* par diverses substances végétales, & décrié à un tel point, qu'au rapport de Morgagni, au commencement de ce siecle, il ne trouvoit pas un seul Médecin qui en fît usage dans cette même Bologne où Bérenger de Carpi s'acquit autrefois tant de célébrité par la méthode des frictions qu'il inventa. Si depuis il s'est élevé à la plus haute réputation, & s'il a plongé dans l'oubli les remedes qui l'avoient fait oublier, il le doit en partie à la simplicité des méthodes dont il est la base ; simplicité qui n'exclut pas l'ignorance de son administration, tandis que les méthodes où il n'entre pas sont pour la plupart très-compliquées, & n'accordent le succès qu'au seul savoir. On doit d'ailleurs se souvenir que de nos jours il n'a pas tenu à Boerhaave que le mercure, rendu à sa juste valeur, ne perdît une partie de sa célébrité, & que les remedes végétaux, qui n'en ont plus, ne reprissent celle qui leur est due. «

Il passe ensuite à l'énumération de ces moyens, dont il croit que la connoissance peut être utile aux jeunes Praticiens. Il met à leur tête les sudorifiques, dont il fait deux especes : les uns se bornent à chasser les sucs blans par les organes de la transpiration, sans les disposer à s'évacuer par une

atténuation préparatoire; tels ſont les étuves ſeches, humides, les bains d'eau commune très-chauds, ceux de vendange, de tan, de fumier, de ſable, les fumigations avec l'eſprit-de-vin, &c. Les ſudorifiques de la ſeconde eſpece délayent, diſſolvent, atténuent les humeurs viciées, avant de les chaſſer du corps. Ceux-ci ſont très-nombreux; M. Peyrilhe en donne une liſte à laquelle je renverrai le lecteur. Il rapporte enſuite quelques exemples de cures opérées par ces différens moyens, cures dont la vérité eſt atteſtée par les Auteurs du plus grand poids. Il a cru devoir inſiſter ſur la méthode d'adminiſtrer les ſudorifiques, lorſqu'on veut en diriger l'action vers les émonctoires des urines; cette méthode a deux fois été imaginée & ſuivie avec fruit, & deux fois elle eſt retombée dans l'obſcurité. Elle conſiſte à uſer des décoctions ſudorifiques, principalement de celle de gaiac, comme on uſe des eaux minérales. Valſalva en donnoit d'abord deux ou trois livres, obſervant ſoigneuſement ſi elles prenoient la voie des urines, & non celle des ſueurs ou des ſelles, comme il arrive quelquefois. Si elles affectoient de préférence l'une des deux dernieres routes, ou les deux à la fois, il en diſcontinuoit l'uſage, ſans doute, pour le reprendre lorſque leur premiere impreſſion ſeroit diſſipée, ou au moins affoiblie. Si au contraire

elles paſſoient facilement par les couloirs des urines; il en augmentoit peu-à-peu la quantité, juſqu'à la doſe de dix livres par jour.

M. Peyrilhe, en convenant qu'il n'oſeroit donner à cette méthode la préférence ſur l'ancienne, quoiqu'elle ait eu des ſuccès frappants entre les mains de Valſalva, & de Morgagni ſon diſciple, croit cependant y remarquer deux avantages qui lui ſont propres, & qui doivent la faire préférer dans quelques circonſtances. Le premier, c'eſt qu'outre qu'elle n'eſt pas ſi gênante, elle doit moins épuiſer le malade, puiſque d'un côté on peut lui permettre une diete plus nourriſſante, & que de l'autre l'évacuation qu'elle détermine étant plus naturelle, doit être moins laborieuſe pour celui qui l'éprouve, & moins diſpendieuſe pour le principe conſervateur, auquel il importe ſi fort de conſerver toute ſon énergie dans le traitement des maladies chroniques. Le ſecond avantage ſe trouve dans la tendance qu'ont les matieres âcres à ſe porter vers les reins.

La ſeconde claſſe de remedes dans laquelle M. Peyrilhe veut qu'on cherche de nouveaux ſecours contre les maux vénériens ſont les purgatifs; la troiſieme, les exercices forcés, la vie dure; la quatrieme, les alimens médicamenteux; la cinquieme,

le changement de climat ; enfin, après avoir rapporté des exemples de cures opérées par ces différents moyens, il démontre par des faits que les seules forces de la nature, ont souvent suffi pour en procurer de très-solides, & il explique par quel mécanisme elles les ont opérées. Tels sont les argumens dont il se sert pour prouver que le mercure n'est pas, comme on l'a cru, le seul remede qu'on puisse employer dans le traitement des maladies vénériennes. Comme son ouvrage avoit été destiné primitivement pour l'Académie de Chirurgie, il avoit négligé plusieurs détails qu'il a cru devoir suppléer dans de nombreuses notes qui m'ont paru remplies de vues & d'observations de pratique très-intéressantes ; & en général j'ai pensé que cet ouvrage de M. Peyrilhe méritoit l'attention des Praticiens.

PRÉCIS HISTORIQUE

Sur les Remedes que le Roi fait distribuer dans les Provinces pour les pauvres habitants des campagnes.

J'ai osé espérer que mes Lecteurs me sauroient quelque gré, si, à l'occasion de la piece qui suit, je leur faisois connoître l'établissement le plus utile, & le monument le

plus authentique de la bienfaiſance du Roi; établiſſement qui n'eſt pas auſſi connu qu'il devroit l'être, par les avantages qu'il ne ceſſe de procurer aux pauvres habitants de nos campagnes, & dont les obſervations de M. Larrouture ne préſentent qu'une bien foible eſquiſſe.

Louis XIV avoit fait diſtribuer en différentes occaſions des remedes gratuits dans les différentes provinces du royaume; l'utilité qu'en retirerent les habitants des campagnes, le plus ſouvent dénués de tout ſecours, engagerent ſon auguſte Succeſſeur à ordonner, par les Arrêts de ſon Conſeil, des 29 Mars 1721 & 5 Juin 1722, qu'il ſeroit envoyé chaque année aux ſieurs Intendants & Commiſſaires dans les différentes généralités du royaume, juſqu'à la concurrence de cent mille priſes de remedes, pour être confiées à des perſonnes charitables pour en faire la diſtribution; quantité qui, en 1741, fut portée à 126910 priſes. M. de Laſſone, Conſeiller d'Etat, alors premier Médicin de la Reine, & actuellement de madame la Dauphine, ayant été chargé de la confection de ces remedes, s'apperçut bientôt qu'il pouvoit les rendre encore plus utiles, en ſubſtituant à des drogues trop coûteuſes & d'un uſage peu fréquent, des remedes d'un uſage plus journalier & moins chers. Ses repréſentations ayant été

accueillies par Sa Majesté, les envois furent portés à 400000 prises environ. L'expérience le convainquit qu'on pouvoit encore en doubler le nombre, sans une augmentation de dépense considérable, en en prenant une partie sur les bénéfices qu'il retiroit; désintéressement bien rare, & auquel le Roi lui-même a cru devoir donner des éloges dans l'Arrêt émané de son Conseil, du 1er Mars 1769, par lequel il est ordonné que ces envois seroient portés à 932136 prises. Tel étoit l'état des choses, lorsque Sa Majesté ayant désiré de faire participer ses sujets de Lorraine à la distribution, ce même Médecin, toujours animé des mêmes sentiments, a offert de fournir gratuitement le supplément nécessaire.

M. de Lassone lui-même fait venir de la premiere main toutes les drogues simples qui entrent dans la composition de ces remedes, & il veille avec l'attention la plus scrupuleuse qu'elles soient toujours du meilleur choix; il les fait ensuite préparer sous ses yeux par les Artistes les plus expérimentés: aussi leur succès répond-il aux intentions bienfaisantes du Monarque qui en a ordonné la distribution; c'est ce qui résulte des lettres écrites depuis six ans par le plus grand nombre des Intendants du royaume, qui sont chargés de rendre compte à M. le Contrôleur-Général de leur

diſtribution & de leurs effets, lettres dont j'ai actuellement un extrait ſous les yeux, par lequel il eſt conſtaté que les habitants des campagnes en retirent journellement les plus grands avantages, ſur-tout dans les maladies épidémiques, qui, depuis quelques années, ne ravagent que trop les provinces.

OBSERVATIONS

Sur l'uſage des remedes que Sa Majeſté fait diſtribuer aux pauvres dans les provinces ; par M. LARROUTURE, ancien Médecin des armées d'Italie, de Provence & du Dauphiné, réſidant à Biarrits, près Bayonne.

Parmi le grand nombre d'obſervations qui enrichiſſent l'art de guérir, depuis la publication du Recueil périodique de Médicine, je n'en ai pas vu ſur l'effet des remedes que nous devons à la bonté du Roi, & que M. de Laſſone, Conſeiller d'Etat, envoie tous les ans, par ſon ordre, à meſſieurs les Intendants des généralités & provinces du royaume, pour être diſtribués aux pauvres malades de la campagne, en exécution des Arrêts du Conſeil d'Etat. Les ſuccès qu'ils ont eus quand je les ai adminiſtrés ne me permettent pas de douter qu'ils

qu'ils n'aient opéré les mêmes effets dans d'autres mains, pour peu qu'on ait saisi dans leur usage les Mémoires instructifs qu'a également fait distribuer M. de Lassone pour leur administration. Je ne vois d'autre raison de ce silence sur ces précieux secours, que l'état de ceux à qui l'on s'adresse communément pour les distribuer; ce sont des Prêtres ou des Chirurgiens, qui, le plus souvent, ne recueillent pas leurs observations. Presque tous les Médecins habitent les villes; d'ailleurs, s'il y en a dans les campagnes, ils sont trop chers pour être appellés par les pauvres, & par-là ils ne sont pas à portée de faire cette distribution. M'étant fixé à Biarrits, pays de Labour, sur la côte de la mer, & voyant périr, faute de secours & par de mauvais secours, un nombre infini de Laboureurs, de Vignerons, de Matelots, de Pêcheurs, &c. je me suis prêté à un abonnement que j'ai fait avec deux très-grandes paroisses, Biarrits & Anglet, au moyen duquel je vois tous les malades de ces deux communautés pour un des plus modiques honoraires. C'est en remplissant mes engagemens que j'ai vu la plus grande misere; la plupart des malades ne pouvant pas fournir aux frais des remedes que j'ordonnois, quelque attention que j'eusse à choisir les

moins chers, ces pauvres payſans étoient obligés de les prendre des mains d'un Barbier qui ne ſavoit pas lire, par conſéquent ne pouvoit pas exécuter mes ordonnances; des Juifs qui faiſoient les Médecins, & qui fourniſſoient à ces miſérables malades de mauvaiſes drogues, & qui, ſous prétexte du crédit, les leur faiſoient payer exceſſivement cher dans le tems de leur récolte; enfin juſqu'à des Moines, qui, plus exigeans encore, fourniſſent dans les campagnes, ſoi-diſant par charité, des remedes meurtriers, qui épuiſent la bourſe & la vie de nos travailleurs. Le Gouvernement ne ſera-t-il jamais inſtruit de ces abus ſi dangereux? Sans doute il les réprimeroit. Dans ces circonſtances, je me ſuis adreſſé à M. Moracin, Subdélégué de monſieur l'Intendant à Baïone, qui a eu la bonté de me faire paſſer en différens tems deux boîtes de ces remedes; je les ai employés ſuivant l'intention du Roi, preſque toujours dans les cas indiqués par M. de Laſſone, & ſuivant la méthode qu'il propoſe; quelquefois dans des cas qu'il n'a pas indiqués, & ſuivant mes vues. Je ne groſſirai pas ce Mémoire par un grand nombre d'obſervations; je dois dire en général, qu'avec ce ſecours, j'ai ſauvé un très grand nombre de perſonnes qui ſeroient très-certainement mor-

tes faute de remedes ; & je vais rendre compte ſeulement de quelques cas particuliers.

Le nommé Jouan Chicoy, Laboureur, âgé de quarante ans, de la paroiſſe d'Anglet, d'un tempérament chaud & humide, grand travailleur par goût & par néceſſité, fut atteint, au commencement de l'été de l'année 1772, d'une fievre tierce réguliere, qu'il négligea d'abord, mais dont les accès violens l'obligerent enfin d'appeller ſon Chirurgien, qui le ſaigna, le purgea & lui donna du quinquina. La fievre ne cédant pas, on augmenta les doſes du quinquina ; elle ceſſa pour quelques jours, mais elle reparut ſix jours après en double-tierce. On continua l'uſage du quinquina ; la fievre devint continue, avec des redoublemens erratiques, mais ces redoublemens étoient ſur-tout très-violens en tierce. Son Chirurgien l'ayant abandonné, il prit des remedes de toute main : le quinquina ſut maſqué de mille façons ; &, après en avoir pris de toute couleur, la fievre ſe régla en quatre, & enfin il tomba dans un état de cachexie très-décidé. Il ſe négligea encore dans cet état, & ce ne fut qu'environ ſix mois après l'époque de ſa maladie que mon abonnement eut lieu, & que je fus appellé pour cet homme. Je le trouvai dans un état d'une véritable anaſarque : les pieds, les jambes

& les cuisses étoient œdémateux & très-enflés; cette enflure montoit, & occupoit non-seulement le bas-ventre, mais aussi tout l'extérieur de la poitrine & du dos; elle étoit par-tout si considérable, que je ne pus décider au tact s'il y avoit épanchement dans la cavité du bas-ventre : il n'en étoit pas de même pour le scrotum, il y avoit une quantité de sérosités infiltrées qui rendoient les bourses d'un volume prodigieux : la couleur de la peau étoit d'un vert noirâtre; le pouls étoit petit, inégal; les urines rares, crues & limpides, les forces du malade fort abattues, avec grande difficulté de respirer, sur-tout couché sur un des deux côtés, ce qui me faisoit encore craindre un épanchement dans la poitrine. Cet homme n'avoit plus aucune confiance dans les remedes; il étoit las d'en prendre, & les Apothicaires de lui en fournir. J'essayai de relever son courage; je lui dis que les remedes que je voulois lui fournir ne lui coûteroient rien, que c'étoit le Roi qui les lui donnoit; & enfin je parvins à lui donner des espérances de guérison, & quelque envie de vivre. Il prit, dans l'espace d'un mois, huit prises de la poudre hydragogue purgative; les premieres de vingt grains, qui procurerent des évacuations modérées : j'augmentai cette dose successivement jusqu'à trente-six grains, & j'eus la

ſatisfaction, dans ce peu de tems, de voir diſparoître toutes les enflures œdémateuſes; il n'y eut que l'épanchement dans les bourſes qui parut toujours être le même. Loin que ces évacuations diminuaſſent les forces, elles les augmenterent au contraire; le malade reſpiroit & dormoit ſans peine ſur les deux côtés; l'appétit revint, la couleur de la peau changea, & il n'y avoit que l'épanchement dans les bourſes qui ſubſiſtoit. Avant de pratiquer la ponction, je voulus eſſayer quelques répercuſſifs : un cataplaſme fort ſimple, fait avec la farine de feves & l'oxycrat, le fit diſparoître entiérement dans fort peu de jours. Cet homme eſt très-bien remis, il vaque à ſes travaux ordinaires, qui ſont très-pénibles ; il a eu ſeulement depuis lors un cours de ventre, pour lequel je n'ai pas voulu d'abord faire des remedes; mais, comme il duroit trop long-tems, je lui donnai, dans l'eſpace de ſix jours, trois priſes de la poudre ſpécifique pour la dyſſenterie, pour les cours de ventre, &c. & tous les ſoirs un gros de thériaque délayée dans une infuſion de ſauge de montagne. Cet homme eſt parfaitement guéri depuis quatre mois, & il n'a pris d'autres remedes que ceux indiqués dans ce Mémoire, & à la fin quelques bouteilles des eaux minérales de Cambo.

Le nommé Jouarrame, Laboureur d'An-

glet, âgé de trente ans, d'un tempérament froid, humide, pituiteux, portoit, lorſque je fus conſulté pour lui, une fievre quarte depuis quinze mois; il avoit été pluſieurs fois ſaigné, purgé, avoit pris du quinquina inutilement. Il avoit, lorſque je le vis, le viſage bouffi, les pieds, les jambes œdémateux; ſes forces étoient épuiſées, & il étoit ſans appétit. Il a pris dix priſes de la poudre hydragogue purgative, dans des intervalles convenables; il eſt entiérement guéri, non-ſeulement de ſa cachexie, mais auſſi de la fievre quarte: il y a ſix mois de ſa guériſon.

Le nommé Solon, de la paroiſſe de Biarrits, Laboureur, vieillard de quatre-vingt-quatorze ans, qui n'avoit jamais été malade, eut au commencement de l'automne quelques accès de fievre, d'abord quotidienne, enſuite tierce, & enfin quarte: il s'obſtina à ne pas vouloir faire des remedes, & je ne l'en preſſai pas beaucoup; enfin pourtant les pieds, les jambes & les cuiſſes devenant fort œdémateux, je lui fis prendre quatre priſes de la poudre hydragogue purgative, qui ont fait diſparoître ces ſymptômes, ainſi que la fievre. J'avois lieu de craindre de ne pas réuſſir auſſi promptement dans le traitement d'une fievre intermittente d'automne: tous les Praticiens qui voient les maladies en voyant

les malades, conviennent avec Hippocrate, Sydenham & Boerhaave, que les fievres d'automne sont toujours plus longues, plus fortes, plus difficiles dans le traitement, & plus dangereuses pour les suites que les fievres du printems; la fievre quarte sur-tout est le plus souvent très-rebelle. Ce bon vieillard travaille encore à la terre.

La fille du nommé Yolis, d'Anglet, enfant de l'âge de cinq ans, avoit depuis deux mois une fievre tierce qui l'avoit presque entiérement détruite; elle étoit bouffie de la tête aux pieds, & paroissoit ne pouvoir pas vivre long-tems. La poudre fébrifuge purgative dont je lui ai fait prendre par intervalles, à la dose de quatre grains, a procuré l'évacuation d'une grande quantité de sérosités; la bouffissure & la fievre ont disparu; dans quinze jours cet enfant a été guéri. J'ai été plusieurs fois dans le cas de répéter cette observation dans des enfans un peu plus, un peu moins âgés, & toujours avec le même succès.

La femme du nommé Mynyon, Pêcheur à Biarrits, sujete à des pertes considérables, fit une fausse-couche au terme de quatre à cinq mois: on crut qu'elle périroit sans secours, tant la perte étoit abondante. Je fus appellé: je la fis saigner du bras, & lui donnai quatre grains de la poudre spécifique pour la dyssenterie, pour les cours

de ventre, & pour les pertes de ſang; la perte augmenta, mais elle rendit une partie du placenta; je crus que la perte ceſſeroit, mais elle alla toujours ſon train; ſix heures après la premiere doſe, je lui en donnai autant, & le ſoir douze grains de la poudre anodine: la perte ſe calma, & ceſſa peu à peu, au moyen de l'uſage de la poudre anodine que je lui fis prendre matin & ſoir, n'ayant pas cru à propos de répéter celui de la poudre ſpécifique pour les pertes.

Le nommé Eſteben de Martin, d'Anglet, âgé de trente ans, après une fievre putride mal traitée, eut pluſieurs accès de fievre quarte; il devint bouffi, les pieds, les jambes & les cuiſſes fort enflés & œdémateux. Il avoit déjà pris une immenſe quantité de remedes que lui avoient fourni les Barbiers, des Moines & des charlatans. Les ſymptômes devenant tous les jours plus preſſans, il m'appella: trois priſes de la poudre hydragogue purgative firent diſparoître les enflures dans douze jours; mais la fievre ſe faiſoit toujours ſentir en quarte: il ſe crut guéri, du moins il me le dit, &, malgré mes ſollicitations, il ne voulut plus rien faire. Je ne le vis plus: les Barbiers lui avoient perſuadé que mes remedes étoient trop violens. Il ſe livra à un Juif qui fait le Médecin & l'Apothicaire, & qui n'eſt ni

l'un ni l'autre, à aucun titre ; le malade mourut d'une hydropiſie de poitrine un mois après ; je ne crois pas douteux qu'il ne fût guéri, s'il avoit continué l'uſage des remedes du Roi.

J'ai guéri le fils de Rolan, Laboureur d'Anglet, âgé de vingt ans, d'une péripneumonie fauſſe ou glaireuſe, avec deux doſes par jour de la poudre inciſive, fondante, tonique ; pour la coqueluche, le catarrhe, l'aſthme humoral, &c. après avoir fait précéder les remedes généraux. Je paſſerois les bornes ſi j'écrivois tout le bien que j'ai fait avec ces remedes ; j'aſſure en honnête homme que je n'en ai vu aucun mal. La poudre purgative univerſelle eſt celle qui a le moins répondu à mes vues ; elle ne purge pas aux doſes indiquées par M. de Laſſone ; ſans doute elle a trop vieilli depuis qu'elle m'eſt parvenue, ou avant de me parvenir.

Je fais tous les jours des collyres avec la pierre bleue, le ſucre candi, l'eau-de-vie & l'eau commune ; j'ai toujours l'émétique ſur moi, & je trouve ſouvent occaſion d'en placer quelque doſe. Quel reſpect & quelle reconnoiſſance n'ai-je pas fait naître dans le cœur de ces pauvres payſans pour la bonté du Roi ? Nous chantons ſur les côtes de la mer les vertus de Louis le Bien-Aimé, avec moins de pompe à la

vérité qu'on ne le fait dans les grandes villes, mais très-ſûrement avec autant de cœur.

OBSERVATION

Sur une Pleuréſie terminée le trentieme jour par une expectoration critique ; par M. DU BOSC DE LA ROBERDIERE, *Agrégé au College royal des Médecins de Nancy, & Médecin a Vire.*

Signa autem concoctionis appareant neceſſe eſt, non ſolùm in ipſo ſputo, ſed etiam in excrementis, ut certa ſalus vitæ ſperari poſſit. DURET, in Holler, cap. 26, de Pleuritide.

MONSIEUR,

L'eſprit philoſophique qui ſe répand de plus en plus, rendra enfin à la médecine ſon ancienne ſplendeur. Les Médecins ſe familiariſent avec les termes de *coction* & de *criſe*, qu'ils avoient preſque oubliés, & ne comptent plus guere ſur les apparences de guériſon, s'ils n'en trouvent les marques diſtinctes dans les différentes excrétions. Il eſt aujourd'hui peu de Praticiens de nom qui aient la prétention du Docteur Sydenham, qui, dans une *pleuréſie*, ſe flattoit d'emporter à ſon gré la matiere des crachats, par une ſuite de ſaignées, ſans attendre les effets de la *maturation* & l'*expectoration* : s'il s'en trouvoit encore quelques-uns imbus de cette opinion, je vous prie de leur adreſſer l'obſervation ſuivante dans votre Journal.

Un homme robuſte, de trente ans environ, eſſuya une *pleuréſie inflammatoire*, pour laquelle il fut ſaigné quatre fois. Le mal céda aſſez facilement pour permettre de purger le malade le ſeptieme jour. Le lendemain il mangea un peu, & fut à ſon aiſe; mais c'étoit un calme trompeur. Des crachats toujours écumeux, ſans s'épaiſſir, des urines claires, le défaut d'urines *critiques* pendant tout le tems de la maladie, avertiſſoient de ſe défier de ces belles apparences: auſſi, dès le dixieme jour, notre homme éprouva une rechute: la douleur reprit plus vivement le côté droit qu'elle avoit abandonné; la reſpiration s'embarraſſa, la toux redoubla, le pouls devint dur, plein, *vibratil*, &c. C'eſt alors que je fus prié de le voir, & voilà l'état dans lequel je le trouvai. Sur le champ je fis tirer du *côté affecté* douze onces de ſang, qui ſe transforma tout en un *coagulum* couvert d'une large & dure *couenne* blanchâtre. On applique ſur le lieu de la douleur une veſſie pleine de lait tiede. Je preſcris une boiſſon abondante de tiſane de *régliſſe nitrée*, avec une quantité ſuffiſante d'*oxymel ſimple*; une cuillerée de potion huileuſe fut ſervie de deux en deux heures, & un lavement émollient fut trois fois répété dans le jour. Trois heures après la ſaignée je fais une ſeconde viſite; le pouls avoit à peine

perdu de sa dureté, il sembloit même plus plein & plus vif, ce qui provient de la liberté du jeu que donne aux vaisseaux surchargés la premiere extraction de sang : c'est un fait que j'ai déjà observé bien des fois, & qui n'a pas échappé au savant Docteur Storck (*biennium medicum Lugd. Batav. 1761, ann. 2, pag. 15.*) Je prescrivis une saignée aussi ample que la premiere, dont le sang présenta un *coagulum* assez semblable. On continua d'ailleurs l'usage des remedes indiqués. Cependant, quatre heures après, le mal cédoit à peine ; une toux inquiétante ne tiroit que des crachats écumeux, & le pouls demanda encore une saignée, dont le sang couvert d'une croûte moins dure fournissoit enfin de la sérosité. Cette derniere saignée, de concert avec un *véficatoire* que j'appliquai en même-tems sur le côté, ramollit singuliérement le pouls. Le lendemain (onzieme jour de la maladie) la respiration étoit plus libre, la douleur de côté bien moindre : le malade reçut encore deux lavemens, & prit un bain des pieds sur le soir. Le douzieme, l'amendement se soutint avec les remedes du jour précédent : cependant les crachats n'épaissiffoient point, les urines ne déposoient rien ; la langue seule avoit blanchi & s'humectoit, & le dernier lavement amena deux selles bilieuses. L'état de la

langue, l'amertume de la bouche, le dégoût, &c. m'engagerent à faire passer, le jour suivant, un *minoratif* qui opéra à souhait. Le quatorzieme le malade commença à manger, & se leva : les quatre jours suivants se passerent assez paisiblement ; mais le dégoût & l'amertume de la bouche, &c. obligerent de répéter le *minoratif* le dix-neuf.

Malgré le progrès apparent de la convalescence, je ne voyois jusqu'ici aucun signe de *coction* dans les urines, les crachats, &c. ; ce qui m'alarmoit un peu sur les suites, & avec raison. En effet, le vingt-un le malade éprouva un frisson, qui se renouvella pendant les huit jours suivants avec des sueurs nocturnes, une chaleur inquiétante, une toux seche, & un vomissement fréquent des alimens, qui me firent craindre les effets d'une *crise manquée* dans la région pulmonaire. Cependant un régime exact, une nourriture consistant principalement en laitages, crêmes de riz, d'avoines, &c., une infusion théiforme de lierre terrestre avec le miel de Narbonne, prise matin & soir, triompherent de tous ces reliquats. Le trentieme jour j'apperçus dans les urines un sédiment blanchâtre ; le pouls, qui jusque-là, sans être dans un état de grande *irritation*, n'avoit jamais été *critique*, parut *moëlleux* & vraiment *pectoral* ; aussi, dès le lendemain, les crachats com-

mencerent à s'épaissir & à sortir avec aisance. Le pouls conserva son *type*; les excrétions persisterent pendant plus de huit jours, après lesquels le malade fut radicalement guéri.

Cette histoire, Monsieur, qui a quelque rapport avec celle *d'Anaxion*, rapportée dans le troisieme livre des *Epidémies d'Hippocrate*, prouve que les *fievres pleurétiques*, ainsi que bien d'autres, n'ont point un tems exactement déterminé pour se juger, mais qu'elles ne se guérissent jamais sans *évacuations vraiment critiques.* La voie naturelle d'excrétion dans cette maladie est celle des crachats; d'où il arrive qu'elle est plus dangereuse pour les sujets qui n'ont point d'aptitude à l'*expectoration*; tel étoit le malade dont j'ai donné l'histoire. Au reste, on voit par cet énoncé que nous sommes bien éloignés de faire parade de la sécurité du Docteur de Haen, qui, dans l'inflammation de poitrine, s'inquiete fort peu si le malade crache ou non: *Certè nunquam*, dit il, *inflammationis pectoris sollicitudo nos anxit, etsi nihil expuerent ægri.* (*Ratio medendi*, Part. I, cap. 2.) Je ne puis m'empêcher de dire que c'est avec étonnement que je vois ici ce Médecin célebre oublier son Hippocrate, dont il se déclare à chaque page de son livre le digne & fidele écho: *Aliquando bonus dormitat Homerus.*

OBSERVATIONS

Sur le Pouls intestinal, par M. F. POMA, Docteur-Médecin stipendié de la ville de Bruyeres, Membre du College royal des Médecins de Nancy.

La connoissance du pouls nous offre des avantages trop réels dans la pratique de la médecine, pour que nous ne nous étudions pas à en étendre la science, au moins à la confirmer par des observations exactes. L'art sphymique ne s'est accru que par degrés. Il eut son origine, mais long-tems obscure, en Grece, peut-être en Asie, où les Chinois le cultivent depuis un temps immémorial (Barchusen, *Medic Chin.* And. Cleyer, le Camus, Menuret, P. Kircher, P. Boyns, *de Pulsu*; R. P. du Hald, *Hist. de la Chine*) ainsi que les Perses (Leclerc, *Hist. de la Méd.* le Chevalier Chardin, *Voyag.*) avec une délicatesse inimitable. Il s'est depuis renouvellé en Espagne & perfectionné en France.

Il étoit ignoré avant Hippocrate (Gunt. Christophe Schelhammer, *de Pulsu*); du moins est-il le premier qui en ait parlé (selon Galien & Zazinius) encore en négligea-t-il beaucoup la connoissance; (Jérôme Mercuriel, *in Aph.* Paraxagoras,

Hérophille, Agathinus (ſelon Galien, Strabon) Archigene, Pline, Platon (ſelon Phothius, *cap.* 7) Pergamenes en ont dit quelque choſe; mais il étoit preſque inutile juſqu'au tems de Galien, qui en écrivit plus méthodiquement, l'obſerva plus exactement. Son utilité commença à être reconnue : auſſi en voit-on quelques préceptes dans Celſe, Avicenne, *de Pulſ.* Zachius, Zauctus Jérom. Mercuriel, *conſert relatè ad futuros paroxyſmos & conſtitutiones....* Cœlius Aurelianus, *de Pulſ. ad ſudor.* Ætius, Actuarius, *ex pulſu morborum diagnoſis.....* Gordon, *de Prognoſ.* Fernel, *de Cognitione morborum ex pulſu;* Hoffmann, *qui longiorem præcipit pulsûs explorationem;* Rega, le grand Boerhaave, *inſtitut. med. obſervandus pulſus, ut index materiæ morbificæ movendæ, motæ, incipientis ſecerni, excerni paratæ, &c.* Mais elle doit ſa véritable exiſtence à François Solano de Luques, Médecin Eſpagnol, qui, dans le ſiecle dix-huitieme, en fit une étude exacte & ſuivie pendant trente-un ans, depuis 1707 à 1738. Il n'obſerva que le pouls naſal, hépatique, gaſtrique, inteſtinal, rénal, cutané, ſur leſquels il porta un pronoſtic preſque toujours sûr. J. Nihel, Médecin Anglois, contribua à ſes progrès par les obſervations qu'il fit ſur le pouls dicrote & intermittent, qu'il rencontra ſeuls.

Bordeu, Médecin de Paris, a élevé cet art au point de perfection où nous l'admirons aujourd'hui en Europe. Il s'est servi des matériaux préparés par ses prédécesseurs; il a confirmé leurs expériences : mais il en a beaucoup étendu les connoissances ; &, en caractérisant beaucoup d'especes de pouls qui avoient échappé, il a la gloire d'en avoir fait une nouvelle doctrine qui lui doit tout son lustre. Ces observations ont excité l'émulation de tous les Médecins qui n'ont pour but, dans leurs travaux, que le noble désir de perfectionner leur art, & de concourir au bien de l'humanité. Les illustres Van Swieten, *Comment. in Aphoris.* de Haen, *oper.* Fouquet, du pouls ; Coulas, Médecin de Montpellier ; Strack, sur le pouls ; Charles Gandini, de Geneve ; Roerderer ; Vagler, de Gottingue ; la Virotte, Médecin de Paris ; Desbrets, le Camus, Balme, Gardane, Razoux, Parade, Roger, le Nicolais du Saulsay, la Brousse, Amoreux, &c. ont accru, fortifié cette doctrine, par leurs sentimens, par leurs observations répandues dans leurs ouvrages ou dans les feuilles périodiques. S'il semble qu'on donne aujourd'hui trop d'étendue à cette connoissance, Bellini ne lui en a pas assez accordé, en disant qu'on ne peut rien connoître par le pouls ; Riviere, qu'il ne falloit jamais se fier à lui seul. Schelhammer

a plus ſenti la vérité, en diſant qu'il pouvoit déſigner quelques phénomenes, non tous ; Robert, qu'il dénotoit les mouvemens critiques.

Entre les eſpeces de pouls critiques que j'ai eu le bonheur d'obſerver, les intermittens & ſur-tout les inteſtinaux, ſont ceux que j'ai rencontrés le plus ſouvent. Ces derniers ſont effectivement les plus fréquents. (Wetſch, la Médecine du Pouls.) Le pouls intermittent a été long-tems noté d'infamie, même abſtraction faite des ſymptômes concomitants. Les anciens ne le ſentoient qu'avec terreur : *Senibus periculoſus, juvenibus lethalis*, Hippocrate : *Imprimis intermittens ad ſingulam diaſtolen*, Galenus, Baglivi. Il a été regardé comme ſigne dangereux dans les fievres aiguës, par les anciens & pluſieurs modernes. Le vulgaire, toujours exceſſif, toujours rempli de préjugés, n'en entend parler qu'avec déſeſpoir. A combien de démonſtrations n'ai-je pas été ſouvent obligé de deſcendre pour faire conſentir à continuer des remedes à de pauvres malheureux de qui un pouls intermittent ôtoit l'idée d'une guériſon poſſible, & qu'on auroit livrés à une mort certaine par un abandon cruel ? *Pudendus medici error, qui criticum non dignoſcens intermittentem, mortem tunc titubat, dum natura partes ſuas in occulto agens, juxta communes leges,*

curas perficit, quas gnavus artifex ſtultè proclamat miracula. Hinc in acutis periculoſus, cum alia ab hoc diſtincta ſigna concurrunt indicando, quòd non ſit criticus, vel quòd criſis non conveniat, vel quòd œger ſit nimiùm debilis. Schelhammer.

Le pouls intermittent, critique, inteſtinal, eſt celui dans lequel on obſerve un repos, un manque de pulſation plus ou moins long, pendant l'eſpace d'une ou de pluſieurs diaſtoles; plus ou moins fréquent, après un plus ou moins grand nombre de pulſations. Il eſt moins développé que le pouls ſupérieur; mais il l'eſt plus que l'épigaſtrique. Il eſt fort: *tunc, & ſi ſingula diaſtoli intermittat, ſanationem promittit.* Solano, Nihel. Mais il eſt remarquable ſurtout par une irrégularité, différente cependant de celle qu'on obſerve dans le pouls acritique, d'irritation. Les pulſations ſont irrégulieres, inégales, relativement à leurs forces & à leur durée. On ſent pluſieurs pulſations fortes, ſemblables en quelque ſorte à un globule ductile (Fouquet) auxquelles ſuccedent trois ou quatre autres aſſez égales, promptes, élevées, qui ſont ſuivies par autant d'autres plus fréquentes, moins développées, ſubintrantes. On remarque alors une eſpece de ſautillement ou ſurſaut de l'artere; laquelle exploſion eſt un autre ſigne de la criſe inteſtinale (Bordeu.) Arrive

enfin l'intermittence, & à des intervalles inégaux.

Les caractéres pathognomoniques de ce pouls sont une irrégularité, une inégalité, une espece de confusion dans les mouvemens, jointes à l'intermittence & au sursaut de l'artere ; il se distingue par-là du pouls d'irritation, acritique, causé par spasme, convulsion, ou arrivant dans le tems de crudité.... du pouls critique, foible, petit, formicant, intermittent à chaque diastole, qui est mortel, la nature manquant de forces pour exécuter ses crises ; d'un autre foible, petit, inégal, presque vuide (Bordeu) comme dans les derniers instans de la vie ; du pouls intestinal des vieillards ; de celui qui est l'effet de certaines maladies, de l'hydropisie de poitrine, du péricarde, d'un anévrisme interne, d'une dilatation des oreilletes du cœur, d'une inflammation du cœur, de la pléthore, de l'inanition. (Nihel.).... De l'intestinal habituel, dépendant d'un vice organique inné ou accidentel, d'un vice dans le cœur, les vaisseaux. (Ballonius.).... Il est bien différent des autres pouls inférieurs, qui ont aussi l'intermittence.... du stomacal, dans lequel est jointe une certaine tension. (Solano.) Une irritation & durescence de l'artere. (Bordeu.) Il est assez semblable à l'uropé ; mais le rénal est plus mol (Solano) ; & dans les pulsa-

ſations on remarque plus de régularité graduée, & une certaine décroiſſance. (Bordeu.)

La théorie que pluſieurs Auteurs ont apportée ſur la cauſe de l'intermiſſion du pouls, a été réfutée par Senac, *Maladies du Cœur.* Chirac la fait dépendre du différent poids & épaiſſiſſement de la maſſe du ſang; Flemming, Médecin Anglois, du vuide occaſionné dans le canal ſanguifere, par la ſécrétion alvine. Bordeu démontre une action organique, action que nos anciens, Hippocrate même, ont reconnue en général. Effectivement, chacun de nos organes doit avoir un jeu particulier ſur la maſſe des humeurs qui le traverſent. Son organiſation particuliere, le différent nombre des nerfs qu'il reçoit, leurs différens degrés de ſenſibilité, dirritabilité, y font exercer une circulation particuliere, doivent modifier, ſurtout dans certaines circonſtances, la circulation générale & le pouls. La ſtructure quelquefois différente dans les deux bras, leurs forces toujours diſſemblabies, relatitives à leur exercice, ſouvent le ſiege de la maladie, rendent raiſon de la variété des pouls dans l'un & l'autre carpe, de l'intermittence qui s'obſerve quelquefois dans un ſeul.

Le pouls inteſtinal eſt un ſigne de ſaburre dans les premieres voies, de vers; il indique une évacuation critique par les in-

testins, ou un effort de la nature pour préparer, disposer cette excrétion. (Bordeu & les autres sphymiques.) Toutes les fois, disent les *Mém. de Trévoux*, que l'estomac, ou les intestins sont distendus par saburre, vents, vers, le plexus cardiaque est irrité; le spasme se communique au cœur, dont les contractions seront plus ou moins vives, à raison de l'irritation; d'où la palpitation ou l'intermittence.... Le pouls est souvent intermittent dans les maladies aiguës, dit Lieutaud, *Précis de Médecine*, par la saburre.... D'autres causes doivent cependant concourir avec la présence de ces saburres, avec les efforts de la nature, qui prépare cette crise intestinale, pour donner au pouls les caracteres critiques. Combien de fois n'ai-je pas observé tous les signes de saburres, amertumes de la bouche, langue chargée, coliques, borborygmes, &c. dans tous les périodes de la maladie, sans avoir distingué la moindre nuance de l'intestinal! Combien de fois n'ai-je pas vu arriver les crises les plus completes par le vomissement, par les selles, sans le pouls stomacal ni intestinal! Il doit se joindre un certain degré d'acrimonie, de putridité, par conséquent d'irritation dans la matiere à évacuer, contracté par son séjour, par sa qualité ou autres causes; peut-être un collapsus du systême vasculeux, porté à un

certain point par l'impétus des humeurs & leur sécrétions dans les inteſtins ; d'où une modification, une impreſſion particuliere plus ou moins forte ſur les nerfs, & le ſyſtême de la circulation.

Le pouls intermittent n'indique pas toujours une criſe inteſtinale ; mais il eſt rare que l'inteſtinal n'en ſoit pas un préſage, au moins d'un trouble arrivé dans le bas-ventre, dans le tube inteſtinal. Il y a certainement tant de ſympathie entre le pouls & l'abdomen, que celui-là ceſſe d'être inteſtinal lorſque les évacuations ſont finies ; & ſi la criſe eſt imparfaite, il continue de l'être, ou du moins il conſerve du rhythme critique. (Bordeu.) Cette connexion eſt confirmée par pluſieurs obſervations dans Solano, qui prédit à un très-grand nombre de malades une criſe inteſtinale, & dont les pronoſtics ne furent que chez cinq ſans effet ; dans Nihel, qui obſerva vingt-cinq pouls inteſtinaux, dont la majeure partie fut ſuivie d'une criſe évidente, & le reſte accompagné de quelques ſymptômes dénotants un trouble dans le bas-ventre ; dans Will. Noortwik *de Pulſu* ; Cox, Médecin Anglois, *de Pulſu* ; Wierus, Bordeu, Fouquet, Desbrets, &c. Ferrein, Médecin de Paris, a obſervé que l'intermiſſion ceſſoit par un purgatif. Senac

a prédit par ce pouls des flux abdominaux. Cox, Michel, Menuret, *ouvrages sur le Pouls*, donnent pour préceptes que, dans les maladies aiguës, dans les fievres, le pouls inteſtinal eſt une indication d'un purgatif, lorſqu'il n'y a point de flux actuel, lorſque les lavements ne ſuffiſent pas pour déterminer la criſe. On guérit par-là les maladies légeres, & on diminue le danger des graves.

Le pouls inteſtinal, par la fréquence de ſes intermiſſions, indique le tems de la criſe, & par ſa durée la quantité de la matiere à évacuer. (Solano.) Plus l'intermiſſion eſt fréquente, plus la criſe eſt prochaine : plus elle eſt longue, équivalente à pluſieurs diaſtoles, plus la criſe ſera conſidérable : *Eò major diarrhœa, quo longior intermiſſio*. (Solano.) C'eſt pourquoi, plus le pouls eſt inteſtinal, plus on doit craindre une ſuperpurgation. (Bordeu.) C'eſt dans cette vue que Solano, Nihel, recommandent d'attendre quand une criſe conſidérable eſt annoncée, ou au plus de l'aider. Wetſch ne veut pas qu'on la ſollicite avec des purgatifs. Fouquet les défend auſſi pendant le vent du ſud & dans les ſujets mobiles, hyſtériques, mélancoliques. Si après une évacuation attendue, arrivée, le pouls eſt encore inteſtinal, Solano conſeille un lavement.

lavement. Si les ſymptômes de la criſe, le pouls ſubſiſtent encore inteſtinal, Wetſch permet un purgatif, qu'il croit auſſi convenable lorſque la criſe eſt trop incommode par les coliques, le météoriſme. C'eſt dans ces circonſtances qu'on reconnoît mieux la vérité de l'axiôme du grand Hippocrate : *quò natura vergit, eò ducendum eſt.* J'ai obſervé dans pluſieurs maladies humorales, que le pouls inteſtinal, lorſqu'il ne précédoit pas une criſe complete, m'indiquoit au moins l'uſage des laxatifs, puis des purgatifs, dont les effets ont été très-heureux, malgré qu'ils aient paru contre-indiqués par d'autres ſymptômes.

PREMIERE OBSERVATION. Une fille ſexagénaire vint cette année à l'hôpital dont j'ai la direction, étant attaquée d'un phthiſie purulente. Dans le cours de cette maladie, je lui obſervai le pouls inteſtinal intermittent à chaque quatorze pulſation, qui fut ſuivi le lendemain d'une légere diarrhée.

IIe OBS. J'allai voir, le 29 Novembre 1772, le nommé Aubertin, Laboureur à Guinecour, âgé de vingt-huit ans, d'un tempérament ſanguin, attaqué d'une ſynoque putride depuis le 27. Avec les ſymptômes de cette maladie, je lui trouvai aux deux carpes le pouls inteſtinal, intermittent à chaque quatorze diaſtoles, fort, plein

au bras droit, grêle, à peine ſenſible au gauche. Je l'aſſurai que la douleur de tête gravativo-pulſative, de laquelle il ſe plaignoit, étoit ſur-tout au côté droit : je pronoſtiquai quelques ſelles qui le ſoulageroient. Je preſcrivis en conſéquence des lavements laxatifs, une tiſane laxative & délayante, & le lendemain un ſimple laxatif : le malade fit pluſieurs ſelles qui le ſoulagerent. Je ne ſentis alors l'intermittence du pouls qu'à la vingtieme pulſation. Appercevant encore ce rhythme critique, je conclus que la nature travailloit à expulſer encore, par la même criſe, le reſte de la matiere morbifique. J'inſiſtai ſur la même méthode curative, ſur les laxatifs, puis les purgatifs : le pouls perdit ſon intermittence, & le malade guérit.

IIIe Obs. Un Soldat du régiment de Lyonnois, infanterie, entra à l'Hôpital pour une pleuréſie. J'obſervai, le quatrieme jour de ſa maladie, le pouls inteſtinal, intermittent à chaque vingtieme pulſation. Je prévis la criſe future, quoique non prochaine : je l'aidai par un hydromel ſimple, des lavemens. Le ſix il eut pluſieurs ſelles critiques ; &, après avoir été purgé le ſept, il fut guéri.

IVe Obs. Un Sellier de cette ville, nommé Colnel, âgé de trente ans, d'un tempé-

rament bilieux, fut attaqué d'une pleuréſie bilieuſe le 25 Mars 1772. Il crut la guérir en buvant beaucoup de vin. Cependant, vaincu par ſon mal, qui n'avoit pu qu'empirer, m'envoya chercher le vingt-huit. Je le trouvai attaqué d'une toux très-violente, fréquente, ſeche, ou n'étant ſuivie que très-rarement de crachats écumeux, ſanguinolents; une reſpiration courte, difficile, très-douloureuſe dans le moment de l'inſpiration, & ſur-tout pendant la toux, avec ſentiment de ſuffocation, &c. Je lui trouvai le pouls inteſtinal intermittent à chaque troiſieme diaſtole. Malgré l'indication de la ſaignée & des antiphlogiſtiques par la nature & les accidents de la maladie, je préférai de ſuivre la route que me traçoit la nature, & de favoriſer une criſe que je voyois prochaine. J'employai des lavemens écoprotiques, des fomentations émollientes ſur le bas-ventre, une boiſſon laxative, de l'hydromel ſimple. Je diminuai par-là l'orgaſme; je favoriſai la dérivation des humeurs aux inteſtins. Je paſſai le lendemain une potion oleo-laxative: la criſe fut parfaite. Le malade ſe rétablit enſuite, après avoir été encore évacué.



SECONDE LETTRE

De M. DE LA BROUSSE, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, Correſpondant de la Société royale des Sciences de la même ville, à M. AMOREUX le fils, Médecin de Montpellier, Adjoint de la même Société, & Bibliothécaire de l'Hôtel-Dieu Saint Eloi, ſur le pouls des groſſeſſes.

MONSIEUR,

Je n'aurois pas différé à répondre à la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, ſi un Médecin auſſi zélé qu'inſtruit ne s'étoit chargé de ma défenſe. Son ſilence me force aujourd'hui à remplir la tâche qu'il s'étoit généreuſement impoſée. Je ne ſais ſi je le remplacerai, mais je ſuis aſſuré d'avance que votre honnêteté accueillera favorablement ma Réponſe.

Vous ne pouvez croire, dites-vous (*a*), que la multiplicité des pouls, les diviſions minutieuſes, les modifications, combinaiſons qu'on a introduites depuis peu en médecine, ſoient d'une abſolue néceſſité pour connoître & guérir les maladies. Vous dites plus haut que vous ne doutez nullement

(*a*) Lettre de M. Amoreux, inſérée dans le Journal de Médecine du mois de Juillet 1772, page 64.

que les ſignes tirés du pouls ne ſoient du plus grand ſecours pour caractériſer certaines maladies, en prédire les changements & les criſes; il faudroit n'être pas de l'art, ajoutez-vous, pour oſer ſoutenir le contraire. Permettez-moi de vous dire rondement que ces deux propoſitions m'ont paru contradictoires. J'eſpere que vous conclurez avec moi qu'en établiſſant une doctrine ſur les ſignes du pouls, il faut néceſſairement établir des diviſions, des modifications, des combinaiſons qui la ſoutiennent, & qui ſervent (pour ainſi dire) de degrés pour parvenir à la découverte d'une vérité qui eſt encore (à votre jugement) bien éloignée de nous.

J'ai dit dans mes premieres obſervations touchant le pouls de groſſeſſe, que je diviſois, à l'exemple des Médecins Chinois & de quelques modernes, le corps en deux moitiés latérales, &c. J'ajoute que chaque viſcere a ſon principe vital & ſon organiſation particuliere, alimentés par le mouvement général de la machine. On ne peut ſe méprendre en pratique ſur le pouls capital, pectoral, ſtomacal, ventral, &c.; ſur le pouls des urines, de la ſueur, des regles, des hémorrhagies, &c. Pourquoi ne voulez-vous pas qu'on admette des diviſions particulieres qui annoncent les maladies ſimples ou compoſées du foie, de la rate, du

cœur, des épanchemens, des plaies, &c.? Lisez, je vous prie, les tomes III & IV des Recherches sur le Pouls, par rapport aux crises, vous y verrez une foule de jugemens qu'ont portés différens Médecins de plusieurs provinces & royaumes sur la doctrine du pouls. Vous vous convaincrez, à la page 93 du troisieme volume, que M. Fises, qui n'étoit pas, selon vous, à beaucoup près, le partisan de la doctrine du pouls, s'explique cependant en ces termes, en parlant à quelqu'un qui lui demandoit ce qu'il pensoit de l'ouvrage de M. de Bordeu....

J'ai connu l'Auteur, répondit-il, lorsqu'il prenoit ses grades dans notre Faculté. Je fus frappé du génie que je lui reconnus. Je lui trouvois une façon de penser qui n'étoit pas commune. Il étoit fort docile à l'instruction, mais on le voyoit très-peu satisfait de l'explication que nous donnons des phénomenes de l'économie animale, & je n'ai jamais douté qu'il ne parvînt un jour à ce point de réputation si envié. Du reste, je connois bien son ouvrage sur le pouls. Je ne nierai pas la vérité des connoissances & des prédictions qui y sont contenues; mais vous savez que nous avons appris à présent à ne point nous embarrasser de toutes ces crises que les anciens croyoient devoir attendre avec tant de patience; que nous

nous sommes rendus maîtres de la nature ; que nous savons la diriger, la corriger, &c. «

Vous voyez par-là, Monsieur, que notre célebre Fises n'étoit point ennemi de la doctrine du pouls, comme vous l'avez supposé ; qu'il avoit véritablement devers lui une science de physionomie, un coup d'œil juste sur ses malades, qu'une pratique ancienne couronnoit, & qui le dispensoit de recourir aux modifications du pouls que lui traçoit l'Auteur des Recherches.

Quant aux mêmes vues que vous supposez dans le vénérable Hippocrate, en craignant, dites-vous, que je ne tombe dans le cas de ceux qui ont entrevu dans les écrits des anciens les vestiges de toutes nos connoissances modernes, j'aurai l'honneur de vous assurer que j'ai été plus instruit en lisant leurs livres, qu'en parcourant ceux des modernes; qu'ils ont plus dit de vérités que de mensonges ; que la cause des maladies qu'ils décrivent est plus assurée, les symptômes mieux détaillés, la curation plus simple. Elle est par conséquent du goût de la nature, & les Médecins d'expectation par rapport aux crises seront toujours plus heureux dans leur pratique, que ceux qui ordonneront fort vîte des remedes nombreux. Sans me donner la peine de fouiller dans l'antiquité, je vous montrerai en preuve le grand Sydenham, qui faisoit

vingt visites à son malade, & une seule ordonnance. Mais revenons à notre pouls de grossesse qui vous choque si fort, & qui fait distinguer les mâles & les femelles avant l'accouchement.

J'admets la méthode des Chinois, lorsqu'il s'agit de pronostiquer sur le sexe de l'enfant qui doit naître, & je la rejette, dites-vous, pour les autres prédictions. Il est vrai que ces deux phrases sont contenues dans ma Lettre; mais, en ne croyant pas au pouls du carpe, de la jointure du carpe & de l'extrêmité du cubitus gauche, des Médecins Chinois, qui leur annoncent les affections du cœur, des intestins grêles, du foie, de la vésicule du fiel, du rein gauche & de la vessie, j'ai voulu dire que je n'y croyois pas jusqu'au moment où de fidelles expériences & l'ouverture des cadavres m'eussent mis à portée de vérifier leurs prédictions. Il n'y a pas d'injustice dans mon procédé, puisque je suspends mon jugement, & que je désavoue en public ce que vous avez pris au pied de la lettre.

La foiblesse du pouls que je trouve dans l'artere radiale droite, sa mollesse, sa lenteur, sa petitesse qu'il faut dans le pouls d'une femme grosse pour annoncer qu'elle accouchera d'un mâle; la force, la plénitude, la vigueur & la vîtesse que le mé-

decin Chinois trouve dans l'artere radiale gauche pour faire la même prédiction, vont au même but, & nous avons également raiſon ; mais mon ſentiment paroît mieux, en ce que le fœtus, par ſa gravité, comprime & gêne la circulation du côté droit, où le mâle incline, ce qui doit ſe faire ſentir dans les arteres du même côté, & doit procurer une foibleſſe, une certaine lenteur, une petiteſſe à l'artere radiale du même côté. Un pareil raiſonnement s'adapte auſſi ſûrement pour annoncer une fille à la femme groſſe qui éprouvera les mêmes effets du côté oppoſé. Je ne rapporterai en preuve que deux expériences qu'on pourra multiplier.

Ire EXPÉRIENCE. J'ai fait charger à un homme un quintal de bois ſur l'épaule droite. Après quelques minutes de repos, (le poids tenant) j'ai trouvé le pouls de l'artere radiale droite plus foible que le gauche. J'ai ajouté un autre quintal par-deſſus ; le pouls du même côté devenoit toujours plus foible, à proportion du chargement & du temps que cet homme le gardoit ſur l'épaule droite. Le pouls revenoit à ſon ordinaire, après que le porte-faix avoit jetté le bois par terre, & qu'il avoit pris quelques minutes de repos.

IIe EXPÉRIENCE. Je ne craindrai pas de vous faire part de ma ſeconde expé-

rience ; les vérités méritent d'être dévoilées. J'ai trouvé à ma femme, toutes les fois qu'elle a été dans le cas de grossesse, l'artere poplitée & l'iliaque droite plus foibles, le battement plus lent & plus petit que celui des arteres poplitées & iliaques gauches, quand je lui ai prédit l'accouchement d'un enfant mâle ; ce qui prouve que le fœtus cause une compression non-seulement aux arteres du bas-ventre, mais encore à celles des extrêmités inférieures.

Si les arteres poplitées & iliaques se ressentent de la surcharge du fœtus, il n'est pas étonnant que les arteres radiales nous la fassent appercevoir. Vous assurez qu'en suivant les connoissances des modernes, le côté affecté d'un malade présente un pouls plus fort, plus embarrassé que l'autre qui souffre moins ; que cependant, en suivant mes observations, le côté auquel incline l'enfant, & qui est naturellement la partie souffrante, est annoncée par un pouls plus foible. Je conviens de la majeure, en niant la parité. Vous devez convenir à votre tour qu'il faut faire la différence d'un bois qui pese sur l'épaule, d'avec celui qui est dans l'épaule même ; que les parties de la génération d'une femme sont faites pour recevoir un enfant, & non un corps étranger. Une lésion morbifique, dont la présence annonceroit l'inverse de ma propo-

ſition, fortifieroit les connoiſſances des modernes ſur le côté affecté, ou dérangeroit mes épreuves en cas de complication. Il faut convenir encore que la groſſeſſe n'eſt point une maladie, que vous avez tort de la ſuppoſer telle, & que la femme enceinte ne doit reſſentir aucune incommodité pour l'application de ma regle, & aucun défaut de conformation pour l'emplacement des arteres radiales.

J'ai dit que les organes de la génération d'une femme ſont faits pour recevoir un ou pluſieurs enfans, à moins qu'ils ne ſoient affectés d'un défaut de conformation. La ſtérilité, qu'on ſuppoſe aiſément dans quelques femmes, eſt plutôt un jeu de la nature, qu'un défaut exiſtant : on peut la corriger par des remedes doux, des eaux minérales, de l'exercice, &c., &c. Je n'oſerois propoſer le changement de liqueur prolifique, dont quelques jeunes veuves nous ont montré l'efficacité, ce qui prouve l'inexiſtence de la ſtérilité, à moins des erreurs de lieu, d'augmentation, de diminution contre nature des parties faites pour le chef-d'œuvre de la génération.

Les Médecins Chinois, ajoutez-vous dans votre Lettre, diſtinguent auſſi deux jumeaux par l'égalité de la force & de la plénitude du pouls aux deux bras, qui, ſelon moi, devroit être au contraire pro-

fond & peu réglé, si chaque côté de la matrice étoit occupé par un enfant qui gênât & comprimât les vaisseaux du bas-ventre. Permettez-moi de vous dire, Monsieur, que cette application est fausse: 1° par la raison que deux jumeaux sont véritablement une surcharge pour la matrice, qui, en these générale, n'est point accoutumée à ce poids excédent: 2° que, dans le cas d'un seul fœtus mâle ou femelle, la matrice, qui incline plutôt d'un côté que de l'autre, est en équilibre à raison de ces deux pendants: il faut par conséquent que les pouls soient égaux en plénitude, puisque la surcharge occupe les deux côtés; ils doivent être encore forts, au lieu d'être foibles, par le poids excédent de deux jumeaux, auquel la matrice n'est point accoutumée, comme nous avons déjà dit: la structure de ce viscere souffre, de même que les parties voisines. Je regarde dans ces moments cet état forcé, lésé ou souffrant; ce qui fait que les pouls sont égaux en force & en plénitude. Je vais le prouver par mes observations suivantes.

Ire OBSERVATION. La femme du nommé Baptiste .... accoucha de deux filles, dont la premiere venue au monde mourut quinze jours après, & la seconde sur la fin du troisieme mois. Cette femme avoit ses pieds & ses cuisses enflés dès le sixieme mois de

ſa groſſeſſe ; le pied droit s'étoit bouffi le premier : elle ſentoit, étant couchée, une ſéparation au milieu de ſon ventre, qui devenoit pour lors mou dans le milieu, & très-dur lorſqu'elle étoit ſur pied. Je lui touchai les deux pouls aux bras ; ils étoient égaux en plénitude, moins forts cependant que dans les autres femmes qui étoient dans le même cas, & cela par rapport aux enflures qui affoibliſſoient les mouvements des arteres, comme je l'ai remarqué dans pluſieurs hydropiſies. Le mal-aiſe de cette femme, la dureté du ventre, qu'on palpoit des deux côtés quand elle étoit couchée, la molleſſe qui exiſtoit au milieu, & ſes ſouffrances, me déterminerent à lui annoncer qu'elle accoucheroit de deux enfants, ſans lui donner l'eſpece, parce que les pouls étoient égaux en plénitude. La Sage-femme me raſſura ſur mon pronoſtic, en me diſant qu'elle avoit eu les mêmes ſymptômes, ayant été dans le cas, il y a quatre ans, d'accoucher de deux enfants.

IIe OBS. La nommée Ravoie accoucha, au mois d'Août 1771, de deux jumeaux que je lui avois prédits, ſans annoncer l'eſpece. Le pouls de chaque bras étoit égal en plénitude & en force moyenne. Cette femme avoit ſon ventre très-dur quand elle étoit debout, & mou dans le milieu quand

elle étoit couchée. Elle n'eut point d'enflure aux extrêmités inférieures, mais elle avoit de chaque côte de la région hypogaſtrique deux groſſeurs paralleles, qu'elle appelloit ſes veines. Ce ſymptôme n'avoit jamais paru lors de ſes précédentes groſſeſſes qui ne lui donnoient qu'un enfant. Cette pauvre femme alaita ſes deux filles pendant quelque tems. La premiere venue au monde périt auſſi la premiere; la ſeconde mourut ſix mois après l'accouchement de ſa mere.

IIIe Obs. La femme de Jean Jouve accoucha, le 3 Septembre 1771, de deux jumeaux que je lui avois annoncés; en la conſolant, je crus pouvoir lui dire qu'elle feroit un garçon & une fille, parce que les pouls de ſes deux bras n'étoient point égaux en plénitude & en force, le pouls droit étant plus foible. Je ſuſpendis ma prédiction quelques jours après, par rapport à l'eſpece. Je n'avois pas fait attention que le pied droit & la jambe du même côté étoient fort enflés; l'extrêmité gauche inférieure la devint deux mois après: le pouls des deux bras étoit alors égal en diaſtole. J'aſſurai deux filles, qui parurent après un accouchement laborieux. La premiere mourut dans deux mois; la ſeconde vit encore.

IVe Obs. La femme d'Achard, Meûnier,

accoucha de deux mâles le premier Avril 1773. Je les lui prédis en lui tâtant le pouls de chaque bras, qui étoit égal en force & en plénitude. Elle n'eut aucune enflure aux extrêmités inférieures; mais son ventre étoit très-dur par-tout, & les fœtus ne faisoient point de mouvemens dans ses entrailles. Comme elle n'attendoit qu'un enfant, elle le croyoit mort. L'événement la rassura à la sortie du premier, qui mourut quelque tems après. Le second qu'on lui annonça la mit en sollicitude : elle en est dédommagée par l'existence de cet enfant, qui se porte à merveille.

Vous voyez, mon cher Confrere, par mes observations précédentes & celles-ci, que l'application simple de ma regle consiste dans la foiblesse du pouls d'un des côtés, pour annoncer un mâle ou une femelle à la femme grosse, distraction faite de toute incommodité dans le moment de l'exploration du pouls. J'ajoute volontiers avec M. Maussion (*a*), Chirurgien-Accoucheur d'Orléans, *qu'on ne peut rien établir sur le pouls de grossesse, sans qu'au préalable on ne soit assuré qu'il étoit absolument égal avant la conception*; ce qui est très-prudent. Il est vrai que les pouls sont égaux ordinairement,

(*a*) Page 542 du Journal de médcine, mois de Juin 1773.

& que cette attention eſt ſouvent inutile ; n'importe, on fera bien d'avoir cet éclairciſſement avant de prononcer. Mais je dis auſſi, contre M. Mauſſion, qu'on peut juger ſainement du pouls de groſſeſſe après la culbute de l'enfant, même dans le travail de l'accouchement, comme il m'eſt arrivé pluſieurs fois : preuve que le fœtus incline à raiſon de l'eſpece, puiſque le pouls eſt alors manifeſtement plus foible d'un côté que de l'autre. On peut encore dans ce cas annoncer à coup ſûr l'eſpece. Pour ce qui eſt du placenta, dont les attaches ſont ſi variées, j'aſſure M. Mauſſion qu'il ne contre-balancera jamais l'enfant, vu ſon poids, qui eſt inférieur au fœtus, à moins d'un volume extraordinaire de l'arriere-faix : il faut un autre enfant pour donner l'équilibre, comme il eſt prouvé par mes quatre dernieres obſervations.

L'égalité, la force, la plénitude du pouls, que je trouve avec les Médecins Chinois dans le cas de jumeaux, ſont prouvés ſuffiſamment par ce que je viens de rapporter ſur les quatre femmes en queſtion. Me voilà d'accord en tout point avec ces Meſſieurs, & avec Hippocrate, dont j'ai développé la doctrine contenue dans ſon Aphor. 48e du livre V. Ne pourrai-je donc pas, mon cher Confrere, mériter votre ſuffrage, puiſqu'en

me dépouillant de tout préjugé ſur mon ſyſtême, je ne vous demande que de conſulter l'expérience pour prononcer. J'ai ſuivi exactement cette fille du Tems : ſur une centaine de femmes groſſes, elle ne m'a jamais manqué que dans une trop prompte déciſion. Il faut réfléchir, dans notre état, avant de juger : & vous ſavez mieux que moi qu'on n'acquiert un bon jugement en médecine, que par la prudence, la ſcience & l'expérience.

Pourquoi les femmes qui portent deux filles ont-elles les pouls égaux en plénitude & en molleſſe ? Pourquoi ont-elles des duretés aux deux côtés du ventre, le milieu mou quand elles ſont couchées, les extrêmités inférieures enflées, comme mes trois femmes dont j'ai narré l'état de groſſeſſe ? Pourquoi celle qui a fait deux fils n'a-t-elle pas eu d'enflure aux jambes, & de molleſſe à l'ombilic, mais au contraire de la dureté dans toute la région hypogaſtrique, les deux pouls égaux en force & en plénitude ? Pourquoi le pied droit enfle-t-il toujours avant le gauche ? Pourquoi encore le premier né meurt-il le premier, & l'autre ſurvit-il, ou du moins vit-il quelques mois après ? Ce dernier venu ſeroit-il le premier & le mieux formé ? Cette expérience auroit-elle fait donner à cet enfant le droit d'ai-

nesse à nos Juges ? Je laisse pour cette fois à vous, Monsieur, & aux Physiciens, à nous rendre raison de ces phénomenes ; mais n'oubliez pas, je vous prie, qu'à l'article de ma premiere Lettre, où j'adresse les mêmes paroles, j'ai hasardé des conjectures que je crois vraies, quoique vous me reprochiez de n'en avoir rien fait (*a*).

Pour nous mettre d'accord, mon cher Confrere, laissons en paix les cendres de notre illustre vieillard. Ce pere de la médecine mérite nos éloges. Je crois que nous lui devons beaucoup, car nous ne voyons de véritables progrès dans notre art, que depuis qu'on se rapproche de ses préceptes si simples & si savans. Avouons-le sans partialité, cet Hippocrate étoit un homme divin. Que n'auroit-il pas fait, s'il avoit eu nos connoissances modernes ? Je crois que nous n'aurions aucune question sur notre état ; il auroit tout dit, tout prévu, tout décidé, &c., &c.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(*a*) Lettre de l'Auteur, insérée dans le Journal du mois d'Août 1771, page 128.

Lettre de M. Amoreux, page 71, Journal de médecine, Juillet 1772.



LETTRE

De M. PIETSCH, Médecin à Huningue, à M. MARTIN, ancien principal Chirurgien de l'Hôtel-Dieu Saint André, à Bordeaux, contenant des réflexions & une nouvelle méthode d'arrêter les hémorrhagies à la suite des amputations.

MONSIEUR,

J'ai lu avec plaisir la Lettre que vous m'avez adressée par la voie de ce journal, mois d'Octobre 1772. Les observations que vous y rapportez doivent réveiller l'attention des Chirurgiens, & les engager à agir avec toute la prudence que la raison peut leur inspirer, & la circonspection que les regles de l'art nous prescrivent. Permettez-moi de vous communiquer une réflexion à laquelle j'ai été conduit par l'observation que vous avez faite en disséquant la cuisse de ce malheureux Chirurgien, que *les bouts de l'artere se trouverent éloignés l'un de l'autre d'environ trois travers de doigt.*

Ce phénomene, auquel les Praticiens n'ont pas fait assez d'attention, est cause qu'ils n'ont pas toujours réussi à arrêter l'hémorrhagie provenant d'une artere lésée, lors même qu'ils ont trouvé un point d'appui ferme. Le bouton styptique & le tam-

ponnage peuvent avoir produit un bon effet dans l'entamure d'une artere ; mais dans la section totale de l'artere, le bout supérieur s'étant retiré, & la compression ayant été faite à l'endroit de la plaie, le styptique & les tempons n'ont pas toujours fait impression sur le bout de l'artere d'où jaillit le sang. D'ailleurs la compression, faite au-dessus de l'artere coupée, lui donne un point fixe, rétablit la tension, & facilite l'accès du sang.

Malgré ce que nous avons dit, Monsieur, sur la nécessité de la ligature dans la section totale d'une artere, & que nous croyons fondé sur les dogmes de la saine chirurgie, nous trouvons un contemporain qui prouve, par des observations authentiques, qu'il a presque constamment réussi à arrêter le sang, dans la section totale des arteres, par le temponnage. C'est M. Theden, troisieme Chirurgien-Général des Armées du Roi de Prusse, Chirurgien-Major du Corps d'Artillerie, &c., qui, dans un Traité qu'il a fait imprimer sous ce titre : *Observations & Expériences nouvelles, pour enrichir la chirurgie & la médecine*, nous apprend la maniere d'arrêter le sang, sans ligature, dans l'amputation des extrêmités, des mamelles, &c. Comme ce livre est en allemand, imprimé à Berlin en 1771, & que je ne sache pas qu'il ait encore été traduit en françois, je

crois vous faire plaisir de vous communiquer sa méthode d'arrêter le sang dans la section des arteres, & les observations & expériences qu'il a faites à ce sujet, afin que vous puissiez en tirer les conséquences pratiques dans les occasions.

Il dit à la troisieme section, page 41, où il parle de la maniere d'arrêter l'hémorrhagie produite par l'ouverture des arteres, même dans les amputations, qu'ayant été commandé en 1745 pour avoir soin des blessés Autrichiens à l'Hôpital de Striegau, il eut occasion de faire beaucoup d'amputations; que, dans une amputation du bras, sous l'insertion du muscle deltoïde, ayant fait relâcher le tourniquet pour voir l'artere & y faire la ligature, il remarqua que jusqu'à la troisieme ou quatrieme pulsation il jaillit du sang, & que l'artere, en se retirant visiblement, ne rendit plus de sang. Il conclut de cet événement que l'artere pouvoit se retirer, s'il n'y a pas de branches collatérales qui empêchent cette retraite; qu'il est connu par l'anatomie que les branches collatéralles manquent en cet endroit; que lorsque l'artere se retire, son diametre se rétrécit, & que par conséquent le sang ne peut plus s'échapper avec tant d'abondance; qu'il faut donc nécessairement faciliter cette retraite de l'artere par des tampons & le bandage; qu'il s'est formé

le plan de ne plus faire de ligature aux arteres coupées ; qu'il a fait ses premiers essais dans deux amputations du bras, de trois avant-bras & de deux jambes ; qu'il se méfioit de l'artere crurale, & qu'il y fit la ligature ; mais qu'enhardi par un heureux succès, il tampona cette grande artere dans un second sujet auquel il fit l'amputation à quatre travers de doigt au-dessus du genou, & que le succès fut heureux. Dans un de ces blessés il y avoit un gonflement considérable à la cuisse, & elle étoit d'une couleur plombée. Il fut forcé de faire l'opération sans la ligature ; l'enflure tomba, la suppuration s'établit, & sépara toute l'aponévrose du *fascia lata*. Il ouvrit la peau qui couvre ce muscle, & le blessé fut guéri en sept semaines.

Puis il décrit l'appareil, en disant : » je » forme un bouton ferme de charpie, de la » grosseur d'une noisete, pour l'appliquer » immédiatement sur l'ouverture de l'artere. » Puis je fais préparer cinq à six plumas- » seaux de charpie, l'un plus grand que » l'autre. Je les pose l'un sur l'autre avec » le bouton : ainsi ils représentent une pyra- » mide ou cône. Je prépare un plus grand » nombre de ces pyramides que je n'ai » d'arteres à boucher, afin de m'en servir » en cas de besoin. Je tiens sous ma main » beaucoup de charpie brute, pour en rem-

» plir les interſtices, &c. « Pour le reſte il ſuit l'appareil ordinaire, dans lequel il préfere le tourniquet ordinaire à celui de M. Petit. Il fait l'amputation en deux tems de la maniere connue.

Enſuite il dit : » auſſi-tôt que le membre » eſt amputé je couvre l'os, & je relâche » le tourniquet pour trouver l'artere, qui » ſe fait connoître par les jets de ſang. Je » tampone en premier le plus gros rameau » en appliquant le bouton ſur l'artere, & » je le pouſſe avec un doigt à ſon orifice. » Je poſe les plumaſſeaux l'un après l'autre » ſur le bouton, & je tiens le tout aſſu- » jetti avec le doigt. S'il y a pluſieurs ar- » teres ouvertes, comme à l'avant-bras & » à la jambe, je fais ſerrer le tourniquet » juſqu'à ce que j'aie fini de tamponer la » premiere. Je continue ainſi, & je tam- » pone une artere après l'autre. Cela étant » fait, je remplis les interſtices de charpie » brute, & je cherche à faire, par ſon » moyen, une légere compreſſion ſur les » côtés des arteres. Je dirige cette com- » preſſion vers les os. Lorſque tous les in- » terſtices ſont remplis j'applique le gâteau. » Quelquefois je place auparavant une com- » preſſe un peu plus grande que le der- » nier plumaſſeau, ſur les pyramides. Je lâ- » che le tourniquet ; &, l'hémorrhagie étant » arrêtée, comme cela m'eſt toujours arrivé,

» j'enleve le ruban ſur le bord du moignon.
» Je tire la peau en avant, tenant toujours
» avec mes doigts les tampons; puis je poſe
» un emplâtre aglutinatif & long ſur la
» peau, ou je le conduis le long de l'artere
» coupée, ſur la compreſſe qui couvre les
» tampons, & je l'arrête au côté opposé,
» après y avoir également rapproché la
» peau ſur le bord du moignon. Je prends
» un ſecond emplâtre, avec lequel je croi-
» ſe le premier, uſant de la même précau-
» tion; puis j'applique la croix de Malthe;
» ſur celle-ci les longuettes, en ſuivant le
» chemin des emplâtres. Je poſe une troi-
» ſieme longuette ſur le trajet de l'artere.
» Je prends la bande, & je fais quelques
» tours ſur le bord, ſans beaucoup ſerrer. Je
» monte par doloires : peu-à-peu je fais
» les tours de bande plus ſerrés, ayant at-
» tention cependant de ne pas ſerrer au
» point d'arrêter totalement l'impulſion du
» ſang. Je paſſe & j'arrête la bande dans
» l'amputation du bras, autour du cou, &
» autour du corps, ſi c'eſt une cuiſſe. A
» l'avant-bras je lui donne un ſoutien, en
» la paſſant ſur le coude, & ſur le genou
» ſi c'eſt une jambe amputée. Je marque
» ceci exprès pour qu'il n'arrive à perſonne
» ce qui m'eſt arrivé dans l'amputation d'u-
» ne cuiſſe, comme je le rapporterai ci-après.
» J'enleve le tourniquet, ou je le laiſſe en
ſa

» ſa place, mais relâché. Rarement il m'eſt
» arrivé de voir reparoître l'hémorrhagie.
» Quelquefois j'arroſe tout le bandage avec
» mon eau d'arquebuſade, principalement
» lorſque le malade eſt ſenſible à la moin-
» dre douleur, parce qu'elle a la vertu de
» l'appaiſer. Mais, quand je me propoſe
» d'arroſer, je fais les tours de la bande un
» peu lâches, parce qu'en ſe reſſerrant par
» l'humectation, elle pourroit occaſionner
» une mortification ; ce que j'ai vu arriver.
» Telle étoit ma méthode nouvelle & amé-
» liorée pour réformer la ligature dans
» l'amputation des membres, juſqu'à ce
» que le ſieur Broſſard annonça ſon ama-
» dou (agaric) que je préfere maintenant,
» parce qu'il eſt plus facile à appliquer ;
» mais, avant que je le connuſſe, j'avois
» arrêté l'hémorrhagie, non-ſeulement aux
» bras, aux jambes & aux cuiſſes ; mais je
» me ſuis ſervi auſſi de ma méthode avec
» le même ſuccès dans l'amputation des
» mamelles, dans la caſtration, ainſi que
» dans beaucoup d'autres cas ; & je pour-
» rois, ſi j'étois avide d'honneur, me dire
» le premier qui ai aboli la ligature. Mais
» je me contente de m'être rendu utile à
» l'humanité ſouffrante ; ce plaiſir à mon gré
» ſurpaſſe tous les autres. J'ai eu deux cas où
» une hémorrhagie eſt ſurvenue après la
» temponnade : les voici.

» Un mélancolique ſauta par la fenêtre » d'un ſecond étage, & ſe fractura le tibia, » le péroné & le fémur au-deſſus du genou, » avec une grande plaie. Les condyles du » fémur étoient ſéparés. On fit l'amputa- » tion au-deſſus du fémur, ſelon ma mé- » thode. L'hémorrhagie s'arrêta : quelques » heures après je fus appellé. Le ſang ayant » traverſé le bandage, je l'ôtai ; l'artere ne » ſaignoit pas. On appliqua un autre ban- » dage, le ſang le perça encore : cela ar- » riva juſqu'à trois repriſes. Je jugeai que » le ſang provenoit de canaux collatéraux, » & que la preſſion des longuetes cauſoit » l'abord plus abondant du ſang dans ces » canaux. J'appliquai un bandage lâche, j'ar- » roſai le tout avec mon eau d'arquebuſade, » & il ne ſurvint plus d'hémorrhagie.

» La même choſe arriva à un de mes » collegues dans Landshuth, après la ba- » taille de Soor, à la ſuite d'une amputa- » tion. L'artere étoit fort comprimée : un » bandage moins ſerré arrêta l'hémorrhagie. » Je dis ceci à quiconque veut m'imiter, » afin qu'il ſache ſe conduire dans de pa- » reils accidens, & qu'il ne rejette pas la » faute ſur moi, ſi pareille choſe lui arrive. » Ce moyen ſuffit pour arrêter les hémor- » rhagies de la grande artere de la cuiſſe, » ainſi que celle des arteres de la jambe » & de l'avant-bras. Après la ſeconde

» guerre, j'ai introduit cette opération à
» l'hôpital de la Charité, à Berlin, & beau-
» coup de sujets qu'on y a amputés sont
» encore pleins de vie. Je coupai en plein
» champ, proche Breslau, un bras fracassé;
» le blessé marcha deux heures après à
» Glogau, où il fut guéri : la douleur cau-
» sée par la ligature l'auroit rendu inca-
» pable d'entreprendre & de soutenir cette
» marche. «

Après quoi M. Theden rapporte l'obser-
vation à laquelle il a renvoyé ci-devant;
voici son narré : » lorsqu'en 1746 j'eus
» fait dans l'hôpital de Meissen l'amputation
» au fémur, on m'appella six heures après,
» parce que le bandage étoit tombé. Tout
» effrayé je courus à mon malade, tant par
» rapport à lui-même, qu'à cause que ma
» méthode d'opérer n'avoit pas encore ac-
» quis une approbation pléniere de mes
» supérieurs. Etant entré dans la chambre,
» je vis le malade tenir le moignon entre
» ses mains, & le bandage à côté sur le lit.
» Le moignon ne saignoit pas. Rempli de
» joie, j'examinai l'artere dont le tampon
» étoit aussi tombé. Elle étoit entiérement
» fermée & arrondie au bout. J'y portai
» la pointe de mon doigt, & je trouvai le
» bout aussi mince qu'une feuille de pavot:
» à chaque pulsation le sang heurtoit contre
» cette membrane, & rétrogradoit; ainsi il

» n'y eut point de thrombus, comme M.
» Petit a voulu le prouver. Enſuite, y don-
» nant un coup d'œil, je vis qu'il s'élevoit
» à chaque pulſation, ſur le bout de l'artere,
» une petite corne: ainſi il ne fallut qu'un
» nouveau bandage. J'étois en quelque
» façon auteur de cet accident, parce que
» je m'étois ſervi d'une bande trop courte,
» que je n'avois pu paſſer autour du corps;
» & le gonflement de la partie s'étant éva-
» noui, le bandage étoit tombé. Ceci me
» rendit plus circonſpect pour l'avenir. Quoi-
» que le malade mourut quelques ſemaines
» après l'opération, les vaiſſeaux ouverts
» n'avoient pas moins été bouchés ſans la
» ligature. Dans la diſſection du moignon,
» je n'ai pas trouvé de thrombus à l'ar-
» tere, &c. «

Il dit encore avoir fait une amputation de la jambe au-deſſus du genou à un Tambour, âgé de ſoixante ans, ſuivant ſa méthode; & ayant trouvé l'artere oſſifiée, il y a fourré une tente, & a empêché ainſi l'écoulement du ſang.

Dans l'amputation des mamelles & l'extirpation des loupes, des ſacs veineux hémorrhoïdaux, & dans la caſtration, il a employé l'amadou de Broſſard, qu'il préfere au bouton de charpie, diſant que les fibres de ce ſtyptique s'inſinuent dans les orifices des arteres, & les bouchent; c'eſt pourquoi

il recommande auſſi de déchirer le morceau dont on veut ſe ſervir, & de ne pas le couper. Souvent il s'eſt auſſi ſervi d'une eau d'arquebuſade, de ſa compoſition (*a*), pour arrêter les hémorrhagies; & il aſſure d'avoir vu de ces deux moyens un effet auſſi heureux que conſtant : il le prouve par pluſieurs obſervations qu'il rapporte, qui ſeroient trop longues à alléguer, & prendroient trop de place dans ce Journal.

Il recommande ſur-tout de négliger la ligature dans la caſtration, à cauſe des convulſions qui s'enſuivent ordinairement, qui ſubſiſtent après la guériſon, & qu'on peut par ſa méthode arrêter les hémorrhagies. Enfin il conclut que ſon but, dans le rapport de ces obſervations, eſt de prouver, 1° que les hémorrhagies ne ſont plus tant à craindre qu'on les a craintes juſqu'ici, & qu'on peut les arrêter ſans ligature plus ſûrement & agréablement; 2° qu'on peut éviter les convulſions ſi incommodes, par l'omiſſion de la ligature dont elles ſont des ſuites, comme il l'a prouvé par des obſervations & des expériences faites exprès pour s'en convaincre.

Au ſujet de l'hémorrhagie provenant d'une artere intercoſtale léſée, M. Theden dit que l'opération que les Auteurs propoſent

(a) *Aquæ acetoſ. Spiritûs vini rectif. libras tres; Sachar. alb. finiſſ. libram unam; Spiritûs vitrioli, uncias decem : Miſce.*

d'y faire, lui a toujours paru auſſi haſardée que cruelle ; qu'il a fait de ſérieuſes réflexions comment on pourroit arrêter le ſang dans ce cas, ſans paſſer une aiguille enfilée de fil ciré & garni d'une compreſſe autour de la côte; car il a vu cette opération produire l'inflammation & la mort, laquelle étoit même plus douloureuſe que ſi le malade fût mort par l'hémorrhagie.

Dans ſes recherches, il a trouvé qu'une ſection totale de l'artere intercoſtale étoit un moyen plus ſûr que cette opération, de même que le compreſſoir des ſieurs Catteri & Bellag ; qu'il étoit convaincu que ſa méthode étoit meilleure que celle que M. le Profeſſeur Leber a ſuivie, laquelle n'eſt qu'une amélioration de celle du ſieur Gerard ; que, dans les cas où avec l'hémorrhagie il ſe trouve une fracture à la côte où il eſt néceſſaire d'enlever des eſquilles, l'opération avec l'aiguille & la compreſſe y portent un grand obſtable, ſans conſidérer l'inégalité & le manque d'appui qui ſe trouvent à l'endroit léſé, & qu'outre cela la compreſſion de la plevre entraînoit de fâcheux accidens. Il dit que dans tous ces cas on va plus ſûrement en faiſant la ſection totale de l'artere, & en tâchant de la raccourcir en la refoulant vers l'épine. Il convient que cette opération doit être pénible à faire pour des gens peu exercés &

aguerris dans l'art, parce que l'artere intercostale a, pour ainsi dire, un rempart dans la scissure de la côte, & qu'elle est couchée dans une sinuosité dans laquelle il est difficile de faire une section bien entiere; mais qu'on en vient aisément à bout en se servant d'un instrument en forme de feuille de myrte, tranchant d'un côté & émoussé de l'autre (*a*), avec lequel on coupe entiérement l'artere dans son canal; on prend une autre feuille de myrte émoussée des deux côtés, avec laquelle on repousse l'artere dans ce canal l'espace d'un demi-pouce, après quoi on introduit une tente ferme de charpie, ou l'on coupe l'amadou de Brossard en forme de tente; on le pousse & l'applique fermement sur l'artere reculée, & l'hémorrhagie s'arrête. Il n'a eu que deux cas dans lesquels il a pu se servir de ce moyen; mais le bon effet & la sûreté de cette méthode pour prévenir tous les fâcheux accidens, l'ont convaincu qu'elle est la meilleure; il n'est cependant pas si prévenu & opiniâtre, qu'il n'en adopte une meilleure, si on la lui fait connoître.

(*a*) Selon moi, un bistouri courbe, garni d'un linge, vaudroit mieux pour cette section; & un instrument en forme de croissant, plat & émoussé des deux côtés, monté sur un manche, pour le refoulement de l'artere, qu'on ne sauroit reculer sans repousser en même tems la plevre.

Voilà, Monsieur, le précis de la nouvelle méthode de M. Theden pour arrêter toutes sortes d'hémorrhagies sans la ligature. Permettez que j'y ajoute une réflexion, comme un résultat de mes travaux anatomiques. 1° Quelque précaution que j'aie prise, je n'ai jamais pu faire entrer l'injection de cire dans un membre coupé, par exemple, d'un bras, jusqu'aux extrêmités des arteres. La raison est facile à deviner, c'est faute d'une tension suffisante dans le systême des vaisseaux. Or, une artere coupée manque de point fixe à une de ses extrêmités; la tension n'y peut donc plus subsister, le bout doit se retirer, ses parois se rapprocher, & commencer même en peu de tems à faire une collision au bord de l'ouverture. 2° En faisant l'injection d'un membre continu à son corps, mais laissé dans l'eau chaude à un degré proportionné à son usage, l'injection n'a pas pénétré jusqu'à l'extrêmité de l'artere; mais elle a, pour ainsi dire, rebroussé chemin par les arteres collatérales (*a*). La raison est, selon moi, la légere compression de l'eau dans laquelle le membre étoit submergé, compression qui étoit plus forte dans le fond que vers la superficie de l'eau. Ne pourroit-

(*a*) Je puis prouver ce que j'avance par des préparations anatomiques que je conserve dans mon amphithéatre.

on pas mettre en comparaiſon cette compreſſion de l'eau avec le bandage légérement compreſſif ſur le membre amputé, par lequel M. Theden a facilité le raccourciſſement des arteres coupées, diverti l'impulſion du ſang, & accéléré ſon retour par la communication des arteres collatérales? L'argument de l'Auteur me paroît peu conſéquent, lorſqu'il dit, en rapportant l'obſervation du bras coupé au-deſſous du muſcle deltoïde, que l'artere peut ſe retirer s'il n'y a pas des branches collatérales qui empêchent cette retraite : ces branches collatérales étant coupées manquent également de point fixe par le raccourciſſement des chairs, & ne peuvent ainſi guere empêcher la retraite du tronc, retraite que l'Auteur favoriſe en tout point par l'application de quantité de charpie brute ſur le moignon & dans l'interſtice des muſcles. Il eſt encore ſecondé dans ſon deſſein par l'uſage de ſon eau d'arquebuſade collante & aſtringente, laquelle me paroît fort propre à raccourcir les fibres, & à coller & reſſerrer les orifices béants des vaiſſeaux.

Pour répondre, avant de finir ma Lettre, ſur la queſtion que vous faites : quelles ont été les raiſons qui ont empêché ces Meſſieurs (le Chirurgien ordinaire & les Conſultants) de faire la ligature à leur ma-

lade, quand ils virent que leurs compressions réitérées étoient absolument infructueuses pour la consolidation de cette artere ? Je suspends mon jugement; mais j'alléguerai celui de M. Bilguer, célebre Chirurgien de nos jours, qui dit, dans son Traité de la Nécessité rare, ou même de la Possibilité d'éviter l'Amputation des membres du corps humain, seconde édition, Francfort & Léipsick, page 107, qu'il est étonnant qu'il ait pu se présenter à l'idée des Chirurgiens de couper un membre pour arrêter une hémorrhagie. Que si l'on ne peut se rendre maître du sang, & qu'on soit contraint de faire la ligature à l'artere, on peut la faire du moins avec autant de confiance qu'on la fait dans l'anévrisme, & en attendre le bon ou le mauvais effet, comme l'on fait en faisant cette opération, sans couper tout de suite un membre entier. Qu'on se représente la plaie par laquelle l'artere a été lésée, de quelque façon qu'on voudra, un Chirurgien habile dilatera la plaie, pour parvenir à découvrir l'ouverture de l'artere, quand même il y auroit meurtrissure & déchirement du membre; & il arrêtera le sang par la compression, les styptiques ou par la ligature. Qu'il croit être fondé en principes à prononcer que l'hémorrhagie n'est jamais une cause suffisante pour déter-

miner à amputer un membre. Que les grandes arteres du bras & de la cuisse sont susceptibles de guérison par ces moyens, en quelque endroit qu'elles puissent être lésées; ce qu'on ne sauroit guere attendre par l'amputation. Il continue en disant, qu'outre les exemples de la conservation du bras après la ligature faite à l'occasion d'un anévrisme ou autre lésion de l'artere humérale, on ne doit pas douter que par la dilatation des petits vaisseaux, excitée par des fomentations, des frictions, & autres moyens usités en pareils cas, on ne puisse faire couler une quantité suffisante de sang, & entretenir la chaleur nécessaire dans le membre sous la ligature, même après celle de l'artere crurale, & qu'on s'en appercevra dans la suite par un léger gonflement au-dessous de la ligature, & par la chaleur même qui s'y réveille peu-à-peu. Que toutefois, s'il arrivoit que les parties situées au-dessous de la blessure commençassent à devenir flasques, froides, seches, & que la putréfaction se manifestât, il faudroit alors séparer le membre qui ne peut plus être arrosé de sang au-dessous de la ligature de l'artere. Mais il dit aussi que comme la putréfaction, ainsi que la chaleur & la vigueur renaissantes, font un progrès très-lent, & que ces dernieres ne peuvent souvent se réveiller que fort tard dans un

degré suffisant pour la conservation du membre, il faudra, dans ce dernier cas, être fort retenu & circonspect, pour ne rien précipiter, & s'attirer un juste blâme par cette précipitation, §. 35.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATION

Sur un coup de baïonete qui divisoit plusieurs anneaux de la trachée-artere, & qu'on pourroit regarder comme l'opération de la trachéotomie accidentelle; par M. BOURIENNE, Chirurgien-Major des Armées du Roi, &c. en Corse.

On regarde encore de nos jours l'opération de la trachéotomie comme une témérité répréhensible; cependant nous ne manquons pas d'exemples où cette opération a été faite avec succès, non pas que les malades puissent toujours guérir par son moyen, puisqu'elle ne fait que favoriser la respiration, empêcher la strangulation, extraire les corps étrangers, & donner l'aisance d'administrer les remedes propres à combattre la maladie. Il semble que les anciens l'aient pratiquée plus fréquemment que les modernes: ces derniers peut-être ont été effrayés par des circonstances funestes où les malades sont morts par la

force même de la maladie inflammatoire ; les gens mal intentionnés & méchans, comme dit Heister, *innocentissimum etiam Chirurgum in famam pessimam apud imperitum vulgum conjicerint* ; c'est pour cela que quelques Auteurs conseillent d'avoir pour consultants des hommes instruits & honnêtes, qui approuvent l'opération, comme le dernier & le seul remede.

Un Soldat du régiment de Quercy, en se battant avec un de ses camarades, reçut un coup de baïonete un peu au-dessous du cartilage cricoïde, pénétrant dans l'intérieur de la trachée-artere, & divisant les anneaux jusqu'à la partie supérieure de la premiere piece du sternum. Dans l'instant le blessé se sentit comme suffoqué ; la respiration devint difficile, & l'air sortoit avec facilité par l'ouverture : le blessé avoit de la peine à parler, & ne prononçoit qu'en balbutiant. Il fut porté à l'hôpital de Bastia une heure après le coup reçu ; c'étoit le 15 Février 1773. Je le trouvai dans l'état dont j'ai fait mention ci-dessus, sans gonflement à la plaie, ni emphysème aux environs : il éprouvoit beaucoup de douleurs ; la respiration étoit laborieuse, la toux incommode ; tous ces accidens fatiguoient extrêmement le malade. Je procédai tout de suite à la réunion de la plaie : comme elle étoit longitudinale, j'en rapprochai les

levres : elles furent maintenues au moyen de l'emplâtre agglutinatif, le tout soutenu d'un bandage convenable. Le blessé fut mis à une diete sévere, & saigné trois fois du bras en vingt-quatre heures. Le troisieme jour les douleurs cesserent, ainsi que la toux ; la voix revint le sixieme : il a été sans fievre pendant le tems de son traitement ; la guérison a été solide en trois semaines.

Cette observation n'est pas la seule qui puisse nous rassurer sur les suites de l'opération de la bronchotomie ; des plaies bien plus considérables dans cette partie sont guéries assez promptement. Cette observation concourt à prouver que ce n'est point l'opération qui est dangereuse quand elle est faite méthodiquement, & qu'on peut, dans certains cas, diviser les anneaux de la trachée-artere, sans craindre aucune suite fâcheuse, puisqu'ils se manifestent facilement. Mais il arrive dans les maladies qui déterminent à ouvrir la trachée-artere, ce qui arrive souvent dans l'opération de la hernie ; des avis contraires la font différer, & il est trop tard quand on l'entreprend ; j'en pourrois citer des exemples.



Observations Météorologiques. Mars 1774.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.		
	A 7 h. & d. du matin.	A 2 h. & d. du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	4	7	2¼	28 ¾	28 ½	28
2	1½	7¼	7	27 10½	27 8½	27 8
3	2	6½	2½	27 8½	27 9	27 9½
4	1½	6½	4¼	27 8	27 6	27 5½
5	5	10	7	27 6	27 6½	27 7½
6	8	12	9½	27 8½	27 9½	27 11
7	9	12	10½	27 10¾	27 11	27 11¼
8	8½	14	10½	27 11½	27 11½	27 11½
9	10	14½	11¾	27 11½	27 10½	27 10
10	5¼	6½	4	27 9	27 8¾	27 8½
11	3	6½	2½	27 8½	27 8½	27 8½
12	1½	5½	2	27 9	27 9	27 10¾
13	¾	4	1½	28	28 ½	28 ¼
14	0	8½	3½	28 ¾	28 ¼	28 ¾
15	2	11	6½	28	27 11	27 10½
16	5½	11	9¼	27 10	27 9	27 8¾
17	8	14	9¾	27 9	27 9	27 9
18	8½	13¾	7¾	27 9	27 8	28 8
19	7	12	7	27 8	27 8	27 9
20	6	11¼	7¼	27 10	27 10½	28 11¾
21	6	12	8	28 1	28 2	28 2½
22	6½	12½	7¾	28 3	28 3	28 3¼
23	6½	10½	7½	28 3½	28 3	28 3½
24	6½	12½	7½	28 3½	28 3	28 2¾
25	5	12½	8	28 2¾	28 2½	28 2
26	6	12½	8¼	28 2	28 2	28 2¼
27	6½	14	9¼	28 2	28 1	28 ½
28	8	15¾	9¼	28 ¼	28	28 1
29	7	14½	8½	28 1	28 1	28 1
30	6½	13½	8½	28 ¾	28 ½	28 ¼
31	6½	14½	9¾	28	27 10½	27 10

ETAT DU CIEL.

Jours du m.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	O. nuages.	O. pluie, nua.	Beau.
2	O-S-O. nuag.	O-S-O. c. pl.	Couvert.
3	O. beau, nua.	N. nuages.	Beau.
4	S. pluie. couv.	S. pluie.	Beau.
5	S-O. nuag. pl.	S-O. pl. vent.	Nuages.
6	O-S-O. c. pl.	S-O. couvert.	Nuages.
7	S. cou. pluie.	S. pl. couvert.	Couvert.
8	S. nuages.	S. nuages.	Beau, tonn.
9	N. pl. couv.	N-N-E. couv.	Couvert.
10	N-N-E. couv. vent, pluie.	N-N-E. pl. c.	Couvert.
11	N-E. pluie.	N-E. pluie.	Nuages.
12	N-N-E. couv	N-N-E. nuag.	Nuages.
13	E-N-E. beau.	E-N-E. nuag.	Beau.
14	E-N-E. beau.	N-N-E. nuag.	Beau.
15	E. léger. nuag.	E. léger nuag.	Beau.
16	E. beau.	E. lég. nua. pl.	Couvert.
17	E. nuages.	E. nuag. pl.	Pluie.
18	S. nuages.	S. nuag. écl. tonn. pluie.	Couvert.
19	S-S-E. nuag.	S S-O. pl. n.	Nuages.
20	S. nua. couv.	S. couvert.	Beau.
21	S. brouill. n.	S. nuag. pluie.	Nuages.
22	S. beau, nua.	N. nuages.	Couvert.
23	N-N-E. couv	N-N-E. couv.	Nuages.
24	N. nuages.	N. nuages.	Beau.
25	N. beau.	N. beau.	Beau.
26	N. nuages.	S-O. nuag. pl.	Beau.
27	N-E. beau.	E. nuages.	Nuages.
28	E. nuages.	E. nua. petite pluie.	Beau.
29	N. nuages.	N. n. ondée.	Beau.
30	N. beau.	N. nuages.	Beau.
31	N. beau.	N-N-E. beau.	Beau

La plus grande chaleur marquée par le thermometre, pendant ce mois, a été de 15 $\frac{3}{4}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur de 0, ou du terme de la congélation. La différence entre ces deux points est de 15 $\frac{3}{4}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 3 $\frac{1}{2}$ lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 5 $\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est 10 lignes.

Le vent a soufflé 9 fois du N.
1 fois du N-N-E.
2 fois du N-E.
2 fois de l'E-N-E.
5 fois de l'E.
1 fois du S-S-E.
7 fois du S.
3 fois du S-O.
2 fois de l'O-S-O.
2 fois de l'O.

Il a fait 18 jours beau.
25 jours des nuages.
11 jours couvert.
1 jour du brouillard.
17 jours de la pluie.
2 jours du vent.
2 jours des éclairs & du tonnerre.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Mars 1774.

Les affections catarrales ont encore paru dominer pendant tout ce mois-ci; elles attaquoient le plus communément le nez, & causoient des enchifrenemens plus ou moins considérables,

bientôt suivis de fluxions sur les poumons, qu'accompagnoient des toux plus ou moins vives, plus ou moins importunes : la plupart de ces affections se sont terminées par une expectoration abondante de crachats cuits.

On a continué de voir des petites-véroles qui n'ont pas cessé d'être bénignes.

Sur la fin du mois, un grand nombre de personnes ont été prises de maux de tête, de vertiges, qui ont dégénéré quelquefois en affection soporeuse.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille au mois de Février 1774, *par M.* BOUCHER, *Médecin.*

Il y a eu ce mois des variations assez considérables & subites dans la hauteur du barometre. Le mercure s'est maintenu, les six premiers jours du mois, à la hauteur de 28 pouces; il s'est même élevé le 4 à celle de 28 pouces 3 ½ lignes. Du 6 au 18 il est resté constamment au-dessous du terme de 28 pouces. Sa hauteur, après le 18, a varié de maniere que le 25 le mercure est descendu au terme de 27 pouces 3 lignes, & il s'est élevé, le 27, à celui de 28 pouces 1 ligne.

Le vent, qui avoit été *nord* les six premiers jours du mois, a presque toujours été *sud* après. Il y a eu une alternative de jours de pluie & de jours sereins.

La liqueur du thermometre a presque toujours été observée au-dessous du terme de la congélation pendant les dix premiers jours du mois; le 3 elle est descendue à 4 ½ degrés au-dessous de ce terme. Après le 10 elle s'est toujours maintenue au-dessus du même terme.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le termometre, a été de 8 degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de $4\frac{1}{2}$ degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de $12\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces $3\frac{1}{2}$ lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 3 lignes. La différence entre ces deux termes est de $12\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du Nord.
3 fois du Nord vers l'Est.
2 fois du Sud vers l'Est.
5 fois du Sud.
12 fois du Sud vers l'Ouest.
4 fois de l'Ouest.
4 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 22 jours de tems couvert ou nuageux.
14 jours de pluie.
1 jour de neige.
1 jour de grêle.
1 jour de tonnerre.
1 jour d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de la séchéresse au commencement du mois, & de l'humidité à la fin.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Fevrier 1774.

Les maladies les plus communes de ce mois ont été des pesanteurs de tête, avec assoupissement, courbature, &c. accompagnées d'esquinancie dans plusieurs. Quelques personnes sont tombées en apoplexie. Les maux de gorge étoient plus pituiteux qu'inflammatoires.

Il y a eu, dans le peuple sur-tout, des fluxions de poitrine & des pleuropneumonies malignes,

qui exigeoient un traitement analogue à celui des fievres continues-putrides, dont nous avons fait ci-devant mention plusieurs fois. Le peu de consistance du sang tiré des veines, & le peu de vigueur du pouls, ne permettoient pas de se tromper sur le caractere essentiel de la maladie. L'application des vésicatoires aux jambes, ensuite de l'emploi des autres remedes indiqués, ont réussi assez souvent à détourner les dépôts gangréneux dans la poitrine, qui étoient funestes.

Nous avons vu aussi quelques personnes attaquées d'éruptions cutanées, qui étoient des pustules rouges, assez semblables à celles qui sont l'effet de la piquure des orties, & qui affectoient principalement le contour du cou & de la tête.

Les alternatives subites de l'atmosphere, eu égard à la pression de l'air, ont été funestes à nombre de vieillards.

LIVRES NOUVEAUX.

De la connoissance & du traitement des Maladies, principalement des aiguës : ouvrage fondé sur l'observation, traduit du latin de M. *Eller*, premier Médecin du Roi de Prusse ; par M. *J. Agathange le Roi*, Docteur en médecine, Médecin de Monseigneur le Comte de Provence, &c. Paris, chez *Valade*, *1774*, in-12, prix 3 liv. relié.

Observations & Expériences sur le charbon malin, avec une Méthode assurée de le guérir ; par M. *Fournier*, Docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, Médecin-pensionné de la ville de Dijon, & Médecin des Etats-Généraux du Duché de Bourgogne. A Dijon, chez *Defay*, *1769*, brochure in-8°.

Quoique cet ouvrage soit un peu ancien, j'ai

cru cependant devoir l'annoncer, parce qu'il m'a paru qu'il n'étoit pas aussi connu qu'il méritoit de l'être : je me propose même d'en donner le précis dans un des Journaux suivants.

Tableau de l'Analyse chymique, ou Procédés du Cours de Chymie de M. *Rouelle*, Apothicaire de S. A. S. Monseigneur le Duc d'Orléans, Démonstrateur de Chymie au Jardin royal des Plantes, de la Société des Arts de Londres, & de l'Académie électorale d'Erfort. A Paris, chez *Vincent*, 1774, in 8°.

Il seroit difficile de recueillir une plus belle suite d'Expériences sur la décomposition des différents corps qui composent les trois regnes de la nature, & sur les actions qu'ils exercent les uns sur les autres. Les connoisseurs jugeront sans peine que ce tableau répond parfaitement à la réputation si justement méritée dont jouit l'Auteur.

Mémoires pour servir à l'Histoire des Insectes, par M. *de Réaumur*, 6 vol. in-4°, avec 267 Figures, proposés par souscription. A Paris, chez *Didot le jeune*.

Il y avoit long-temps qu'il étoit difficile de se procurer les Mémoires de M. *de Réaumur* sur les Insectes ; comme cet ouvrage s'étoit distribué par partie, on en trouvoit difficilement des corps complets, le second volume manquoit même absolument ; c'est ce qui a engagé le sieur *Didot*, qui en a acquis le fond, de faire réimprimer ce qui manquoit, & d'offrir au public les 6 volumes en feuilles, à raison de 72 liv. dont on paiera 18 liv. en souscrivant, 12 liv. en recevant le second volume au mois d'Août, 12 liv. en recevant le troisieme au mois d'Octobre, 12 liv. en recevant le quatrieme au mois de Janvier 1775, 8 liv. en recevant les cinquieme &

ſixieme volumes au mois de Juillet. On ne ſera admis à jouir du bénéfice de cette ſouſcription que juſqu'au premier de Juillet 1774.

Les perſonnes qui auroient quelque volume pourront compléter l'ouvrage, & ne paieront qu'à raiſon de 12 liv. les volumes, dont 6 liv. en ſouſcrivant, qui ſeront à imputer ſur le dernier volume. On ne pourra ſouſcrire pour ces volumes ſéparés que juſqu'au mois de Mai 1774.

Hiſtoire des Plantes de la Guiane françoiſe, rangées ſuivant la méthode ſexuelle; par M. *Fuſée Aublet*, 3 vol. in-4°, où ſe trouvent la deſcription & les figures de 400 plantes qui n'avoient point encore été décrites ni gravées; propoſée par ſouſcription, chez *Didot le jeune.*

Les trois volumes en feuilles reviendront aux Souſcripteurs à la ſomme de 60 liv., en petit papier, dont ils paieront 24 liv. en ſouſcrivant, & 36 en retirant les trois volumes avant la fin de l'année.

Les exemplaires en grand papier ſe paieront 90 liv. par les Souſcripteurs; ſavoir, 36 liv. en ſouſcrivant, 54 liv. en retirant l'exemplaire. La ſouſcription ne ſera ouverte que juſqu'au premier de Juillet 1774.

Dictionnaire raiſonné univerſel de Matiere médicale, par feu M. *de la Beyrie*, D. M. revu & mis en ordre par M. *Goulin*, huit vol. in-8° ſur grand papier royal, avec près de 800 Figures deſſinées par *M. de Garſault*, & gravées par les plus habiles Maîtres; propoſé par ſouſcription, chez *Didot le jeune.*

Ce Dictionnaire eſt celui dont j'ai donné l'extrait dans le Journal du mois d'Août de l'année derniere: on y a joint trois volumes de Figures. Les conditions de la ſouſcription ſont de payer

12 liv. en souscrivant, 60 liv. en retirant l'ouvrage au mois de Juillet, passé lequel tems on ne sera plus admis à souscrire.

Tableau du produit des affinités chymiques, grande feuille gravée, dédiée à M. *de la Moignon de Malesherbes*, par le sieur *Fourcy*, Apothicaire; se vend à Paris, chez *Collard*, Graveur, demeurant chez M. *Auguste*, Marchand Orfevre, rue de la Monnoie, prix 3 liv.

Traité de l'Expérience en général, & principalement dans l'Art de guérir, par M. *Zimmermann*, Docteur-Médecin, traduit de l'allemand par M. *le Febvre*. A Paris, chez *Vincent*, 1774, 3 vol. in-12, prix 9 liv. reliés.

CONCOURS

A la Faculté de Médecine de l'Université de Paris.

La Faculté assemblée le 6 Mars de la présente année, pour porter son jugement sur le mérite des Candidats qui s'étoient présentés au Concours fondé par feu M. de Dieste, Docteur-Régent de ladite Faculté; elle a adjugé unanimement le prix à Maître Augustin Thouret, de Pont-l'Evêque, Docteur en Médecine de l'Université de Caen, qui en conséquence a été admis à faire son cours de licence, pour être promu gratuitement au titre de Docteur-Régent de ladite Faculté.

TABLE.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à MONSIEUR.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien Professeur de Pharmacie de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Académie royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, & de la Société royale d'Agriculture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, ſed temporis filia. *Bagl.*

JUIN 1774.

TOME XLI.



A PARIS,

Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-Libraire, Quai des Auguſtins.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

JUIN 1774.

EXTRAIT.

Traité de l'Expérience en général & en particulier dans l'art de guérir ; par M. GEORGE ZIMMERMANN, *Docteur-Médecin, Membre des Académies de Berlin, de Munich, de Palerme, de Pesaro, des Sociétés de Zurich, de Bâle, de Berne, &c., traduit de l'allemand par M.* LE FEBVRE de V., *Docteur-Médecin, avec cette épigraphe :*

Non ex vulgi opinione, sed ex sano judicio. BACON.

Paris, chez Vincent, 1774, *in-12*, 3 *vol.*

LE mot *expérience* a différentes acceptions dans notre langue : tantôt on l'emploie pour signifier les connoissances

que l'on a acquiſes par un long uſage, & par les réflexions qu'on a faites ſur ce que l'on a vu & obſervé; tantôt on s'en ſert pour exprimer les tentatives qu'on fait pour découvrir les loix des phénomenes de la nature, ou l'action que certains corps exercent les uns ſur les autres. Dans le premier ſens on dit, par exemple, qu'un Médecin a de l'expérience, lorſque, par une longue habitude de voir & d'obſerver des maladies, & par les réflexions qu'il a pu faire ſur ſes obſervations, il a acquis les connoiſſances néceſſaires pour juger ſûrement & promptement de la nature de ces mêmes maladies, de leurs ſuites, & des moyens de les traiter: dans le ſecond, on dit qu'il fait des expériences lorſqu'il applique un remede nouveau pour combattre une maladie qui réſiſte aux remedes uſités. Comme les Médecins les plus âgés ont eu l'occaſion de voir un plus grand nombre de maladies, on ſuppoſe communément qu'ils ont prêté à leurs obſervations toute l'attention, & qu'ils ont fait toutes les réflexions néceſſaires pour acquérir les lumieres dont ils avoient beſoin pour exercer leur profeſſion avec le plus de ſuccès; delà eſt venu l'uſage de meſurer l'expérience d'un Médecin ſur le nombre de ſes années. Mais combien y en a-t-il peu qui aient les talents néceſſaires, ou qui mettent une attention ſuffi-

ſante pour bien obſerver ? Combien peu qui aient le génie propre à lier leurs obſervations, & à en tirer les conſéquences qui en découlent ? C'eſt ce qui a engagé M. Zimmermann à diſtinguer une vraie & une fauſſe expérience. Il traite d'abord de la fauſſe expérience, développe les faux jugements que le peuple porte communément ſur la capacité des Médecins : il remonte à la ſource du penchant qu'il a pour les charlatans & les empiriques. Delà il paſſe à la vraie expérience ; il fait voir qu'elle eſt fondée ſur l'érudition & ſur l'obſervation, mais qu'il n'y a qu'un eſprit juſte & attentif qui puiſſe tirer quelque parti des matériaux que ces deux ſources peuvent lui fournir.

Il traite donc, dans ſon ſecond Livre, de l'érudition & de l'influence qu'elle a ſur l'expérience. Il définit l'érudition du Médecin, *la connoiſſance de ce que les autres Médecins ont obſervé & expérimenté touchant l'art de préſerver le corps humain des maladies auxquelles il eſt expoſé, de connoître ces maladies, de les guérir, ou au moins de les rendre plus ſupportables*. En effet, comme il l'obſerve très-bien, le plus heureux génie ne pourroit apprendre qu'après une longue ſuite d'années à diſcerner les maladies, ſi les écrits des habiles Médecins qui l'ont précédé ne lui avoient tracé les

premiers traits de cette connoiſſance. Le génie peut même quelquefois être nuiſible ſans l'érudition, parce que l'eſprit, livré à lui-même, n'emploie pas toujours ſes forces avec juſteſſe, & qu'il eſt forcé de s'occuper d'abord des obſervations que le haſard lui préſente; que ce n'eſt qu'après en avoir accumulé un grand nombre qu'il peut découvrir un fil pour ſe conduire dans ce labyrinthe.

Mais que de préjugés n'a-t-on pas élevé contre l'érudition? Les empiriques, à qui elle manque, ſe font un devoir de la décrier. Des Médecins peu inſtruits, & peut-être de bonne foi, ont adopté l'opinion des ſucceſſeurs des premiers empiriques, qui croyoient que la différence des climats exigeoit une médecine toute différente; opinion qui bannit néceſſairement toute érudition & toute connoiſſance que nous pourrions tirer des obſervations & de l'expérience des autres; d'où il réſulteroit qu'un Médecin doit créer, pour ainſi dire, une médecine toute nouvelle toutes les fois qu'il change de climat. En convenant qu'en effet le climat, la nature du ſol, la ſituation du lieu, le caractere particulier des habitants, leurs mœurs, leur maniere de vivre peuvent apporter quelque différence dans la nature des maladies, & par conſéquent exigent quelque attention particuliere dans leur trai-

tement, M. Zimmermann fait obſerver que, malgré toutes ces circonſtances, il regne dans le caractere de la plupart des maladies quelque choſe de conſtant & d'uniforme, & que l'avantage des bonnes méthodes & des moyens curatifs eſt par-tout le même. Les maladies aiguës, & par conſéquent les deux tiers des maladies, ont dans preſque tous les pays de l'Europe les mêmes ſymptômes, les mêmes ſignes & la même iſſue que du tems d'Hippocrate. Ce pere de la médecine nous dit même que ſes obſervations ſe trouvoient vraies dans les climats les plus oppoſés.

Après avoir combattu les préjugés contre l'érudition, M. Zimmermann s'attache à en faire voir les avantages, en prouvant que la médecine eſt encore dans ſon enfance par-tout où l'érudition n'a pas porté ſon flambeau, & qu'elle n'eût jamais été réduite en art, ou, ce qui revient au même, qu'elle n'eût jamais eu de principes, ſans les écrits des Médecins qui ont multiplié les obſervations; & que l'expérience du Médecin le plus vieux & le plus occupé n'eût pas été ſuffiſante, parce que nos connoiſſances s'accroiſſent avec tant de lenteur, qu'il faut néceſſairement pluſieurs ſiecles & les travaux de pluſieurs nations pour porter une ſcience quelconque à ſa perfection, ou même pour en perfectionner la plus petite

branche. Ensuite il expose le caractere du savoir du Médecin. Il ne suffit pas qu'un Médecin ait parcouru les ouvrages de tous ceux qui l'ont précédé, il faut qu'il les ait médités profondément, qu'il ait su y démêler le vrai du faux, l'essentiel de ce qui est inutile; car tout n'est pas également profitable, même dans les Ecrivains les plus accrédités. A ce sujet M. Zimmermann parcourt les différents âges de la médecine, il caractérise les Ecrivains qu'ils ont fournis, & indique ce qu'ils ont fait chacun pour les progrès de l'art.

Enfin il fait voir l'influence que l'érudition a sur l'expérience. » L'expérience des » autres, dit-il, est quelquefois plus avan- » tageuse que la nôtre, même dans les cas » que nous avons eu lieu d'observer sou- » vent. Avoir dans la tête la description » d'une maladie d'après les grands Maîtres, » c'est être en état de la reconnoître dans » tous les cas possibles avec plus de discer- » nement que d'après sa propre expérience, » si l'on n'est pas de ces observateurs du » premier ordre, à qui un signe essentiel, » & souvent le moins sensible, ne peut » échapper. Il n'arrive que trop souvent » qu'on ne voit pas si bien avec ses propres » yeux que par ceux d'autrui.... Une ins- » truction complete, laissée par écrit, vaut » donc mieux, en bien des cas, que celle

» qu'on tirera imparfaitement de l'inſpec-
» tion de la choſe même. D'ailleurs les gens
» qui ont vu avec connoiſſance de cauſe,
» nous menent toujours à la vérité par
» les voies les plus courtes. L'habitude de
» voir de la même maniere nous devient
» enſuite, comme à eux, un talent naturel
» qui nous fait arriver directement au but.
» Bacon faiſoit conſiſter la vraie deſtination
» & l'utilité eſſentielle des ſciences dans
» l'abréviation des voies longues & com-
» pliquées de l'expérience.... C'eſt en gé-
» néraliſant les vérités fondamentales qu'on
» parvient à cette abréviation, ou, comme
» le dit M. d'Alembert, en établiſſant le
» principe de ce qui eſt certain dans nos
» connoiſſances, en préſentant les vérités
» générales & fondamentales ſous un ſeul
» point de vue, en rapportant les parties
» de chaque ſcience particuliere à leurs
» chefs principaux, & en évitant dans cette
» analyſe cet air minutieux qui prend les
» branches pour la tige; comme il faut
» éviter auſſi ce prétendu eſprit qui, trop
» occupé de l'univerſalité des choſes, man-
» que tout & brouille tout pour vouloir
» tout embraſſer & tout abréger. L'art de
» fixer les formules générales eſt le ſeul
» talent qui faſſe les grands hommes, & le
» fond de la véritable expérience. Mais ce
» rare talent eſt au moins dû autant à une

» heureuse capacité naturelle, qu'à l'habi-
» tude & à la réflexion jointes ensemble.....
» Il est vrai que la science sans pratique est
» insuffisante ; mais une pratique aveugle a
» cet inconvénient de plus, qu'elle est en-
» core dangereuse. Il faut réunir les deux,
» étudier les livres & les hommes, inter-
» roger les morts & les vivants ; mais l'in-
» terrogation n'est pas l'ouvrage d'un génie
» borné. D'ailleurs l'expérience des autres
» ne nous fournira des regles pour notre
» conduite, qu'autant que nous saurons es-
» timer les raisons de celle qu'ont tenue
» ceux dont nous lisons les ouvrages ; sans
» cela, leurs fautes, qu'il s'agit d'éviter,
» seront des écueils contre lesquels nous
» donnerons dans les mêmes cas. «

Le troisieme Livre est destiné à donner une idée de l'esprit d'observation, & de l'influence qu'il a sur l'expérience. M. Zimmermann appelle *esprit d'observation* l'aptitude à voir chaque objet tel qu'il est, & ce en quoi il peut être plus ou moins utile. L'observation est le résultat de l'usage de cette aptitude. Quant au caractere particulier de cet esprit, il tient le milieu entre le trop de lenteur & le trop d'ardeur. On voit vîte, & on distingue ce qu'on voit, lorsqu'avec une portion convenable d'imagination & d'esprit, celui-ci fixe l'autre sur l'objet qu'il faut examiner. Aussi fait-il con-

fister le plus haut degré d'esprit d'observation dans la vivacité jointe à une tête capable d'une attention profonde & soutenue.

Les plus grands obstacles qui troublent cet esprit d'observation sont, 1° les préjugés, qui font qu'on ne voit jamais que ce qu'on veut voir, ou ce que les autres veulent nous faire voir. 2° Les passions qui s'emparent de toutes les avenues de l'ame se logent dans tous les replis du cœur, & possedent l'homme tout entier. Le desir de voir une chose fait que souvent on la voit par-tout. Il y a des Médecins qui ne voient jamais que certaines maladies : il est facile d'appercevoir par quel verre ils les voient. 3° L'esprit d'observation souffre extrêmement de l'opinion que les effets naturels peuvent être produits par des causes merveilleuses & surnaturelles, & que des effets absolument impossibles peuvent être produits par des causes absurdes. Ce goût pour le faux détruit toujours celui du vrai 4° Il est encore plus troublé par les ignorants qui entourent le plus souvent le malade, qui lui font perdre la confiance qu'il doit à son Médecin.

Pour prouver la nécessité des bonnes observations, M. Zimmermann remarque que la médecine a pris naissance de l'observation, que c'est l'observation seule qui peut la conduire à la perfection ; mais, pour que

les obſervations puiſſent contribuer à cette perfection, il faut qu'elles s'étendent ſur tout ce qui concerne l'art de préſerver l'homme des maladies, de connoître, d'adoucir & de guérir celles dont il eſt attaqué. Elles doivent être faites avec exactitude : cette exactitude conſiſte principalement dans le ſoin qu'il faut avoir de remarquer nombre de petites circonſtances qui échappent aiſément à l'œil de l'obſervateur, & qui cependant ont une influence conſidérable ſur le tout. Hippocrate eſt le vrai modele d'exactitude en fait d'obſervation : il voyoit ce qui échappoit à tous les autres, & ce qu'il voyoit étoit important. Il faut par conſéquent de la patience & de la prudence pour faire de bonnes obſervations. D'un autre côté, il faut que ces obſervations ſoient ſuffiſamment répétées ; c'eſt le meilleur moyen de diſtinguer le faux du vrai, ce qui eſt douteux de ce qui eſt vraiſemblable, ce qui eſt vraiſemblable de ce qui eſt certain. Ces obſervations doivent être vraies ; elles doivent contenir ce que le Médecin a vu, & comme il l'a vu. Ce n'eſt pas la rareté qui fait les bonnes obſervations : un Médecin qui établit par des obſervations exactes la cure des maladies les plus communes, fait beaucoup plus pour la ſociété que celui qui ne s'attache qu'à des obſervations peu fréquentes, précieuſes, il eſt vrai, dans une collection

académique, mais de peu d'ufage dans la pratique. De bonnes obfervations ne doivent pas être mêlées de raifonnements. Il faut écrire les phénomenes qui fe préfentent dans la nature tels qu'on les voit, & non tels qu'on les juge. Pour cet effet, il faut écouter la nature, confidérer ce qu'elle dit avec ordre, remarquer les événements qui peuvent devenir des principes de raifonnement, & fe bien garder de prononcer avant que la nature ait parlé d'une façon claire. Au lieu de foumettre la nature à notre efprit, il faut fe contenter de raconter ce qu'on a vu, & laiffer voir aux autres ce en quoi ils pourront profiter de nos obfervations. Le lecteur peut voir par nos yeux, quand nous lui difons fimplement ce que nous avons vu, au lieu qu'il peut voir faux au travers de nos jugements.

Après avoir indiqué ces caracteres généraux des bonnes obfervations, notre Auteur difcute fi l'on doit préférer les obfervations générales, comme le vouloit Sydenham, aux obfervations particulieres, que Freind regardoit comme les feules effentielles, & il conclut que les unes & les autres font néceffaires. » Dans les hiftoires générales des maladies, dit-il, on voit fe » ranger, comme de foi-même, ce qui eft » commun à plufieurs fujets, ou l'on voit » la maladie felon les phénomenes les plus

» généraux, & les méthodes curatives qui
» y répondent le mieux. Dans les histoires
» particulieres on donne le détail de ce
» qui s'éloigne de cette regle commune,
» sur-tout des diverses complications, &
» en général toute maladie accompagnée
» d'accidents extraordinaires, ou guérie
» d'une maniere extraordinaire. «

L'objet essentiel des observations dans les maladies sont les phénomenes: ces phénomenes sont, 1° les symptômes, c'est-à-dire tous les changements particuliers qui arrivent au corps & qui different de l'état de santé, pourvu qu'ils tombent sous les sens; 2° les signes, ou tout ce qui nous instruit de l'état d'une maladie, ou passé ou présent, de ses changements & de sa terminaison : les derniers constituent proprement ce qu'on appelle pronostic, ou l'art de prédire les événemens dans les maladies; art utile, mais difficile & plein de danger. Ces derniers signes doivent toujours être fondés sur la connoissance de la vraie nature de la maladie; connoissance qu'il est quelquefois presque impossible d'acquérir, comme le prouvent plusieurs observations que notre Auteur cite, entr'autres celles que Boerhaave a faites sur les maladies qui terminerent les jours du Baron de Wasnaer, Amiral de Hollande, & du Comte de Saint-Auban. Mais les plus impor-

tants sont ceux qui font connoître les crises & leurs véritables caracteres.

Cette observation des signes étant de la plus grande importance, M. Zimmermann a cru devoir en traiter dans le plus grand détail ; & il a consacré tout son quatrieme Livre à l'observation des signes pris des principaux phénomenes de l'économie animale. Il parcourt dans autant de chapitres ceux que le pouls peut fournir, ceux qu'on tire de la respiration, ceux que procurent les urines, enfin ceux que peuvent présenter, tant l'ensemble du corps & les différentes positions de ses parties, que les dispositions de l'esprit ; & il entre à ce sujet dans des détails dans lesquels il est impossible de le suivre lorsqu'on est forcé de se renfermer dans les bornes étroites d'une analyse.

L'art d'observer, sans celui de raisonner comme il faut d'après les phénomenes, deviendroit absolument inutile au Médecin ; il faut que l'esprit d'observaton soit aidé du génie : celui-là remarque ce qui tombe sous les sens, celui-ci voit la liaison des vérités générales ; c'est pour cela que M. Zimmermann traite du génie dans son quatrieme Livres. Il distingue trois especes de génie, 1° celui qui demande plus d'imagination que d'esprit, c'est celui des Peintres & des Poëtes ; 2° celui qui demande plus d'intel-

ligence que d'imagination, c'est celui des Physiciens & des Mathématiciens; 3.e celui qui demande autant d'intelligence que d'imagination, c'est celui des Politiques, des Généraux d'armées & des Médecins. Pour nous arrêter à ce dernier, on peut dire que la médecine n'est à la rigueur que l'art de considérer rapidement un grand nombre d'événemens présentés au hasard, d'en saisir la liaison, de tirer delà des conséquences lumineuses, & de passer ainsi du connu à l'inconnu. Les plaintes du malade sont ce qui est connu; les changemens internes que son corps a éprouvés, & l'art d'en rétablir l'ordre sont ce qui est inconnu. L'art de lier cette infinité de cas possibles est ce qui fait le génie du Médecin. Plus ce génie est grand, mieux il peut saisir avec pénétration la ressemblance des cas, les comparer avec finesse, en former la liaison & les approfondir. Cette faculté devient un talent qui passe, pour ainsi dire, en instinct, & qui est d'autant moins apperçu qu'il est plus étendu. Tout cela nous fait voir combien le génie est nécessaire dans la pratique de la médecine, & combien sont mal fondés ceux qui ne font consister la médecine que dans un certain nombre de recettes & de formules. Ces ignorants ne sont pas en état de comprendre que les difficultés que l'on rencontre tous les jours

dans cet art ſont infiniment au-deſſus d'un eſprit médiocre, qu'un vrai génie ne peut quelquefois les démêler, & qu'il faut une pénétration infinie pour diſcerner & diſtinguer tant d'effets compliqués de cauſes qui ſont très-ſouvent preſque impénétrables.

La meilleure méthode que l'homme de génie puiſſe ſuivre pour ſe guider dans ce labyrinthe eſt la comparaiſon des différentes obſervations qu'il a pu recueillir; leur analogie lui facilitera les moyens d'en tirer des inductions qui le conduiront à la découverte des cauſes, &, en comparant ces cauſes avec les effets, il pourra trouver les méthodes qu'il doit ſuivre pour conſerver la ſanté, guérir les maladies, ou du moins les adoucir, s'il ne peut pas eſpérer de les détruire : cela conduit naturellement notre Auteur à traiter de la recherche des cauſes. D'abord il examine les abus que l'on commet le plus communément à cet égard; & il s'attache ſur-tout à démêler la ſource des faux jugemens que le public a coutume de porter ſur la conduite des Médecins dans le traitement des maladies; enſuite il expoſe la maniere d'approfondir ces cauſes. » Le » Médecin, dit-il, parvient à la connoiſ» ſance des cauſes en conſidérant d'abord » quel pouvoit être l'état du corps avant la » maladie, & quel eſt ſon état actuel de» puis que les cauſes morbifiques ont agi

» ſur lui.... Les changemens ſenſibles nous » font déjà préſumer les cauſes en général ; » nos obſervations & celles des autres nous » apprennent combien chacune des cauſes » probables peut avoir contribué à pro- » duire ce changement. Nous demandons » s'il eſt arrivé quelque choſe de sembla- » ble à ce que nous préſumons ; ſi cela eſt, » nous concluons à l'effet actuel par le rap- » port de la cauſe à l'effet. Dès que nous » appercevons une ou pluſieurs cauſes ca- » pables de produire la maladie actuelle, » nous conſidérons alors ces cauſes en elles- » mêmes par rapport à leur puiſſance, & » par-là nous jugeons de tout ce qu'elles » ont produit & peuvent encore produire. » Si la maladie répond aux effets que nous » voyons pouvoir réſulter de l'énergie de » ces cauſes, nous connoiſſons alors la ma- » ladie.

» Le Médecin, ajoute-t-il, doit dimi- » nuer autant qu'il eſt poſſible le nombre » des effets qu'il faut expliquer ; cela ſe » fait en ſimplifiant & réduiſant pluſieurs » ſymptômes à ce qui leur eſt de plus com- » mun. Plus on avance dans cette réduc- » tion, & plus ce qu'il y a d'accidentel ſe » diſtingue de ce qu'il y a de conſtant & » d'eſſentiel, plus on approche auſſi de la » cauſe cherchée..... « Et un peu plus bas : » L'eſprit d'obſervation ne détermine pas

» entiérement la difference qu'il y a entre
» ce qui est essentiel & ce qui ne l'est pas,
» parce qu'il faut aussi quelquefois trouver
» les causes des symptômes non essentiels
» avant de savoir qu'ils sont tels. Ces causes
» se trouvent en examinant si le symptôme
» présent vient de l'essence de la maladie,
» ou d'une cause qui n'est pas inséparable
» de la maladie. On connoît le symptôme
» présent & essentiel en considérant toutes
» les forces de la maladie ; & l'on voit
» qu'il vient d'une cause qui n'en est pas
» inséparable, en considérant toutes les
» autres circonstances. On peut aussi ré-
» duire les causes & les simplifier à certain
» degré, parce que les maladies, différentes
» par rapport aux sieges où elles se fixent,
» peuvent être les mêmes quant à leur na-
» ture, vu que la même cause fait sentir sa
» puissance, tantôt à une partie, tantôt à
» une autre, & qu'ainsi elle ne dérange pas
» toujours les mêmes fonctions..... Des
» effets très-composés, & qui viennent de
» différentes causes, se décomposent & s'a-
» nalysent dès qu'on cherche avec appli-
» cation la liaison de ces effets avec leurs
» causes, & la liaison que ces causes peu-
» vent avoir entr'elles. «

Après avoir tracé la méthode la plus sûre pour parvenir à la connoissance des causes des maladies, M. Zimmermann considere

plus particuliérement ces causes, leur diversité, la puissance qu'elles ont naturellement, ou qu'elles peuvent avoir accidentellement sur le corps humain ; & , comme la connoissance des causes éloignées mene nécessairement à celle des causes prochaines, c'est de celles là dont il a cru devoir traiter dans le plus grand détail. Il traite donc de l'air, des alimens, de la boisson, du mouvement & du repos, des excrétions, des passions de l'ame, c'est-à-dire de ce que les Pathologistes désignent par le nom de *six choses non naturelles*, considérées comme choses éloignées des maladies ; il y a joint un chapitre sur la contention d'esprit, & un autre sur plusieurs choses qu'on ne comprend pas communément parmi les six choses non naturelles, comme les vêtemens, les bains, les odeurs. Il ne se contente pas, comme on fait dans la plupart des livres de pathologie, de déduire les effets de ces différentes causes *à priori*, il les estime d'après toutes les observations qu'on a faites jusqu'ici touchant leur action dans les différentes circonstances où elle est la plus évidente. Ainsi, en traitant de l'action de l'air, par exemple, il rapporte toutes les observations que les Médecins, les voyageurs, les Historiens mêmes nous ont transmises sur les maladies que les vicissitudes de l'atmosphere ont coutume de produire dans les

climats où elles ſont les plus marquées ; & à cet égard cette partie de ſon ouvrage, qui en fait plus du tiers, doit être regardée comme un excellent Traité de pathologie.

Mais, indépendamment de ces cauſes, qui ſont extérieures au corps, il en eſt d'autres qui lui ſont inhérentes, & qu'on peut regarder comme des cauſes éloignées des maladies ; telle eſt la conſtitution particuliere à chaque individu : conſtitution qui varie ſelon l'âge, le ſexe, le tempérament, &c. En conſéquence M. Zimmermann parcourt les différentes maladies auxquelles on eſt expoſé dans les différents âges, celles qui affectent chaque ſexe en particulier, celles auxquelles expoſe une idioſyncraſie particuliere : il en rapporte un grand nombre d'exemples ; &, à ce ſujet, il traite des antipathies, & ſur-tout des antipathies acquiſes, ou de celles qui ont leur ſource dans une impreſſion vive qui a frappé l'ame dans un tems où elle ne pouvoit pas réfléchir. Il paſſe enſuite aux cauſes éloignées des maladies dont la raiſon eſt dans la conſtitution vicieuſe du corps ; telle eſt celle que les peres, affectés d'une maladie, tranſmettent à leurs enfans : conſtitution qui les diſpoſe aux mêmes maladies, qu'on appelle, pour cette raiſon, *maladies héréditaires*. Il exiſte outre cela des vices particuliers dans une partie déterminée, qui fait

que cette partie eſt plutôt & plus vivement affectée toutes les fois que le corps eſt expoſé à l'action de certaines cauſes. M. Zimmermann prétend qu'on peut reconnoître cette partie par l'effet que produiſent certaines émotions. » Ceux qui ont les yeux » foibles me font appercevoir, dit-il, au- » tour de cet organe un rouge foncé qui y » vient ſubitement après quelque émotion. » Après un ſemblable mouvement, je re- » marque de grandes douleurs de dents à » ceux qui ont les dents mauvaiſes; une » oppreſſion & une toux violente à ceux » qui ont la poitrine délicate; des envies » de vomir ou des crampes cruelles à l'eſ- » tomac à ceux qui ont l'eſtomac foible; » des coliques les plus violentes, ou des » ſelles qui continuent tout le jour dans » ceux qui ont les inteſtins très-foibles; des » ſpaſmes de la veſſie très-douloureux, ou » des urines abondantes dans ceux qui ont » ce viſcere trop foible, & même tous » ces ſymptômes paroître ſubitement. Les » femmes qui ſont toujours incommodées » de fleurs-blanches reſſentent, à chaque » émotion un peu vive, de très-grandes » douleurs aux reins : ceux qui avoient » long-tems auparavant des douleurs arthri- » tiques en éprouvent les récidives après » de pareils mouvemens; & ceux qui ſont » ſujets aux convulſions me font voir dans

» les mêmes circonſtances un tremblement
» violent par tout les membres, accom-
» pagné de cris & de ſanglots. «

M. Zimmermann compte encore parmi les cauſes inhérentes au corps la foibleſſe naturelle ou acquiſe du ſyſtême nerveux, & la diſpoſition particuliere que laiſſent après elles les grandes maladies. Il termine ſon ouvrage par l'examen des forces que la nature peut oppoſer d'elle-même aux cauſes nuiſibles à la ſanté.

Je ne doute pas que cet ouvrage ne reçoive en France le même accueil qu'il a éprouvé en Allemagne : les gens du monde y trouveront un excellent préſervatif contre l'empiriſme & le charlataniſme; ils y apprendront à diſtinguer le vrai Médecin, l'homme de génie, de ces routiniers aveugles qui font de la médecine un vil métier. Les Médecins apprendront à mieux connoître les ſources où ils doivent puiſer les connoiſſances qui leur ſont néceſſaires, & le moyen d'acquérir la véritable expérience, celle qui peut les mettre en état d'être véritablement utiles à leurs concitoyens. La traduction nous a paru faite avec ſoin, & le Traducteur a ſouvent ajouté au texte des notes qui ſervent à en développer l'eſprit, ou à corriger quelques idées peu exactes qui avoient échappé à M. Zimmermann. Il a fait plus, il a démontré, dans une intro-

duction très-ſavante, qu'Hippocrate avoit répandu dans ſes ouvrages la plupart des préceptes que M. Zimmermann a développés d'une maniere ſi lumineuſe. Cette introduction nous a paru mériter ſur-tout l'attention du lecteur par l'art avec lequel M. le Febvre a ſu compoſer de morceaux épars dans les nombreux ouvrages du Pere de la médecine un ſyſtême ſuivi, dont toutes les parties paroiſſent ſe prêter une lumiere réciproque, & jetter le plus grand jour ſur la doctrine de ce grand homme.

LETTRE

De M. BALME, *Médecin au Puy en Velay, à M.* LAFOSSE, *Docteur-Médecin de Montpellier, & de l'Académie des Sciences; contenant quelques Obſervations qui peuvent être de quelqu'utilité aux jeunes Praticiens:*

Dices heu! . . . .
Quæ mens eſt hodie, cur eadem non puero fuit?
HORAT. Od. IX, Lib. IV.

MONSIEUR,

L'amitié qui nous uniſſoit ſi étroitement pendant le cours de nos études dans notre célebre Faculté me fait eſpérer que vous recevrez favorablement cette Lettre; elle contient

contient des obſervations qui me ſont précieuſes, j'oſerois même dire qu'elles ſont nouvelles ; j'ai lieu de croire que par ces motifs elles vous ſeront intéreſſantes.

Rappellez-vous, mon cher Confrere, le ſujet de la plupart de nos converſations à la ſuite de nos études particulieres : ſinguliérement flattés de notre application, nous étions dans une ſécurité entiere ſur l'avenir de la pratique de la médecine. Notre confiance dirigée par nos Maîtres étoit vouée aux avis des illuſtres Obſervateurs, des bons Praticiens ; les fautes, comme les revers, dont nous étions témoins dans la pratique, nous paroiſſoient devoir être toujours prévenus, ſoit par notre application conſtante à ſuivre la nature (doctrine qui, à cette époque, avoit plus d'un oppoſant) ſoit par notre attention à fouiller dans les immenſes recueils d'obſervations, perſuadés d'y trouver les remedes effectifs & ſalutaires pour le malade que nous voyions ſuccomber ; en un mot, vous le ſavez, notre confiance étoit celle du fils de Dédale, lorſqu'il prit des mains de ſon pere les ailes artificielles, ignorant le péril où ſon inexpérience l'entraînoit.

Me trouvant enfin engagé dans la route pénible & périlleuſe de la pratique, je ne pouvois me perſuader, après quelques premiers ſuccès, de trouver des maladies que

je ne puſſe guérir ou pallier. Je ne diſſimule pas que je me croyois parfaitement à l'abri de toute faute & de toute ſurpriſe : décidé par goût à l'état de Médecin, je ne connoiſſois que le bien qui peut être le fruit de la plus vive émulation ; nautonier imprudent, je voguois avec ardeur & ſans expérience ſur une mer immenſe, fameuſe & terrible par les naufrages. En effet, les malheurs & les écueils qui me menaçoient ne tarderent pas à ſe montrer : je cherche, je demande des ſecours, j'interroge ceux qui m'ont tant promis : vain eſpoir ! Je ne trouve que des ſourds & des muets ; je gémis de ma préſomption, & de mon aveugle déférence aux autorités qui avoient ſervilement captivé ma crédulité. Combien de fois ne m'eſt-il pas arrivé, dans le ſilence du cabinet, de leur reprocher cette faſtueuſe oſtentation de leurs ſuccès ? Vainement je cherchois parmi un grand nombre de ces Obſervateurs quelques exemples malheureux qui puſſent en quelque façon me conſoler ou pardonner à mon inexpérience : ſi je trouvois des cures manquées, des traitemens inutiles, des événemens ſiniſtres, je voyois tout de ſuite la juſtification de l'Artiſte ; il étoit toujours irréprochable, & le terme de l'art étoit marqué.

On conçoit ſans peine quelle devoit être ma ſituation, & combien grande étoit en

effet ma perplexité, aux premiers revers de ma pratique. Le clinquant des Théoriciens n'avoit pu m'éblouir; ce n'étoit pas dans leurs ſubtiles & infinies explications que je cherchois ma tranquillité, le lit des malades m'avoit déjà aſſez inſtruit de leur peu de valeur. Je voulois un maître qui m'inſtruisît de ſes malheurs comme de ſes ſuccès; j'eus recours à Hippocrate. Je vous l'avoue, c'eſt de lui que j'ai le plus eſpéré, & de qui j'ai reçu le plus : je le trouvois en effet tel que je le déſirois : je ne vis point dans les ouvrages de ce grand homme ce ton dogmatique & affirmatif qui vous aſſure des ſuccès ſans nombre & toujours ſoutenus ; qui s'applique à juſtifier ſes démarches, fuſſent-elles les plus fauſſes & les plus abſurdes; c'eſt toujours un ami qui vous inſtruit avec candeur des dangers infinis auxquels vous devez vous attendre dans les exemples malheureux qu'il vous préſente; auſſi grand, auſſi ſublime quand il ſemble vous faire juge des déterminaiſons ſiniſtres des maladies qu'il traitoit, & de ſon défaut apparent de prévoyance, comme quand il prédit avec certitude de ces événemens heureux qui laiſſent notre imagination étonnée d'un ſavoir ſi profond & d'une pénétration ſi extraordinaire.

Mais combien d'Artiſtes ont ſuivi l'exemple de ce grand homme? Les uns, comme

Galien, ſont toujours occupés à s'applaudir; d'autres, comme Sydenham, ne ceſſent de me dire, faites comme nous & vous guérirez; d'autres enfin, comme Boerhaave, ne le cédant point à Galien pour l'explication de tous les effets comme des cauſes des maladies, me préſentent des remedes qui doivent être toujours effectifs. Houllier, Duret, Balliou, Stahl, & quelques autres, en bien petit nombre, peuvent être exceptés; & on auroit encore droit de leur faire quelques reproches. Mais, me direz-vous, il eſt des Médecins célebres qui n'ont pas laiſſé ignorer les terminaiſons ſiniſtres des maladies; jaloux de vous prémunir, ils ont pris le flambeau de l'anatomie pour vous conduire & vous convaincre. Je l'avoue, leurs travaux méritent les plus grands éloges & notre reconnoiſſance; mais je dirai auſſi, quel profit peut retirer un jeune Artiſte des collections de Bonnet, de Morgagni, & de tant d'autres? Je ne vois dans ces fameux ouvrages que la juſtification des procédés des Artiſtes, un moyen inévitable d'inſpirer au jeune Médecin la plus timide & la plus dangereuſe appréhenſion, & enfin des ſecours pour accréditer des opinions particulieres. A Dieu ne plaiſe que je doute cependant de leur utilité; le Praticien en retire des avantages réels: mais ce n'eſt qu'après avoir fait des fautes

qu'il peut en profiter ; jeune, il croit tout, vieux il en juge, & ce n'eſt qu'alors que cette étude lui devient fructueuſe.

Que les premiers pas que le jeune Artiſte fait dans la pratique de la médecine ſont dangereux, & bien plus déciſifs qu'on ne penſe ! Il entreprend ce long & périlleux voyage, ſans autre précaution que ſon étude, peu fortifiée encore, & ſa confiance abſolue aux Maîtres qu'il s'eſt choiſi. On lui a toujours promis, *vous guérirez ;* cent bouches n'ont ceſſé de lui répéter, *tel remede guérit telle maladie ; ſi ce remede ne réuſſit point, il en eſt tel autre qui ne peut manquer.* La chymie, la botanique ſemblent lui offrir des tréſors inépuiſables qui doivent prévenir, ce ſemble, ſes recherches particulieres ; les recueils volumineux d'obſervations faites par des Médecins célebres, le raſſurent contre tous les revers qui paroiſſent le menacer.... Mais plus ſon application a été grande, plus ſa confiance a été abſolue, & plus vivement il reſſent les premieres ſecouſſes des ſuites de ſon inexpérience ; d'où il en réſulte deux effets également nuiſibles : ou bien le dégoût de l'art, & quelque choſe de moins que l'eſtime pour ſes guides ; ou bien, devenant inſenſible à des malheurs trop ſouvent répétés, il entre dans une bien dangereuſe ſécurité, qui lui fait attribuer à l'art ce qui

n'eſt que la faute de l'Artiſte, je veux dire de ſes maîtres & de lui-même.

Par ce que je viens de dire je crois montrer un abus conſidérable dans l'art de guérir. Bien d'autres avant moi, direz-vous, l'ont reconnu, & en ont montré de bien plus nuiſibles : Sydenham & Baglivi ne ſe ſont pas oubliés à propoſer des ſujets de réforme ; mais je leur ferai à mon tour le reproche de n'avoir pas montré l'exemple qu'ils exigeoient des autres, principalement dans ce point-ci. Le moyen que je propoſe pour remédier à cet abus ſera ſans doute rebuté ou négligé comme tant d'autres, bien plus utiles encore ſi l'on veut ; mais n'importe, je montre l'exemple, je ne le crois point indigne d'être ſuivi ; vous en jugerez, mon cher Confrere, peut-être trop favorablement. Si cette lettre eſt inſérée dans le Journal de médecine, je me féliciterai encore d'une approbation qui me dédommagera de celles qui me ſeront refuſées .... *Magna voluiſſe ſat eſt.*

Vous prévoyez déjà que mon intention n'eſt pas d'augmenter la ſécurité des jeunes Artiſtes ; en général les ouvrages des Médecins ne réuſſiſſent que trop bien en cela ; je veux, au contraire, lui ſubſtituer la défiance néceſſaire dans l'exercice de notre profeſſion ; c'eſt cette défiance utile dont je veux parler qui augmente l'émulation, qui pré-

vient les écarts & les fautes que la dangereuse sécurité, ou une routine accréditée, ou un empirisme plus blâmable encore, ne cessent de multiplier. A cet effet je présente quelques exemples d'un commencement de pratique dont mon cœur a eu à souffrir, & dont le souvenir a prévenu dans la suite de grandes méprises, ou des inattentions aussi dangereuses. Je ne rougirai jamais des aveux que je fais; j'aime mon état, je l'étudie par goût, je l'exerce avec zele dans une ville assez considérable, & je ne crois point manquer à l'estime & à la confiance dont on m'honore, en publiant, pour le seul bien de l'humanité, pour les progrès de l'art & à l'avantage de mes Confreres, des malheurs auxquels peut-être j'aurois ou je n'aurois pu obvier, mais que j'aurois pu prévoir, ou desquels j'aurois dû me garantir avec plus de circonspection. Je ne demande aucune justification; je serai entiérement satisfait si on applaudit à mes intentions; d'ailleurs, je ne crains aucune critique, de quelque espece qu'elle soit; & je serois plus flatté qu'offensé d'apprendre qu'on a regardé ces observations, comme disoit Asclépiade des Epidémies d'Hippocrate, qu'il appelloit *une longue méditation sur la mort*; j'en conclurai que j'ai atteint le but que je me proposois.

Mais on peut & on doit avouer de bonne

ſoi qu'on peut être autant utile dans ſon état, par l'expoſition naïve & vraie de ſes fautes, que par des relations toujours ſoutenues & toujours répetées de ſes ſuccès. J'oſe avancer encore que ſi chaque Médecin s'obligeoit à faire ainſi un aveu qui ne doit rien coûter à une ame bien intentionnée & bien philoſophe, il pourroit en réſulter un corps d'obſervations qui, bien choiſies, bien vues, bien placées, ſeroient d'une utilité & feroient un bien difficile à apprécier; & je penſe que le public, qui n'eſt pas toujours dupe de nos faſtueuſes annonces, ne verroit pas ſans une vraie ſatisfaction un moyen nouveau que nous prenons pour la perfection de notre art; moyen, faudra-t-il l'avouer, dont il n'a garde du ſoupçonner notre amour-propre.

Je ſuis bien aiſe de prévenir le lecteur que, dans les obſervations que je donne, n'ayant pas été toujours le ſeul Médecin appellé, ce n'eſt pas toujours moi qui ai fait le bien ou le mal; mais je dirai mes fautes avec la même vérité que celles dont j'ai été le témoin, & je demande la permiſſion de ne point nommer, ſoit les ſujets d'obſervation, ſoit les Médecins qui y ont eu quelque part. Ce dont je me charge, eſt d'en aſſurer & d'en prouver, au beſoin, l'authenticité. Chaque obſervation ſera ſuivie

d'une petite réflexion, dont on fera le cas qu'on jugera à propos. Je commence.

Infandum (artis amor) jubes renovare dolorem.

PREMIERE OBSERVATION. M. B***, âgé d'environ trente-cinq ans, d'un tempérament vif, sensible, entre le bilieux & le sanguin, mais délicat, c'est-à-dire affecté des moindres excès, dont la poitrine ressentoit presque toujours l'effort, après quelques petites fêtes bourgeoises, fut saisi d'un frisson, mal de tête & accablement; le pouls est fort, plein, la peau un peu seche, le visage rouge: il est mis à la diete, saigné au bras, & prend un ou deux lavemens émolliens; sa tisane est rafraîchissante & relâchante. Le lendemain tous les symptômes ont diminué, le pouls n'annonce pas un grand état de fievre; on redonne les lavemens ordinaires, la tisane est continuée, & je me propose de le purger le jour suivant; mais vers les dix heures du soir, l'ayant quitté à huit en bon état, je suis appellé en grande hâte: le pouls est dur, vif & serré, la bouche aride, le visage allumé, un point de côté violent vient de se déclarer, la toux est précipitée & fatigante, les crachats un peu noirs & glaireux, sans la moindre trace de sang. J'ordonne tout de suite une saignée du bras du côté affecté, qui présente un sang excessivement coenneux; fomentations émollientes

ſur le côté, lavemens, loochs, tiſanes pectorales & adouciſſantes : les urines, auparavant claires & comme naturelles, deviennent rouges, ſans ſédiment; la nuit ſe ſoutient douloureuſement ſans aucune diminution de ſymptômes, ainſi que la journée ſuivante, où l'on voit les crachats noircir de plus en plus, le pouls ſe ſoutenir vif & ſerré, les ſelles ſe montrer griſâtres après les lavemens. Dans cet intervalle, je regarde le malade à une certaine diſtance, & je lui trouve la figure changée, comme cadavéreuſe ; je ſuis ſurpris & comme étourdi de ce mal. On appelle un autre Médecin; on revient à une ſeconde ſaignée au bras, même couenne du ſang: on fait des embrocations ſur le côté, le délire s'annonce; on craint l'engorgement du cerveau, ſaignée à la jugulaire ; les ſymptômes deviennent plus graves, le ventre ſe météoriſe, les urines diminuent, le pouls devient plus convulſif, les crachats ſont ſupprimés, la ſueur a pris la place ; le délire ceſſe, le malade n'en eſt pas mieux : au bout de trois heures le délire revient, les ſymptômes funeſtes ſe développent avec rapidité, & le malade meurt le cinquieme jour, à dix heures du matin.

RÉFLEXION. Cette maladie étoit-elle mortelle de ſa nature ? auroit-on pu prévoir & prévenir le danger ? Elle paroît de-

voir rentrer dans la classe des fievres dont parlent MM. Quesnay & de Haen (*Traité des fievres*, cap. 4, part. 2 ... *Rat. med.* cap. 2. part. 2.) Le malade, avec une constitution délicate ou maladive, facilitoit la génération de ce délétere gangréneux ou purulent qui rouloit, comme on dit, dans le sang ou dans la masse des humeurs, ou mieux dans les départemens du tissu cellulaire. La nature, privée sans doute depuis quelque tems de quelque évacuation salutaire & indispensable, fit un effort, sollicita cette fievre; le Médecin resta dans l'inaction, le spasme se mit de la partie, & la matiere morbifique fut déposée sur le poumon, *errore loci*; le délétere fit tous les ravages, & le malade périt. Aurois-je pu prévoir dès le commencement le danger & l'issue, y obvier par plusieurs vésicatioires appliqués dès l'apparition du mal? car la saignée, les purgatifs, &c. & toute espece d'altérans ne pouvoient avoir aucune prise sur cette humeur; il falloit en un mot connoître l'existence de ce délétere & le déterminer à l'extérieur. Etoit-ce le seul moyen, la véritable indication? ...

IIe Obs. F. P***, âgé de cinquante ans ou environ, après avoir souffert des coliques fort vives, me fait appeller au bout de vingt-quatre heures. On me détaille une longue suite de remedes que le malade a

déjà pris, & que l'on donne en pareille occasion. Le pouls est petit, serré, le visage ne me paroît pas bien changé : le malade souffre moins, mais il y a des moments où les douleurs sont excessives, le ventre est mou, comme rentré & sans douleur. J'ordonne une boisson relâchante & tempérante ; je recommande un bain domestique, mais un peu chaud, & avec les précautions convenables. Je me retire : on prépare le tout, on y plonge le malade ; mais on le retire bien vîte, à cause d'une foiblesse qui survient : remis dans son lit, il meurt. Le Chirurgien me rapporte avoir visité le cadavre, & avoir trouvé dans le côté droit une hernie inguinale sphacélée.

RÉFLEXION. Cette observation démontre un manque d'attention de ma part, & ma négligence à m'informer de tout, à verifier tout ; j'aurois connu le danger : je n'aurois point compromis l'art ni l'Artiste à des reproches justement mérités. Ces cas ne sont pas rares, pourroit-on dire ; mais ils veulent être rapportés de bonne foi.

IIIe OBS. M. B***, âgé de vingt-cinq ans, d'un bon tempérament, & marié depuis trois ou quatre mois, est attaqué d'une fievre que les symptômes caractérisent fievre putride ordinaire ; le mal se soutient avec assez de vigueur. Au sixieme ou au septieme jour on fait une consultation : on

craint les engorgements ſanguins à la tête; d'un autre côté, on demande de laiſſer les forces à la nature. Le plus grand nombre l'emporte : on ſaigne le malade pour la troiſieme, quatrieme, cinquieme fois, & toujours crainte d'engorgement ; la fievre ſe ſoutient, & on s'apperçoit d'une petite tumeur dans la bouche, à la mâchoire ſupérieure, au-deſſus des canines & des premieres molaires ; la tumeur augmente, s'étend & devient gangréneuſe : on arrache une dent, puis deux, & puis une troiſieme : on fait des inciſions, les ſpiritueux ne ſont pas oubliés ; on diſſeque les gencives, on emporte tout ce qu'on peut emporter. Le quinquina eſt employé ſur la fin, tant intérieurement qu'extérieurement ; la fievre acquiert le plus mauvais caractere, & le malade meurt après des ſouffrances infinies.

RE'FLEXION. La nature, laiſſée à elle-même, auroit pu déterminer le dépôt dans une partie moins eſſentielle ; le ſpaſme qui prit le deſſus n'auroit pas donné à l'humeur morbifique toute la malignité dont les effets furent funeſtes. Les véſicatoires auroient pu être ſubſtitués avantageuſement aux ſaignées : d'ailleurs le traitement de la tumeur eſt on ne peut pas plus manqué ; les dépôts gangréneux à la ſuite de fievres critiques ne demandent pas d'être traités ainſi. M. Queſnay, dans ſon excellent *Traité de la*

Gangrene, & dans son *Traité des Fievres*, a donné une méthode plus sûre & des moyens curatifs moins douloureux, que chaque Médecin ne devroit point ignorer.

IVe Obs. La veuve P***, âgée d'environ soixante ans, se plaint de mal-aise, de dégoût ; elle ressent quelques frissons, douleur aux reins, mais supportable ; le pouls un peu fiévreux. Je la mets à la diete, j'ordonne un vomitif qui fait bien : elle est purgée le lendemain ; la plupart des symptômes ont disparu : elle est bien, à un peu de dégoût près ; elle est mise au régime, & à l'usage de quelques bouillons légérement toniques & un peu laxatifs. Au bout de quatre ou cinq jours elle se plaint d'une douleur vive dans l'aîne, avec tumeur : je conseille la visite d'un Chirurgien habile ; une honte mal placée la retient deux jours ou trois ; enfin, pressée par la douleur, le Chirurgien la visite, & il découvre dans l'aîne gauche une tumeur gangrénée qui n'est point une hernie. Il emporte tout ce qui est gangréné : le lendemain le mal a fait plus de progrès & de ravages ; nouvelles incisions, nouvelles extirpations : le quinquina est administré intérieurement & extérieurement ; on cherche à soutenir les forces, qui pourtant diminuent chaque jour, & la malade meurt au bout de dix à douze jours du développement de la tumeur.

RÉFLEXION. Si cette tumeur n'avoit pas été traitée par un Chirurgien éclairé, j'aurois pu ſoupçonner une mauvaiſe manœuvre ; mais il me paroît qu'il n'a rien à ſe reprocher : je doute qu'il y eût de ma faute. Cette obſervation confirme ce que j'ai déjà dit du ſentiment de MM. Queſnay & de Haen ; cette humeur, préparée de loin, rouloit dans le tiſſu cellulaire, & je crois qu'il n'y auroit eu que l'application de quelque cautere avant la déclaration du mal, qui auroit pu prévenir cet accident ſiniſtre. Un exemple ſemblable ſe montre dans Hippocrate (*neuvieme malade, Lib. I, Epid.*) Mais à quels ſignes reconnoître cette humeur, ou ce délétere roulant ? & comment nous déterminer à agir avant le développement ou dès le commencement du mal ?...... *Latet anguis in herbâ.*

OBS. V. F. L. âgé d'environ ſoixante ans, maigre, ſec & d'une aſſez bonne ſanté, d'une profeſſion fort pénible & très-rude, eſt attaqué d'une fievre putride, dont les ſymptômes n'avoient rien de dangereux : quelques laxatifs, qui firent bien, me parurent devoir ſuffire dans le commencement, & je crus ne devoir rien précipiter dans le traitement ; la fievre ſe ſoutenoit pourtant, mais avec un ſymptôme qui m'inquiétoit un peu, quoiqu'il me parût pouvoir l'attribuer à la fatigue & à l'épui-

ſement, ſuites de ſon travail ; je lui trouvai la figure extrêmement défaite. Je ſuis appellé précipitamment dans la nuit du cinq au ſix de la maladie : le malade ſe plaint d'une douleur vive au côté ; le pouls eſt dur, la reſpiration pénible, la toux précipitée, & l'expectoration ſanglante, glaireuſe & laborieuſe ; point d'erreur dans le régime, rien abſolument à quoi l'on puiſſe attribuer le changement fâcheux. Je fais ſaigner le malade ſur l'heure au bras du côté affecté ; je preſcris un lavement & des fomentations ſur l'endroit douloureux ; je me retire. La nuit fut toujours inquiete, ſouffrante, on profite de ces moments pour lui donner les ſecours de la religion. Je reviens le matin, ſix heures après ma viſite de nuit ; le malade dictoit ſes volontés : le bruit que je fais en entrant lui fait demander *qui eſt-ce ?* Je réponds ; il s'écrie : *Ha ! Monſieur, que je ſuis mal !* J'ouvre le rideau, & il expire.

RE'FLEXION. Cette maladie conſerva le même type & eut la même terminaiſon que celles des obſervations I & IV. Ai-je trop négligé d'agir dans cette maladie, comme dans les autres ? Ce ſymptôme qui m'inquiétoit, devoit-il me déterminer à agir ? Eſt-ce une métaſtaſe ? Si j'avois tenté des véſicatoires ſur toute la poitrine, ou aux jambes, pouvois-je me promettre

de réussir ?... Mais l'observation suivante nous fournira une réflexion essentielle, que j'allois placer après celle-ci....

VI[e] Obs. M. M. âgé d'environ cinquante ans, après avoir éprouvé pendant quelques jours beaucoup de mal-aise, & peu accoutumé à être malade, me fait appeller. Il se plaint d'une douleur de tête, mais peu considérable : il a la bouche mauvaise, la langue sale, la respiration forte, quelques légeres envies de vomir ; il a éprouvé quelques petits frissons ; le pouls est un peu fiévreux, assez plein & assez fort. Il avoit fait depuis peu quelques excès suivis dans le manger & dans la boisson, ce qui l'avoit décidé à se purger incessamment. J'ordonne une saignée au bras, &, deux heures après, un vomitif léger avec le syrop de Glauber & la manne. Tous les symptômes disparoissent, après l'effet de ces remedes ; le pouls n'est presque pas fiévreux, la peau douce & moite, les urines ont été abondantes, ainsi que les selles ; le vomissement s'est fait sans trouble. Sa famille & quelques amis conversent avec lui dans la soirée, & assez avant dans la nuit : il est bien, il sent approcher le sommeil, & ne veut rien prendre ; son épouse couche près, dans un lit séparé : elle s'éveille dans la nuit, & s'informe de ses besoins ; il ne désire rien autre que d'être tranquille ; quelques momens après, elle

veut voir s'il eſt bien, ſi ſon ſommeil n'eſt point agité : il eſt mort.

RÉFLEXION. Pourroit-on imputer au vomitif la mort ſubite de ce malade ? je ne puis me le perſuader. Ai-je mal agi dans le commencement ? tous les ſymptômes avoient diſparu, & le malade étoit bien. N'ai-je pas prêté aſſez d'attention à cette maladie ? étoit-elle d'une eſpece à avoir une terminaiſon auſſi vive ? les ſymptômes qui l'accompagnoient étoient-ils véritablement les avant-coureurs d'une apoplexie ? Falloit-il ſe borner aux ſaignées ?... pourquoi ?.....

Mais une réflexion particuliere que je veux faire ici, eſt pour montrer de quelle conſéquence eſt l'attention du Médecin à bien connoître & à bien ſaiſir & combiner les ſymptômes & les ſignes d'une maladie quelconque, afin d'être prévenu contre toute ſurpriſe. Ce défaut d'attention entraîne avec ſoi une infinité d'inconvénients, parmi leſquels j'en choiſis deux principaux : par le premier, le malade eſt privé des ſecours que la religion nous offre, & qui, dans nos derniers moments, ſont notre unique conſolation ; le ſecond inconvénient porte le plus grand préjudice à la famille du malade, ou à ſes proches, en les fruſtrant d'un arrangement d'affaires néceſſaire pour prévenir & éviter des ini-

mitiés & des procédures éternelles. J'ajouterai encore une seconde réflexion à ce sujet. Les surprises malheureuses, & qui ne sont que trop fréquentes, doivent prémunir le jeune Médecin contre les effets de la détresse d'une famille dont il se voit entouré : souvent il dissimule le danger de la maladie, soit au malade, soit à ses proches, & cela par des considérations qui ne doivent pas l'empêcher de faire observer les loix, & de s'y soumettre lui-même. Elles ont pourvu à tous nos besoins : dans ces instants critiques & décisifs, le Médecin en est le dépositaire ; c'est lui seul qui est, en quelque façon, responsable des maux infinis qui résultent du manque de l'exécution. (Voyez *Edit de Louis XIV, Avril 1696, art. 12 ; Déclaration du 8 Mai 1712 ; & la Déclaration de Louis XV, du 14 Mai 1724, art. 8..... Code de la Religion & des Mœurs, par M. l'Abbé Meusy, titre 32, sect. 1.*); & le motif frivole, ou le prétexte déplacé d'acquérir la réputation d'ame craintive, de Médecin pusillanime, qui porte trop aisément l'épouvante & la désolation dans des familles déjà assez affligées par la maladie d'une personne chere : ces motifs ou ces prétextes, dis-je, ne doivent jamais l'arrêter. Son devoir rempli, sa propre satisfaction & la justice qui lui sera tôt ou tard rendue, le dédomma-

geront bien de quelques pitoyables & injuſtes reproches...... Ceci nous meneroit trop loin.

VIIe Obs. M. R. âgée d'environ ſoixante-cinq ans, d'un tempérament ſec, mais aſſez bon, fut attaquée d'une petite fievre, avec des redoublements peu marqués; ce qui fit qu'elle traîna quelques jours. Je fus appellé, & je la trouvai dans un état peu malade; fort peu de fievre, du dégoût, & un peu de foibleſſe, avec une légere douleur de tête, étoient tous les ſymptômes & les ſignes de cette maladie. Elle fut purgée à deux repriſes: le pouls étoit un peu vif, & ne donnant aucune marque d'une irritation locale; la fievre ſe ſoutint ainſi pendant quatre ou cinq jours, avec des redoublements légers, mais marqués tous les ſoirs, & précédés d'un petit friſſon. Il eſt à remarquer que la malade étoit mieux de deux jours l'un: j'attendois que la maladie prît un type réglé: la tiſane étoit légérement apéritive; les ſelles ſuivoient aſſez abondamment: les lavements, les urines reſtoient dans l'état de crudité; la malade étoit à la diete. Je ſuis appellé dans la nuit, pour la voir dans un état léthargique, qui avoit été précédé d'un friſſon bien plus fort & bien plus conſidérable que ceux qui annonçoient les redoublemens antérieurs. J'ordonne un ou deux

lavements irritants : on agite, on ſecoue la malade inutilement ; je preſcris un léger vomitif qui ne fait rien. On fait une conſultation, la maladie eſt déclarée fievre intermittente : on convient d'appliquer des véſicatoires, de donner le kina en décoction & à doſes très-rapprochées, &c. ; mais la maladie continue ſa marche, l'affection comateuſe augmente ; le pouls, qui n'a jamais été vigoureux, devient de plus en plus foible & miſérable, & la malade périt au bout de dix à douze heures de ma viſite de nuit.

RÉFLEXION. Etoit-ce véritablement une fievre intermittente, du genre de celles dont Torti & Werloff ont donné tant d'exemples ? Etoit-ce une métaſtaſe de l'humeur morbifique au cerveau ? Le friſſon léger qu'éprouvoit la malade avant chaque redoublement, devoit-il me déterminer tout de ſuite à l'uſage du quinquina? ... Je ſouſcris à tout... Mais les Obſervateurs, & j'avoue que je fais encore ainſi, recommandent de laiſſer quelque tems à la fievre pour ſe développer ; alors elle cede plus aiſément au kina, après que quelques accès ont déjà procuré la coction d'une partie de l'humeur morbifique ; bien entendu, lorſque les accès ne ſont point accompagnés d'accidens graves : tels étoient ceux-ci, qui à peine me faiſoient ſoupçonner une fievre intermittente.

Obs. VIII. Je ſuis appellé pour une demoiſelle âgée de vingt-cinq ans, forte, robuſte, ayant de l'embonpoint, & ne laiſſant pas ſoupçonner une maladie dont elle étoit affectée depuis deux ou trois ans; c'étoit un mal de tête conſidérable, & redoublant quelquefois à deux époques aſſez éloignées l'une de l'autre. On avoit attribué ce mal de tête à mille cauſes ſucceſſives, qui avoient déterminé une foule de remedes différens, mais dont l'effet n'avoit jamais été marqué directement. Je la trouve dans l'angoiſſe où elle ſe trouvoit lors des exacerbations de ſon mal, ſuivant ce qu'on m'en rapporta; elle ſe plaignoit alors d'un violent mal de tête, qui ſe faiſoit reſſentir principalement au ſommet, dont la ſenſation étoit telle que ſi on lui enfonçoit un clou dans cette partie: quelques envies de vomir, des friſſons paſſagers, des grouillements d'entrailles, des bâillements fréquents, de légeres syncopes ſe ſuccédoient mutuellement: le pouls foible & petit, avec quelques légers ſoubreſauts dans le poignet, les urines claires & lympides, &c.; enfin tout cet enſemble de ſymptômes me firent prononcer hardiment que c'eſt un accès hyſtérique, une attaque de vapeurs. On m'allegue des cauſes reconnues par ſon Médecin ordinaire; je ne m'arrête point à des épaiſſiſ-

ſemens, à des diminutions de menſtrues, qui ne ſont pas avérées, à des fievres d'accès à la tête, & autres cauſes de ce genre; je perſiſte dans mon ſentiment, & je preſcris des antiſpaſmodiques, tant relâchants que ſédatifs, & légérement narcotiques. Le reſte de la ſoirée fut en effet aſſez tranquille pour la malade, la nuit fut à peu-près de même; mais, dans la matinée, les mêmes ſymptômes ſe montrent avec vigueur; quelques légeres convulſions les accompagnent, avec un aſſoupiſſement aſſez fort. Je ne vois encore rien d'aſſez extraordinaire que cette maladie ne puiſſe occaſionner; je fais pourtant raſer la tête, j'ordonne des frictions ſeches, & que la malade ſoit plongée dans un bain tiede: les convulſions augmentent; on ſe preſſe, on plonge la malade dans le bain: point de ſoulagement, la figure change en mal, le pouls ſe perd; on ſort la malade du bain, & elle expire. J'arrive dans le moment: on ne doit pas demander quelle fut ma ſurpriſe, mais jugez de ma conſternation. Je fais garder le cadavre au-delà de vingt-quatre heures: on ſe détermine à faire l'ouverture du crâne, & on trouve immédiatement derriere le ſinus frontal droit une hydatide de la figure d'un œuf de poule, mais beaucoup plus volumineuſe, enchaſſée dans la ſubſtance même du cerveau,

elle étoit remplie d'une humeur claire & gélatineuse ; on ne découvrit rien autre, & on ne chercha point dans les autres cavités.

RÉFLEXION. Cette hydatide a-t-elle été la cause unique & essentielle de la maladie, comme de la mort de la malade ? Je le crois ; les exemples en ce genre seroient aisés à montrer, d'après Werpfer & Morgagni. Il ne peut pas impunément se former une tumeur aussi considérable dans la substance du cerveau ; la douleur de tête habituelle étoit due à l'accroissement de la tumeur ; & la douleur vive & fixée au sommet de la tête étoit l'effet de la pression de la partie postérieure de la tumeur, puisque la malade, dans l'exacerbation, penchoit constamment sa tête sur le devant. Cette maladie auroit-elle pu être guérie, ou l'événement prévu ? Plus de circonspection de ma part ne m'auroit pas exposé au blâme bien mérité par ma présomption. Le trépan auroit-il été le moyen curatif ? Mais il falloit des signes vrais, & non équivoques, pour déterminer la malade & le Médecin. Fût-on parvenu à vuider ce sac ? l'issue en étoit-elle plus assurée ?

IXe Obs. Un jeune homme de vingt-quatre ans reçoit un coup de pierre un peu au-dessus du nez, presque au milieu du front ; la plaie est d'environ quinze lignes de

de longueur sur la moitié de largeur : l'os est fracturé, & un éclat de la pierre, qui est une espece de tuf assez friable, reste enchâssé dans la plaie & l'épaisseur de l'os. Le blessé, après avoir lavé sa plaie dans une fontaine voisine, reste chez lui quatre ou cinq jours sans éprouver aucun accident ; au bout de ce tems il est visité par le Chirurgien de l'Hôpital, qui le fait transporter sur le champ, jugeant bien du danger auquel étoit exposé le blessé ; &, n'ayant pu enlever la pierre enchâssée, demande tout de suite une consultation. Malgré que le malade ne parût pas fort ému de cet accident, & qu'il ne se montrât encore aucun symptôme effrayant, le coup fut jugé très-grave & très-dangereux : on demande d'employer de nouveaux moyens pour enlever la pierre, & parvenir à mieux connoître sa figure & son volume, & les effets de la fracture. La pierre enlevée, le malade, dit-on, sera à l'abri des accidens, parce qu'on pourra facilement enlever les esquilles ; & la tête du malade, retenue d'une maniere déclive, permettra aisément l'écoulement du sang extravasé, ou de l'humeur purulente, si elle est formée. Un autre parti demande qu'on applique une, deux ou trois couronnes de trépan, soit pour faciliter la sortie de la pierre, soit pour reconnoître si la fracture s'étend bien loin dans la table interne, que la vi-

gueur du coup fait ſoupçonner dans un mauvais état. Le premier avis, plus nombreux, l'emporte, dans l'idée encore que ſi des accidens graves paroiſſent, on ſera bien à tems d'appliquer le trépan. Enfin on enleve la pierre, par le moyen d'un élévatoire ſimple ; il ſort quelque peu de ſang de la plaie, on enleve même quelques eſquilles fort petites, & la ſenſibilité du malade n'eſt pas extrême ; on panſe la plaie à l'ordinaire, qui commence bientôt à ſuppurer : il ne ſe montre point d'accidens fâcheux ; le malade eſt bien, & il eſt à un régime aſſez ſévere ; dix jours après la conſultation ou environ, le malade tombe dans une affection comateuſe, avec une ſorte d'inſenſibilité ou d'imbécillité, qui ſe termine, au bout de vingt ou vingt-quatre heures, par une mort comme ſubite.

On fait l'ouverture du crâne : la fracture de l'os répondant à la plaie eſt longue d'un pouce, ſur un demi-pouce de largeur ; ſa ſituation eſt un peu oblique & s'étend du côté gauche de l'apophyſe naſale, à une des foſſes nommées coronales, un peu au-deſſus des ſinus frontaux ; la table interne de l'os, ſur les bords de la fracture, préſente la place de petites eſquilles détachées ; le lobe du cerveau qui répond à la fracture, ainſi que ſes membranes propres, ſont dans un état de ſuppuration conſidérable, ſuppuration qui s'étend à la diſ-

tance de quatre travers de doigt : la partie eſt comme livide & gangrénée ; on y trouve auſſi une eſquille implantée très-conſidérable. Mais ce qu'il faut noter, c'eſt qu'à un pouce ou un pouce & demi de diſtance au-deſſus de la plaie, on remarqué à la partie externe de l'os un enfoncement conſidérable, d'environ deux lignes de profondeur dans le milieu, un pouce & demi de longueur, & demi-pouce de largeur ; on y reconnoît une ancienne fracture, plus conſidérable même que la derniere ; la couleur de l'os en eſt altérée, & comme ecchymoſée dans tous les environs, ce qu'on ne voit pas à la nouvelle fracture ; dans la partie interne de l'os répondant à cet enfoncement on voit une proéminence de l'os qui paroît une exoſtoſe au premier abord, mais qui par l'examen n'eſt que la piece d'os détachée & enfoncée par la cauſe de la fracture : cette piece d'os paroît avoir tenu par ſa partie inférieure ; ſon épaiſſeur dans ſa partie ſupérieure eſt de deux lignes. Cette fracture, guérie par la ſeule nature, ſans qu'aucun accident parût, date depuis environ dix ans avant la ſeconde fracture.

RÉFLEXION. En ſe contentant d'enlever l'éclat de pierre enchâſſée, on ne ſatisfait pas à l'indication principale ; la violence & la ſingularité de ce coup devoit

faire soupçonner que les esquilles implantées dans la dure-mere ne pouvoient jamais être reconnues & enlevées en entier par l'ouverture de la plaie & de l'os; & les accidens qui devoient en être la suite ne pouvoient pas être prévenus par aucune espece de situation du malade; il n'y avoit que deux ou trois couronnes de trépan qui pussent faciliter les moyens de satisfaire aux véritables indications. Mais on peut dire généralement que l'opération du trépan est trop appréhendée, quoique ce qu'en a dit M. Quesnay, & les travaux de MM. Garengeot & la Peyronie, dussent bien rassurer sur les craintes de cette opération : on peut aussi avancer encore que les plaies & coups reçus à la tête, sont aussi trop négligés; les preuves & les exemples malheureux n'en sont que trop fréquens; mais il faut convaincre & persuader des personnes qui ne craignent point, & ne veulent rien croire.

Je ne crois pas qu'on doive tirer de bonne foi, de la relation de la premiere fracture, antérieure de dix ans, aucune induction contre ce que nous venons de dire en faveur de l'opération du trépan; les suites d'une pareille détermination seroient trop dangereuses. Les exemples en ce genre ne doivent qu'inspirer aux Médecins leur con-

fiance dans les reſſources de la nature ; cette mere féconde en reſſources, que nous devons toujours admirer & imiter, demande, veut & exige que l'Artiſte l'aide, la favoriſe, & lui facilite des moyens auxquels elle ne pourroit ſuffire, principalement dans les cas que nous venons de rapporter.

Je finis ici, mon cher Confrere, mes obſervations & mes réflexions. Combien d'écueils ! combien de dangers pour un jeune Artiſte ! Heureux mille fois ſi ces obſervations, & les aveux que j'ai faits, prémuniſſent quelqu'un, & lui font éviter ces ſuites & ces événemens malheureux & inattendus qui pourroient, en affligeant ſon cœur, lui inſpirer aſſez de dégoût pour priver le public des talens que des premiers eſſais malheureux étoufferoient à leur développement ! Qu'ils n'oublient donc jamais le conſeil de Baillou : *non ita ſecuros eſſe oportet, quin ſemper aliquid ſiniſtri pertimeſcamus, ut omni nos calumniâ liberemus ; multa enim bonos medicos latent.....* (Epidem. Lib. 2.)

OBSERVATION

Sur la guériſon d'un chien, par le moyen de l'eau de Luce, qui, depuis ſoixante heures, avoit été mordu par un ſerpent

à sonnetes ; par M. LABORDE, Medecin à Cayenne.

Quod ratio non suadet, temeritas adjuvat. CELSE.

La Guiane eſt un pays humide & marécageux : les ſerpens y ſont fort communs, attendu que le pays eſt peu habité. On en connoît de plus de trente eſpeces. Dans ce nombre, on en cite ſept à huit dont la morſure eſt mortelle. Je ne puis fournir, malgré mes recherches & pluſieurs voyages, d'autre preuve de ce fait, que celle qui regarde le ſerpent à ſonnettes, ou à grages, comme on l'appelle ici. Une obſervation donnée par M. Bajon atteſte qu'un Negre a été guéri de la morſure de ce dernier par le moyen de l'eau de Luce; elle eſt conſignée dans les Journaux de Médecine. Le cas ſuivant fournit une preuve bien forte de l'efficacité de ce remede.

Les affaires de ſervice m'ayant appellé au camp de Kourou le 2 Novembre 1773 (lieu diſtant de douze lieues de la ville de Cayenne) la curioſité m'engagea d'aller voir un certain M. Delahaie, ſurnommé Robinſon, par la conformité de ſa vie avec celle du héros du roman. Ce ſolitaire étoit abſent : ſa maiſon n'ayant ni porte, ni fenêtres, ni cloiſon, je n'eus pas de peine d'entrer ſous le couvert. Une chienne chérie étoit étendue de ſon long au milieu de l'ap-

partement, enflée comme un ballon, sans autre mouvement que celui de sa queue qu'elle remua à mon approche différentes fois. Le Maître que j'avois vu la veille, m'avoit instruit de son malheur. L'état de cette chienne me pénétra le plus sensiblement. Je pris la résolution de hasarder les secours de l'art, quoique la mort fût à la porte. En retournant au camp, je rencontrai Robinson sur mes pas. Il réclama mon aide : je l'engageai à me suivre dans la maison du Commandant, chez qui je logeois. Chemin faisant, il me raconta l'aventure de sa chienne; non pas sans y mêler des larmes, tant pour la perte de deux chiens qui étoient morts l'avant-veille, du même accident, que pour les risques de celle qui restoit, qu'il jugeoit sans ressource, ainsi que moi.

Robinson ne vit que de gibier : ses chiens, continuellement en exercice, valent une boucherie; le fusil lui devient inutile. Le solitaire se promenoit aux environs de sa case, après un copieux soupé. Il n'y avoit pas de vin sur jeu; jamais il n'en est entré dans cet hermitage. Ses chiens, qui jamais ne le quittent, étoient, par malheur, de la promenade. Détestant l'oisiveté, à l'exemple de leur Maître, ils fouillerent dans le hallier, où ils rencontrerent un serpent à sonnettes. Ils avertirent le Maître. Celui-ci,

n'ayant pas bien compris les ſignaux, crut avoir affaire à un quachi, ou coati; (*vulpes minor, roſtro ſuperiori longiuſculo, caudâ anulatìm ex nigro & rufo variegatâ.* BAR.) Le combat fut bientôt engagé. Les trois aſſaillans furent renverſés à la premiere charge, ſe rallierent, revinrent à l'aſſaut: le ſerpent, ſans perdre un pouce de ſon terrein, ſe défendit avec un courage des plus intrépides; bleſſa en différens endroits les trois combattans, qui, ayant perdu leurs forces, ſe réfugierent entre les jambes de Robinſon, pour ſe faire panſer. Celui-ci, qui avoit entendu le bruit des grelots, qu'il compara au bruit que fait la cigale quand elle chante, vit ſon erreur, mais trop tard; il ſonna la retraite. Peu expert en médecine, il abandonna ſes trois bleſſés à la nature. Cette ſage mere a fait voir que ce cas n'étoit pas de ſon reſſort: l'un des bleſſés eſt mort en cinq heures, l'autre n'en a vécu que ſix. L'un & l'autre ſont devenus fort enflés, refuſant toute ſorte d'aliment & de boiſſon, ayant des foibleſſes réitérées. Le troiſieme qui reſtoit, éprouvoit, quoique plus foiblement ou plus lentement, les mêmes accidens. Il avoit été mordu ſous le cou & à la levre ſupérieure. Ses yeux étoient fermés, ſa reſpiration courte, fort enflé de tout le corps, ſur-tout de la tête; ne faiſant d'autre mouvement qu'avec ſa

queue, qu'il remua un peu en différentes fois. Il y avoit soixante heures depuis la fin du combat. Le Chirurgien du poste lui avoit envoyé quelques prises de thériaque : il avoit aussi pris de l'huile d'olive ; le tout sans aucun effet.

Je mêlai une cuillerée d'eau de Luce dans un verre de vin rouge ; j'agitai le tout dans une fiole, pour être divisé en trois doses, dans l'espace de six heures : de plus, qu'on frotteroit avec le même remede les endroits blessés. Le tout fut ponctuellement exécuté. En moins d'une heure, le chien parut avoir repris la connoissance ; il se remua. Avant la troisieme prise, il étoit debout, se traînoit. Huit heures après il mangea de la soupe ; l'enflure & tous les accidens se dissiperent. L'état naturel est revenu si promptement, que le sixieme jour la chienne est venue en chaleur, & s'est fait remplir.

Nous avons des observations qui nous prouvent que ce remede est efficace contre la morsure du serpent à grages, *serpens echinatus*. BAR. Il a six pieds de long, & est très-dangereux. On a éprouvé les mêmes effets de ce remede contre la morsure de celui de la Martinique & de Sainte-Lucie, de même que contre le venin de la vipere en France. J'observerai, en passant, que je n'ai point apperçu de gangrene aux en-

droits mordus par le ſerpent à ſonnetes ; au contraire de celui de la Martinique : avant un quart d'heure, la partie devient noire & gangréneuſe.

Les cas de morſure par d'autres ſerpens, ſont très-rares dans ce pays, en ſuppoſant qu'il en exiſte. Il n'en eſt pas de même des deux eſpeces dont j'ai parlé. Le bétail qui va pâturer dans les bois & dans les marécages, eſt ſouvent mordu : la mort s'en ſuit toujours, faute de ſecours. Il y a apparence que c'eſt par des ſerpens à grages ou à ſonnetes : l'eau de Luce devroit être employée.

Le ſerpent à corail a auſſi ſon venin mortel, au rapport d'un de mes Negres, qui a vécu long-tems parmi les Indiens. Un Indien fut mordu, & mourut deux jours après : le ſang lui ſortoit par les oreilles, le nez, la bouche & les yeux.

On doit s'appercevoir, dans le traitement du chien malade, que la doſe du remede n'a pas été épargnée. Je crois qu'il convient d'en uſer de même en pareilles occaſions, quand bien même le mal n'auroit pas fait autant de progrès.

Quand on connoît le peu de facultés des habitans de cette Colonie, & le peu de précautions qu'ont la plupart de ſe munir des choſes les plus néceſſaires à leur conſervation, on ne doit pas eſpérer qu'ils

aient chez eux un antidote auſſi précieux. En pareil cas, je leur conſeillerois d'exprimer dans du vin, ou de l'eau, à ſon défaut, pluſieurs zeſts d'oranges ou de citrons, & de le faire bouillir, en réitérant pluſieurs fois la doſe. On pourroit faire piler auſſi des feuilles d'oranger, de citronnier, de baſilic ſauvage, de moujoly, qu'on trouve par-tout, enſemble ou ſéparément; verſer deſſus deux ou trois gobelets d'eau chaude, & en faire boire un verre de tems en tems. L'expérience décidera de l'efficacité de ce dernier remede.

LETTRE

De M. TERRIS pere, Médecin à Bonnieux, dans le comtat Venaiſſin, contenant quelques Obſervations ſur une Lettre de M. EMPEREUR, inſérée dans le Journal d'Octobre 1773.

Ce n'eſt pas ſans quelque ſurpriſe, Monſieur, qu'en parcourant votre Journal du mois d'Octobre dernier, je me ſuis vu compromis, & aſſez peu ménagé, dans les obſervations de M. Empereur, jeune Médecin de Saint-Saturnin en Provence, ſur la maladie d'une perſonne célebre. Il débute par m'appeller *vieux Médecin*. Je ne ſais pas ce qu'il entend par-là : peut-être ne s'eſt-il pas en-

tendu lui-même ; car personne n'ignore que ce titre est tel, qu'il sera fort heureux si on le lui donne à mon âge, & si on ne dit pas alors de lui qu'il est encor jeune homme, & très-jeune Médecin.

Il ajoute que je n'ai point connus la maladie en question, & qu'au lieu de la détruire, je n'ai fait que l'aigrir. Pour éclaircir cette imputation, & mettre chacun à portée d'en juger, je ne suivrai point la file d'observations dans lesquelles l'Auteur semble prendre plaisir à se contempler & à s'abuser. Quand je prends la plume, les malades ne tardent pas à me la tirer des mains, & ils ne me laissent pas le loisir de m'endormir sur des écrits prolixes ou romanesques. Je me hâte donc d'en venir à l'état du malade, pour laisser décider aux autres si la marche que j'ai suivie n'a pas été celle que m'ont dictée la nature, la maladie & la prudence.

Il est d'abord bon d'observer qu'il s'agit d'un malade illustre, qui avoit reçu de la nature les plus grands talens, qui les cultivoit avec le plus grand soin, & en faisoit le plus brillant usage. Lorsque j'arrivai chez lui, je le trouvai levé, mais extrêmement fatigué par des cardialgies, vomissemens & hoquets, qui revenoient presque avec les heures. Le pouls étoit fort fréquent, élevé, & un peu tendu. Je conclus qu'il y avoit

de la fievre ; & , quoique le malade eût été faigné le matin , je le fis encore faigner fur le champ.

Le jeune Docteur , qui étoit à fes côtés , me dit que le pouls que je lui trouvois , n'étoit que fon pouls ordinaire , & celui qu'il avoit en fanté ; que fa maladie avoit commencé par une légere dyfurie , qui avoit bientôt cédé aux bains domeftiques ; & que ce qui lui reftoit n'étoit qu'une maladie de vapeurs.

Je tirai de ces affertions ce qu'il pouvoit y avoir de vrai, & je convins que le malade étant un grand génie , il devoit avoir les nerfs fort fenfibles : mais , par le privilege de *vieux Médecin* , étendant mes vues un peu plus loin que notre jeune homme , qui n'alloit jamais au-delà des premieres furfaces, je lui fis entrevoir qu'il étoit bien difficile que le pouls ne fe reffentît du dérangement prefque univerfel de l'économie animale ; que, de plus, on ne devoit pas regarder ce mal comme des vapeurs fimples , mais comme des vapeurs *cum materie ;* que les humeurs qu'il vomiffoit étant toujours vertes , le tempérament bilieux & le grand travail d'efprit devoient nous faire accufer une abondance de matieres bilieufes dans la maffe générale des humeurs ; que, dans le commencement, ces matieres , alliées avec l'urine , avoient caufé la

dyſurie, & qu'enſuite, s'étant jettées dans l'eſtomac, elles occaſionnoient tous les déſordres que nous avions ſous les yeux; & que nous devions nous en tenir aux délayans & aux adouciſſans. C'eſt pourquoi la tiſane de poulet nitrée, la limonade, les fomentations, furent preſque les ſeuls remedes que nous employâmes. Si ces conjectures ſont haſardées, & ces remedes capables d'irriter, comme le veut l'Obſervateur, il faut convenir que la nature des choſes eſt bien changée depuis quelque tems. Je conſeillai encore vingt grains de ſel d'abſynthe, dans une cuillerée de ſuc de limon.

Cependant le mal demeuroit toujours plus fort que les remedes; le malade s'affoibliſſoit de plus en plus. Nous nous apperçûmes de quelques diſparates, & de ſoubreſauts dans les tendons des poignets. Cela me fit craindre que les matieres n'engorgeaſſent le cerveau; & je propoſai trois grains de tartre émétique, diſſous dans un grand gobelet d'eau de poulet, dont nous ferions prendre une cuillerée à bouche toutes les heures, dans un verre de tiſane de poulet, pour déterminer les humeurs à ſortir par les ſelles. L'effet de ce remede n'ayant point répondu à notre attente, nous l'interrompîmes, & il en reſta la quatrieme partie. La nuit ſuivante le malade

tomba dans un assoupissement carotique.

Jusqu'ici il avoit toujours bien uriné, comme en parfaite santé; & cela est constaté au point d'être avoué par le jeune Médecin. (*Voyez* ses Observations, pag. 317, 318, 319.) Ses urines étoient louches, & non claires & limpides, comme l'avance notre Observateur. Le lendemain je demandai encore si les urines couloient; & l'on me répondit, comme le jour précédent, qu'il en étoit tout mouillé.

Néanmoins madame son épouse me pria d'examiner sa vessie, parce que le malade, ayant été, par intervalles, sujet à de légeres ardeurs d'urine, lui avoit dit que, comme son pere, il ne mourroit que de la pierre. Le jeune Médecin joignit ses sollicitations à celles de la dame, & m'ajouta qu'il craignoit qu'il n'y eût un *stéatôme* ou une *corrugation* dans les membranes de la vessie. Ayant donc palpé la région hypogastrique, je trouvai la vessie fort distendue. J'en augurai & je dis que le malade avoit une ischurie, & qu'il falloit le faire sonder au plutôt.

Cette proposition fut une énigme inexplicable pour notre jeune Praticien. Il avoit beau consulter sa science peu âgée & sa verte capacité, il n'en recevoit point de réponse, & il ne pouvoit comprendre comment, dans une ischurie, un malade pou-

voit être baigné d'urine ; & il fallut que ma vieillesse lui enseignât que cela se faisoit par regorgement.

Comme les Chirurgiens n'étoient pas à portée, & qu'il fallut les envoyer querir, je conseillai en attendant de faire prendre au malade trois prises de crême de tartre, d'une drachme chacune, à la distance d'une heure d'une prise à l'autre, & je partis pour me rendre auprès d'un autre malade de considération.

L'effet de ce remede fut tel, qu'à mon retour le lendemain je trouvai que le malade s'étoit vuidé copieusement & de telle maniere, que le jeune Médecin, pour qui tout étoit surprise, avoit dit qu'il y avoit *une crise heureuse*.

Pour mettre le comble à son étonnement & la vérité dans tout son jour, les Chirurgiens arriverent, sonderent le malade : l'évacuation fut abondante, l'hypothese du *stéatôme* & des *corrugations* tomba en ruine, & il fut manifeste que dans la vessie il n'y avoit point d'autre mal que l'ischurie. M. *Pamar*, que sa profonde théorie & sa brillante pratique doit faire regarder ici comme un oracle, l'attesta à Madame, & la rassura parfaitement à cet égard.

Le malade étoit néanmoins fort affoibli. J'étois forcé de me rendre ailleurs. J'ordonnai un lavement fait avec la décoction de

kina, de camomille & de chicorée, pour tâcher de donner un peu de ton aux ſolides relâchés ; & je partis après avoir conſeillé au jeune Médecin de laiſſer agir la nature, & de ne pas l'accabler de remedes.

D'après cet expoſé il n'eſt perſonne qui, malgré le ton & l'air que ſe prête l'Obſervateur, ne voie dans ſa pratique un jeune initié, qui n'a ni l'intelligence des myſteres, ni le fil du labyrinthe dans lequel il commence à marcher ; il s'étourdit au moindre bruit ; il ſe trouble au moindre détour : dans ſon embarras il ſe tourne de tous côtés pour ſe retrouver ; il voit tantôt des *vapeurs*, tantôt un *ſtéatôme*, bientôt des *corrugations* ; en un mot, il voit tout ce qui n'eſt pas & rien de ce qui eſt. Enfin la ſonde prouve l'iſchurie, contre laquelle ſes grandes connoiſſances s'étoient tant révoltées. Aujourd'hui, paſſant d'une extrêmité à l'autre, il ne voit plus qu'iſchurie, quoiqu'elle n'ait été produite qu'à la ſuite de l'affection ſoporeuſe, par l'atonie des fibres nerveuſes & muſculaires de la veſſie ; il la place par-tout, & la reconnoît pour cauſe des cardialgies, vomiſſemens & hoquets, ſymptômes qu'il ne regardoit dans leur tems que comme des vapeurs. L'urine ſortoit alors librement & en plein canal, comme en ſanté. Il en convient, comme nous l'avons déjà remarqué. (*Voyez* les

pages citées de ſon Mémoire.) N'importe : l'urine, ſelon lui, regorgeoit malgré cela dans la maſſe du ſang : ſon imagination n'eſt plus frappée que d'urine, & il ne voit rien autre.

Il détaille dans ſon obſervation la conduite qu'il a tenue. Il peut avoir agi ſelon les regles de notre art, je veux le croire ; mais les remedes les mieux indiqués ne réuſſiſſent pas toujours ſelon nos ſouhaits ; ce qui ne s'eſt que trop vérifié en la perſonne de notre illuſtre malade, au grand regret de tous ceux qui avoient l'honneur de le connoître.

Vous jugerez, Monſieur, qu'en me permettant cette réponſe, ce qui eſt bon pour une fois, je n'ai pas prétendu me meſurer avec l'athlete que je combats. La nature, l'âge & le public nous ont placés de concert dans les incommenſurables. J'ai encore moins prétendu critiquer, ſatyriſer, dénigrer ; mes ſuccès me diſpenſent d'avoir recours à de pareilles armes, & mon caractere ſeul les dédaigneroit.

Si je n'avois eu égard qu'à moi-même, j'aurois tranquillement fermé l'oreille à ce frivole bourdonnement ; mais j'ai cru devoir autre choſe à la confiance dont m'honore le public, & je n'ai pu me refuſer à ce qu'ont exigé de moi des perſonnes que j'eſtime & que j'aime.

Je me flatte, Monſieur, que vous m'accorderez la grace de placer cette réponſe dans un de vos premiers Journaux, & ſuis avec reſpect, &c.

LETTRE

Adreſſée à M. ROUX, &c. par M. LE FEBVRE, Ecuyer, Docteur en médecine, ſur la maniere de préparer un chocolat antivénérien.

MONSIEUR,

Depuis que le Diſciple du grand Boerhâave a mis en crédit, & par ſes ſoins & par ſon expérience, le mercure ſublimé corroſif pour la cure du vice ſyphillitique, les Storck, les de Haen, les Pringle, les Cren, les Depreſle, &c. qui, à ſon exemple, en ont auſſi reconnu l'efficacité, ont cherché à le rendre encore plus ami de l'humanité, en portant ſa dulcification au plus haut degré de poſſibilité. Les uns ont diſſous ce ſel mercuriel dans l'eſprit-de-vin, les autres dans l'eſprit de froment, les autres dans l'eau diſtillée; ils ont jetté ces ſolutions dans des tiſanes d'althæa, d'orge, de mauves, de gaïac, de ſalſepareille, &c. La plupart ont fait des ſyrops avec ces végétaux; mais ces additions n'étoient que pour émouſſer les aiguilles de ce corroſif, & maſquer le goût

métallique & nauséabonde qu'il laisse après lui, ce qui en rend, à bien des personnes, l'usage désagréable, ou même impossible. J'ai travaillé comme les autres, j'ai voulu unir l'agrément à l'utilité de ce remede; je l'ai trituré avec des huiles essentielles que j'ai brûlées ensuite, je l'ai mis en syrop, &c. On peut voir ces différentes préparations dans une brochure intitulée : *Méthode familiere pour guérir les maladies vénériennes, avec les recettes des remedes qui y sont propres*, qui se trouve à Paris, chez d'Houry, Libraire, rue de la vieille Bouclerie; mais j'avoue que ces préparations ne m'ont point paru assez satisfaisantes, & que le goût métallique prédominoit toujours. Ce n'est que depuis l'impression de cet opuscule que je suis parvenu à couronner mes recherches. Je me hâte d'en faire part au public, quoique je doive incessamment lui en présenter une seconde édition, d'après l'accueil favorable qu'il a fait à la premiere, & à laquelle j'ajouterai l'analyse de tous les ouvrages qui ont été écrits sur la maladie vénérienne, depuis 1740 jusqu'à nous, pour servir de suite à M. Astruc. C'est un chocolat qui fait l'exipient du sublimé; & voici comme il se prépare.

Chocolat anti-vénérien.

℞. *Pâte de cacao caraque*..... ℔ j S.
Cacao des Isles..... ℥ iiij.

Sucre en poudre fine......... ℔ j S.
Extrait d'orge mondé....... ℥ jv.

On met le tout ſur une pierre à chocolat, on y place une poële de braiſe bien allumée & ſuffiſamment couverte de cendres, de ſorte que la chaleur puiſſe ramollir les pâtes dans l'eſpace de neuf heures. On met ce mêlange dans une baſſine d'argent, que l'on tient ſur les cendres chaudes. On broie cette pâte peu à peu : alors on mêlange le tout. On ſépare la maſſe en quatre parties égales, que l'on a ſoin de tenir chacune, quoique ſéparées, dans un endroit chaud.

℞. *Sublimé corroſif...........* gr. xvj.
Eſprit de froment....... q. ſ. pour tenir le ſublimé en diſſolution.
Baume du Pérou liquide...... ℨ jv.
Pâte de cacao pp........... ℥ xjv.
Sucre en poudre fine......... ℥ ij.

Ce ſucre ſert à faire, avec le baume du Pérou, un *oleo-ſaccharum :* on y ajoute le ſublimé diſſous, & on incorpore le tout dans la pâte de cacao. On fait ce dernier mêlange dans un vaiſſeau de porcelaine de Seve, & le pilon doit être de même matiere. On diviſe la maſſe en ſeize tablettes.

On prend ce chocolat au lait ou à l'eau clarifiée. On rape la quantité que l'on doit

prendre, on la jette dans une cafetiere de faïence; on fait bouillir dans une autre cafetiere le lait ou l'eau, on le verſe ſur le chocolat, on prend un moulinet de bois, & on le bat pour l'épaiſſir un peu. Chaque tablete eſt de quatre priſes, une doſe ordinaire pour un jour; mais, comme il y a des cas où l'on ne doit pas en prendre une doſe entiere, on conſultera à cet égard la petite méthode indiquée ci-deſſus, parce qu'une priſe de chocolat eſt à l'*inſtar* d'une cuillerée de ſyrop.

Vous voyez, Monſieur, les différens avantages que ce chocolat réunit : 1° il ne laiſſe abſolument aucun goût de ſublimé après lui, & il eſt agréable; 2° on peut le prendre en face de l'Univers; 3° il porte avec lui de puiſſans correctifs; ce qui met le malade à l'abri des mauvais effets qui peuvent réſulter de ſon uſage, s'il ne buvoit point de tiſane mucilagineuſe; 4° enfin, un voyageur, ſans aucune gêne, peut ſe charger de ſon traitement. On me dira peut-être que cette invention n'eſt pas difficile, qu'on connoît depuis long-tems le cacao, l'orge & l'efficacité du ſublimé diſſous dans l'eſprit de grain; qu'un Auteur qui a écrit ſur les maladies vénériennes dit qu'on peut prendre la ſolution de ſublimé dans une taſſe de chocolat; mais perſonne avant moi ne s'eſt aviſé de faire, avec les choſes

que je viens de nommer, un ſeul corps dont l'uſage fût de guérir. Au ſurplus, je priſe peu le mérite d'être Inventeur, je l'abandonne même à qui voudra me le diſputer, & je me contente de la récompenſe qu'un homme honnête trouve dans ſon cœur lorſqu'il peut être utile à l'humanité ; &, quelque petite que puiſſe être cette découverte, je ſuis ſûr que ſi bien des gens s'en étoient aviſés auſſi-bien que moi, il n'euſſent pas manqué de la tenir ſecrete, & d'en faire la baſe de leur fortune.

Je ſuis, &c.

LETTRE

De M. LE MERCIER, Maître en chirurgie à Craon en Anjou, à M. ROUX, &c. ſur quelques Caries de la mâchoire inférieure.

Ce n'eſt que depuis très-peu de tems, Monſieur, qu'un Médecin de mes amis me procure le Journal de Médecine. J'ai lu dans celui de 1770 un Mémoire de M. Jourdain, Dentiſte, ſur le traitement des ſtaſes purulentes qui avoiſinent les mâchoires, & de la carie de ces parties.

Sa méthode, dans ces circonſtances, eſt d'opérer plutôt par l'intérieur de la bouche, qu'extérieurement, toutes les fois qu'il n'y a pas de contre-indications, ce dont il abandonne la connoiſſance aux lumieres des

Praticiens; car il a bien ſenti qu'il n'étoit pas poſſible d'établir une regle générale ſur la maniere de dilater les dépôts, de quelque eſpece qu'ils ſoient, & en quelque endroit qu'ils ſe fixent; auſſi s'eſt-il bien gardé de dire que ſa maniere de traiter n'admît aucune exception, comme l'en a accuſé quelqu'un qui n'a point entendu ſon Mémoire, quoique très-clair & très-bien raiſonné.

M. Jourdain devoit s'attendre à trouver des Contradicteurs; c'eſt le ſort de tous les Praticiens qui ont le mérite de perfectionner les méthodes anciennes, ou d'en inventer de nouvelles. Combien M. Louis n'a-t-il pas eu de peine à vaincre le préjugé qui s'élevoit contre ſa méthode d'opérer le bec-de-lievre? par combien d'heureuſes expériences n'a-t-il pas fallu qu'elle fût prouvée avant qu'on lui donnât la préférence ſur la méthode ancienne?

Les mêmes ſuccès prouveront celle de M. Jourdain : tous les Chirurgiens conviennent que les plaies qu'on fait dans la bouche ſe guériſſent plus vîte que celles qu'on pratique à l'extérieur.

Je ne connois M. Jourdain que par ſon Mémoire; mais, comme j'avois moi-même opéré par l'intérieur de la bouche avant de connoître ſa méthode, je ſens tous les avantages qu'en peut retirer l'humanité; & vous me permettrez, Monſieur, de rap-

porter

porter deux opérations qui la juſtifient, moins pour faire valoir mes talents, que pour rendre hommage aux ſiens.

Au mois d'Août 1765, le ſieur Rezé, Chirurgien de Loigné en Anjou, vint me conſulter ſur un léger gonflement qu'il avoit à la baſe de la mâchoire inférieure du côté gauche. Ce gonflement étoit peu de choſe en apparence : il eût été plus conſidérable, s'il n'eût point été accompagné d'une effuſion de pus très-abondante ; il en ſortoit au moins un verre dans l'eſpace de vingt-quatre heures. Cette effuſion étoit occaſionnée par l'extraction de la premiere des molaires qui avoiſine la canine. Le ſieur Rezé ſe l'étoit arrachée lui-même ſans éprouver de douleur. Huit jours après l'extraction, un bruit que fit ſa mâchoire au moment où il mangeoit, lui fit croire qu'elle ſe briſoit ; &, quoiqu'il ne pût s'en aſſurer parfaitement, ce ſoupçon l'inquiétant, il conſulta avant d'avoir recours à moi, & ne reçut aucune déciſion. Cela n'étonnera point ceux qui ſavent combien les grandes maladies ſont traitées ſuperficiellement dans les petites villes de province.

Je l'avouerai, je fus ſurpris, en voyant le malade, de la quantité de pus qui lui ſortoit par l'alvéole lorſqu'il faiſoit mouvoir la mâchoire inférieure. Cette grande déperdition le jettoit dans l'épuiſement. Je l'examinai, & l'interrogeai quelque temps ſur ſa

ſituation. Je craignois l'exiſtence de quelque virus ; il m'aſſura qu'il n'y en avoit point, & qu'il avoit ſeulement eu autrefois des dartres. Je lui propoſai de ſonder l'alvéole, il y conſentit. Sur le champ je portai un ſtylet par cette plaie fiſtuleuſe ; je le fis paſſer à pluſieurs repriſes, ſans lui cauſer de douleur; la pointe de l'inſtrument traverſoit l'os, & ſe rendoit ſenſible au toucher, extérieurement, ſous la peau. La mauvaiſe qualité du pus, & le paſſage de la ſonde, étoient des ſignes certains de la carie. Le malade perſiſta à me dire que ſa mâchoire étoit fracturée ; cependant il n'en étoit pas entiérement certain, parce qu'il croyoit qu'il n'y avoit que les cauſes extérieures qui puſſent occaſionner des fractures. J'y fus moi-même trompé, voyant la mâchoire dans ſon état naturel, & les dents de niveau. Enfin, après un ſérieux examen, je m'aſſurai de la ſolution entiere des deux tables & de celle de l'os, par la mobilité, quoique peu ſenſible, de ſes deux pieces. Lorſque je fus convaincu du déſordre de l'os, quoique je ne puſſe déterminer juſqu'où il étoit vicié, je demandai au malade s'il vouloit que je l'opéraſſe : il s'y réſolut.

Boerhaave dans ſes Aphoriſmes, & tous les Praticiens avec lui, conſeillent, dans quelque eſpece de carie que ce ſoit, de dilater le plutôt poſſible, afin d'extraire les pieces détachées du corps principal. Si l'on n'y réuſſit

pas ſur le champ, ce qui eſt aſſez ordinaire, les inciſions donnent plus de facilité pour porter les remedes indiqués pour l'exfoliation des corps devenus étrangers ; ou l'on s'oppoſe avec plus d'aiſance aux progrès que la carie pourroit faire, en uſant des moyens indiqués par les Auteurs.

Je commençai par les remedes généraux, que le malade refuſa cependant de continuer le temps que je jugeois abſolument néceſſaire. Le troiſieme jour que je l'opérai extérieurement, penſant qu'il étoit impoſſible de le faire par l'intérieur de la bouche, je fis l'inciſion à un travers de doigt de la ſymphiſe du menton : cette coupe alloit vers l'angle de la mâchoire. J'ignorois l'étendue de la carie. Mon deſſein étoit de la pourſuivre juſqu'où elle s'étendroit. Le cinquieme jour j'ôtai ſans difficulté, & ſans cauſer de douleur au malade, une partie de la table extérieure, de l'étendue de deux travers de doigt. Cette piece d'os alloit gagner en ligne directe l'angle de la mâchoire.

Par les dilatations convenablement faites, je panſois facilement la plaie, & j'étois à même d'obſerver ce qui ſe paſſoit dans l'intérieur. L'impatience que le ſieur Rezé avoit de retourner à ſon village ne me permit de le traiter que quinze jours, & il ne me fut pas poſſible de le guérir dans ce court eſpace de temps. Un Chirurgien de ſon voiſinage ſuivit cette cure, & elle fut

ſix mois à s'opérer. Il ne lui reſte d'autres ſuites qu'une cicatrice profonde, qui le défigure peu aujourd'hui.

On s'étonnera peut-être que dans une carie de cette nature les deux tables ne ſe ſoient pas exfoliées, puiſque j'ai dit que la mâchoire étoit mobile dans l'endroit fracturé par la carie, & que j'avois tiré une lame de la table externe, ſans en enlever de la table interne. Mais il eſt poſſible que, pendant le traitement, il ſoit ſorti pluſieurs eſquilles de l'une & de l'autre table. J'ajouterai à cette raiſon, que certainement le périoſte qui couvre la mâchoire intérieurement, je veux dire du côté de la bouche, étoit encore dans ſon entier & ſans altération, ce qui doit avoir facilité la cohéſion des molécules du ſuc nourricier, propres à la formation du cal & à la ſoudure des pieces déſunies. Par cette manœuvre naturelle, ce qui étoit vicié de la table interne eſt ſorti avec la ſuppuration ; à la fin la ſoudure des os, la cicatriſation des chairs & des téguments s'eſt faite. Ceux qui étoient préſents lorſque je fis l'opération, ſont M. Lavallée, Médecin ; MM. Laforge & Jamet, Chirurgiens.

Au mois de Juillet 1770 la dame Bouilledé, femme du Meſſager de Laval, à Craon, demeurant au bourg de Coſſé dans le Maine, vint me conſulter ſur une tumeur qui s'étoit formée depuis quatre mois dans l'angle de

la mâchoire inférieure du côté droit. Depuis l'exiſtence de cette tumeur, la malade étoit ſujete à un reſſerrement périodique des mâchoires ; alors on ne pouvoit lui faire prendre que des liquides, qu'on lui couloit par le vuide que laiſſoient les dents qui lui manquoient. Cet état de contraction étoit fréquent, & duroit quelquefois huit jours. Il ne ſe faiſoit ſentir que lorſque le pus ſéjournoit & fuſoit dans les interſtices des muſcles releveurs de la mâchoire inférieure. Le pus, par ſa ſalure & ſon âcrimonie, occaſionnoit l'éréthiſme des fibres, qui mettoit les muſcles dans une contraction forcée, qui ſubſiſtoit, tant que le pus ne s'évacuoit pas par la voie de la ſalivation.

Au premier mal-aiſe qu'elle s'étoit ſentie, elle s'étoit fait tirer quelques dents qui tenoient peu dans leurs alvéoles. Elle attribuoit mal-à-propos ſa maladie à l'extraction de ces dents ; elle auroit dû au contraire ſe déterminer plutôt à les faire arracher. Il y a lieu de croire que la carie des dents occaſionna celle de la mâchoire : on le verra par ce que je vais dire.

La dame Bouilledé ne négligea point de ſe faire traiter. Tous les moyens dont on s'étoit ſervi jusqu'au moment où je me chargeai de l'opération, ne lui avoient procuré aucun ſoulagemenr ; on lui avoit tiré quantité d'eſquilles qui ne provenoient que des lamines alvéolaires. Cet expoſé

annonce que la maladie pouvoit remonter à plus de quatre mois. Ennuyée de faire des remedes ſans ſuccès, elle s'abandonna quelque tems aux ſeules reſſources de la nature, qui certainement lui auroit refuſé les ſecours qu'elle en attendoit. Enfin M. Turcan, Médecin à Laval, me l'envoya. Je l'examinai à pluſieurs repriſes, & l'interrogeai. Il n'y avoit aucun ſoupçon de virus. Je connus d'abord qu'il y avoit carie, mais j'en ignorois l'étendue, & j'étois incertain de la méthode que je devois tenir pour l'opérer. Je pris du temps pour préparer la malade. Dans ce délai, je réfléchis beaucoup ſur la manœuvre que je devois tenir. Mes meſures priſes, je fis l'opération par l'intérieur de la bouche. Je commençai par lui tirer une des molaires très-ſaine. Je lui raſai les gencives avec un biſtouri, afin de faciliter le paſſage de mes inſtruments, & d'ôter avec plus d'aiſance les corps étrangers que je ſoupçonnois être à la baſe & à l'angle de la mâchoire inférieure.

On ſait que les gencives ſont des corps mollaſſes, qui oppoſent peu de réſiſtance dans de ſemblables opérations; néanmoins je crus devoir les raſer, à deſſein de faciliter l'extraction des pieces viciées. Je ne fus point trompé. Dès que l'entrée fut aſſez étendue, je trouvai une piece d'os qui ſembloit prêter aux mouvements que je faiſois. Je ne me laſſai point. La ſalive & le ſang

formoient un obſtacle dans l'attitude forcée où étoit la malade : ces humeurs avoient une pente facile du côté du pharynx; la malade ſe refuſoit à leur entrée. La toux, la ſituation pénible & la répugnance qu'elle avoit à avaler ces humeurs corrompues, étoient les cauſes du mal-aiſe où elle ſe trouvoit, & de l'obſtacle qu'il y avoit à terminer promptement l'opération.

Je fus au moins une demi-heure avant de pouvoir ſaiſir le corps étranger. On n'en ſera pas ſurpris ſi l'on fait attention aux difficultés qui ſe rencontrerent dans cette opération. Enfin je ſaiſis la piece d'os, & je l'amenai avec une pince légérement courbée. Cette piece d'os contenoit les deux lames; elle étoit à-peu-près ronde & large en tout ſens comme un écu de trois livres. Elle étoit de plus hériſſée ſur les bords, & vermoulue en quelques endroits. Elle parut à toute l'aſſemblée être l'os de la mâchoire où ſe forme l'angle qui en faiſoit partie : en effet, l'angle s'y trouvoit très-diſtinct. La piece d'os extraite, je portai le doigt *index* dans le lieu où je l'avois tirée, pour m'aſſurer s'il n'y en avoit point d'autre. Je panſai la malade avec un tampon mollet de charpie, trempé dans une infuſion de vulnéraire rendue déterſive avec le vin & le miel blanc. Par la ſuite j'y ajoutai une doſe ſuffiſante d'eau vulnéraire. Je ne me

ſervis d'autres moyens que de ces lavages en injections, que je faiſois matin & ſoir; enſuite j'y plaçois le tampon de charpie, imbibé de ce remede. Je purgeai la malade trois fois à la ſuite de l'opération. Elle jouit depuis d'une ſanté parfaite. La cure s'eſt faite en vingt-trois jours, le tems de la préparation compris. J'aurois eu moins de difficulté, & je me ſerois décidé plus vîte à opérer par l'intérieur de la bouche, ſi le Mémoire de M. Jourdain m'eût été connu. Les témoins de cette opération ſont MM. la Vallée & Turcan, Docteurs en médecine; MM. la Forge, Jamet & Dupâty, Maîtres en chirurgie.

OBSERVATION

Sur une Plaie pénétrante dans le bas-ventre, avec léſion des inteſtins; par M. BOURIENNE, Chirurgien-Major des Armées du Roi, &c. en Corſe.

Au mois de Novembre 1772 un Soldat d'Artillerie reçut, dans un combat auſſi cruel qu'inattendu, trois coups de ſtylet: deux furent donnés aux cuiſſes aſſez légérement; le troiſieme fut porté dans la région iliaque gauche, & pénétra dans la capacité. Dans le premier moment le bleſſé eut aſſez de force pour ſe rendre chez lui.

Y étant arrivé, il éprouva des douleurs aiguës dans l'endroit du coup reçu ; le pouls devint petit & concentré ; une ſueur froide & un friſſon général furent les premiers accidens. On envoya chercher M. Vaubergue, Chirurgien-Major du Régiment de Forêt, qui ne vint que le lendemain au matin, c'eſt-à-dire ſept heures après la bleſſure faite. Il trouva le bleſſé dans l'état ci-deſſus ; la plaie étoit à deux travers de doigt de la ligne blanche, & à trois au-deſſus de l'anneau des muſcles du bas-ventre, & paroiſſoit avoir une direction oblique de gauche à droite. La plaie ne ſaignoit point, & étoit en apparence des plus ſimples. Les premiers accidens continuerent, le pouls devint plus fort, la chaleur ſe ranima ; ce qui détermina à faire deux ſaignées du bras au malade. On employa les embrocations & les fomentations ſur le ventre. Il reçut plusieurs lavemens, & fut mis à une diete ſévere. Dans les deux premiers jours les accidens n'augmenterent point, le troiſieme ils parurent diminuer. En levant l'appareil, qui étoit très-ſimple, on s'apperçut qu'une portion de l'épiploon étoit ſortie par la plaie : on la fit rentrer, & dans le moment les matieres fécales ſe firent appercevoir. Les panſemens continuerent à être ſimples, ainſi que les boiſſons dont le bleſſé faiſoit uſage. Du quatre

au cinquieme jour il fut tourmenté de hoquets fréquens, de nausées, sans vomissemens; il rendoit les lavemens tels qu'il les recevoit; le ventre devint météorisé, sans dureté. Les mêmes remedes furent continués; les excrémens continuerent à sortir à chaque pansement; la quantité devint plus considérable, l'odeur & la couleur ne pouvoient en imposer. Il n'y eut point de changement aux pansemens. Les accidens devinrent moindres, quoique les matieres fécales fussent en plus grande quantité. M. Vaubergue jugea que la maladie seroit longue; il décida le blessé à entrer à l'Hôpital de Bastia : c'étoit le douzieme jour de sa blessure. Je trouvai le blessé assez tranquille; il n'éprouvoit de douleurs que de tems à autre, & n'alloit à la selle qu'au moyen des lavemens. Les matieres sortoient toujours par la plaie. Les pansemens furent les mêmes. Je fis coucher le malade sur le même côté de sa blessure, ce qui favorisa un écoulement plus abondant d'excrémens, sans suppuration apparente. J'essayai de sonder la plaie; il ne me fut pas possible de pénétrer dans la capacité. Je prévoyois qu'une dilatation deviendroit inutile, & peut-être même nuisible; & n'étant pas assez heureux de trouver la portion de l'intestin divisé, je pris le parti de laisser le malade tranquille, de continuer les panse-

mens simples, de le mettre à un régime convenable à son état : j'abandonnai à la nature le soin de la guérison, espérant qu'il se feroit un recollement de l'intestin aux parties adjacentes. En effet, au bout de trois semaines de son entrée à l'Hôpital, les matieres cesserent de couler par la plaie ; le ventre devint dans son état naturel, sans douleur, libre. Au bout d'un mois de séjour à l'Hôpital, le quarantieme jour de sa blessure, la plaie s'est trouvée cicatrisée solidement, & le malade est sorti pour retourner à sa Compagnie.

Ne devoit-on pas craindre l'épanchement des matieres fécales dans le bas-ventre ? Etoit-il prudent de faire une dilatation ? Les recherches qu'on fait en pareils cas n'ont-elles pas des suites fâcheuses ? Je pense qu'il est plus prudent d'abandonner l'intestin aux soins de la nature, plutôt que de dilater la plaie, & rapprocher l'intestin blessé de l'ouverture extérieure, ou d'y faire la suture ; une situation convenable, une diete sévere, des pansemens méthodiques & simples ont souvent réussi : des observations à la suite des hernies incarcérées en fournissent des exemples ; & le Chirurgien, dans pareilles circonstances, a été simple spectateur des ressources de la nature.



Jours du mois.	*Thermometre.* A 7 h. & d. du matin.	A 2 h. & d. du soir.	A 11 h. du soir.	*Barometre.* Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	7	12	9	27 9	27 8	27 6
2	5½	11¾	8	27 5½	27 5½	27 7¼
3	5½	11½	6½	27 8	27 8½	27 9½
4	5½	12	8½	27 11	27 11½	27 11¼
5	7½	12½	7½	27 11½	27 11½	27 11¾
6	6	13½	8½	27 11	27 9	27 8½
7	8	13	7½	27 9	27 8½	27 8½
8	7½	11½	5½	27 8¾	27 8½	27 8¼
9	5	8½	6	27 8	27 7	27 8
10	5	11½	6	27 8½	27 9	27 11¾
11	6	13	8	28	28 1	28 1
12	6½	14½	9½	28 1½	28 1½	28 1½
13	8	16¾	11¼	28 1½	28 1¼	28 1
14	8	16	8	28 1	28 ½	28
15	6½	13½	10	27 11¼	27 10½	27 10½
16	10	15	9½	27 10	27 10	27 10½
17	7	11½	7½	28	28	28
18	8	10	6	27 11½	27 10½	27 10
19	5½	9½	5½	27 10½	27 11½	27 11½
20	6½	9	4¼	27 11	27 10½	27 11
21	3	8½	4¾	28 1	28 1¾	28 2½
22	5½	11	8½	28 2½	28 2¼	28 2½
23	6	12	9½	28 2½	28 3	28 3¾
24	9½	15¼	9¾	28 4	28 3½	28 3
25	10	16¼	10½	28 2½	28 1	28
26	9½	12	6¼	27 10½	27 10	27 10
27	7½	8½	6½	27 9½	27 8¼	27 8
28	7	14	11	27 7½	27 8	27 10
29	6	16¾	13	27 11	27 11	27 11¼
30	12½	17⅓	13	27 11½	27 11¾	27 11¾

ETAT DU CIEL.

Jours du m.	*La Matinée.*	*L'Après-Midi.*	*Le Soir à 11 h.*
1	E. beau.	E. beau, nua.	Nuages.
2	E. pluie.	O. nuages.	Beau.
3	S. nuag. pluie.	S. nuag. pl.	Beau.
4	S-O. couvert.	O-S-O. n. pl.	Couvert.
5	S. pluie.	O-S-O. c. nua.	Nuages.
6	S. nuages.	S. nuag. vent, pluie.	Beau.
7	S-S-O. n. pl.	O. nuages.	Beau.
8	S-O. pl. couv.	S-O. nuages.	Beau.
9	N. couv. pl.	N. pluie.	Pluie.
10	O-N-O. pluie	O-N-O. couv. nuages.	Beau.
11	S. nuages.	S. couv. nua.	Beau.
12	S. nuages.	S-E. nuages.	Beau.
13	E. nuages.	E. nuages.	Beau
14	N. beau.	N-N-E. b. n.	Beau.
15	N-E. nuages.	E-N-E. c. pl.	Nuages.
16	S. nua. pluie.	S-O. couv. pl.	Couvert.
17	N. couvert.	N. nuages.	Nuages.
18	N. couv. pl.	N. pluie. vent.	Pluie.
19	N. nuag. pl	N. nua. neige.	Nuages.
20	N-O. pluie.	N. pluie.	Nuages.
21	N-N-E. nuag.	N. pl. nuages.	Beau.
22	O-S-O. pl. c.	O. couv. pl.	Couvert.
23	O. pet. pluie, couvert.	O. couvert.	Nuages.
24	O. nuages.	N-O. nuages.	Nuages.
25	O. couvert.	O. nuages.	Beau.
26	O. nuages.	N-O. couvert.	Couvert.
27	N. couv. pl.	N-E. pluie	Pluie.
28	N-E. pluie, c.	N-E. pl. cou.	Nuages.
29	S-E. c. nuag.	E. nuag. beau.	Beau.
30	E. nuag. pl.	N. nuag. écl.	Nuages.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre, pendant ce mois, a été de 17 $\frac{1}{3}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau, & la moindre chaleur de 3 degrés au-dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de 14 $\frac{1}{3}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 4 lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 5 $\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est 10 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 8 fois du N.
2 fois du N-N-E.
3 fois du N-E.
1 fois de l'E-N-E.
4 fois de l'E.
2 fois du S-E.
6 fois du S.
1 fois du S-S-O.
3 fois du S-O.
3 fois de l'O-S-O.
7 fois de l'O.
1 fois de l'O-N-O.
3 fois du N-O.

Il a fait 14 jours beau.
26 jours des nuages.
17 jours couvert.
20 jours de la pluie.
1 jour de neige.
2 jours du vent.
1 jour des éclairs.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'Avril 1774.

La petite-vérole a été beaucoup plus répandue

pendant ce mois que les précédents ; quoiqu'en général elle ait été assez bénigne dans la capitale, on en a cependant observé d'un très mauvais caractere dans les environs. On sait que ce cruel fléau a enlevé à la France l'auguste Monarque qui la gouvernoit depuis près de soixante ans.

Les affections catarrales ont aussi continué à régner. On a observé en outre un assez grand nombre de maladies soporeuses & de véritables apoplexies.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille au mois de Mars 1774, par M. BOUCHER, Médecin.

Il n'est pas ordinaire de voir, dans cette contrée & dans cette saison, le temps aussi serein & aussi calme que nous l'avons eu pendant ce mois : les dix premiers jours ont été à la vérité pluvieux ; la pluie même a été assez forte trois ou quatre jours ; mais, du 10 au 31, il n'y a eu de pluie considérable que le 18 : ce jour, le tonnerre a grondé, & il y a eu quelques éclairs.

La liqueur du thermometre a été observée au terme de la congélation depuis le 11 jusqu'au 15 ; elle est même descendue, le 14, à un degré au-dessous de ce terme : le reste du mois elle ne s'est pas éloignée du terme de la température.

Il y a eu des variations dans le barometre : le mercure n'a été observé que quatre à cinq jours à la hauteur du terme de 28 pouces : le 5, il est descendu à celui de 27 pouces 3 lignes.

Le vent a été presque constamment à l'est depuis le 9 jusqu'au 31 du mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 10 $\frac{1}{2}$ degrés au-dessus

du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 1 degré au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 11 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 1 $\frac{1}{2}$ lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 3 lignes. La différence entre ces deux termes est de 10 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.
10 fois du Nord vers l'Est.
2 fois de l'Est.
8 fois du Sud vers l'Est.
5 fois du Sud.
2 fois du Sud vers l'Ouest.
2 fois de l'Ouest.
2 fois du Nord vers l'Ouest.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité au commencement du mois, & de la sécheresse à la fin.

MALADIES qui ont regné à Lille dans le mois de Mars 1774.

Nous avons vu ce mois beaucoup de rhumes, & des fievres catarreuses de deux especes, fievre inflammatoire, souvent accompagnée d'angine, & fievre continue-putride, avec des symptômes de malignité.

La fievre putride, décidément maligne, a reparu dans nombre de familles du petit peuple; elle étoit plus vermineuse que jamais, jusques-là que l'on trouvoit dans le lit des malades des vers sortis du fondement sans aucune évacuation de matieres stercoreuses. On conçoit que le traitement de ce genre de fievre exigeoit des évacuants répétés par haut & par bas dans le commencement de la maladie, & des potions hui-

leuses en tout tems. On s'est bien trouvé aussi des diverses préparations de quinquina, adaptées aux circonstances.

Les vents d'est ont amené, vers la fin du mois, des pleuropneumonies légitimes, funestes à plusieurs personnes du peuple, par l'omission ou le retardement des moyens de curation requis. Nous avons observé dans quelques-uns des signes de saburre dans les premieres voies, & même des symptômes de malignité dans le progrès de la maladie; circonstance qui a exigé beaucoup de circonspection dans la cure.

Nous avons vu quelques enfants attaqués de la petite-vérole, qui n'a eu rien de fâcheux.

LIVRES NOUVEAUX.

Manuel anti-syphillitique, ou Essai sur les Maladies vénériennes, ouvrage fondé sur l'expérience & l'observation, & rédigé d'après les principes des plus grands Médecins, avec un préservatif de ces maladies; par M. *de Cézan*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris. A Londres, & se trouve à Paris, chez *Desventes de la Doué*, 1774, in-12.

Médecine-Pratique de Sydenham, avec des notes, ouvrage traduit en françois sur la derniere édition angloise, par feu M. *A. F. Jault*, Docteur en Médecine, & Professeur au College royal, avec cette épigraphe :

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat.

CIC. de Naturâ Deor.

Paris, chez *Didot le jeune*, 1774, in-8°, prix relié, 7 liv.



TABLE GÉNÉRALE DES MATIERES

Contenues dans les six permiers Mois du Journal de Médecine de l'année 1774.

LIVRES ANNONCÉS.

MEDECINE.

CHIRURGIE.

HISTOIRE NATURELLE, CHYMIE ET PHARMACIE.

EXTRAITS.

MÉMOIRES ET OBSERVATIONS.

MEDECINE.

CHIRURGIE.

HISTOIRE NATURELLE.

AVIS DIVERS.

Fin de la Table générale des Matieres.

